
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01932335 1

LA FONTAINE



LA FONTAINE, par H. RIGAULT
(Cabinet des Estampes. Bibl. nat.)

COLLECTION D'AUTEURS FRANÇAIS

D'après la méthode historique

publiée sous la direction de M. Ch.-M. DES GRANGES

LA FONTAINE

ŒUVRES CHOISIES

Avec Introduction, Bibliographie, Notes, Grammaire, Lexique

et Illustrations documentaires

PAR

G. LE BIDOIS

Docteur ès lettres

Professeur de Première au Collège Stanislas

QUATRIÈME ÉDITION

Louis J. Bondy C.S.B.

PARIS

LIBRAIRIE A. HATIER

8, RUE D'ASSAS, 8

1921

DANS LA MÊME COLLECTION

BOILEAU. — *Œuvres choisies*, par Ch.-M. DES GRANGES. Un volume relié **3 50**

BOSSUET. — *Œuvres choisies*, par J. CALVET. Un volume relié. . . . . **4 »**

CHATEAUBRIAND. — *Œuvres choisies*, par Ch. FLORISOONE. Un volume relié . . . . **3 »**

MOLIÈRE. — *Théâtre choisi*, par Ch.-M. DES GRANGES. **4 »**

MONTAIGNE. — *Œuvres choisies*, par R. RADOUANT. **3 »**

RACINE. — *Œuvres choisies*, par M. FOURCASSIÉ . . **4 »**

VOLTAIRE. — *Œuvres choisies*, par L. FLANDRIN. . **4 »**

En Préparation :

LA BRUYÈRE par R. RADOUANT, professeur au Lycée Henri IV.

CORNEILLE par R. ROCHEBLAVE, professeur au Lycée Janson-de-Sailly.

AVERTISSEMENT

Cette édition n'a aucune prétention scientifique. Destinée à l'enseignement secondaire, elle reproduit purement et simplement (sauf quelques variantes de peu d'importance) ce qu'on peut appeler la vulgate du texte de La Fontaine, c'est-à-dire l'édition des Grands Écrivains. Sur les sources, on s'en tient de même aux renseignements de l'édition susdite, mais en se bornant au strict nécessaire, et en faisant place aussi à des indications d'ouvrages qui, pour n'avoir pas été connus ou consultés de La Fontaine, ne se prêtent pas moins à des rapprochements instructifs. La vraie nouveauté de la présente publication se réduit donc, en somme, à la fidélité avec laquelle nous avons suivi l'excellente méthode qu'inaugure la collection dont ce livre fait partie. Comme les autres éditeurs de la même collection, nous donnons ici non une seule œuvre de notre auteur, mais des extraits variés de toute son œuvre (poésies, lettres, contes, roman, comédie, discours, etc.) ; et nous rangeons ces morceaux dans l'ordre historique de leur composition. Le lecteur pourra donc se faire ici une idée tout à fait générale et complète du génie de notre délicieux poète; il en connaîtra bien le développement et les progrès.

La biographie du poète n'occupe pas une place spéciale ; elle se déroule tout au long du volume, alternant avec les citations de l'œuvre elle-même dont elle éclaire ainsi la nature et le caractère.

Cet ordre, en apparence dispersé, pourrait, si l'on n'y prenait garde, dérouter un peu le lecteur. Pour prévenir cet inconvénient, nous avons divisé tout l'ouvrage en cinq parties bien distinctes : 1° L'apprentissage poétique (et la période de Vaux) ; — 2° la publication du premier recueil de *Fables*, 1668 ; — 3° Entre les deux recueils de *Fables*, 1669-1678 (*Psyché, Captivité de Saint-Malc*) ; — 4° Le second recueil de *Fables* ; — 5° la vieillesse du poète (La Fontaine académicien, le (2e) *Discours à Mme de la Sablière, le Florentin, le XIIe livre*). En tenant compte de ces indications et en consultant la table générale, l'élève retrouvera aisément soit les moments de la biographie, soit la place de chaque œuvre.

Quant au génie du poète, nous nous sommes efforcé d'en donner une définition substantielle et précise. L'élève la trouvera dans les premières pages du livre, pour ce qu'on pourrait appeler la courbe ou le progrès du talent poétique de La Fontaine considéré en général, et dans une introduction spéciale (p. 44 à 62) pour le génie particulier du fabuliste.

N.-B. — *L'édition d'Esope à laquelle nous renvoyons est celle de Halm* (*Teubner*).

Table chronologique de la vie et des œuvres de La Fontaine

AVEC LES PRINCIPAUX SYNCHRONISMES LITTÉRAIRES.

1598. — Naissance de Voiture.
1599. — En 1599 et années suivantes, composition des odes, stances et autres poésies de Malherbe.
1606. — Naissance de Corneille.
1608. — L'*Astrée* d'H. d'Urfé.
1610. — Avènement de Louis XIII.
1613. — Mort de Regnier. Naissance de La Rochefoucauld.
1621 (juillet). — **Naissance à Château-Thierry de Jean de La Fontaine.**
1622. — Naissance de Molière.
1623. — Naissance de Pascal.
1626. — Naissance de Mme de Sévigné.
1627. — Naissance de Bossuet. — Achèvement de l'*Astrée*.
1628. — Mort de Malherbe.
1635. — Fondation de l'Académie française.
1636. — Naissance de Boileau. — Représentation du *Cid*.
1637. — Descartes publie le *Discours de la Méthode*.
1639. — Naissance de Racine.
1640 — Représentation d'*Horace* et de *Cinna*.
1643. — Mort de Louis XIII. Avènement de Louis XIV. Représentation de *Polyeucte*.

1645. — Naissance de la Bruyère.
1648. — Mort de Voiture. — Traité de Westphalie qui met fin à la guerre de Trente Ans.
1648-1653. — Guerre civile dite de La Fronde.
1651. — Naissance de Fénelon.
1654. — La Fontaine publie une traduction libre de l'**Eunuque**.
1656-1657. — *Les Provinciales* de Pascal.
1658. — Fragments du **Songe de Vaux** (publiés seulement en 1671).
— **Adonis** (publié en 1671).
1659. — **Ballade à Mme Fouquet**, *pour le premier terme*. — **Épître à Fouquet**.
— Représentation des *Précieuses ridicules* de Molière et de l'*Œdipe* de Corneille.
— Traité des Pyrénées.
1660. — Mariage de Louis XIV et de Marie Thérèse d'Espagne.
— Relation en vers, composée par La Fontaine, pour Fouquet, de l'**Entrée de la reine** à Paris.
1661. — **Lettres à Maucroix**, la première avant, la seconde après l'arrestation de Fouquet (août et septembre).
— **Élégie aux nymphes de Vaux** (publiée en 1671 dans le *Recueil des poésies chrétiennes et diverses*).
1662. — Mort de Pascal. Bossuet prêche le carême au Louvre. — Molière fait représenter l'*École des Femmes*.
1663. — **Lettres de la Fontaine** à sa femme pendant le voyage du Limousin.
1664. — Débuts de Racine au théâtre, La *Thébaïde*.
1665. — La Fontaine donne la première partie des **Contes et Nouvelles en vers**. (Il y en aura quatre autres.)

1665. — Représentation du *Tartuffe* (incomplet) de Molière.
— Publication des *Maximes* de la Rochefoucauld.
1666. — Représentation du *Misanthrope*.
— Boileau publie les 7 premières *Satires*.
1667 — Représentation d'*Andromaque*.
1667-1668. — Guerre de Dévolution.
1668. — **Fables choisies et mises en vers**, (les six premiers livres).
1669. — **Les amours de Psyché et de Cupidon.**
— Représentation de *Britannicus* et de *Tartuffe* complet.
1669-1670. — Bossuet prononce les Oraisons funèbres d'Henriette de France et de la duchesse d'Orléans.
1671. — **Fables nouvelles et autres poésies**. (Fragments du *Songe de Vaux*, *Élégie aux nymphes de Vaux*, *Adonis*, *Épitaphe d'un paresseux*.)
1672. — Représentation des *Femmes savantes*.
1673. — **La captivité de saint Malc**, poème.
— Mort de Molière. *Épitaphe* par La Fontaine.
1674. — Boileau publie l'*Art poétique*.
— Composition de **Le Florentin**, satire de La Fontaine contre Lulli (sera publiée en 1691).
1677. — Racine fait représenter *Phèdre* et renonce au théâtre.
1678. — Traité de Nimègue qui termine la Guerre de Hollande.
— Mme de la Fayette publie la *Princesse de Clèves*.
1678-1679. — **Fables**, 3e et 4e parties, (livres VII à XI).
1682. — **Le Quinquina**, poème par La Fontaine.
1684. — **Discours de réception à l'Académie** (2 mai).

1684. — (2e)[1] **Discours à Mme de la Sablière**, prononcé le même jour, publié dans le recueil suivant.
1685. — **Ouvrages de prose et de poésie** des sieurs de Maucroix et de La Fontaine (avec le poème de **Philémon et Baucis**, etc.).
— **Le Florentin**, comédie (jouée au mois de juillet et publiée en 1699).
1687. — C. Perrault lit en janvier à l'Académie son poème, *Le Siècle de Louis le Grand*. —
— **Épître à Huet**.
— Bossuet prononce l'Oraison funèbre du prince de Condé.
1688. — La Bruyère donne les *Caractères*.
1689. — Racine fait jouer *Esther* à Saint-Cyr.
— Naissance de Montesquieu.
1691. — Représentation d'*Athalie*.
1694. — **Fables**, le douzième livre.
— Naissance de Voltaire. — *Dictionnaire* de l'Académie.
1695 (13 avril). — **Mort de La Fontaine.**
1696. — Représentation du *Joueur* de Regnard.
1697. — Traité de Ryswick qui met fin à la guerre de la Ligue d'Augsbourg.
— Publication du *Dictionnaire* de Bayle.
1699. — Mort de Racine.
— Publication du *Télémaque*.
1704. — Mort de Bossuet.
1715. — Mort de Louis XIV.

1. Pour distinguer les deux discours à Mme de la Sablière, nous désignons celui des *Fables* : (1er) discours, et celui de 1684 : (2e) discours

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie comprend uniquement l'indication des éditions et des œuvres dont un bon élève de l'enseignement secondaire ne peut ignorer l'existence.

Éditions : *Les Fables*, 1re et 2e partie (6 premiers livres), 1668 in-4, ou 2 volumes in-12.

Réimpression avec une 3e et 4e partie (les 5 livres suivants), 1678 et 1679, 4 volumes in-12.

Le douzième livre, 1694, in-12.

Édition moderne complète avec lexique : (*Collection des Grands Écrivains de la France*, Hachette) 11 volumes in-8, 1883-1893.

Ouvrages à consulter. — Walckenaer, *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1820.

Sainte-Beuve. — *Portraits littéraires*, I, 1829. *Causeries du Lundi*, t. 7e et 13e.

Taine. — *La Fontaine et ses Fables*, 1853.

Saint-Marc Girardin. — *La Fontaine et les fabulistes*, 1867.

Paul Mesnard. — Notice biographique (1er volume de la *Collection des Grands crivains*).

G. Lafenestre. — *La Fontaine*, Hachette, 1895.

N. B. — A défaut de quelques-uns des ouvrages susdits les élèves consulteront avec fruit nos *Critiques contemporains*, t. II, p. 229 à 280. Paris, Belin.

LA FONTAINE

PREMIÈRE PARTIE

L'APPRENTISSAGE POÉTIQUE. — LE POÈTE DE VAUX. — LE POÈTE DES CONTES (1621-1668).

La ville natale. — Jean de La Fontaine est né à Château-Thierry, le 7 ou 8 juillet de l'année 1621. Sa famille avait de l'aisance. La maison natale du poète subsiste encore : située entre cour et jardin, elle possédait une tourelle, aujourd'hui en partie détruite. C'était une demeure assez élégante, qui convenait bien à des bourgeois cossus.

Depuis deux générations, les La Fontaine étaient de père en fils maîtres particuliers des eaux et forêts ; ils se disaient « nobles hommes », qui est un nom pris souvent par les bons bourgeois des derniers siècles, et ils prétendaient même au titre plus relevé d'*écuyer*.

Nous ne connaissons presque rien des premières années du poète. Sa mère, Françoise Pidoux, sera morte quand il se mariera, en 1647 ; y aura-t-il longtemps ? on l'ignore. Son père mourra beaucoup plus tard. Que doit l'enfant à ses parents ? nous ne le savons pas non plus. On se plaît à penser que sa tendre sensibilité est un peu l'œuvre de sa mère ; que son père, le forestier, a dû l'emmener plus d'une fois avec lui dans ses tournées, que l'amour du poète pour les eaux, les bois et la nature, a pu lui venir de ce père, et un peu sans doute aussi des gracieux paysages que la haute colline de Château-Thierry, la Marne qui en baigne le pied, et les forêts qui lui faisaient alors une verdoyante ceinture, offraient à ses regards d'enfant.

Les études. — Où fit-il ses études ? peut-être à Reims, peut-être simplement dans sa ville natale, qui possédait un bon

collège. En tout cas, il fut condisciple de François de Maucroix, de deux ou trois ans plus âgé ; Maucroix sera toujours son plus fidèle ami ; il lui survivra, en lui conservant un pieux et tendre souvenir.

A l'Oratoire. — La Fontaine va avoir vingt ans, vers quelle carrière se dirigera-t-il ? Soit complaisance et docilité, soit flambée d'enthousiasme — l'un et l'autre lui sont naturels — on le voit prendre la direction pour laquelle il semble le moins fait : il entre au noviciat de l'Oratoire, établi rue Saint-Honoré. On n'a pas de peine à croire qu'il faisait un plaisant *confrère :* les poètes l'occupaient plus que les ouvrages de piété, et s'il n'est pas certain que, lors d'un séjour à Juilly, il ait fait de sa fenêtre, au moyen de sa barrette attachée au bout d'une ficelle, la chasse aux poules qui picoraient dans la basse-cour du collège, on peut penser que la légende n'est qu'à demi fausse, qu'il se passionnait pour tout plus que pour les pieux exercices des bons Oratoriens. Il ne resta pas vingt mois dans la congrégation ; du moins il montra la route à son frère puîné, Claude, qui entra peu après lui à l'Oratoire.

Après cet essai de vie religieuse, La Fontaine, comme Boileau et Molière, voulut tâter du droit ; il nous reste un acte légal où il porte le titre d'avocat au Parlement. Mais il ne plaida qu'en vers : ce fut, d'ailleurs, pour des causes qui toutes honorent son cœur autant que son esprit : la défense de Fouquet (*Ode au roi*, 1662), le plaidoyer pour l'intelligence des animaux (Ier *Discours à Mme de la Sablière*), l'éloge des anciens (*Épître à Huet*). Ce sont bien là les plaidoiries qui conviennent à un homme pour lequel la poésie est l'unique affaire de la vie.

L'apprentissage poétique. — Si l'on ne saurait dire quand commença au juste, pour La Fontaine, l'apprentissage poétique, on peut suivre, du moins, les premiers tâtonnements de son goût. Une anecdote raconte qu'à vingt-deux ans « il ne se portait encore à rien, lorsqu'un officier qui était à Château-Thierry, en quartier d'hiver, lut devant lui par occasion » l'ode de Malherbe sur la mort de Henri IV. Transporté d'admiration, il lut sans désemparer toute l'œuvre du poète « et s'y attacha de telle sorte qu'après avoir passé les nuits à l'apprendre par cœur, il allait le jour la déclamer dans les bois ». (D'Olivet, *Histoire de l'Académie*.) L'anecdote peut n'être pas vraie de tous points, elle a un sens sérieux et comme une vérité symbolique. Chez un génie aussi impressionnable, le sens de la grande poésie dut se déclarer ainsi, par illumination soudaine. Sans doute, ce n'est pas à tel jour, à telle heure, que La Fontaine se prit à

aimer les poètes. Il les goûta d'instinct, ou, du moins, dès le premier éveil de son esprit. Mais nous le savons par sa propre confidence, son goût s'égara d'abord.

> Je pris certain auteur autrefois pour mon maître :
> Il pensa me gâter.
>
> *Épître à Huet*, (*1687*).

Il est extrêmement probable qu'il s'agit ici de Voiture [1]. Ce gentil écrivain avait par ses qualités (et même par quelques-uns de ses défauts) de quoi séduire notre apprenti poète. Qu'on y songe, ils offrent plus d'un trait commun. Par la légèreté, la vivacité de l'esprit, il y a déjà, en Voiture, un « papillon du Parnasse » ; tous deux ont une pente au galant ; ils sont, l'un et l'autre, ingénieux et badins. Mais l'abus, on dirait volontiers la manie de la bagatelle ; mais la sécheresse du cœur et le brillanté de l'esprit, — voilà qui est de Voiture seul. Ces défauts, pourtant, sont de ceux qui se gagnent; si La Fontaine n'avait eu, comme il dit, les *yeux dessillés*, le Voiture qui était en lui, et qui y demeurera d'ailleurs (surtout jusqu'à l'époque de la chute de Fouquet), aurait étouffé l'autre poète, le vrai, l'humain, le grand, le poète de l'*Élégie de Vaux*, des *Fables*, et de tant d'autres œuvres charmantes.

Qui donc lui *dessilla les yeux ?* A l'en croire, ce fut Horace. Nous admettons volontiers qu'Horace fut pour beaucoup dans cette sorte de conversion poétique. On verra, à propos des fables, combien La Fontaine imite souvent Horace, et avec quel bonheur. Mais peut-être convient-il de ne pas voir dans

1. Ceux qui veulent que ce « certain auteur » soit Malherbe nous paraissent se tromper. La Fontaine a toujours fait le plus grand cas de Malherbe ; il en parle avec une extrême admiration dans cette épitre même (*Malherbe avec Racan. parmi les chœurs des anges*, etc., v. 93 et suiv.). Il ne sert de rien de dire que La Fontaine va citer, un peu plus loin, un vers de Malherbe lui-même : (*Tous métaux y sont or*, etc., v. 54) ; M. Hémon fait observer, avec justesse selon nous, que La Fontaine a bien pu « emprunter et détourner de son sens un vers de Malherbe pour en faire une épigramme contre Voiture ». Nous ajouterons que cette conjecture prend un caractère marqué de vraisemblance, si l'on songe que, dans le *Grand Cyrus* (t. VI), Mlle de Scudéry, traçant le portrait de Voiture sous le nom de Callicrate, écrit ceci : « Si les Phrygiens disent vrai lorsqu'ils assurent que *tout ce que Midas touchait devenait or*, il est encore plus vrai de dire que *tout ce qui passait dans l'esprit de Callicrate devenait diamant*. etant certain que du sujet le plus stérile, le plus bas et le moins galant, il en tirait quelque chose de brillant et d'agréable ». (*Causeries du Lundi*, t. XII, p. 204.) Ce n'est donc pas la première fois, on le voit, que l'on appliquait à Voiture ce genre d'image, rien ne caractérise mieux son esprit de raffinement et son goût de tout embellir.

le nom d'Horace une indication exclusive. Si La Fontaine ici ne nomme qu'Horace, c'est qu'en 1687 le poète latin apparaît à sa raison mûrie comme le vrai maître de son esprit, et, en particulier, comme celui qui lui a le mieux appris, sinon comme le seul qui ait pu lui apprendre à réaliser, dans la fable, l'alliance si difficile de la raison et de l'imagination, de la brièveté et de la *gaieté* (au sens qu'il donne à ce mot). Mais La Fontaine n'a pas écrit seulement des fables ; il n'a même pas commencé par là. Et nous en sommes à la préparation générale de son esprit ; de plus, c'est son premier apprentissage dont nous voulons nous faire une idée. Qui donc a contrebalancé dans son esprit l'influence si forte de Voiture ? qui a développé en lui les dons les plus sérieux et les plus aimables de son génie ? Force nous est de citer ici plus d'un nom.

Bien entendu, c'est Malherbe qu'il faut nommer d'abord. L'anecdote qu'on a lue plus haut indique que La Fontaine n'attendit pas longtemps pour goûter la poésie de Malherbe. Bien que son lyrisme à lui soit pour le fond beaucoup plus personnel, La Fontaine pouvait-il ne pas être sensible aux beautés de l'ode malherbienne ? Grâce à Malherbe, il connut que la poésie s'accommodait des pensées les plus sérieuses, qu'elle était capable des plus hauts accents ; l'ampleur, la noblesse de style de ce poète lui donna une idée toute nouvelle de la dignité des vers. Ne fût-ce qu'à cet égard, Malherbe contrebalançait singulièrement pour La Fontaine l'influence frivole de Voiture. En même temps, pour les belles sonorités de sa langue, pour la richesse et la perfection de ses rythmes, il lui révélait que la poésie peut rivaliser avec la musique.

Il serait long d'énumérer tous les écrivains qui ont charmé La Fontaine et auxquels il doit quelque chose. Polyphile avait beaucoup lu. Pour ne parler que de la France, « maître Clément », c'est-à-dire Marot, « maître François », (c'est Rabelais), l'ont, tous deux, vivement charmé. Mais Rabelais n'est qu'un poète en prose, et La Fontaine lui empruntera plus d'une invention plaisante, sans être proprement son disciple. Quant à Marot, ce n'est, au fond, qu'un Voiture moins attifé, plus simple. La simplicité de La Fontaine s'est accrue certainement dans la fréquentation de Marot, mais, à cet égard, les vrais modèles de notre poète, ce sont les grands maîtres du naturel, ce sont les anciens. Voilà ceux qui lui ont vraiment ouvert les yeux. Horace résume pour nous leur bienfaisante action. Et avec Horace, Voiture et Malherbe complètent le groupe des poètes qui ont le plus profondément influé sur La Fontaine. De Voiture à Malherbe, de Malherbe à Horace, voilà les étapes principales, voilà tout le progrès de son génie. Il serait vain de

chercher une date précise à chacune de ces influences, mais il est certain qu'elles se sont exercées dans cet ordre. Commencée par Voiture, l'éducation du poète se poursuit par Malherbe, elle s'achève avec Horace.

Le ménage du poète. — La vie matérielle du poète est loin d'offrir le même ordre que celle de son esprit. Il se maria ou on le maria à l'âge de vingt-six ans (1647); il aurait dû alors avoir le sérieux d'un homme : par le caractère, ce n'était encore qu'un enfant. Sa femme, Marie Héricart (de la Ferté-Milon), n'avait même pas quinze ans. Frivole, légère, grande liseuse de romans, incapable de tenir un ménage, elle n'avait rien de ce qu'il fallait pour retenir et fixer un caractère pareil. Elle eut des torts, il en eut de plus graves, et, en particulier, il administra pitoyablement la fortune de sa femme ; au bout de quelques années, ils se séparèrent à l'amiable. A distance, ils ne s'entendront pas trop mal; on verra plus loin un extrait de leur correspondance.

De ce mariage, La Fontaine eut un fils, Charles de La Fontaine, né en 1653. Le père, hélas ! valait le mari. Il ne s'occupa jamais de Charles, le laissant aux soins de sa femme : la légende raconte que, quand il allait le voir, sa mauvaise fortune l'empêchait tantôt de le rencontrer et tantôt de le reconnaître [1]. Le fils survécut au père ; il ne lui ressembla, d'ailleurs, que pour exercer aussi mal son métier, qui fut un emploi aux Aides et un greffe dans la Connétablie.

L'union du poète eut, du moins, deux heureux effets. La Fontaine était compatriote de Racine: en s'alliant aux Héricart de la Ferté-Milon, il devint son cousin éloigné ; ce double rapport ne pourra, dans la suite, que faciliter leur liaison. Voici qui est plus important : par son mariage, La Fontaine devient neveu de Jacques Jannart; or celui-ci est substitut du procureur général au Parlement de Paris, le fameux Fouquet. Jannart deviendra un second père pour La Fontaine, on sait quel protecteur lui sera le surintendant.

En mariant son fils, le maître des eaux et forêts lui assurait la transmission de sa charge. La Fontaine en portera le titre pendant près de quinze ans (jusqu'en 1672). « Maître triennal », il n'est de service qu'une année sur trois; mais même cette année-là on pense bien qu'il en prend à l'aise avec sa fonction. Si on en croit Furetière, le « maître triennal » aurait ignoré même les termes les plus essentiels de la langue forestière. Il est certain, du moins, qu'il traite avec la même insouciance

1. V., plus loin, *Caractère de La Fontaine*, p. 267.

l'administration de sa charge et celle de sa fortune. La poésie est son unique affaire ; si elle ne l'empêche pas de s'appauvrir, elle va bientôt l'illustrer.

Le poète de Vaux[1]. — La Fontaine n'a écrit qu'assez tard. Sa première œuvre, la traduction libre de l'*Eunuque* de Térence, ne paraît qu'en 1654 ; il a alors trente-trois ans. Cette publication, et un poème manuscrit d'*Adonis* qui date de sa trente-sixième année environ, voilà tous les titres que l'oncle Jannart peut faire valoir auprès de Fouquet en lui présentant son neveu. De la traduction nous ne dirons rien, sinon qu'elle est élégante. . et approximative. Quant à l'*Adonis*, en dépit de quelque fadeur, il offre d'heureuses promesses ; nous n'en citerons que ce vers qui a tout l'éclat d'un diamant :

Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.

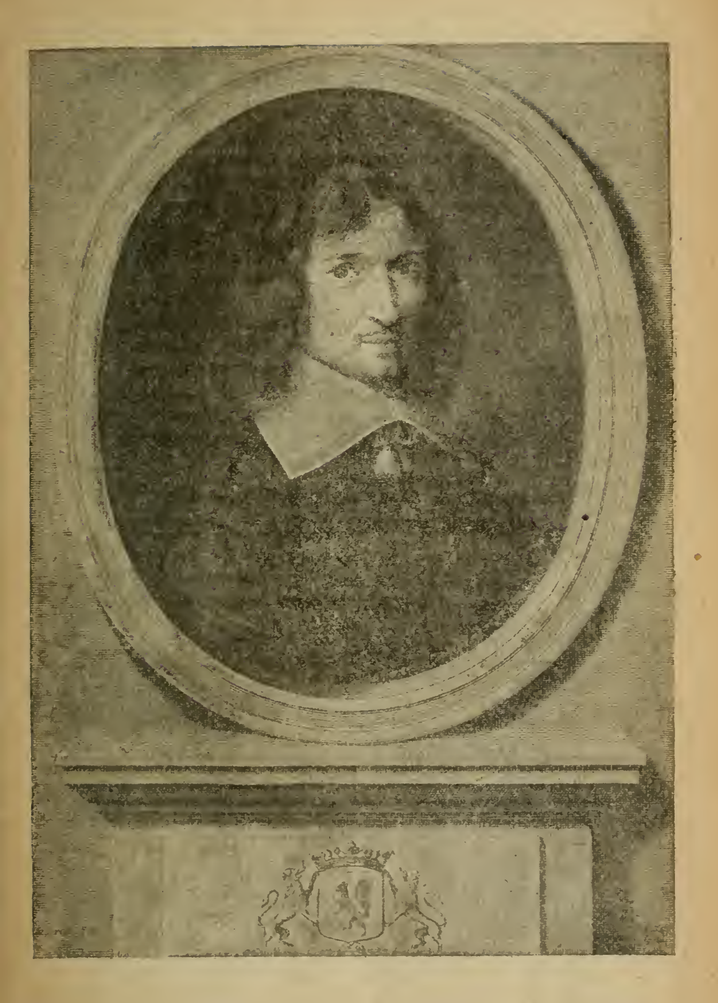
C'est vers 1659 que La Fontaine, définitivement agréé par le surintendant, devient son poète attitré : il reçoit une pension d'argent, il en paie une, de petits vers, en quatre termes égaux. Entre temps, il compose à la gloire de son protecteur, quelque poème plus étendu. Dans le *Songe de Vaux*, par exemple, après une poétique peinture de la Demeure du Sommeil et une invocation à ce dieu, La Fontaine donne la parole aux Muses qui ont présidé à l'embellissement de cette magnifique demeure : tour à tour les Muses de l'Architecture, de la Peinture, des Jardins exaltent leur pouvoir ; puis la Muse des Vers, Calliopée, interprète de La Fontaine, affirme sa suprématie sur elles toutes : l'Architecture doit me céder le pas, dit Calliopée :

Elle loge les dieux, et moi je les ai faits ;

la Peinture conserve pour un temps à la mémoire des hommes les traits d'Alcandre (c'est-à-dire de Fouquet) :

Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire...
La peinture après tout n'a droit que sur les corps ;
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une âme...

1 C'est en septembre 1661 que Fouquet sera arrêté. Mais, comme on le verra, La Fontaine, par la gratitude du cœur, et aussi par le talent et le goût, restera encore quelque temps « le poète de Vaux ». Aussi étendons-nous jusque vers 1664 cette période de sa vie et de son talent.



FOUQUET, par LE BRUN. (*Estampe de la Bibliothèque nationale.*)

Quant à la Muse des Jardins :

Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants :
C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême :
Je peins, quand il me plaît, la Peinture elle-même.

Et en effet le poète décrira plus loin de la façon la plus précise et la plus agréable le magnifique plafond que Le Brun avait orné d'une peinture allégorique de la Nuit. — A la fin de cette même pièce de vers si célèbre et pourtant si peu connue, dont Sainte-Beuve a pu dire qu'on y goûte « le *je ne sais quoi* de mollesse et de rêverie voluptueuse qui n'appartient qu'à notre délicieux auteur », La Fontaine fait un retour sur lui-même ; il exprime le regret de n'avoir à peu près rien produit :

Hélas ! dis-je, pour moi je n'ai rien fait encore ;
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles :
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles ?...

A défaut de veilles, il ne perd pas tout à fait ses journées. Il ouvre bien les yeux, et, si quelque fête brillante, comme la réception à Vaux du jeune roi Louis XIV, vient jeter un nouvel éclat sur la noble demeure, notre poète gazetier ne manque pas de prendre la plume.

A M. DE MAUCROIX [1].

Relation d'une fête donnée à Vaux

22 août 1661.

Si tu n'as pas reçu réponse à la lettre que tu m'as écrite, ce n'est pas ma faute ; je t'en dirai une autre fois la raison, et je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le surintendant : non que je m'engage à t'envoyer des relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable ; l'entreprise serait trop grande, et en ce cas-là je le supplierais très humblement de se don-

1. Maucroix était à Rome, chargé par Fouquet d'acheter des œuvres d'art.

ner quelquefois la peine de faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer. Mais je crois qu'il y serait aussi empêché que je le suis à présent. On dirait que la renommée n'est faite que pour lui seul, tant il lui donne d'affaires tout à la fois.....

Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois. Le Roi, la Reine mère[1], Monsieur, Madame[2], quantité de princes et de seigneurs s'y trouvèrent : il y eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant, et un jeu qui ne devait rien à celui qu'on fit pour l'Entrée[3].

Tous les sens furent enchantés
Et le régal eut des beautés
Dignes du lieu, dignes du maître,
Et dignes de Leurs Majestés,
Si quelque chose pouvait l'être.

On commença par la promenade. Toute la Cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne sera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la Reine ne lui donne encore un lustre qui véritablement lui manquait. Elle était demeurée à Fontainebleau.

En suite de la promenade on alla souper. La délicatesse et la rareté des mets furent grandes ; mais la grâce avec laquelle M. et Mme la surintendante firent les honneurs de leur maison, le fut encore davantage.

Le souper fini, la comédie eut son tour : on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des Sapins.

En cet endroit, qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,

1. *La Reine-mère*. Anne d'Autriche, reine mère. On va voir que la jeune reine, souffrante, avait dû rester à Fontainebleau.

2. *Madame*. Madame, c'est la charmante Henriette d'Angleterre, mariée cette année-là même à Monsieur, duc d'Orléans. La Fontaine avait célébré cette union par une ode. Les deux nouveaux époux avaient déjà visité Vaux et y avaient vu jouer l'*École des maris*.

3. *L'Entrée*. L'entrée de la reine à Paris, en août 1660, dont le poète avait écrit une relation pour Fouquet.



Vue du chateau de Vaux, bati par Levau, d'après une eau-forte de Silvestre. (*Cabinet des Estampes. Bibl. nat.*)

Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre et des zéphirs,
Furent préparés les plaisirs
Que l'on goûta cette soirée.
De feuillages touffus la scène était parée,
Et de cent flambeaux éclairée :
Le Ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi
Que lorsqu'on eut tiré les toiles[1],
Tout combattit à Vaux pour le plaisir du Roi;
La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.

Les décorations furent magnifiques, et cela ne se passa pas sans musique.

On vit des rocs s'ouvrir, des Termes[2] se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
Deux enchanteurs pleins de savoir
Firent tant, par leur imposture,
Qu'on crut qu'ils avaient le pouvoir
De commander à la nature.
L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli[3],
Magicien expert, et faiseur de miracles;
Et l'autre, c'est Le Brun[4], par qui Vaux embelli
Présente aux regardants mille rares spectacles :
Le Brun dont on admire et l'esprit et la main,
Père d'inventions agréables et belles,
Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
Par qui notre climat ne doit rien au romain.
Par l'avis de ces deux la chose fut réglée.

D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait,
Qu'on le crut rocher en effet ;
Mais insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une nymphe gentille

1. *Les toiles*. Les toiles qui cachaient la scène.
2. *Terme*. Divinité représentée sous la forme d'une borne.
3. *Torelli*. machiniste de théâtre renommé.
4. *Le Brun*. Le Brun n'était connu alors que par des tableaux de sainteté et par les peintures de Vaux. Il allait devenir le « premier peintre » du roi

Qui ressemblait à la Béjart[1],
Nymphe excellente dans son art,
Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
Un prologue, estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire :
Car il est de la façon
De notre ami Pellisson[2].
Ainsi, bien que je l'admire,
Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
De louer ses amis.

Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de Sa Majesté : aussitôt les Termes et les statues qui font partie de l'ornement du théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des faunes et des bacchantes qui font l'une des entrées du ballet... Tout cela fait place à la comédie[3] dont le sujet est un homme arrêté par toutes sortes de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse.

C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la Cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome[4] :
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence ?

1. *La Béjart*. Madeleine Béjart, dont la sœur Armande épousera Molière en 1662.
2. *Pellisson*. Le premier commis de Fouquet, qui devait garder à son patron une si touchante fidélité.
3. *La comédie*. Ce sont les *Fâcheux* de Molière.
4. *Par delà Rome*. Il doit être allé jusqu'à Rome, où est alors Maucroix, et plus loin encore.

Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie ;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré,
Et bon *in illo tempore ;*
Nous avons changé de méthode ;
Jodelet [1] n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

On avait accommodé le ballet à la comédie, autant qu'il était possible, et tous les danseurs y représentaient des fâcheux de plusieurs manières : en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard ; au contraire, on les trouva fort divertissants, et ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

Je voudrais bien t'écrire en vers
Tous les artifices divers
De ce feu, le plus beau du monde,
Et son combat avecque l'onde,
Et le plaisir des assistants.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées,
Qui par des routes embrasées
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vu tomber des étoiles ?
Tel est le sillon enflammé,
Ou le trait qui lors est formé...

Au bruit de ce feu succéda celui des tambours ; car

1. *Jodelet*. L'acteur Bedeau appartint d'abord au théâtre du Marais, puis à la troupe de l'hôtel de Bourgogne, enfin à celle de Molière. La perfection avec laquelle il jouait les valets ahuris et en particulier le Jodelet de Scarron, dans la pièce de ce nom, le fit surnommer « Jodelet ». On comprend que c'est la farce à la manière de Scarron que vise ici La Fontaine.

le Roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les mousquetaires étaient commandés. On retourna donc au château, où la collation était préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenait de ces choses, et lorsqu'on ne s'attendait plus à rien, on vit en un moment le ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées et de serpentaux[1]. Faut-il dire obscurci ou éclairé ? Cela partait de la lanterne du dôme : ce fut en cet endroit que la nuée creva d'abord. On crut que tous les astres, grands et petits, étaient descendus en terre, afin de rendre hommage à Madame ; mais l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place. La catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

Ces chevaux, qui jadis un carrosse tirèrent,
Et tirent maintenant la barque de Caron,
Dans les fossés de Vaux tombèrent,
Et puis de là dans l'Achéron.

Ils étaient attelés à l'un des carrosses de la Reine ; et s'étant cabrés à cause du feu et du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyais pas que cette relation dût avoir une fin si tragique et si pitoyable. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es.

Comme on le voit par la lettre suivante, la fête de Vaux devait avoir une fin autrement tragique. Le roi, las des déprédations de Fouquet et jaloux de son faste et de ses prétentions, le faisait arrêter, à Nantes, le 5 septembre 1661. A cette terrible nouvelle, La Fontaine prend encore la plume.

1. *Serpentaux :* Fusées volantes qui vont suivant une ligne sinueuse.

A M. DE MAUCROIX

Ce samedi matin (septembre[1] 1661).

Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires, mon cher ami, elles me touchent pas[2] tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, et le Roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre. Ah ! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Mme de B.[3] a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson : si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami, je t'en dirais beaucoup davantage, si j'avais l'esprit tranquille présentement ; mais la prochaine fois, je me dédommagerai pour aujourd'hui.

. . . . *Feriunt summos*
Fulmina montes[4].

Ce coup de foudre, comme dit La Fontaine, l'atteignait lui-même dans ses intérêts essentiels ; il perdait en Fouquet un magnifique Mécène. Mais ce qui honore extrêmement le poète et l'homme, son cœur fut touché au vif. Fidélité de gratitude, sympathie pour le malheur, courage à prendre en main une défense dangereuse, tous ces sentiments s'épanouissent à la fois dans ce cœur jusque-là si fermé à ce qui n'était pas le plaisir. Aussi la pièce qu'on va lire marque-t-elle un moment décisif dans l'histoire de son génie. L'âme de La Fontaine nous y apparaît pour la première fois à découvert ; on va voir avec quelle force et quelle délicatesse de sensibilité.

1. C'est le 10 septembre.

2. *Elles me touchent pas*. Grammaire. *Négation*.

3. Mme Du Plessis-Bellière, parente et amie très dévouée de Fouquet.

4. Ce sont les hauts sommets que frappe la foudre (Horace, *Odes*, II, 10).



VUE DES CASCADES DE VAUX, D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE SILVESTRE. (*Cabinet des Estampes. Bibl. nat*

ÉLÉGIE AUX NYMPHES DE VAUX

(1661)

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil[1] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes.
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les destins sont contents : Oronte[2] est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui[3], sans craindre du Sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels.
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans les palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;

1. *L'Anqueuil.* Petite rivière qui passe à Vaux.
2. *Oronte.* Fouquet.
3. *Vous l'avez vu... qui.* Grammaire. *Pronom relatif.*

Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait [1] quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas, sans la perte d'Oronte?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la Cour ;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense [2]
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens :
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers [3] : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage [4].
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément rendez-le [5] ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri [6] qu'il contemple la vie ;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence ;
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux ;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

La touchante *Élégie* de La Fontaine, pas plus que les éloquents *Mémoires* de Pellisson, ne devait désarmer la colère de Louis XIV. En attendant de faire condamner Fouquet et d'aggraver sa peine (1664), il poursuit impitoyablement tous ceux qui l'ont servi. A ce titre, son substitut au Parlement, Jannart, est exilé à Limoges. Avec un dévouement louable, La Fontaine

1. *Saurait*. Lex.
2. *En récompense*. Lex.
3. *Pensers*. Lex.
4. *Courage*. Lex.
5. *Rendez-le ambitieux*. Pour l'élision, V. Versification.
6. *Henri*. Le roi Henri IV.

suit son oncle. Ce voyage à Limoges nous vaut quelques lettres fort intéressantes du poète à sa femme. Nous en donnons plusieurs extraits ; ils éclairent pour nous la nature des rapports qui subsistaient entre La Fontaine et sa femme ; ils nous font saisir sur le vif sa curiosité des choses de la nature ; et, pardessus tout, ils achèvent, en plus d'un endroit, de nous découvrir son cœur.

LETTRES A SA FEMME

RELATION D'UN VOYAGE DE PARIS EN LIMOUSIN, EN 1663

I

A Clamart, ce 25 août 1663.

Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la Table ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût : c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent ; et c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne serait pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage ; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent [1]. C'est un fonds bientôt épuisé. Vous avez lu tant de fois les vieux, que vous les savez; il s'en fait peu de nouveaux, et, parmi ce peu, tous ne sont pas bons : ainsi vous demeurerez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous serait, si, en badinant, je vous avais accoutumée à l'histoire, soit des lieux, soit des person-

1. Tout cela est un peu rude. Il faut que l'aimable poète en ait gros sur le cœur pour prendre ce ton avec sa femme.

nes : vous auriez de quoi vous désennuyer toute votre vie, pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante, et c'en est une très mauvaise d'affecter de paraître telle.

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jannart eut reçu les condoléances de quantité de personnes de condition et de ses amis. M. le lieutenant criminel en usa généreusement, libéralement, royalement : il ouvrit sa bourse, et nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eût été question de transférer le quai des Orfèvres, la cour du Palais, et le Palais même[1], à Limoges, la chose ne se serait pas autrement passée. Enfin, ce n'était chez nous que processions de gens abattus et tombés des nues. Avec tout cela, je ne pleurai point ; ce qui me fait croire que j'acquerrai une grande réputation de constance dans cette affaire[2]...

Nous irons prendre au Bourg-la-Reine la commodité[3] du carrosse de Poitiers, qui y passe tous les dimanches. Là se doit trouver un valet de pied[4] du roi, qui a ordre de nous accompagner jusqu'à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, et ce qui me semblera digne d'être observé. Cependant faites bien mes recommandations à notre marmot[5], et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon[6] pour le faire jouer, et pour lui tenir compagnie.

1. *Le Palais.* Le Palais de Justice et ses dépendances.

2. La Fontaine nous dit ensuite son passage à Clamart, où lui et ses amis se « rafraichissent », c'est-à-dire se reposent deux ou trois jours. Cette maniere de voyager était bien assortie à l'humeur du poète.

3. *La commodité.* Littré traduit ce mot, en ce sens, par « service de voitures, occasion de messages », et cite cette phrase d'une lettre de Bossuet : « Je vous enverrai par la première *commodité* un ouvrage ».

4. Ce valet de pied, M. de Châteauneuf, est un exempt, dont ils ne peuvent refuser la compagnie.

5. *Notre marmot.* Ce « marmot », est son fils Charles, alors âgé de 10 ans, dont une légende puérile veut que son père ait presque ignoré l'existence.

6. *Chaperon.* Servante avec la coiffure du pays.

II

A Amboise, ce 31 août 1663.

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle et moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire : il s'amusa à des expéditions [1], à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi ; je me promenai, je dormis, je passai le temps avec les dames qui nous vinrent voir.

Le dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. Mme C. et notre tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg-la-Reine. Nous y attendîmes près de trois heures ; et, pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouïmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, le prône, rien n'y manquait. De bonne fortune [2] pour nous, le curé était ignorant, et ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le carrosse [3] passât : le valet de pied y était ; point de moines [4] ; mais, en récompense [5], trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire qui chantait toujours, et qui chantait très mal : il reportait en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avait une Poitevine qui se qualifiait comtesse ; elle paraissait assez jeune et de taille raisonnable, témoignait avoir de l'esprit, déguisait son nom, et venait de plaider en séparation de son mari... Telle était donc la compagnie que nous avons eue jusqu'au Port-de-Pilles [6].

Il fallut à la fin que l'oncle et la tante se séparassent ; les derniers adieux furent tendres, et l'eussent été beaucoup davantage, si le cocher nous eût donné le loisir de les achever. Comme il voulait regagner le

1. *Expéditions*. Sans doute des expéditions d'actes.

2. *De bonne fortune*. Par bonheur. Lex., *de*.

3. *Le carrosse*. Le carrosse de Poitiers, qui passait tous les dimanches à Bourg-la-Reine.

4. *Point de moines*. On va encore entrevoir par un autre trait le futur poète de *le Coche et la Mouche*.

5. *Récompense*. Lex.

6. *Port-de-Pilles* (ou de *Piles*). Village près du confluent de la Creuse et de la Vienne.

temps qu'il avait perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laisse, en sortant du Bourg-la-Reine, Sceaux à la droite, et à quelques lieues de là Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Est-ce *Montléry* qu'il faut dire, ou *Montlehéry*? C'est Montlehéry quand le vers est trop court, et Montléry quand il est trop long [1]. Montléry donc ou Montlehéry, comme vous voudrez, était jadis une forteresse que les Anglais, lorsqu'ils étaient maîtres de la France, avaient fait bâtir sur une colline assez élevée. Au pied de cette colline est un bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse, elle est démolie, non point par les ans : ce qui en reste, qui est une tour [2] fort haute, ne se dément point [3], bien qu'on en ait ruiné un côté : il y a encore un escalier qui subsiste, et deux chambres où l'on voit des peintures anglaises, ce qui fait foi de l'antiquité et de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris par votre oncle, qui dit avoir entré [4] dans les chambres : pour moi, je n'en ai rien vu ; le cocher ne voulait arrêter qu'à Châtres [5], petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands maîtres [6].

Nous y dînâmes. Après le dîner, nous vîmes encore à droite et à gauche force châteaux : je n'en dirai mot, ce serait une œuvre infinie. Seulement nous passâmes auprès du Plessis-Pâté, [7] et traversâmes ensuite la vallée de Caucatrix, après avoir monté celle de Tréfou [8]; car, sans avoir étudié en philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de vallée sans montagne. Je ne songe point à cette vallée de Tréfou que je ne frémisse.

C'est un passage dangereux,
Un lieu pour les voleurs, d'embûche et de retraite;

1. L'appellation primitive est *Mont-le-Héry*, du nom du seigneur, Hérie, qui fonda le premier château sous Charles le Chauve.

2. *Une tour.* La tour est le reste d'un second château, bâti au XIIIe s., mais non par les Anglais.

3. *Ne se dément point.* Ne menace pas ruine.

4. *Avoir entré.* Grammaire, *formes du verbe.*

5. *Châtres.* Aujourd'hui Arpajon.

6. *L'un de nos grands maîtres.* Grand maitre des eaux et forêts.

7. La Fontaine a passé au Plessis-Pâté ou Plessis d'Argouges avant d'être à Châtres.

8. *Tréfou.* Ou plutôt Tarfou.

A gauche un bois, une montagne à droite[1],
Entre les deux
Un chemin creux.
La montagne est toute pleine
De rochers faits comme ceux
De notre petit domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le carrosse, nous descendîmes, afin de soulager les chevaux[2]. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commodités de la guerre : en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe : ce qui est un grand bien pour tout le monde, et particulièrement pour moi, qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous côtoyâmes en fourmille : cela n'est pas bien; il mériterait qu'on le brûlât.

République de loups, asile de brigands,
Faut-il que tu sois dans le monde ?
Tu favorises les méchants
Par ton ombre épaisse et profonde.
Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
Ou le désir de voir, fait sortir de sa terre.
En combien de façons, hélas ! le genre humain
Se fait à soi-même la guerre !...

Notre première traite s'acheva plus tard que les autres ; il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer, en entrant dans Étampes, quelques monuments de nos guerres : ce ne sont pas les plus riches que j'aie vus; j'y trouvai beaucoup de gothique[3] : aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon, s'il en fut jamais.

Il nous laisse ces monuments
Pour marque de nos mouvements[4].

1. *A droite.* Versification.
2. Femmes, moines, vieillards, [tout était descendu.
(*Le Coche et la Mouche.*)
3. *Gothique* était alors à peu près synonyme de *laid.*
4. *Nos mouvements.* Les troubles civils.

Quand Turenne assiégea Tavanne,
Turenne fit ce que la cour lui dit,
Tavanne non ; car il se défendit,
Et joua de sa sarbacane [1].
Beaucoup de sang français fut alors répandu.
On perd des deux côtés dans la guerre civile :
Notre prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la ville.

Enfin nous regardâmes avec pitié les faubourgs d'Étampes. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous les côtés : il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins le soir notre compagnie, et le lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissait un très beau sujet.

Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis : notre comtesse en fut cause ; elle est de la religion [2], et nous montra un livre de du Moulin [3]. M. de Châteauneuf (c'est le nom du valet de pied [4]) l'entreprit, et lui dit que sa religion ne valait rien, pour bien des raisons... Enfin il lui conseillait de se convertir, si elle ne voulait aller en enfer : car le purgatoire n'était pas pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Écriture, et demanda un passage où il fût parlé du purgatoire ; pendant cela, le notaire chantait toujours, M. Jannart et moi nous endormîmes.

Ces aventures nous divertirent de telle sorte, que nous entrâmes dans Orléans sans nous en être presque aperçus : il semblait même que le soleil se fût amusé à les entendre aussi bien que nous ; car quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'était pas encore au bout de

1. *Joua de sa sarbacane.* Se conduisit en rebelle. Ce Tavannes, petit-fils du maréchal de Saulx-Tavannes, attaché à Condé, rebelle lui-même, défendait Étampes au moment de la Fronde.

2. *Elle est de la religion.* C'est-à-dire protestante.

3. *Du Moulin.* Célèbre ministre protestant.

4. V. p. 20, note 4.

sa traite. Bien davantage,... il s'était tellement paré[1], que M. de Châteauneuf et moi nous l'allâmes regarder de dessus le pont. Par même moyen, je vis la Pucelle ; mais ma foi, ce fut sans plaisir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une amazone : l'infante Gradafillée[2] en vaut dix comme elle ; et, si ce n'était que M. Chapelain est son chroniqueur, je ne sais si j'en ferais mention. Je la regardai, pour l'amour de lui, plus longtemps que je n'aurais fait. Elle est à genoux devant une croix, et le roi Charles en même posture vis-à-vis d'elle, le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument[3] qui se sent de la pauvreté de son siècle.

Le pont d'Orléans ne me parut pas non plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi, et à la place qu'il occupe dans l'univers.

Ce n'est pas petite gloire
Que d'être pont sur la Loire.
On voit à ses pieds rouler
La plus belle des rivières
Que de ses vastes carrières
Phébus regarde couler.

Elle est près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris, l'horizon très beau de tous les côtés, et borné comme il le doit être. Si bien que cette rivière étant basse à proportion, ses eaux fort claires, son cours sans replis, on dirait que c'est un canal. De chaque côté du pont on voit continuellement des barques qui vont à voiles ; les unes montent, les autres descendent ; et comme le bord n'est pas si grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les distingue toutes : on les compte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres ; c'est ce qui fait une de ses beautés : en effet, ce serait dommage qu'une eau si pure fût entièrement couverte par des bateaux. Les voi-

1. *Il s'était tellement paré.* Ne croirait-on pas lire du Voiture ?

2. *Gradafillée.* Héroïne de l'*Amadis de Gaule.*

3. *Un monument.* Il est aujourd'hui détruit

les de ceux-ci sont fort amples : cela leur donne une majesté de navires, et je m'imaginai voir le port de Constantinople en petit. D'ailleurs Orléans, à le regarder de la Sologne, est d'un bel aspect. Comme la ville va en montant, on la découvre quasi toute entière. Le mail et les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits le long du rempart font qu'elle paraît à demi fermée de murailles vertes ; et, à mon avis, cela lui sied bien. De la particulariser en dedans, je vous ennuierais : c'en est déjà trop pour vous de cette matière. Vous saurez pourtant que le quartier par où nous descendîmes au pont est fort laid, le reste assez beau ; des rues spacieuses, nettes, agréables, et qui sentent leur bonne ville. Je n'eus pas assez de temps pour voir le rempart, mais je m'en suis laissé dire beaucoup de bien, ainsi que de l'église Sainte-Croix [1].

Enfin notre compagnie, qui s'était dispersée de tous les côtés, revint satisfaite. L'un parla d'une chose, l'autre d'une autre. L'heure du souper venue, chevaliers et dames se furent seoir à leurs tables assez mal servies ; puis se mirent au lit incontinent, comme on peut penser. Et sur ce le chroniqueur fait fin au présent chapitre.

III

Richelieu, ce 3 septembre 1663.

Autant que la Beauce m'avait semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Nous eûmes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la rivière. Aussi a-t-on un niais du pays pour très peu de chose ; car ceux-là ne sont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie.

Le premier lieu où nous arrêtâmes [2], ce fut Cléry. J'allai aussitôt visiter l'église. C'est une collégiale [3] assez

1. *Église Sainte-Croix.* C'est la cathédrale

2. *Nous arrêtâmes.* Grammaire, *formes du verbe.*

3. *Collégiale.* Église qui a un collège de chanoines, sans être le siège de l'autorité épiscopale.

bien rentée pour un bourg ; non que les chanoines en demeurent d'accord, ou que je leur[1] aie ouï dire. Louis XI y est enterré[2] : on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfants aux coins : ce seraient quatre anges, et ce pourraient être quatre amours, si on ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait là le saint homme, et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liège[3].

Je lui trouvai la mine d'un matois[4] :
Aussi l'était ce prince, dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourrait être en quelques points suivie.

A ses genoux sont ses Heures et son chapelet, et autres menues[5] ustensiles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau, et sa Notre-Dame[6] ; je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prévôt Tristan[7] : le tout est de marbre blanc, et m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette église, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre ; il s'en fallut que je n'y commandasse à dîner ; et, m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit[8] : un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter.

De Cléry à Saint-Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieues, chemin agréable et bordé de haies ; ce qui me fit faire une partie de la traite à pied. Il ne m'y arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon

1. *Que je leur aie ouï dire.* Grammaire, *ellipse du pron. régime.*
2. *Louis XI y est enterré.* Louis XI avait une dévotion particulière pour Notre-Dame de Cléry.
3. *A Liège.* L'entrevue de Péronne avec Charles le Téméraire aboutit à un guet-apens ; Louis XI dut marcher de force contre les Liégeois qu'il avait lui-même soulevés.
4. *Matois.* Lex.
5. *Menues ustensiles. Ustensile* était autrefois féminin.
6. *Sa Notre-Dame.* La médaille de Notre-Dame de Cléry, que Louis XI portait à son chapeau.
7. *Le prévôt Tristan.* Celui que Louis XI appelait son compère.
8. « Promenade, lecture, distraction, nous avons là tout La Fontaine... » (Note de l'édit. Hémon).

que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois gueux et quelques pèlerins de Saint-Jacques[1].....

Il n'était quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois, rien que la Loire entre deux.

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé ; les toits des maisons y sont disposés, en beaucoup d'endroits, de telle manière qu'ils ressemblent aux degrés d'un amphithéâtre. Cela me parut très beau, et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte-Solenne[2]. Cette église paraît fort grande, et n'est cachée d'aucunes maisons ; enfin elle répond tout à fait bien au logis du prince[3]. Chacun de ces bâtiments est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte-Solenne et le château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent, la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent ; soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse, ou le nombre de jolies femmes. On me voulut outre cela montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit ; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le ciel, ami de ces peuples, leur envoyait de l'esprit par cette voie-là : car on dit que bossu n'en manqua jamais ; et cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raison. La voici telle qu'on me l'a apprise. Elle regarde aussi la constitution de la Beauce et du Limousin.

La Beauce avait jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France :
De quoi la ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéants,

1. *Saint-Jacques.* Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne.

2. *Sainte-Solenne.* Ou plutôt Saint-Solenne.

3. *Du Prince.* Il s'agit de Gaston d'Orléans, « Monsieur », frère de Louis XIII.

Qui voulaient marcher à leur aise,
Se plaignit et fit la mauvaise ;
Et messieurs les Orléanois
Dirent au Sort, tous d'une voix,
Une fois, deux fois, et trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de descendre, et remonter encor :
« Quoi ! toujours mont, et jamais plaine !
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous [1] donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
— Oh ! oh ! leur repartit le Sort,
Vous faites les mutins ! et dans toutes les Gaules
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez !
Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds,
Vous les aurez sur vos épaules. »
Lors la Beauce de s'aplanir [2],
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace ;
Et bossus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir sur les gens :
Si bien que la troupe céleste,
Ne sachant que faire du reste,
S'en allait les placer dans le terroir voisin,
Lorsque Jupiter dit : « Épargnons la Touraine
Et le Blésois ; car ce domaine
Doit être un jour à mon cousin [3] :
Mettons-les dans le Limosin. »

1. *Ou nous donnez.* Grammaire, *place du pronom régime.*

2. Rabelais nous donne une autre explication du fait. La jument de Gargantua traversait la Beauce, qui était alors couverte d'une épaisse forêt et infestée de frelons.

« Soubdain qu'ils feurent entrez en la dicte forest, et que les freslons luy eurent livré l'assault, elle desguaina sa queue, et si bien s'escarmouchant, les esmoucha, qu'elle en abattit tout le bois : à tord, à travers, de çà, de là, par cy, par là, de long, de large, dessus, dessous, abattoit bois comme un fauscheur faict d'herbes. En sorte que depuis n'y eust ne bois ne freslons, mais feut tout le pays reduict en campaigne. Quoy voyant Gargantua y print plaisir bien grand, sans aultrement s'en vanter et dist à ses gens : « Je trouve *beau ce* », dont fut depuis appelé ce pays la Beauce. » (I, 16.)

3. *Mon cousin.* Monsieur, traité ici en demi-dieu par Jupiter.

Ceux de Blois, comme voisins et bons amis de ceux d'Orleans, les ont soulagés d'une partie de leurs charges. Les uns et les autres doivent encore avoir une génération de bossus, et puis c'en est fait.

Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira. Ce que je vous assure être fort vrai, est que M. de Châteauneuf et moi nous déjeunâmes très bien, et allâmes voir ensuite le logis du prince. Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François I[er], l'autre sous quelqu'un de ses devanciers. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer : toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci, nulle symétrie, et n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre : l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François I[er], à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements sans régularité et sans ordre ; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez [1]. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans ; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort, car je la considérais comme une relique : en effet, il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce prince. Les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison : jamais règne ne fut plus doux, plus tranquille, ni plus heureux que l'a été le sien ; et en vérité de semblables princes devraient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir. J'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes, lequel on tenait, pendant sa vie, pour le plus parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre cocher, qui ne se soucia que de déjeuner largement, puis nous fit partir.

Tant que la journée dura, nous eûmes beau temps,

1. Les premiers comtes de Blois, des maisons de Champagne et de Châtillon, avaient bâti la partie occidentale, mais il n'en restait plus qu'une grosse tour lorsque La Fontaine écrivait. Gaston, en 1635, avait fait démolir cette partie pour la reconstruire à neuf. Notre poète vit la façade qui regarde l'orient, et celle qui fait face au midi, qui avaient été bâties par Louis XII, et la façade septentrionale qu'avait fait construire François I[er], (Walckenaer.)

beau chemin, beau pays : surtout la levée[1] ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée ; l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, et retient cette rivière dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, et qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en saurais dire assez de merveilles. Point de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix ; mais, de part et d'autre, coteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde...

La Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des cieux.
Douce, quand il lui plaît, quand il lui plaît, si fière[2]
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravagerait mille moissons fertiles,
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit ;
Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'était une levée
Qu'on entretient soigneusement :
Dès lors qu'un endroit se dément[3],
On le rétablit tout à l'heure[4] ;
La moindre brèche n'y demeure
Sans qu'on y touche incessamment ;
Et pour cet entretènement[5],
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département[6],
Communautés, bourgs, et villages.

Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages,
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue :
J'y rencontrai de si charmants appas

1. *La levée* Cette levée s'étend, sur la rive droite du fleuve, de Blois à Angers.

2. *Fière*. Lex.

3. *Se dément*. V. p. 22, n. 3.

4. *Tout à l'heure*. Lex.

5. *Entretènement*. Entretien Ce mot un peu lourd ne paraît pas antérieur au XV[e] siècle ; il n'a pas eu une longue vie.

6. *Son département*. Sa part.

Que j'en ai l'âme encore toute émue.
Coteaux riants y sont des deux côtés;
Coteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limosin, mais coteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs, et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute:
On la voit rarement s'écarter de sa route;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré:
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré,
C'est la fille d'Amphitrite;
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire, et les bords,
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé[1] nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence;
Et le jardin de la France
Méritait un tel canal.

Je lui veux du mal en une chose; c'est que, l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à voir: il ne me resta ni curiosité ni désir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment.

C'est un admirable objet[2] que ce Richelieu: j'en ai daté ma troisième lettre parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez: il ne s'en faut pas un quart d'heure qu'il ne soit minuit, et nous devons nous lever demain avant le soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il se lèverait de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes !

1. *Placé.* La règle du participe passé n'est pas encore toujours observée surtout dans les vers.
2. *Objet.* Lex.

IV

A Châtellerault, ce 5 septembre 1663.

Nous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le château. De vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai point, et pour cause. Vous saurez, sans plus, que devers[1] la ville il est situé sur un roc, et paraît extrêmement haut. Vers la campagne, le terrain d'alentour est plus élevé. Dans l'enceinte il y a trois ou quatre choses fort remarquables. La première est ce bois de cerf dont on parle tant, et dont on ne parle pas assez selon mon avis : car, soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal. Ceux qui le trouvent artificiel tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pièces : or, le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paraisse de liaison ? De dire aussi qu'il soit[2] naturel, et que l'univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est guère croyable.

Il en sera toujours douté,
Quand bien[3] ce cerf aurait été
Plus ancien qu'un patriarche :
Tel animal, en vérité,
N'eût jamais su tenir dans l'arche.

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux tours bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des escaliers en forme de rampes par où l'on descend jusqu'au pied du château ; si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile[4],

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.

1. *Devers.* Du côté de.
2. *De dire qu'il soit.* Grammaire, *subjonctif.*
3. *Quand bien.* Quand bien même.
4. *Géorgiques,* II, 291. — Cf. *le Chêne et le Roseau.*

Je les trouvai bien bâties, et leur structure me plut autant que le reste du château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toujours été un temps qu'on le faisait servir de berceau à nos jeunes rois ; et véritablement, c'était un berceau d'une matière assez solide, et qui n'était pas pour se renverser si facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue : elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense ; l'œil ne trouve rien qui l'arrête ; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à quinze ou vingt lieues[1] : du reste, on a en aspect[2] la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aie encore vue, et au pied d'une prairie qu'arrose la Loire, car cette rivière passe à Amboise.

De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour[3], jouir un petit moment : on avait bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avait laissé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir : triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisait n'avait pas la clef : au défaut, je fus longtemps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais volontiers la description ; mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin non pareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace ?
Vous peindre un tel appartement,
Ce serait attirer vos larmes ;
Je l'ai fait insensiblement :
Cette plainte a pour moi des charmes.

1. *A quinze ou vingt lieues.* A six lieues seulement.
2. *En aspect.* Sous les yeux.
3. *Son séjour.* Arrêté à Nantes, Fouquet avait été transféré à Amboise.



D'aprés une Estampe de la Bibliothèque nationale.

Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit...

Nous aimons à arrêter les citations de cette correspondance sur un mot qui peint si vivement la sensibilité du poète.

Les Contes. (1665.) — Au retour du voyage de Limoges, La Fontaine revient à Paris d'où il fait plus d'un tour dans sa ville natale. Là, il lie connaissance avec une grande dame qui va exercer sur son esprit une action bien fâcheuse. Marie-Anne Mancini, la plus lettrée des nièces de Mazarin, avait épousé depuis peu (1662), le duc de Bouillon. La nouvelle duchesse acquérait par son mariage la ville de Château-Thierry; elle y avait même un château voisin du logis de La Fontaine. Ils se rencontrent; le poète divertit la grande dame. De retour à Paris, elle l'admet dans sa société, elle l'encourage à écrire. Malheureusement, elle l'engage dans une mauvaise direction. C'est le moment des *Contes*, dont les deux premiers recueils paraissent en 1665 et 1666. (Il en paraîtra trois autres [1].)

Sur cet ordre de productions, nous ne dirons rien sinon qu'elles font peu honneur au caractère du poète, et que même son talent d'écrivain y est inférieur à ce qu'il sera dans les *Fables*. Si l'on veut mesurer le progrès des *Contes* aux *Fables*, pour la brièveté, la grâce, la finesse, on pourra s'en faire une idée par le conte suivant, qui, sans être caractéristique en tout de la manière des *Contes*, peut passer pourtant pour un des plus agréables.

Le Paysan qui avait offensé son Seigneur.

Un paysan son seigneur offensa :
L'histoire dit que c'était bagatelle ;
Et toutefois ce seigneur le tança
Fort rudement. Ce n'est chose nouvelle.
« Coquin, dit-il, tu mérites la hart [2] :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon, et de trois peines l'une

1. *Trois autres.* 1671, 1674-1675, 1685.

2. *La hart.* La corde.

Tu peux choisir : ou de manger trente aulx[1],
J'entends sans boire et sans prendre repos ;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus. »

Le paysan consultant[2] là-dessus :
« Trente aulx sans boire ! ah ! dit-il en soi-même[3],
Je n'appris onc[4] à les manger ainsi ;
De recevoir les trente coups aussi[5],
Je ne le puis sans un péril extrême.
Les cent écus, c'est le pire de tous. »
Incertain donc il se mit à genoux,
Et s'écria : « Pour Dieu, miséricorde ! »
Son seigneur dit : « Qu'on apporte une corde ;
Quoi ! le galant m'ose répondre encor ! »

Le paysan, de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail ; et le seigneur commande
Que l'on en cueille, et surtout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le compte :
Puis, quand il voit que son calcul se monte
A la trentaine, il les met dans un plat ;
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange, et rechigne, ainsi que fait un chat
Dont les morceaux sont frottés de moutarde :
Il n'oserait de la langue y toucher.
Son seigneur rit, et surtout il prend garde
Que le galant n'avale sans mâcher.
Le premier passe ; aussi fait le deuxième ;
Au tiers[6], il dit : « Que le diable y ait part ! »
Bref, il en fut à grand'peine au douzième,
Que s'écriant : « Haro[7] ! la gorge m'ard[8] !
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire ! »
Son seigneur dit : « Ah ! ah ! sire Grégoire,
Vous avez soif ! je vois qu'en vos repas

1. *Aulx*. Gousses d'ail.
2. *Consultant*. Délibérant.
3. *Soi-même*. Gramm., *pronom*.
4. *Onc*. Jamais. (Lat. *unquam*),
5. *Aussi*. Gramm., *négat*.
6. *Tiers*. Lex.
7. *Haro*. Lex.
8. *M'ard*. Me brûle. (*Lat.*, *ardeo*)

Vous humectez volontiers le lampas [1].
Or [2] buvez donc, et buvez à votre aise;
Bon prou [3] vous fasse! Holà, du vin, holà!
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaise,
Il vous faudra choisir, après cela,
Des cent écus ou de la bastonnade,
Pour suppléer au défaut de l'aillade [4].
— Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés
Que les aulx soient sur les coups précomptés [5];
Car pour l'argent, par [6] trop grosse est la somme:
Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme?
— Hé bien, souffrez les trente horions,
Dit le seigneur; mais laissons les oignons. »

Pour prendre cœur, le vassal [7] en sa panse
Loge un long trait, se munit le dedans,
Puis souffre un coup avec grande constance:
Au deux, il dit: « Donnez-moi patience,
Mon doux Jésus, en tous ces accidents. »
Le tiers est rude; il en grince les dents,
Se courbe tout, et saute de sa place.
Au quart [8] il fait une horrible grimace,
Au cinq, un cri. Mais il n'est pas au bout;
Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc si cruelle aventure.
Deux forts paillards [9] ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids et par mesure,
En observant la cadence et le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanson:
« Grâce! » dit-il. Mais, las! point de nouvelle;
Car le seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, et tient sa gravité,
Disant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie:
« Pour Dieu, cessez: hélas! je n'en puis plus. »
Son seigneur dit: « Payez donc cent écus,

1. *Le lampas*. Le gosier. (Cf. *lamper*.)
2. *Or*. Lex.
3. *Prou*. Lex.
4. *Aillade*. Sauce à l'ail.
5. *Précomptés*. Déduits.
6. *Par*. Lex.
7. *Vassal*. Lex.
8. *Quart*. Lex.
9. *Paillards*. Lex.

Net et comptant : je sais qu'à la desserre[1]
Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous :
Si tout n'est prêt, votre compère Pierre
Vous en [2] peut bien assister entre nous.
Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre. »
Le malheureux, n'osant presque répondre,
Court au magot, et dit : « C'est tout mon fait [3] »
On examine, on prend un trébuchet [4].
L'eau cependant [5] lui coule de la face :
Il n'a point fait encore telle grimace.
Mais que lui sert ? il convient [6] tout payer :
C'est grand'pitié quand on fâche son maître.
Ce paysan eut beau s'humilier ;
Et, pour un fait assez léger peut-être,
Il se sentit enflammer le gosier,
Vider la bourse, émoucher [7] les épaules ;
Sans qu'il lui fût dessus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait seulement grâce d'un carolus [8].

Voici encore une poésie, que nous extrayons des *Contes*. Imitée d'une pièce célèbre que les anciens nous ont transmise sous le nom d'Anacréon, elle se prête à une comparaison avec l'ode fameuse de Ronsard, si agréable par son mouvement, son pittoresque, son naïf réalisme, et aussi avec la traduction timide et un peu sèche de R. Belleau. Elle l'emporte beaucoup sur la seconde, et ne le cède en rien à la première. A elle seule elle suffirait à nous montrer comment La Fontaine sait pratiquer l'imitation.

1. *A la desserre.* Pour ce qui est de desserrer la bourse.
2. *En.* Sur cela, là-dessus.
3. *Mon fait.* Lex.
4. *Un trébuchet.* Une balance.
5. *Cependant* Lex.
6. *Il convient tout payer.* V Grammaire, *préposition.*
7. *Emoucher.* Lex.
8. *Carolus.* Monnaie de compte qui valait dix deniers.

L'Amour mouillé.

IMITATION D'ANACRÉON.

J'étais couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormais tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvait fort cette nuit :
Le vent, le froid, et l'orage
Contre l'enfant faisaient rage.
« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »
Moi, charitable et bonhomme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme [1] il se nomme.
« Je te le dirai tantôt [2],
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie. »
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe ; et dans moi-même
Je dis : « Pourquoi craindre tant ?
Que peut-il? c'est un enfant :
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que serait-ce si chez moi
J'avais reçu Polyphème [3] ? »
L'enfant, d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure
Et sa blonde chevelure,

1. *Comme*. Lex.
2. *Tantôt*. Lex.
3. *Polyphème*. Le Cyclope g gantesque

Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
« Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène [1]
Et de l'Amour, c'est mon nom.
— Ah! je vous connais, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon! »
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit : « Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade. »

La Fontaine au Luxembourg. (1664-1672). — Nous avons dit que les *Contes* étaient dus en partie à la frivole influence de la duchesse de Bouillon. Heureusement notre poète fréquentait d'autres sociétés. Dès 1664, il avait été nommé gentilhomme servant de la duchesse douairière d'Orléans (la veuve de Gaston, la belle-sœur du roi défunt), qui vivait avec austérité dans son palais du Luxembourg. Sans le tenir à l'attache, cette charge l'aidait à vivre, elle le mettait socialement sur un pied honorable, elle lui tenait lieu, si l'on peut dire, d'une douche un peu froide, mais salutaire et vivifiante. Il se pourrait que la sévérité de la cour du Luxembourg ait été pour quelque chose dans le sérieux (intermittent d'ailleurs) de l'auteur des *Fables*. Il vécut jusqu'à la mort de la duchesse douairière, en 1672, sous la protection de cette princesse. C'est dans cette période, on le verra, que parurent les deux premiers recueils des *Fables* (en 1668), et que s'élaborèrent une partie des fables destinées aux recueils suivants.

Avant d'aborder l'œuvre maîtresse de La Fontaine, il nous reste à parler de ses amitiés littéraires. Elles n'ont sans doute pas contribué à lui donner du génie, mais elles ont certainement fait de lui un artiste plus conscient et un écrivain plus parfait.

1. *Climène.* Nom poétique d'une amie de La Fontaine.

Les quatre amis. — Dans le roman de *Psyché*, qui date de cette époque (il paraîtra en 1669), nous lisons ce renseignement: « Quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerais académie, si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir... Acante... aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses... Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gélaste, le premier était sérieux sans être incommode ; l'autre était fort gai. » Trois de ces pseudonymes sont assez transparents : Acante, c'est Racine au talent souple et fleuri ; Ariste, c'est le sage, l'excellent Boileau ; et qui serait Polyphile, sinon l'auteur même du roman, qui, à la fin, nous fait cette confidence :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

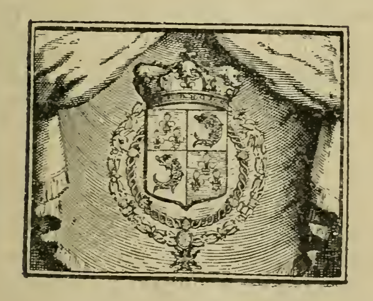
(*Psyché.*)

Pour Gélaste, l'homme « fort gai », Gélaste, le rieur, il y a doute. C'est Molière, évidemment, dont le nom se présente d'abord à l'esprit. Mais en 1669 Molière était depuis plusieurs années brouillé avec Racine; de plus on parle parfois à Gélaste, dans le roman, sur un ton leste, familier, qui n'était certainement pas celui des trois amis, quand ils s'adressaient à l'auteur du *Misanthrope*. Aussi croit-on, avec beaucoup de vraisemblance, que Gélaste est Chapelle. Quoi qu'il en soit de cette dernière identification, La Fontaine s'est souvent rencontré avec Molière, avec Racine, dans l'appartement occupé par Boileau, rue du Colombier (aujourd'hui rue Jacob). Sans tourner à l'académie, leur société dut avoir pour lien leur culte commun pour l'antiquité et surtout pour le naturel et pour l'art. Ils durent s'instruire mutuellement de bien des secrets relatifs à la science de plaire ou à la perfection de la forme. Sans qu'on puisse dire d'un génie comme celui de La Fontaine que dans un tel commerce il a plus reçu que donné, il n'est pas douteux qu'il en a retiré de grands fruits. Une émulation de gloire, le désir de faire, comme ses amis, une œuvre qui comptât, de prendre rang comme eux parmi les illustres du temps, et, comme eux, de se montrer très scrupuleux, très difficile sur ce qui sortait de sa plume, voilà, selon nous, le grand profit que La Fontaine a retiré de cette fréquentation. Nous allons, d'ailleurs, en juger par les *Fables*.

FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

Par M. de la Fontaine.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais ſur le Perron de la ſainte Chapelle.

M. DC. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

FAC-SIMILÉ DU TITRE DES FABLES DE LA FONTAINE. ÉDITION DE 1668. (*Bibl. nat.*)

DEUXIÈME PARTIE

LA PUBLICATION DES FABLES (1668)

Introduction aux Fables

Pourquoi des fables? — On s'est demandé pour quels motifs La Fontaine avait écrit des fables ? La réponse est facile : l'apologue est, de tous les genres littéraires, l'un de ceux qui conviennent le mieux au génie de ce poète. Qui dit *fable* évoque à la pensée une œuvre courte ; or La Fontaine, s'il n'est pas aussi paresseux qu'on se plaît à le répéter, répugne à l'effort soutenu, « les longs ouvrages lui font peur ». De plus, cet ouvrage bref est du genre narratif: à cette heure, grâce aux *Contes*, La Fontaine se connaît, il sait que son génie est de narrer. En se tournant vers la fable, il sera encore un conteur, mais un conteur honnête, moral, un conteur que tous pourront lire. Par ce nouvel emploi de ses talents, il étendra sa renommée et, du même coup, il l'épurera.

Voilà les raisons qui s'offrent d'abord à notre esprit. Il y en a d'autres, et qui sont de poids. L'apologue, sans doute, est un genre ancien et fameux, mais on ne le cultive plus guère, c'est comme un héritage tombé en déshérence. Or (et voici la découverte qui fait grand honneur à l'esprit du poète) cette province littéraire, cette terre de la fable est de soi merveilleusement riche. Il semble bien que jusqu'ici on n'a pas connu ses ressources. Insistons un peu sur ce point.

La fable avant La Fontaine. — La fable classique se résume dans le nom d'Ésope [1]. On sait ce qu'est l'apologue

1. *Esope.* On faisait d'Esope (VI[e] s., av. J.-C.) un Phrygien, un esclave, et Hérodote le mentionne comme un personnage connu. Ses fables furent une des plus anciennes formes de la prose grecque, mais les rédactions qui en subsistent sont des œuvres de basse époque, dénuées de valeur, artistique et littéraire. » M. Egger, *Histoire de la Littérature grecque*, p. 114.

ésopique : un théorème moral. La démonstration ici consiste en un fait sec, une moralité lui sert de conclusion. Ces deux éléments se font à peu près contrepoids. Comme il n'y a pas à proprement parler de récit, mais seulement une minuscule action réduite à l'essentiel et que, d'autre part, la maxime ou conclusion reçoit tout le développement qu'elle comporte, l'équilibre est assuré. Cet apologue offre donc une construction parfaitement symétrique ; c'est une œuvre toute raisonnable (et qui ne manque pas de finesse), dénuée d'ailleurs non seulement de poésie, mais de toute valeur littéraire [1].

C'est cette affabulation sèche que plusieurs écrivains anciens tentèrent, comme le dit La Fontaine, « d'habiller des livrées des Muses ». Nous n'avons malheureusement pas les fables que Socrate a versifiées [2]. Mais il nous reste celles de Phèdre et de Babrios. Aucun de ces deux écrivains, ni l'affranchi d'Auguste, ni son émule grec du siècle suivant, n'a sensiblement changé le caractère de la fable ésopique. Phèdre l'a mise en vers latins, Babrios en vers grecs [3] ; ils ne l'ont pas rendue poétique, ils l'ont seulement ornée de quelque parure littéraire ; sous leurs vers élégants on retrouve la sécheresse d'Ésope.

Horace, seul, chez les anciens, semble avoir connu quelques-unes des ressources que la fable offrait à la poésie. Dans telle de ses satires et de ses épîtres, il a introduit des apologues : l'un d'entre eux est un chef-d'œuvre de vivacité et de grâce [4]. Mais « une hirondelle ne fait pas le printemps » ; et en dépit de cette exception, la fable gréco-latine, tout en se parant du vers, n'est point née à la vie poétique.

Aussi quand les *Æsopi fabulæ* et la *Mythologia Æsopica* de Nevelet [5] tombèrent sous les yeux de La Fontaine, toutes ces fables d'Esope, de Phèdre, de « Gabrias », et de leurs nombreux imitateurs latins [6], durent lui paraître d'abord quelque chose de sec et d'ingrat. Il est vrai que son génie allait découvrir dans ces déserts une riche source de poésie.

La découverte de la fable. — Fut-il mis sur la voie par la fable du XVIe siècle ? On est d'abord tenté de le croire.

1. Voir les fables citées en note, pp. 239 et 358.

2. Voir Préface, p. 69.

3. *Babrios.* Encore La Fontaine n'a-t-il pas connu le vrai Babrios dont les fables ne seront retrouvées qu'en 1643. Les fables qu'il lit sous ce nom (altéré, d'ailleurs, en Gabrias) ne sont que les quatrains qu'un certain Ignatius Magister composa avec les fables de Babrios au IXe siècle. — Cf. p. 167, n. 1.

4. *Grâce.* V. Les Deux rats, *Satires* II, 6e, v. 80. Cf. *ibid.*, la Grenouille, 3e, v. 314. Et dans les *Epîtres*, la Belette, I. 7e, v. 29 ; le Cerf, *ibid*, 10e, v. 34.

5. Editions d'*Æsopi fabulæ* en 1535, de la *Mythologia Æsopica* en 1610 et 1660.

6. Avianus, Aphtonius, Romulus, etc.

Cette époque a vu paraître bon nombre d'apologues, soit en latin, soit en français. L'Italien Abstemius et notre Gilbert Cousin (*Cognatus*) ont écrit des fables en prose latine ; dans la même langue l'Italien Faërne en a versifié. De leur côté, Guillaume Gueroult, Guillaume Haudent, d'autres encore, en ont écrit en vers français. Quelques-unes de ces fables sont charmantes. Si le *Chêne et le Roseau* de Haudent ne peut, même de loin, soutenir la comparaison avec le chef-d'œuvre de notre poète, sa *Confession de l'asne, du regnard et du loup*, est d'une verve et d'une naïveté charmante. Le même sujet a heureusement inspiré Gueroult. A côté de ces fabulistes, d'autres écrivains du XVI[e] siècle ont écrit, à l'occasion, des fables d'une grande valeur. Marot, dans l'épître à *son ami Lyon*, Bonaventure Despériers avec sa *Comparaison des Alquemistes à la bonne femme qui portoit une potée de laict au marché* (*Nouvelles récréations et joyeux devis*), Regnier par la fable insérée dans la satire III (*le Loup, la Lionne et le Mulet*), tous ceux-là, sans compter Rabelais, ont été pour La Fontaine de précieux, d'incomparables initiateurs. Mais que lui ont-ils enseigné ? ceci (et ce n'est pas peu), que la fable, genre exsangue, froid, inanimé, chez les anciens, peut recevoir de la chair et du sang, qu'elle peut, grâce à la verve et à la vie de l'écrivain, devenir chose vivante.

Mais la vie, pour être poétique, n'est pas toute la poésie. Or, en déchiffrant *Æsopi fabulæ* ou la *Mythologia Æsopica*, en lisant les spirituels récits des fabulistes du XVI[e] siècle[1], La Fontaine s'est pris à songer. Si, non content de donner plus de vie (comme les Marot et les Regnier) à l'apologue antique, il y faisait entrer, par surcroît, la nature tout entière ? s'il faisait tenir le vaste univers, tout le monde du sentiment et des sens, tous les ordres de réalités, dans « l'enceinte de ce raccourci » qu'est l'humble fable d'Ésope ? si, par un charme, il métamorphosait cette prose en poésie, en une poésie qui contiendrait toute l'âme, toute la substance, qui revêtirait aussi toutes les formes de l'universelle poésie ; s'il faisait pareille œuvre, ne serait-il pas à sa manière un créateur, ne prendrait-il pas rang parmi les maîtres de l'art ? Nous n'osons affirmer absolument que La Fontaine ait, même en rêve, conçu une telle ambition, qu'il ait été à ce point conscient de ses forces et de son génie ; ce qui est sûr, c'est que, rêvée ou non, cette œuvre, il l'a accomplie.

1. La Fontaine n'a sans doute connu la fable du moyen âge que par les imitations que lui en offre le XVI[e] siècle. Quant à la fable orientale, nous en dirons quelques mots quand nous serons parvenus au temps où il s'en est le plus inspiré. V. début de la quatrième Partie.

L'animalier. — Tout en faisant une place à l'homme, la fable met surtout en scène des animaux. L'apologue use d'un personnel nombreux emprunté à la faune des régions les plus diverses. La Fontaine reçoit de la tradition ce personnel connu, consacré ; il n'a pas à innover sur ce point. Il n'innove pas non plus sur le caractère moral de chacun de ces animaux. Une longue tradition l'a fixé : tel trait physique, telle mine, telle habitude a fait attribuer à l'espèce une tendance propre de ruse, de sottise, de méchanceté, d'orgueil, de lâcheté, qui constitue son caractère. Notre poète n'y change rien. Il accepte aussi, qu'il en soit dupe ou non, toutes les croyances, toutes les erreurs, qui ont cours sur les pratiques ou sur la nature de tel ou tel animal : il confond, comme ses devanciers, les souris et les rats, les hiboux et les chats-huants, etc. ; il admet que les fourmis font des provisions pour l'hiver, que le serpent est un « insecte », que sa queue est venimeuse ; il feint même de croire que le scarabée possède assez de force pour fracasser des œufs d'aigle. Dans cet ordre d'idées, l'exactitude lui chaut peu, la tradition lui suffit. Voici en quoi il se montre à la fois original et tout à fait exact.

Les animaux d'Ésope n'étaient guère que des noms ; nous savions ce qu'ils faisaient, mais sans les voir véritablement, ni eux ni leurs actions ; jamais, ou presque jamais, ils ne nous apparaissaient en une image réelle. Au contraire, dans *le Roman de Renart*, l'animal avait corps et figure. Au XVI[e] siècle, les Marot, les Regnier et les autres héritiers de la tradition médiévale, ne se font pas faute de le peindre ; mais, outre qu'ils se préoccupent parfois assez peu de la ressemblance de l'image, ils chargent souvent la peinture d'une quantité de traits ou d'un luxe de couleurs qui papillotent aux yeux. Notre vue est amusée ou éblouie ; elle a rarement une satisfaction absolue. Au contraire l'animal, dans la fable de La Fontaine, nous apparaît toujours avec une netteté parfaite, et son image demeure en nous sans que rien puisse l'altérer. A quoi cela tient-il ? à la vérité des traits descriptifs, et surtout à la brièveté de la description. La Fontaine choisit avec soin ce qu'il y a de plus caractéristique dans le corps, la physionomie, l'attitude, l'allure, le geste. Il serait oiseux de refaire ici ce qu'on a fait cent fois, de dresser un catalogue de ces traits choisis qui peignent avec une vérité si exacte la belette, le chat, la tortue, le héron et, sans détailler plus, la ménagerie entière. Mais où l'on ne peut trop insister, c'est sur l'explication de cette force expressive. Qu'on ne s'y trompe pas, elle ne tient ni aux couleurs, ni à l'abondance des traits descriptifs. De couleurs, il n'y en a pour ainsi dire pas : La Fontaine peint en grisaille. Les yeux

prévenus de l'éclat romantique peuvent le trouver terne. Ceux qui savent voir ne tombent pas dans cette erreur. Ils n'ignorent pas qu'il y a un art de dessiner qui supplée à la couleur, et qui en donne même l'illusion. C'est dans le dessin qu'excelle La Fontaine, c'est par le dessin qu'il est au premier rang de nos peintres animaliers.

Peu de traits lui suffisent. Parfois il se contente d'un seul, pourvu qu'il soit vrai et caractéristique. Comme Homère, La Fontaine fait tenir tout un signalement dans une simple épithète : *Dame belette au long corsage*. Ailleurs, trois coups de pinceau, et la peinture est achevée, un *héron* se plante devant nous. S'il arrive au peintre d'insister un peu plus, c'est qu'il veut évoquer l'âme en même temps que le corps ; nous sommes alors émerveillés de saisir dans un seul vers l'individu total, la synthèse absolue du physique et du spirituel : *Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras.*

Nous en avons peut-être assez dit pour faire comprendre la discrétion[1] et la puissance de cet art. Quelques mots achèveront de mettre notre pensée au point. Si l'on rapproche La Fontaine animalier d'un autre peintre d'animaux, de Buffon, l'originalité du poète, sa grande supériorité nous apparaît pleinement. Buffon est exact, Buffon est complet, et pourtant il ne fait pas voir. La Fontaine, nous l'avons dit, n'est pas toujours exact, il n'est jamais complet, et tout ce qu'il nous montre, nous le voyons, nous le touchons presque. A quoi tient une telle différence ? Justement à ce que Buffon décrit et veut décrire, tandis que l'auteur des *Fables* ne décrit jamais. Il fait mieux, il évoque. Si nous voyons si bien les animaux qu'il met en scène, c'est justement parce qu'il évite de nous les montrer complètement. Il se contente de nous les faire entrevoir. Quelques traits admirablement choisis donnent le branle à notre imagination, elle achève le portrait. Rien de plus conforme à la loi de la poésie qui, La Fontaine l'a dit, doit toujours nous laisser

Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser.

Le paysagiste. — Chez La Fontaine, le paysagiste ne procède pas autrement que l'animalier. Nous pourrons donc sur ce point glisser plus vite. On loue beaucoup en lui le peintre de la nature, et c'est avec raison. Mais si attentif que soit La Fontaine à la beauté des spectacles naturels, il ne faut pas

1. On voit ici (on le verra encore, à plus d'une reprise) combien Patru se méprenait, quand il craignait que, chez La Fontaine, la poésie ne fit tort à la brièveté. V. *Préface*, p. 68.

croire qu'il leur consacre beaucoup de temps. Il a fait tenir dans le cadre étroit de sa fable toute la terre et tout le ciel, mais ils n'y sont que pour ceux qui savent voir. Qu'on regarde d'un œil distrait, on n'aperçoit ici que des animaux ou des hommes. Si l'on est plus attentif, un paysage charmant se découvre aux regards. N'y cherchons rien de lointain et de rare ; ce paysage est celui que notre Champenois a eu sous les yeux, et que nous pouvons voir, même sans sortir de l'Ile-de-France. Des champs, un clair ruisseau, des bois, un chemin qui monte, une rivière transparente, une chaumine enfumée, rien, sans doute, de plus commun. Mais en même temps rien de plus poétique. Car le paysagiste (comme tout à l'heure l'animalier) n'épuise jamais ses peintures ; il ébauche, il indique, c'est à nous d'achever. Sa poésie nous y aide par plus d'un moyen. D'abord, par les invites qu'elle fait à tous nos sens : sur les branches de cet arbre, nous entendons le ramage des oiseaux ; à l'orée de ce bois, nous percevons l'odeur du thym ; une fraîcheur exquise nous vient de cette rosée. Toutes ces sensations, en même temps qu'elles réjouissent notre être physique, augmentent l'activité de notre esprit qui, docile à l'appel du peintre, a bientôt fait d'achever le tableau.

Ce paysagiste a des traits qui s'adressent plus spécialement à notre âme. Que conçoit-on de plus immatériel, de plus irréel même, si l'on veut, mais en même temps de plus suggestif que ce *soir* et ce *matin*, si poétiquement décrits ?

> A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
> Précipite ses traits dans l'humide séjour ;
> Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
> Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.
>
> (*Les Lapins.*)

Quelle imagination délicate, devant une telle peinture, ne s'est prise à rêver ? Qui, se penchant sur l'onde transparente, n'a, devant le mystère de ces *sombres demeures*, ressenti une indéfinissable émotion ? Qui n'a été comme soulevé du sol et projeté dans l'infini par ces vers magnifiques ?

> Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
> Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles.

Le poète épique. — Une telle grandeur a quelque chose d'épique. De fait, la fable de La Fontaine est épopée. Elle l'est, on vient de le voir, par la magnificence de certaines peintures, elle l'est surtout par la narration. Sans doute, nous ne



trouvons point là ce « vaste récit d'une longue action », par lequel Boileau définit l'épopée. Dans le cadre de l'apologue, l'action est forcément brève. Mais elle n'est pas beaucoup plus longue dans chaque poème particulier de la *Légende des Siècles* ; le chef-d'œuvre de Victor Hugo est aussi un faisceau de « petites épopées » ; c'est le nom que le poète moderne avait donné d'abord à son poème : il s'applique à merveille aux *Fables*. Leur brièveté est en rapport avec la nature du sujet, avec l'humeur de l'écrivain et, ajoutons-le, avec le goût français qui, lui aussi, répugne aux « longs ouvrages ». Mais si la grandeur, ici, n'est pas dans le cadre, elle est dans le contenu : le monde physique, tout l'univers, le ciel, la terre et les eaux, avec leurs habitants ; le monde moral, toutes les passions de l'homme, tout l'infini de l'âme, voilà, au vrai, la matière même de l'Épopée, et tout cela, nous le trouvons dans les *Fables*.

Nous y trouvons aussi le ressort épique, par excellence, le merveilleux, âme de l'Épopée. Ce haut genre poétique offre plus de rapports qu'on ne croit avec l'humble apologue. Les « mensonges d'Ésope », si pauvrement habillés, ne laissent pas de ressembler de loin à ceux d'Homère. Mais combien La Fontaine ne passe-t-il pas Ésope, combien ne fait-il pas la part plus belle à la fiction ! Si ce qu'il y a de plus merveilleux dans l'apologue, c'est la métamorphose des animaux muets, en « créatures parlantes » ; et si, par esprit prosaïque, Ésope fait parler ses bêtes le moins qu'il peut (leur voix, chez lui, n'arrive à nos oreilles qu'à mots comptés) ; La Fontaine, au contraire, a sur ce point les audaces d'un vrai poète :

> Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
>
> (*A Mgr le Dauphin.*)

Mais écoutons-le renchérir :

> J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
> Sont devenus chez moi créatures parlantes.
>
> (*Contre ceux qui ont le goût difficile,* II, 1.)

oui, les plantes et les arbres, et les vents, et la mer, tout vit chez ce poète, tout parle, tout est personnifié. La Fontaine a raison d'être fier. Par la parole multipliée, il a multiplié l'*épique* ; il a fait voir que, comme les grands poètes d'autrefois, il avait, lui aussi, le don de mythologie, le génie des fictions merveilleuses.

Il a, par surcroît, le talent de les faire agréer d'un peuple qui ne passe pas pour crédule. Si nous n'ajoutons pas une

foi entière à toutes les charmantes inventions du poète, si nous ne sommes pas intimement persuadés que l'animal parle et pense, comme le poète le donne à croire, du moins sommes-nous bien certains de ceci, que, s'il parlait, il ne parlerait pas autrement. A part la beauté du style, ses sentiments et ses pensées seraient ceux que lui prête La Fontaine. Le miracle de leur conduite est, en ce sens, un miracle tout raisonnable. C'est pourquoi, nous, modernes et Français, nous acceptons si aisément le merveilleux des *Fables* : il contente notre raison en même temps qu'il charme notre imagination. C'est justement pour ces motifs que La Fontaine est notre Homère, qu'il est « l'Homère français ».

Le poète dramatique. — La valeur du poète épique ne doit pas nous cacher le poète dramatique. La Fontaine est d'un siècle où la pensée, quel que soit le genre que l'on traite, sermon, morale, satire, etc., aboutit toujours au drame. Les hommes de ce temps voient dans la vie, tant morale que sociale, une lutte intense ; ils attachent une grande importance à l'issue du combat; aussi trouvent-ils d'instinct le *dialogue*, qui met en lumière les motifs opposés, et l'*action*, qui n'est que le développement naturel des péripéties de la lutte. Or cette guerre qu'est la vie, ne s'exprime nulle part mieux que dans la fable : traditionnellement, l'apologue peint le conflit de la ruse et de la sottise, de l'innocence et de la méchanceté, de la sagesse et de l'imprudence, de la puissance et de la faiblesse: toute fable est, en ce sens, un duel. On comprend, dès lors, la place faite au dialogue dans la fable de La Fontaine. Tout à l'heure, nous étions plus sensibles au caractère épique, merveilleux, de la parole ; maintenant qu'elle nous apparaît comme l'expression des passions en conflit, c'est son caractère dramatique qui se dégage aux yeux. Qu'on prenne chez le poète le premier dialogue venu, celui du *Loup et de l'Agneau*, on verra tout ce que chaque repartie apporte de lumière sur les caractères en présence ; on verra aussi comme le progrès de l'action est lié étroitement au développement même du discours. Le dialogue ainsi conçu est plus et mieux que parole : il est action, il est drame.

Même quand le dialogue n'absorbe pas l'action, quand il n'est qu'une entrée en matière, comme dans le *Lion et le moucheron*, ou qu'une péripétie, comme dans *les Deux Pigeons*, il fait plus qu'orner la fable, il en accroît l'énergie ou le pathétique; par là, il est encore du drame. On pourrait en dire autant du monologue et de la narration, car on trouve tous ces procédés dramatiques dans les fables de La Fontaine.

Si, maintenant, on considère l'action proprement dite, elle offre une beauté tout à fait remarquable. Rien de mieux composé, de plus net en sa structure, de plus progressif et de plus rapide en son développement, que chacun de ces petits drames. On y trouve, en raccourci, toutes les parties constitutives de l'action dramatique, exposition, nœud, dénouement. Les péripéties ne manquent pas, elles ont parfois une valeur de comique ou de pathétique considérable. Telle fable est une farce, telle autre une comédie relevée. La tragédie, aussi, est représentée (*le Chêne et le Roseau*) ; et nous trouvons parfois, dans une même œuvre, le mélange des tons et des genres que la sévérité classique proscrit à l'ordinaire (*les Animaux malades de la peste*). Mais, ce qui est bien conforme à la raison classique, la part du hasard est parcimonieusement mesurée : comme dans Racine ou dans Molière, ce sont les caractères qui font l'action et déterminent le dénouement.

Les caractères sont, ici, comme dans tout le théâtre du temps, ce qu'il y a de plus achevé. Simples, habituellement, et même un peu élémentaires (comme le veulent à la fois le cadre de la fable et la tradition du genre), ils ont, à l'occasion, plus de richesse foncière, plus de vie psychologique qu'on ne s'y attendrait. A cet égard, le lion, l'âne, le renard, le loup, mériteraient une étude approfondie ; on découvrirait, à l'examen, qu'on ne peut les définir par une formule succincte, qu'on risquerait d'en fausser la notion. C'est que l'animal, alors, n'incarne pas seulement un unique défaut, une unique passion : il représente tout un caractère humain, une individualité morale complète. Aussi bien, puisque la fable de La Fontaine exprime l'Homme, voyons comment elle le peint.

Le peintre de l'humanité. — Toute l'humanité tient dans les fables de La Fontaine. Ce poète est avec Homère et Shakespeare, avec Balzac et Dickens, un des écrivains dont l'œuvre nous présente la plus riche galerie de portraits. L'homme y paraît à tous les âges, avec toutes ses humeurs, dans toutes ses conditions sociales. Voulez-vous connaître la vie humaine dans son complet développement, de l' « âge sans pitié » à la jeunesse « inquiète », de la virilité ambitieuse et cupide à la vieillesse qu'effraye la mort, ouvrez le livre des *Fables*, notre histoire y est contenue. Plus d'un trait, sans doute, paraît poussé au noir : l'apologue est, de sa nature, enclin à la sévérité. De plus, La Fontaine a ses préférences personnelles : cet « enfant à barbe grise » aime peu l'enfance (il n'en fait pas mystère) ; plus indulgent pour la jeunesse, âge des passions aimables, il est sévère à l'égoïsme de l'homme mûr ; par un sentiment

délicat, qui lui fait grand honneur, il est doux envers les vieillards. En somme, malgré quelques touches un peu sombres, sa peinture des âges de la vie est, dans l'ensemble, véridique.

Sa peinture de celles de nos humeurs qui ne tiennent pas à l'âge, mais au fonds permanent de l'homme, paraît encore plus achevée. De nos faiblesses, d'abord, aucune n'échappe à son observation. Celles dont il fut atteint lui-même, imprévoyance, gaspillage, étourderie, défaillances de la volonté, il ne les épargne pas. Mais les défauts et les vices qui lui furent le plus étrangers, la malice, la cupidité, l'ambition, l'ingratitude, toutes les formes de la sécheresse de cœur, voilà peut-être sa matière préférée, celle où son talent de portraitiste spirituel s'exprime avec le plus de force et d'éclat. Grâce à l'abondance et à la vérité de ses peintures, les *Fables* sont un incomparable tableau de nos misères morales.

Mais, soit scrupule de vérité, soit souci artistique de mélanger la lumière et les ombres, soit (nous le croyons plutôt) besoin de satisfaire son cœur, La Fontaine n'a pas peint uniquement les côtés sombres de notre nature ; il y a place aussi, dans le tableau, pour quelques-unes de nos plus aimables vertus. La simplicité d'âme, la modération, le dévouement, la tendresse, et par-dessus tout la divine bonté, jettent leurs doux rayons dans ses fables ; elles en tempèrent l'amertume, elles en achèvent la vérité.

L'homme dans la diversité de ses âges et dans la permanence de son fonds naturel, ce n'est pas encore là l'humanité complète. Être sociable, il prend place dans un ensemble soumis à des lois communes, dans un vaste système de subordination : selon le rang qu'il occupe dans cette société et dans cette hiérarchie, son rôle et son caractère sont profondément différents. La Fontaine nous le représente, à cet égard encore, avec une vérité parfaite. Tous les états, toutes les conditions se retrouvent dans sa fable. Au sommet, le roi, au bas bout le misérable paysan ; entre ces extrêmes, la gamme nombreuse des conditions, les courtisans, les grands, les bourgeois avec leurs serviteurs, les artisans de tous métiers, etc. ; bref, la société au complet. Chacun, à son rang respectif, a le caractère qui convient. Mais gardons-nous ici de commettre une erreur. Si l'on prend un des membres de cette société, le plus considérable par exemple de la hiérarchie, le lion, personnification du roi, on s'aperçoit qu'il ne possède pas un caractère unique. La Fontaine ne nous représente, sous la figure du lion, ni le roi en soi, ni aucun roi particulier, mais des rois différents : ici un monarque bon, juste, généreux, là un tyran brutal, ailleurs un despote hypocrite, etc. Une seule qualité, la puis-



sance, est commune à ces divers personnages, et elle est en eux attribut de la fonction, non pas marque du caractère ; elle ne nous permet donc pas de ramener leur diversité à l'unité morale. Non, ces rois ne sont pas un, mais plusieurs. Multiples et divers, aussi, ces grands seigneurs, ces bourgeois, ces artisans, ces paysans, etc. Ainsi La Fontaine, peintre de la société humaine, échappe à un double écueil. Il ne représente la vie sociale, ni en philosophe épris de généralisation ou d'abstraction, qui attacherait à chaque condition un caractère *ne varietur*. Il ne la représente pas non plus en historien, curieux de vérité particulière, attentif à relever tout ce qui serait caractéristique d'un pays ou d'un temps. Renonçons donc à chercher Louis XIV dans les *Fables* ; c'est peut-être la seule grande œuvre contemporaine d'où il soit tout à fait absent[1]. N'y cherchons pas davantage une peinture du XVII[e] siècle. Pour quelques rares traits qui sont bien de l'époque (et encore en retrouverait-on le modèle à n'importe quel moment d'une société *aristocratique* quelconque), on en trouve une multitude d'autres qui sont de tous pays, de tous siècles. Sous une figure d'animal, ou sous un vêtement d'homme, les divers individus qui composent cette société ont tout simplement les uns avec les autres ces relations de dépendance que déterminent partout et toujours les conditions de la hiérarchie sociale. Dans le petit monde des *Fables*, les puissants se révèlent hautains, durs, égoïstes ; ils sont adulés, courtisés, exposés à toutes les tentations de l'orgueil ; les faibles ont le lot d'être moqués, exploités, sacrifiés : rien n'est moins propre à un temps ou à un pays, rien n'est d'une vérité plus constante. Ne lisons donc pas les *Fables*, comme nous lisons les *Caractères* de La Bruyère ou les *Mémoires* de Saint-Simon, pour nous y instruire d'histoire. Elles ne sont riches qu'en documents humains d'une portée universelle. Et par là s'affirme, à nouveau, leur grande valeur poétique.

Le poète lyrique. — Orienter la fable vers tous les ordres de réalités et faire que ce miroir minuscule réfléchisse l'univers, il semble que cela déjà soit une gageure. Trouver dans le mince, dans le prosaïque apologue, l'étoffe d'une épopée et d'un drame, c'est là, apparemment le dernier effort du génie poétique. Pourtant La Fontaine va plus loin ; par l'introduction du lyrisme, il consomme sur cette prose la victoire de la poésie.

1. Sauf, bien entendu, quelques compliments qui décorent les frontispices ou les marges des fables. — Cf., pourtant, *Le Lion*, L. XI.

Rien de moins lyrique que l'apologue : il est né de la réflexion et, semble-t-il, d'une réflexion anonyme, collective, de la réflexion que tous ont faite, ou peuvent faire, en face de la vie ; d'autre part, il a pour fin d'instruire ; c'est donc un genre en même temps rationnel et impersonnel. Le lyrisme au contraire est émotion pure, il suppose le sentiment à un haut degré de chaleur, il traduit avec force la personnalité : il est tout ce qu'il y a de plus individuel. L'ode et la fable sont donc aux antipodes, et paraissent inconciliables. Mais serrons les choses de plus près. Si c'est chez un homme très sensible que naît la réflexion, il arrive alors qu'au lieu de se fixer chez lui dans les régions froides du cerveau, elle passe par son cœur; et là, au contact de sa sensibilité, elle s'anime, elle s'échauffe : sa pensée devient sentiment. C'est ce qui a lieu pour La Fontaine. Son âme sent avec trop de force et de délicatesse, son cœur est trop riche de sympathie, pour que, sous l'écrivain, l'homme ne se trahisse pas. A la voix des acteurs s'ajoute une voix nouvelle, d'un timbre plus haut, d'un accent plus ému, c'est la voix du poète. A cette place, en particulier, où la morale d'Ésope se gravait en traits durs, telle une inscription sur un marbre, nous sentons maintenant la présence d'une âme. Tantôt c'est un cri qui nous la révèle (*Hélas! j'ai beau crier*..., XII, 11), une douleur, une indignation, une colère (*Fureur d'accumuler, monstre*, etc., VIII, 27); parfois c'est un simple frémissement de fierté, une joie, un enthousiasme (cf. II, 1, début; V, 16, fin; etc.). Dans tous les cas, c'est une confidence personnelle, c'est une émotion vive et sonore, où se dessine déjà le rythme élémentaire d'un chant.

Dans les six premiers livres des *Fables*, le lyrisme garde des mesures. Le poète semble avoir scrupule de découvrir son cœur : *Je m'emporte un peu trop*, II, 13. Mais dans les recueils suivants, sa sensibilité s'enrichit, son âme se dilate, rien n'arrête plus sur ses lèvres le chant qui veut surgir. Se croit-il quitte envers la fable, une tendre élégie s'exhale de son cœur : *Amants, heureux amants, voulez-vous voyager*, IX, 2. Le charme de la solitude émeut les puissances de son âme, il lui inspire un hymne d'une délicatesse et d'une magnificence incomparables, XI, 4.

Nous voilà à mille lieues d'Ésope. A cette heure, la métamorphose est accomplie, l'œuvre consommée : l'apologue ésopique, l'humble « conte d'enfant » est devenu, par la vertu du génie, la poésie complète.

La morale. — Mais, dans ce nouvel apologue, dans ce merveilleux abrégé de toutes les poésies, où assurément il n'y a plus rien d'Ésope, y a-t-il bien encore quelque chose de la

fable? N'a-t-elle pas disparu tout entière sous tant « d'enrichissements? » On l'a dit ; nous n'en croirons rien. L'ouvrage de La Fontaine a toujours droit au titre que lui a donné son auteur : ces poésies sont bel et bien des fables. Elles le sont non seulement par le caractère allégorique du récit, mais encore par « le sens » qu'elles « portent dans le fond », « par ces raisonnements et conséquences que l'on peut en tirer ». En d'autres termes, elles le sont par la morale.

On pense quelquefois que La Fontaine n'a mêlé la morale à ses fables qu'un peu à contre-cœur, que pour satisfaire à l'usage. Lui arrive-t-il de déclarer :

En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire,

(VI, 1.)

ou encore (parlant de la morale) :

Sans cela toute fable est un œuvre imparfait,

(XII, 2.)

plus d'un dit à part soi : l'aimable homme veut nous en faire accroire, ou s'abuse lui-même ; au fond, la morale ne lui importe guère, le conte est tout pour lui. On ne peut se méprendre plus complètement sur la pensée du poète. Quand La Fontaine écrit des « contes », il est certain, il est trop vrai que la morale n'est rien pour lui ; s'il compose des fables, c'est une autre affaire. A négliger la morale il ne croirait pas seulement rompre avec une tradition, il croirait manquer son œuvre.

La Fontaine sait très bien que la fable est par essence œuvre morale : disons mieux, il sait qu'elle est par excellence *le genre moral*. Il sait qu'elle est cela, nécessairement, sous peine de n'être pas. En sorte que, même n'eût-il pas eu sous les yeux les fables ésopiques où la morale est tout, son propre instinct, sa raison l'eût averti qu'elle est une condition du genre et qu'elle y doit tenir une grande place. N'en doutons pas, même sans l'exemple d'Ésope, il lui eût fait la part très belle. Qu'est-ce pour lui que le « conte »? une poésie pour les sens. Mais qu'est-ce que la fable? une poésie pour l'intelligence, une *poésie qui pense*. Nous nous demandions, au début de ces remarques, pourquoi La Fontaine avait écrit des fables, aux raisons que nous en donnions, il en faut ajouter une nouvelle, et des plus importantes : aux contes correspondait le dessein de jouir de la vie et d'en tirer un amusement ; aux fables correspond le projet plus sérieux de réfléchir un peu sur elle et d'en dé-

gager les leçons. Qu'on ne se trompe pas sur notre pensée. A l'heure où paraissent les *Fables*, le poète n'est nullement devenu un autre homme : son imagination, ses sens l'attachent toujours au plaisir, il continuera d'écrire des ouvrages licencieux. Mais sa raison ne laisse pas d'être, en même temps, de plus en plus active. Elle aussi, elle réclame ses plaisirs : le poète la contente par la fable qui, de tous les genres littéraires, s'offre à lui comme le plus *gnomique*, comme le plus favorable, en littérature, au plaisir de penser. Mais c'est en face de la vie, c'est sur la vie qu'on pense; par la fable donc, « par les raisonnements et conséquences que l'on peut en tirer, on se forme le jugement et les mœurs » (*Préface*). Voilà dans quel sens et dans quelle mesure les *Fables* sont « morales »; ce n'est point par une prédication formelle, ni par une grande élévation de doctrine (l'une et l'autre également impossibles au léger et charmant artiste); c'est par tout ce qu'elles nous donnent à penser à propos de la vie, c'est par les mille enseignements que nous en retirons pour nos mœurs.

Où la chercher, cette morale des *Fables?* On s'y trompe quelquefois ; La Fontaine, pourtant, a pris soin de nous guider. Pour que nous n'attachions pas trop d'importance à la maxime, il l'a souvent omise : il s'en dispense, dit-il, « dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer » (*Préface*). De fait, il l'omet assez souvent et, dans le premier livre seul, sur vingt-deux fables une douzaine n'ont pas de « moralités séparées ». C'est que, dans la maxime, il voit un legs, une habitude du genre, non une nécessité. Il considère l'apologue comme « composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable, l'âme la moralité » (*Préface*). Que concluons-nous de cette 
précieuse définition ? que ce n'est pas à telle ou telle place, mais *dans tout le corps de la fable*, que nous trouverons l'enseignement moral. Il arrive parfois que « l'âme » de l'apologue est en contradiction absolue avec la maxime (ainsi dans le *Loup et l'Agneau*, où, en dépit de la sentence initiale, c'est la raison *du plus faible* qui apparaît partout comme la meilleure). D'autres fois, la morale de l'apologue s'accorde avec la maxime. Mais qu'importe? Ce qu'il faut toujours consulter, c'est l'impression d'ensemble ; par là seulement on aura chance de dégager « l'âme » de la fable.

L'enseignement qu'on recueillera alors n'a, sans doute, rien de transcendant. Le caractère de notre poète, le genre même où il écrit, rien ne lui permet de prêcher les sublimes vertus, ni même proprement *la vertu*. La notion du devoir, absente de sa vie, ne peut trouver place dans son œuvre. Aussi les diffi-

ciles, les esprits nourris d'absolu, refusent-ils de reconnaître à cette œuvre un véritable caractère moral. Ne soyons pas si rigoureux. De l'ensemble des fables se dégagent deux enseignements principaux, qui ne laissent pas d'avoir chacun une sérieuse portée morale. L'un s'adresse à notre esprit, c'est une leçon de sagesse : la réflexion, la prudence, la modération, la finesse avertie, nous sont aussi efficacement qu'agréablement persuadées. Ceci déjà n'est-il pas d'un bon moraliste ? La Fontaine s'élève plus haut : il instruit aussi notre cœur. Il nous donne de touchantes leçons de bonté. Il nous recommande le dévouement :

> Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
>
> (VIII, 17.)

il s'emporte avec force contre l'ingratitude :

> Hélas ! J'ai beau crier et me rendre incommode,
> L'ingratitude et les abus
> N'en seront pas moins à la mode.
>
> (XII, 11.)

Ses fables contiennent enfin un code charmant de l'amitié, où les règles de ce délicat sentiment sont tracées avec tendresse. Un beau vers, tout de lumière et de feu, résume cette partie de sa morale :

> A qui donner le prix ? au cœur, si l'on m'en croit.
>
> (XII, 10.)

Aussi bien donnerions-nous volontiers nous-même le prix de la morale dans la Fable à ce poète auquel aucuns prétendent refuser le nom de moraliste. Car aux leçons traditionnelles du genre, à cette sagesse épicurienne et terre à terre qui est le propre de la fable, il a ajouté, de son fonds, un enseignement nouveau, original, d'un prix incomparable : l'enseignement de la bonté, les tendres leçons du cœur. On voit combien Lamartine fut injuste, qui définit une telle morale « la philosophie dure, froide, égoïste d'un vieillard ». On voit aussi combien Rousseau est hors du sens commun, quand il défend à son Émile de lire les fables. Qu'Émile les lise sans crainte : son cœur s'y épanouira. Et son esprit y trouvera un incomparable abrégé de la sagesse humaine. Les *Fables* de La Fontaine, c'est, pour la maturation du cœur, comme un doux rayon de soleil ; c'est, pour l'expérience de l'esprit, un long temps de gagné, et aussi une grande épargne sur les dures leçons de la vie.

L'artiste : le style. — L'artiste, chez La Fontaine, est aussi grand que le poète. Il se révèle par le style et la versification.

On sait ce qu'est le style : l'expression de la pensée par les mots et les tours, mais l'expression dans ce qu'elle a de propre à chaque auteur. S'il n'est pas *l'homme*, il est la signature de l'homme, sa marque distinctive d'écrivain. Le style se décèle à un caractère non exclusif, mais dominant, la naïveté, la magnificence, la concision, le brillant, la force, la délicatesse, l'élégance, etc. Chaque auteur a son style, et n'en a qu'un, comme l'homme, malgré les expressions diverses qui viennent se peindre sur son visage, a une physionomie, et n'en a qu'une. Chose très curieuse, très rare, (peut-être unique), La Fontaine a plusieurs styles, ou son style, du moins, a pour caractéristique de réunir et de concilier tous les styles.

Aimez-vous le *style d'idées*, celui qui serre de si près la pensée ou la chose qu'il n'y a place pour aucun ornement, pour aucun mot superflu, vous le trouvez, ce style, dans les *Maximes* de La Rochefoucauld ; mais vous le rencontrez à chaque instant, aussi, dans les *Fables* de La Fontaine. Cette concision triomphe, naturellement, dans les moralités : elle ne s'y confine pas ; on la retrouve dans les propos courants des personnages, dans les démonstrations philosophiques de l'auteur ; elle se manifeste, enfin, jusque dans la narration. Que La Fontaine nous présente des idées ou des faits, il suffit qu'il s'adresse surtout à notre intelligence, pour que son style s'allège, se réduise au minimum de mots ; alors nous jouissons vivement de ne voir s'interposer aucun intermédiaire entre nous et les choses.

Pour ce qui est du *style d'images*, ni Chateaubriand ni Flaubert n'en usent avec plus de bonheur. L'éclat du coloris, le fini du dessin, ne sont pas le fait, nous le savons, des images visuelles de La Fontaine. Mais tout ce qu'il évoque au regard, nous le voyons avec une netteté et une force saisissantes. C'est qu'il a un secret, supérieur à toutes les habiletés spéciales : celui de produire, dans l'ordre des sensations de la vue, avec le moins de dépense et d'effort, les plus grands, les plus puissants effets d'images. Il en est de même pour toutes les autres sensations. Nous voyons donc, nous entendons, nous sentons, au gré de sa fantaisie. Son style a prise sur notre imagination entière. Quelques touches lui suffisent pour nous ravir dans un paysage lumineux, pour nous faire respirer un air frais, tout parfumé de la senteur des bois.

On sait combien son style est riche en termes empruntés soit au fonds populaire, soit aux langues techniques, vénerie, fau-

connerie, pratique, etc. Ces mots un peu spéciaux ont un premier effet que l'on comprend sans peine : ils égayent le style ou ils l'ornent. Ils ont un mérite supérieur. Par ce qu'ils présentent d'insolite, d'un peu étrange, ils saisissent vivement l'esprit et l'emportent bien loin. Ces *tourets* en jeu, ces *boquillons* en peine de leur cognée, cette laitière *troussée*, ce *tripotage* de ménagères, ce chien qui *pille* une perdrix, ce *dix cors supposant* un cerf plus jeune, et *avide de donner le change*, autant de scènes et d'objets qui, par la vertu des mots, nous sont rendus sensibles. Voilà un des grands mérites du *style d'images* de La Fontaine : il n'a jamais besoin de la description pour être pittoresque, et parce qu'il se contente d'être suggestif et évocateur, il est toujours très poétique.

Aux styles d'idées et d'images, s'en ajoute un troisième, apanage des écrivains en qui domine le sentiment : c'est le *style d'émotions*. Cette langue du cœur, La Fontaine la parle avec tant de délicatesse et de naturel qu'on croirait que c'est son style propre et qu'il n'en a pas d'autre. Ce qui, chez lui, caractérise ce style, c'est à la fois la discrétion du trait et la vivacité de l'accent. Il fait tenir en quelques mots tout un programme de vie sentimentale : *Plus d'amour, partant plus de joie*. Il exprime toute la tendresse d'un cœur aimant par le mot le plus simple : *Voulez-vous quitter votre frère?* Une exclamation lui suffit pour décharger son cœur; alors nous nous indignons avec lui contre le cerf qui broute la vigne, sa bienfaitrice : *Ingratitude extrême !* Parfois la note est plus appuyée, plus soutenue : *Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance ;* c'est qu'il s'agit d'une douleur maternelle, et le cœur du poète est riche de pitié. Mais, courte ou prolongée, la vibration du sentiment a, chez La Fontaine, une délicatesse, une force, une sonorité admirable. Son style est alors le pur langage de l'émotion, c'est l'âme même qui se dévoile à l'âme, dans ce qu'elle a de plus intime, de plus tendre et de plus humain.

Tous les styles, on le voit, concourent, à former ce style unique. Et l'on pourrait montrer maintenant que la langue de La Fontaine, par un nouveau privilège, semble refléter ou résumer tous les états, tous les moments de la langue de notre pays, depuis la naïveté gracile du moyen âge, jusqu'à la savante et plantureuse abondance des écrivains du XVIe siècle, depuis la noblesse et l'ampleur de la période « Louis-quatorzième », jusqu'à la brièveté un peu sèche, mais si nette et si élégante de la phrase du XVIIIe siècle. Mais il vaut mieux essayer de voir ce qui, parmi tant de variété et de richesse, semble caractériser plus proprement La Fontaine. Nul, en cette matière ne saurait

mieux dire que Taine : « Toutes les grâces de ce style sont légères. Il (La Fontaine) s'est comparé lui-même à « l'abeille, au papillon » qui va de fleur en fleur, et ne se pose qu'un instant au bord des roses poétiques. Tous les sentiments chez lui sont tour à tour effleurés, puis quittés ; un air de tristesse, un éclair de malice, un mouvement d'abandon, un élan d'éloquence, vingt expressions passent en un instant sur cet aimable visage. Un sourire imperceptible les relie[1].» Oui, nous reconnaissons le style de La Fontaine à cette grâce du sourire, d'un sourire où l'esprit a sa part, sans que la moquerie intervienne, et qui manifeste surtout, avec l'indulgence de la raison, la vive sympathie du cœur.

L'artiste : la versification [2]. — Un poète d'un génie aussi libre que celui de La Fontaine ne pouvait s'asservir aux entraves d'une versification compassée. Primesautier et indépendant dans toutes ses conceptions, il l'est aussi dans sa rythmique. On peut dire que la liberté est le caractère dominant de son vers. Mais il faut ajouter aussitôt que le poète se double, chez lui, d'un artiste très consciencieux, très délicat. Sa liberté ne dégénère donc jamais en licence. Pour La Fontaine, comme pour Victor Hugo, le mot d'ordre semble être «liberté *dans l'art* ».

On réserve le nom de *vers libres* à ceux qui, dans une même pièce, offrent des mesures différentes ; nous dirons un mot de ce mode de versifier. Mais indépendamment même de la variété des mètres, le vers de La Fontaine s'affranchit souvent de l'une ou l'autre des règles officielles ; en ce sens, il est, ou tend à être, un *vers libre*. Boileau veut un alexandrin coupé à l'hémistiche ; qui comptera les alexandrins de notre poète où la coupe se déplace ? Boileau interdit l'enjambement ; le vers de La Fontaine enjambe sans vergogne. Il faut rimer avec exactitude, sinon avec scrupule, répète-t-on depuis Malherbe : il arrive plus d'une fois que La Fontaine a des rimes négligées[3]. On va conclure : ce poète en prend fort à son aise avec les prescriptions de l'art.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. La Fontaine, ici comme ailleurs, ne manque à certains préceptes « que pour en observer un qui n'est pas moins important ». La « grande règle », la seule qui, selon lui, s'impose nécessairement au vers, c'est d'offrir, dans la plus grande justesse de sens, la plus délicate harmonie, c'est de contenter parfaitement la raison et l'oreille.

1. Voir *La Fontaine et ses fables*, p. 48.
2. Sur divers points de détails relatifs à la versification, voir une courte note, p. 509.
3. Voir *Note sur la versification.*

Faire du vers une langue exacte et expressive, mais en même temps une œuvre d'art, une musique, voilà, pour La Fontaine, la loi et les prophètes. Nous ne pouvons entrer dans le détail. Mais si l'on examinait les infractions du poète aux règles de Boileau, pour quelques-unes où l'agrément des sons le céderait un peu à la justesse du rythme ou à sa valeur expressive, on en trouverait beaucoup plus où la fusion est parfaite entre les éléments sensibles de la beauté poétique. Est-ce alors le musicien ou l'écrivain qui l'emporte? on ne saurait le dire ; il est même oiseux de poser la question, tant, entre l'un et l'autre, l'union est grande et l'accord harmonieux.

Lamartine pourtant s'y est trompé. « Ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page, le rebutaient, quand il les apprenait par cœur dans son enfance.» Ce jugement maussade serait pour nous surprendre, si nous ne savions que les artistes sont enclins à se traiter les uns les autres avec quelque rigueur. La Fontaine est musicien, Lamartine aussi, mais ils appartiennent à des écoles différentes : tandis que le premier donne toujours aux paroles le pas sur la musique, il arrive au second de négliger un peu le livret en faveur de l'air. Quoi qu'on pense des causes de cette querelle, elle est en soi extrêmement injuste. Le vers de La Fontaine n'est ni boiteux, ni disloqué ; il est simplement d'une variété de coupes et d'une souplesse extrême. S'il n'a pas le rythme régulier et berceur, il l'a juste et expressif. Son harmonie est d'abord convenance ; elle est, en outre, douceur exquise des sons.

Quant au « manque de symétrie », à l'inégalité des mètres, qui ne voit que c'est une des principales beautés des vers de La Fontaine? C'est ici que triomphe l'artiste. Ces mesures différentes et ces diverses combinaisons de rimes nous donnent au plus haut degré le plaisir musical. Au lieu d'un chant, harmonieux sans doute, mais à la longue monotone, nous avons une riche combinaison d'airs et de sons. Des instruments variés, celui-ci plus éclatant, celui-là plus doux, cet autre plus aigu, forment comme une orchestration puissante et expressive. On dirait d'une symphonie.

Et, en même temps que notre oreille, notre esprit est pleinement satisfait. Un vers qui s'allonge, se raccourcit, s'allège, s'appesantit, se fait tour à tour solennel, léger ou tendre, un rythme qui se modèle à ce point sur la pensée ou sur le sentiment a une incomparable justesse d'expression. Ainsi le vers, chez La Fontaine, unit le sérieux à la grâce, et parachève, dans les *Fables*, la perfection de la poésie.



A

MONSEIGNEVR LE DAUPHIN.



ONSEIGNEVR,

S'il y a quelque choſe d'ingenieux dans la Republique des Lettres, on peut dire que c'eſt la maniere dont

ā ij

FAC-SIMILÉ DE LA 1re PAGE DE L'ÉDITION ORIGINALE DES FABLES DE LA FONTAINE (*1668*). *Bibl. Nat.*

A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN[1]

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité[2] sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens[3] a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux[4] fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions[5]. Il fait

1. Le grand Dauphin, Louis, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse.
2. *Débité*. Proprement *détailler en récitant*, donc *exposer*.
3. *Le plus sage des anciens*. Socrate. Voir la Préface.
4. *Aux fables*. Dans les fables. Lex.. *A*.
5. *Celui sur lequel*... Le président de Périgny, le premier précepteur du Dauphin. Il mourut en 1670 ; Bossuet lui succéda.

en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite[1]; mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités[2] que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe[3], et les machines[4] qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province[5] où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes ; quand, non content[6] de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments ; et quand au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années[7]; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement, c'est une joie bien sensible à notre Monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de

1. *Conduite*. Direction, manière de conduire.
2. *Les qualités*. Ces qualités étaient minces; le Dauphin était paresseux et d'une intelligence médiocre.
3. *L'agitation de l'Europe*. L'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, s'unissaient alors contre Louis XIV (Triple Alliance de La Haye, 1668).
4. *Les machines*. Les ressorts, les combinaisons politiques.
5. *Une province*. La Flandre (campagne de 1667). L'autre province est la Franche-Comté, conquise en février 1668.
6. *Content*. Lex.
7. *Malgré l'impuissance de vos années*. Le Dauphin n'a pas sept ans! on peut juger s'il soupire fort pour la gloire.

voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations. Je devrais m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très humble, et très obéissant, et très fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

A Limoge ce 12 Septembre 1663

Je vous promis par le dernier ordinaire la description du chasteau de Richelieu assez legerement pour ne vous en point mentir, et sans considerer mon peu de memoire, ny la peine que cette entreprise me devoit donner: pour la peine je n'en parle point, et tout mari que je suis je la veux bien prendre:

A Limoge ce 19 Sept 1663

Ce seroit une belle chose que de voyager, s'il ne se falloit point lever si matin. Las que nous estions monsieur de Chasteauneuf et moy; luy pour avoir fait tout le tour de Richelieu en grosses bottes, ce que je crois vous avoir mandé, n'ayant pas deu obmettre une circonstance si remarquable; moy pour m'estre amusé a vous escrire au lieu de dormir.

FAC-SIMILÉ DE L'ÉCRITURE DE LA FONTAINE

PRÉFACE

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables[1] me donne lieu d'esperer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence[2] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun, que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient[3] en beaucoup d'endroits, et banniraient de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les Grâces lacédémoniennes[4] ne sont pas tellement ennemies des Muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage[5]. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte[6] est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécu-

1. *Quelques-unes de mes fables.* Il s'agit de fables qui avaient circulé en manuscrit.

2. *Un des maîtres de notre éloquence.* L'avocat Patru, membre de l'Académie.

3. *M'embarrasseraient.* Grammaire, *accord du verbe.*

4. *Les Grâces lacédémoniennes.* Les Lacédémoniens se piquaient d'exprimer leurs pensées en très peu de mots. V. *Fables*, VI, 1. — Sur l'alliance chez La Fontaine de la concision et de l'élégance, voir Introduction, *passim.*

5. *Le Parnasse a jugé ceci de son apanage.* Les poètes ont toujours cru que la fable était de leur domaine.

6. *En rapporte.* Dans le *Phédon*.

tion de l'arrêt à cause de certaines fêtes[1]. Cébès[2] l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique[3] avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait : car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous : d'autant plus que les Dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible[4] était-ce de la dernière qu'il s'agissait : il n'y a point de bonne poésie sans harmonie ; mais il n'y en a point non plus sans fiction ; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il avait trouvé un tempérament[5] : c'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus[6] a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples, non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire, je me

1. *A cause de certaines fêtes*. C'était le moment de l'année où l'on envoyait au temple d'Apollon, à Délos, une « théorie » ou ambassade solennelle ; on ne pouvait, pendant son absence, exécuter un condamné.

2. *Cébès*. Disciple de Socrate. *L'alla voir*, Grammaire, *place du pronom*

3. La musique, pour les Grecs, c'est l'ensemble des arts auxquels président les Muses. La Fontaine va prendre ce mot dans son sens le plus restreint ; mais Socrate ne s'y était pas trompé.

4. *Possible*. Lex.

5. *Un tempérament*. Une conciliation.

6. *Aviénus*. Ou plutôt Avianus fabuliste du IIe ou du IVe siècle, qui nous a laissé une quarantaine de fables en vers.

suis flatté de l'espérance que si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible[1] que mon travail fera naître à[2] d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein; quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre[3] recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense[4] égayer[5] l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage; et si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence[6]. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser[7] d'ailleurs[8]; c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien[9] dit qu'on ne saurait trop

1. *Possible*. Lex.

2. *A d'autres*. Lex., A

3. *Phèdre*. Voir Introduction, p. 45. Cf. p. 223, n. 2.

4. *Récompense*. Lex.

5. *Égayer* Rendre agréable, comme La Fontaine va le dire plus bas, en expliquant le mot *gaieté*.

6. *Térence*. Grand comique latin du IIe siècle av. J.-C.

7. *Récompenser*. Lex.

8. *D'ailleurs*. Autrement (d'un autre côté).

9. *Quintilien*. Auteur latin du Ier siècle de notre ère, qui a écrit l'*Institution oratoire*. La Fontaine l'avait en grande estime; cf. l'*Epître à Huet*. p. 446.

égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison ; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme[1] ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles[2] ; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuse[3]; il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république[4], y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces

1. *Comme.* Lex.
2. *La Vérité a parlé par paraboles.* Dans l'Écriture sainte.
3. *Excuse.* Nous pourrions dire, en effet, de ceux-là, qu'ils sont trop au-dessus de notre portée.
4. *République.* Dans le dialogue de ce nom, Platon ne nomme ni Homère ni Ésope ; mais il y fait clairement allusion.

fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre ; car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus [1] allant contre les Parthes s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait ; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire [2], le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant ; ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances. Les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée [3] voulut

1. *Crassus*. Le triumvir.

2. *Au contraire*. Remarquez l'ellipse de la conjonction *que* dans toute cette fin de phrase.

3. *Prométhée*. D'après la légende grecque, Prométhée avait façonné

former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau[1] venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste ; et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent ; les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme la moralité [2]. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée ; tout au contraire de la moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît. C'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je

l'homme avec de l'argile ; il l'avait animé au moyen d'une parcelle dérobée au feu céleste. On ne trouve que dans Horace (*Odes*, I, 16) ce que La Fontaine rapporte ici au sujet des emprunts faits aux animaux. — Le *petit monde* ou « microcosme » était un nom que les anciens donnaient à l'homme.

1. *Nouveau venus*. Grammaire, *accord des adjectifs*.

2. *La moralité*, c'est l'enseignement moral. On va voir ici que La Fontaine ne la distingue pas de la maxime. Mais, comme nous l'avons dit dans l'Introduction, il faut prendre à la lettre cette parole de La Fontaine : La moralité est *l'âme* de la fable. Nous ne la chercherons donc pas à telle ou telle place déterminée, nous ne la confondrons pas avec la maxime ; elle est pour nous dans la fable entière, comme l'âme est dans le corps.

n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope la fable était contée simplement, la moralité séparée, et toujours en suite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important. C'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon :

« Et quæ
« Desperat tractata nitescere posse, relinquit [1]. »

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la *Vie d'Ésope*. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude [2] nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son *Banquet des sept Sages*, c'est-à-dire d'un homme subtil [3], et qui ne laisse rien passer. On me dira que le *Banquet des sept Sages* est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien

1. « Et ce qu'il n'espère point pouvoir traiter brillamment, il le laisse. » *Art poétique*, v. 150.

1. On lui attribue à tort cette *Vie*.
2. *Planude*. Moine grec du XIVe siècle.
3. *Subtil*. Lex.

pourquoi Plutarque aurait voulu imposer[1] à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui ; me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : *Vie d'Ésope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera[2] pas ; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ÉSOPE LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope. A peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie, et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père



Buste d'Ésope (Villa Albani-Rome).

1. *Imposer*. Lex. 2. *Assurera*. Fiera

des dieux, c'est aussi celui des poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait [1] mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle [2] où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que [3] ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Ésope était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle : car en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure [4] d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre, et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet [5] si désagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eut [6] affaire dans le logis. Aus-

1. *Devait*. Grammaire, *mode indicatif*.
2. *Dans un siècle*. Planude a vécu environ 1.800 ans après Esope.
3. *Que*. Lex.
4. *Figure*. Lex.
5. *Objet*. Lex.
6. *Eut*. Grammaire, *mode indicatif*.

sitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades ; puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot. Les châtiments dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître : et se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés [1]. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues [2] encore, et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns [3] disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent au nom de Jupiter hospitalier qu'il [4] leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement à se reposer à l'ombre ; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud [5] et la lassitude le contraignirent de s'endormir.

1. *Etonnés*. Lex.
2. *Crues*. Non digérées, (lat. *crudus*).
3. *Aucuns*. Lex.
4. *Que*. Lex.
5. *Le chaud*. Grammaire, *nom*.

Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui[1] lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut ; et en s'éveillant : « Qu'est ceci ? dit-il ; ma voix est devenue libre ; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. » Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison : que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer, et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant ; car il lui donna Ésope avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder[2] de quelque bête de somme. « Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir ; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage ? On le prendrait pour une outre. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : « Achète-moi hardiment : je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. » Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles[3], et dit en riant : « Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité ; aussi[4] n'ai-je pas déboursé grand argent. »

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves ; si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux

1. *Qui*. Grammaire, *pron. relat.*
2. *Accommoder*. Gratifier.
3. *Obole*. Lex.
4. *Aussi*. Lex.

qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille ; qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement. « Tu ne porteras rien, si tu veux, » lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain ; c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise ; mais dès la dînée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés. Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels[1] il alla exposer en vente à Samos[2]. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise. Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. — « Tout, » reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille ; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus, mais pour ne pas retourner chez soi[3] sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail ; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de[4] l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à

1. *Lesquels.* Grammaire, *pron. relat.*

2. *Samos.* Ile de la mer Égée.

3. *Soi.* Grammaire, *pronom personnel.*

4. *Devant que de.* Lex.

ses camarades. Ésope répondit : « A rien, » puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent[1] généreusement à Xantus le sol pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence[2], à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en[3] faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre ; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa, jusqu'à tel point que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller ; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de choses où[4] il fit paraître la vivacité de son esprit ; car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens, et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec

1. *Remirent*, etc. Le dispensèrent du paiement de un sol par franc.

2. *D'apparence*. De vraisemblance.

3. *En*. Grammaire, *pron. adverbiaux*.

4. *Où*. Grammaire, *pronoms adverbiaux*.

un grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même, sans culture ni amendement, Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court[1]. Ésope se mit à rire; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui ; il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme ; sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules: elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe étant du festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : « Va porter ceci à ma bonne amie ». Ésope l'alla donner[2] à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage ; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : « Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ». Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce : c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le

1. *Court.* Nous dirions *à court.*

2. *L'alla donner.* Grammaire, *place du pronom régime.*

philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parents ni amis par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne [1] à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces [2] à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second [3], l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur ? — Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Eh bien ! dit Xantus, qui prétendait l'attraper, achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi ; et je veux diversifier. »

Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde.

1. *Bonne.* Cf. notre expression : Elle est bien *bonne !*

2. *Pièces.* Petits tours.

3. *Le second* (service).

« C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « De quoi vous mettez-vous en peine ? » reprit Ésope. — « Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Ésope alla le lendemain sur la place ; et voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis : « Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez ». Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même : « C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. » On le fit asseoir au haut bout [1] ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisait: ce qui était doux, il le trouvait trop salé ; et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire et mangeait de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait ; Xantus le trouva mauvais quoiqu'il fût très bon. « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée ; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le paysan ; je m'en vais querir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. » Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope

1. *Au haut bout.* A la place d'honneur.

trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu ? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas[1]? » Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part[2], voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur? Même un jour, faisant[3] la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur[4]. » On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière, et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt. Le jour suivant, que[5] les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenait[6] fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé ; il pria Ésope de lui enseigner une défaite[7]. Ésope s'avisa de celle-ci. Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé con-

1. *Je vas.* Lex.
2. *De sa part.* De son côté.
3. *Faisant.* Grammaire, *participe absolu.*
4. *Fureur.* Folie, (lat. *furor*)
5. *Que.* Grammaire, *pron. relat.*
6. *Il tenait.* Il estimait.
7. *Défaite.* Un moyen de se tirer d'embarras.

tre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans ; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant [1], qu'il prît garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis ; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée ; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât pas d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il s'en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. » L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. « Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs ! Moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. » Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope ; mais quant à la liberté, il ne se [2] pouvait résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut

1. *Partant* Lex.
2. *Il ne se pouvait.* Grammaire *place du pronom régime.*

une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. « Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je ? » Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. « Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. » En effet, ils le trouvèrent, après avoir creusé quelque peu dans terre[1]. Le philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculait toujours. « Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que [2] tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres ! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel [3] nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : Ἀποβὰς βήματα, etc. ; c'est-à-dire : *Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* — Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot ; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens, et signifiaient encore : « En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. « Hélas ! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. »

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'an-

1. *Dans terre.* (C'est le texte de 1668.)
2. *Que.* Lex.
3. *Lequel.* Grammaire, *pronom relat.*

neau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître ; sinon il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata [1] de rire ; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. « La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. » Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt [2] de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains [3]. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer [4] à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable ; l'autre d'esclavage,

1. *S'éclata.* Grammaire, *forme du verbe.*

2. *Le prévôt.* Employé, par anachronisme, pour : le premier magistrat.

3. *Donner les mains.* S'avouer vaincu.

4. *Dénoncer.* Signifier officiellement.

dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Ésope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au[1] bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient[2]. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi, que s'il demeurait à Samos. Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! » s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenait des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait[3] les sauterelles. — « Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge « point vos blés ; je ne vous procure aucun dommage ; « vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me « sers fort innocemment. — Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles[4] il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui

1. *Au*. Lex., A.
2. V. *Fables*, l. III, fable 13.
3. *Fait*. Lex., *faire*.
4. *Lesquelles*. Gramm., *pron. rel*.

vers les Samiens qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus[1], roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à soudre[2] sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria ; et ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci paya d'ingratitude son bienfaiteur qui le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie ; et à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre : jusqu'à ce que Necténabo[3], roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court, ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes

1. *Lycérus.* Roi imaginaire.
2. *Soudre.* Résoudre, lat. *solvere.*
3. *Necténabo.* Ce roi est postérieur de deux cents ans à Ésope.

et le répondant[1] à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant; et pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs[2]; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire), il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage[3]; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui sur le bruit de sa mort avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. « Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur des matériaux. » Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur...

En suite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énig-

1. *Le répondant*. Celui qui répondrait.

2. *Aux*. Lex., *A*.

3. *Equipage*. Lex.

matiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : « Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles[1] a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. — Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an ; les villes, ce sont les mois ; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage ? » Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule [2] par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prends à témoin, tous tant que vous êtes. — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande, » reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître...

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans lar-

1. *Desquelles*. Grammaire, *pron. relat*

2. *Cédule*. Papier par lequel on notifie quelque chose.

mes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes [1] fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien [2]. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme [3] il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase. Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage [4], et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité [5]. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues: les Delphiens s'en moquèrent. — La grenouille [6], leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put [7] détacher, il se reput de l'un et de l'au-

1. *Delphes*. Ville de Phocide, célèbre par l'oracle d'Apollon.

2. *Rien*. V. la fable 10 du livre IV.

3. *Comme*. Lex.

4. *Équipage*. Lex.

5. *Précipité*. Du haut d'un rocher.

6. *La grenouille*. V. la fable 11 du l. IV.

7. *Ne se put*. Grammaire, *place pron. rég.*

tre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi. »

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra que [1] votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples ; il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle [2], laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter [3]. » Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

1. *Que*. Grammaire, *pron. relatif*.

2. *Aigle*. Gram., *genre des noms*.

3. *Jupiter*. V. la fable 8 du l. II.

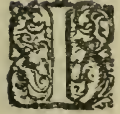


FABLES

CHOISIES,

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.



E chante les Heros dont Esope est le Pere,
Troupe de qui l'Histoire, encor que mensongere,
Contient des veritez qui servent de leçons,
Tout parle en mon Ouvrage, & même les Poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes,

FAC-SIMILÉ DE LA 1re PAGE DES FABLES DE LA FONTAINE
Édition de 1668 (Bibl. nat.).

A[1] MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[1]

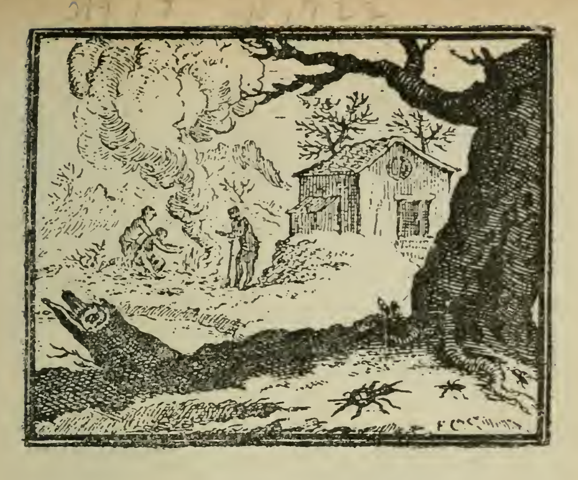
Je chante les héros dont Ésope est le père :
Troupe de qui[2] l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre[3] te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures ;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix[4],
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

1. Dans ce nouvel hommage au Dauphin, La Fontaine reprend les deux idées exprimées dans l'*Épître dédicatoire* (p. 64) : l'utilité des fables (sur laquelle il était revenu encore dans la *Préface*), et les conquêtes de la guerre de Dévolution.

2. *Troupe de qui*. Grammaire, *pronom relatif*.

3. *Quelque autre*. Cet autre, ce sera Bossuet qui, devenu en 1670 précepteur du Dauphin, lui fera un cours d'histoire très soigné. V. *Bossuet* (édit. Calvet), p. 297.

4. *Prix*. Le mot *prix* n'éveille souvent, au XVIIe siècle, que l'idée de récompense. Le sens est donc : « Si je ne suis point payé de mon travail par le plaisir de t'être agréable... »



LA CIGALE ET LA FOURMI
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

LIVRE PREMIER

Fable I. — La cigale et la fourmi[1].

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau [2].
Elle alla crier famine
Chez la fourmi [3] sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister

1. Ésope, 401.
2. *Vermisseau.* Petit ver de terre.
3. *Fourmi.* Si les fourmis ne font pas de provisions pour l'hiver comme on l'a cru depuis le roi Salomon, qui renvoie l'homme paresseux prendre des leçons de sagesse auprès de la Fourmi, du moins certaines espèces enterrent des graines pour les consommer plus tard.

Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût [1], foi d'animal,
Intérêt et principal [2]. »
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut [3].
« Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise [4].
— Vous chantiez? j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant [5]. »

Fable II. — Le corbeau et le renard [6].

Maître [7] corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé! bonjour, monsieur du Corbeau :
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!

1. *L'oût.* Lex.
2. *Principal.* Capital d'une somme prêtée
3. Cette réflexion est au compte de la fourmi. Il semble qu'on l'entende : « C'est bien là, dit-elle, le défaut qu'on peut le moins me reprocher. »
4. *Ne vous déplaise.* V. Grammaire, *ellipse du pronom sujet.*
5. Ésope a dit de même : « Si tu jouais de la flute dans la saison d'été, danse l'hiver ». Voltaire s'étonne que la fourmi de La Fontaine donne le conseil de danser, que dirait-il de la fourmi d'Esope qui prétend que la cigale a joué de la flute? — Quant à Rousseau, il plaint l'enfant qui lira cette fable : « Quelle horrible leçon ! Le plus odieux de tous les monstres serait un enfant avare et dur, qui saurait ce qu'on lui demande et ce qu'il refuse. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ses refus. » (*Emile.*) Rousseau s'indigne à faux. La raison de l'enfant lui fera juger que la cigale eut tort d'être imprévoyante ; son cœur lui fera sentir que la faute de la fourmi est plus grave encore, car elle manque à la charité.
6. Sujet souvent traité depuis Ésope. Il est repris, en particulier, dans notre *Roman de Renart.* On lira cette scène dans un livre charmant de P. Paris, les *Aventures de maître Renart,* mises en nouveau langage, chez Techener, 1861.
7. *Maître Corbeau, Monsieur du Corbeau,* ces appellations cérémonieuses évoquent un personnage d'importance ; on se le représente solennel et béat. L'énormité du compliment que va lui décocher Renard est proportionnée à la profondeur de sa sottise.

Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix [1] des hôtes de ces bois. »
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie [2].
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute [3]. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Fable III. — **La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf [4].**

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,

1. *Le phénix.* Oiseau fabuleux, qui passait pour unique en son espèce ; après avoir vécu des siècles, il se brûlait sur un bûcher et renaissait de ses cendres.

2. « Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entends tomber le fromage à travers les branches. » (J.-J. Rousseau. *Émile.*)

3. « Il est plaisant, a remarqué Chamfort, de mettre la morale dans la bouche de celui qui profite de la leçon. » Encore ne faut-il pas se tromper sur la leçon, qui n'est pas, comme le prétend Rousseau, « de la plus basse flatterie ». Sans doute, c'est le corbeau qui est puni, il l'est même doublement, dans sa gourmandise et dans son amour-propre. C'est pour nous apprendre, non certes à flatter, mais à ne point nous laisser flatter. Lessing, critique et poète allemand du XVIII[e] siècle, a osé refaire cette fable, pour changer la leçon. Lui, c'est le renard qu'il punit. Son corbeau tient dans ses serres de la viande empoisonnée, tout réjoui d'être appelé par le renard « oiseau de Jupiter », il la laisse tomber, le renard la happe il en crève. — Cette morale tudesque ne nous apprend certes pas à flatter. Mais outre qu'elle punit bien brutalement le flatteur, elle fait la part un peu trop belle à la vanité et à la sottise du corbeau. N'en pourrait-on pas conclure aussi qu'il est utile quelquefois de se laisser flatter ? On aime mieux la fable de La Fontaine, et sa morale à la française.

4. Phèdre, I, 24. Horace. — Voici la fable d'Horace : « Les petits d'une grenouille avaient été en son absence écrasés par un veau. Un seul s'échappa, qui vint raconter à sa mère comment ses frères avaient péri sous les pieds d'un monstre énorme. Quelle était sa grosseur ? Comme ceci peut-être ? dit-elle en se gonflant ; comme ceci ? ajouta-t-elle, devenue plus grosse de moitié. Elle

Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi ; n'y suis-je point encore?
—Nenni[1].—M'y voici donc?—Point du tout.—M'y voilà?
—Vous n'en approchez point. » La chétive pécore[2]
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages[3].

Fable IV. — **Les deux mulets**[4].

Deux mulets cheminaient[5], l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle[6].
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé[7],
Et faisait sonner sa sonnette :
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc[8] une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,

allait grossissant de plus belle, quand le petit lui dit: Vous crèveriez, ma mère, que vous n'en approcheriez pas. » (*Satires*, livre II, 3, v. v. 314-320.)

1. *Nenni*. Non pas. Lex.
2. *Pécore* Lex.
3. La fable d'Horace est plus vraisemblable, celle de La Fontaine est peut-être plus poétique. Elle a surtout plus de portée morale. Tandis que le poète latin montre seulement l'impossibilité pour les petits d'égaler les grands, La Fontaine nous montre (d'ailleurs avec Phèdre) combien une telle émulation peut leur être funeste.
4. Ésope, 177. — Phèdre, II, 7.
5. *Cheminaient*. Ce mot exprime bien la marche lente et régulière des mulets.
6. *Gabelle*. L'impôt sur le sel, puis l'administration chargée de le percevoir (Ici, c'est le second sens).
7. *Relevé*. Haut et fier.
8. *Fisc*. C'est le trésor public. Phèdre dit que le mulet porte des paniers (*fiscos*) pleins d'argent. Il fournit aussi le trait de la sonnette, *clarum jactat tintinnabulum*. Pour la peinture des choses, La Fontaine, on le voit, est tributaire de Phèdre. Il n'est original que dans la peinture des sentiments. L'extrême vanité du mulet, non seulement fier, mais glorieux, mais jaloux de sa charge, et, à la fin, sa douloureuse surprise, voilà la part du poète français.

Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi, j'y tombe et je péris.
— Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier comme moi,
Tu ne serais pas si malade[1]. »

Fable V. — Le loup et le chien[2].

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant[3] que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé[4] par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin[5] était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères[6], et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? rien d'assuré, point de franche lippée,
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »

1. La Fontaine n'a garde de reproduire la plate réflexion de Phèdre sur la sécurité des humbles conditions et sur le danger des richesses. Il se contente de bien peindre la déconvenue du « glorieux », et nous laisse conclure.
2. Phèdre, III, 7.
3. *Puissant.* Gros et fort. — *Poli*, au v. suivant, exprime le brillant du poil.
4. *Fourvoyé.* Lex.
5. *Mâtin.* Lex.
6. *Cancre :* crabe. Par allusion à la marche lente du crabe, ce mot exprime ici l'idée d'un être qui végète. — *Hères* désigne en ce lieu un homme peu considéré. Plus bas, *lippée* (étymologiquement, ce que l'on prend avec la *lippe* ou la lèvre) veut dire : de bons morceaux.

Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire?
— Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants[1] bâtons et mendiants;
Flatter ceux du logis; à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs[2] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. » —
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col[3] du chien pelé.
« Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi? rien? — Peu de chos
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché? dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor[4].

Fable VI. — **La génisse, la chèvre et la brebis, en société avec le lion** [5].

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier[6] lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis[7],

1. *Portants, mendiants.* Grammaire, *accord du participe présent.*
2. *Reliefs.* Lex.
3. *Col.* Cou. — *Dont.* Grammaire *pron. relat.*
4. Phèdre annonçait : « Je vais montrer combien la liberté est douce » ; La Fontaine ne fait aucune réflexion : il court à l'événement. Comme il nous peint bien le portrait physique du chien, et le contraste de la misère des pauvres diables avec les félicités des gens de maison bien nourris ! Puis le simple aperçu du « col pelé » fait une brusque péripétie. Quelle émotion alors chez le loup, quel prompt décampement !
5. Phèdre : *la Vache, la chèvre, la brebis et le lion* (I, 5). Phèdre, on le voit, a la responsabilité de cette association « absurde et contre nature. Quel besoin le lion a-t-il d'eux pour chasser? Ils sont eux-mêmes le gibier qu'il cherche ». (Chamfort.) Dans *le Roman de Renart*, c'est Ysengrin (le loup) et Renart (le goupil) qui s'associent avec Noble (le lion) : ces carnassiers sont assortis. La vache y joue son rôle, mais comme il convient : elle est du côté gibier. (Voir : *Les Aventures de Renart*, citées plus haut, fable II.)
6. *Fier.* Lex.
7. *Jadis. V. Versification*, rime

Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs[1] de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta[2]
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire :
« Elle doit être à moi, dit-il ; et la raison,
C'est que je m'appelle lion[3] :
A cela on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort[4].
Comme le plus vaillant, je prétends[5] la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord[6]. »

Fable VII. — **La besace**[7].

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé[8] quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause[9].
Voyez ces animaux; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? — Moi? dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché;
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché[10];

1. *Lacs*. Lex.
2. *Par ses ongles compta*. Il arrive à ceux qui ne savent pas bien compter de compter sur leurs doigts ; le lion compte *par ses ongles*, ce qui lui convient bien.
3. *Lion*. Le trait était proverbial sous la forme que lui avait donnée Phèdre : *nominor quia leo*.
4. Voir le *Loup et l'Agneau*.
5. *Je prétends*. Lex.
6. *Tout d'abord*. La force de ce trait final est peut-être ce qu'il y a de mieux dans la fable.
7. Ésope, 359 (sa fable tient dans les cinq derniers vers de celle de La Fontaine).
8. *Dans son composé*. Pris substantivement : dans son assemblage, dans son être ou sa manière d'être.
9. *Et pour cause*. Jupiter suppose que le singe a plus à se plaindre que d'autres.
10. *Ébaucher*, c'est ne faire que commencer, sans achever.

Jamais, s'il me veut croire [1], il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
Glosa [2] sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit [3]
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron [4] trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse
Jupin [5] les renvoya s'étant censurés tous :
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella [6] ; car tout [7] ce que nous sommes,
Lynx [8] envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers [9] tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui [10].

1. *Me veut croire... Qu'il s'allait plaindre.* Pour la place du pronom dans ces vers, v. Grammaire, *pronom*.

2. *Glosa.* Lex.

3. *A son appétit.* Lex.

4. *Ciron.* Insecte presque microscopique

5. *Jupin.* Lex.

6 *Notre espèce excella.* Les hommes comparurent aussi devant Jupiter, et se montrèrent encore plus fous que les animaux.

7. *Tout ce que nous sommes.* Pour : tous tant que nous sommes. Dans l'expression de La Fontaine le singulier *ce* détermine le nombre de *tout.*

8. *Lynx.* Loup-cervier, sorte de chat sauvage, auquel les anciens attribuaient une vue perçante.

9. *Besaciers.* Porteurs de besace, (c'est le bissac, ou sac à deux poches).

10. L'idée de cette fable a été souvent exprimée. On la trouve dans l'*Évangile* : « Pourquoi regardes-tu une paille dans l'œil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre qui est dans ton œil ? Comment peux-tu dire à ton frère : permets que j'ôte cette paille de ton œil, toi qui ne vois pas une poutre dans le tien ? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton œil, et alors tu penseras à ôter la paille de l'œil de ton frère. » Ici, outre la différence du symbole, il y a une profonde différence d'inspiration, d'accent. L'injustice des hommes arrache à la charité du Christ une énergique réprobation. On peut mesurer par là ce qui sépare la simple sagesse de la fable de la sublime morale de l'Évangile

Fable VIII. — **L'hirondelle et les petits oiseaux [1].**

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et devant [2] qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que [3] la chanvre [4] se sème,
Elle vit un manant [5] en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons ;
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine [6] !
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que [7] ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison [8] ;
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi. »
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi [9].
Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain ;
Ou soyez sûrs de votre perte.

1. Ésope, 417 b.
2. *Devant.* Lex.
3. *Au temps que.* V. Grammaire, *Pronom relatif.*
4. *La chanvre. Chanvre* était des deux genres en ancien français.
5. *Manant.* Lex.
6. *Chemine.* Ce mot peint bien le mouvement large et régulier « le geste auguste du semeur » (V. Hugo). Cf. le tableau de Millet.
7. *Que.* V. Grammaire, *Pronom relatif.*
8. *Votre prison.* Vo e prise. Lex.
9. Il semble qu'on entende les oisillons répondre dans leur langage : « Nous avons bien trop de quoi » (s. ent. manger).

— Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton[1], »
La chanvre étant tout à fait crue[2],
L'hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte[3], et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes[4] et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place;
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue, et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
C'est de vous renfermer aux[5] trous de quelque mur. »
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre[6]
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit[7] aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu[8].

1. *Canton* Lex
2. *Crue*. Du verbe *croître*.
3. *Couverte* Ensemencée (d'où *couvraille*, action de recouvrir de terre la graine qu'on a semée).
4. *Reginglettes*. Piège à petits oiseaux Les *réseaux* sont de petits *rets*. Lex.
5 *Aux trous*. Lex., *A*
6. *Cassandre*. Fille de Priam, douée du don de prophétie, mais condamnée par Apollon à n'être jamais crue. Elle prédit en vain la chute de Troie.
7. *Il en prit*. Nous dirions aujourd'hui : mal en prit.
8. La peinture approfondie des caractères, celle (plus brève, mais suggestive) de la nature et des choses, le développement clair, logique, animé de l'action, sont les principaux mérites de cette fable.

FABLE IX. — Le rat de ville et le rat des champs[1].

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans[2].

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête[3]:
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit ;
Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôt[4].

— C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique[5]
De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre[6] ! »

1. Esope, 297. — Horace, *Sat.* II, 6.
2. *Ortolan.* Petit oiseau, d'un goût délicat. — *Reliefs.* Lex.
3. *Honnete.* Lex.
4. *Rôt.* « S'est dit pour repas en général ». (Littré)
5. *Que je me pique.* Que je me vante de donner de tels festins.
6. La fable d'Horace offrait un premier tableau : *chez le rat des champs*, que La Fontaine a supprimé. Nous savions les pauvres

Fable X. — Le loup et l'agneau [1].

La raison du plus fort est toujours la meilleure ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure [2]

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui [3] cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui [4] te rend si hardi de troubler mon breuvage? »
Dit cet animal plein de rage :
« Tu seras châtié de ta témérité [5].
— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère :
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas [6] désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson [7].

richesses dont le campagnard faisait les honneurs à son hôte : pois chiches, longs grains d'avoine, raisins secs, lard à demi-rongé ; nous voyions la dent dédaigneuse du citadin qui effleurait à peine chaque morceau. Puis nous entendions celui-ci s'élever jusqu'aux idées générales, mêler les considérations philosophiques à l'éloquence la plus persuasive pour inviter son hôte à le suivre à la ville. Les deux amis se mettaient en route ; le tableau changeait. Un brillant décor : riche maison, lits d'ivoire, tapis écarlates, abondants reliefs d'un souper somptueux. Le paysan s'allonge sur la pourpre, l'hôte, toujours trottant, s'empresse ; il pousse la civilité jusqu'à goûter le premier à tout ce qu'il apporte. Délices, félicité. Tout à coup un grand bruit de portes, nos deux rats sautent du lit, ils courent dans la chambre, hors d'haleine, mourant de peur ; le rat des champs ne pense plus qu'à prendre la poudre d'escampette. — On voit comme pour les peintures, l'esprit, la vie, l'action ; Horace, ici, l'emporte sur La Fontaine.

1. Phèdre, I, 1.

2. *Tout à l'heure*. Lex. — Ce que le poète va nous montrer, c'est la supériorité *matérielle* de la force brutale, et la supériorité *morale* de la faiblesse, quand elle a le bon droit pour elle.

3. *Qui*. Grammaire, *pron. relatif*.

4. *Qui*. Qu'est-ce qui ? Grammaire, *pronom relatif*.

5. Dans Phèdre, le loup et l'agneau sont là parce qu'ils ont soif tous les deux ; le loup de La Fontaine n'a que faim ; ce qu'il cherche, c'est une proie. Dans sa rage, il dévorerait l'agneau sur-le-champ, mais il joint l'hypocrisie à la violence, et n'en est que plus odieux.

6. *Vas*. Lex.

7. Où est ici la raison « la meil

— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait, si[1] je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau : je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès[2].

FABLE XI. — L'homme et son image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[3]

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux[4]
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusait toujours les miroirs d'être faux.
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux[5]
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers[6] muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galands[7],
Miroirs aux ceintures des femmes.

leure », sinon du côté du « plus faible ? » L'agneau n'a pas seulement pour lui le bon droit : sa déférence, son humilité, sa douceur sont autant d'aimables vertus qui lui valent toutes nos sympathies.

1. *Si.* Lex.

2. Cet apologue nous montre mieux qu'aucun autre où il faut chercher la vraie morale dans les fables de La Fontaine. Ce n'est pas dans la maxime (qui, on le voit ici, pourrait parfois nous induire en erreur), mais dans l'ensemble du récit, dans le développement de la fable, que la morale anime et soutient, comme l'âme en nous anime le corps. (Voir *Préface*, p. 73).

3. La Rochefoucauld avait fait paraître en 1665 le livre des *Maximes*. Il y prétendait expliquer tous nos sentiments et même toutes nos vertus par l'amour-propre ou amour de soi.

4. *Sans avoir de rivaux.* Il était seul à s'aimer.

5. *Officieux* : qui cherche à rendre de bons offices.

6. *Les conseillers muets.* Les Précieux appelaient le miroir « le conseiller des grâces » (v. les *Précieuses ridicules*).

7. *Galands.* Lex.

Que fait notre Narcisse[1] ? il se[2] va confiner
Aux[3] lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.



L'HOMME ET SON IMAGE
Gravure de l'édition de 1668 (Bibl. nat.)

Mais un canal[4], formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés:
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau;
Mais quoi ? le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

1. Narcisse, condamné à devenir amoureux de sa propre image pour avoir dédaigné la nymphe Écho, finit par se noyer dans la source où il se contemplait. Il fut changé en fleur.

2. *Se va.* Grammaire, ***place du pronom.***

3. *Aux.* Lex., *A.*

4. *Canal.* Lex.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même ;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes [1];
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des *Maximes*.

Fable XII. — Le dragon à plusieurs têtes et le dragon à plusieurs queues.

Un envoyé du Grand Seigneur
Préférait, dit l'histoire [2], un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
« Notre prince a des dépendants [3]
Qui, de leur chef [4], sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée. »
Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit : « Je sais par renommée
Ce que chaque Électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre [5] au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer :
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal

1. Comme cet homme infatué de lui-même, notre âme n'aime pas à se voir telle qu'elle est. Elle pourrait se reconnaître dans les sottises d'autrui, elle s'y refuse ; elle ne se reconnaît pas davantage dans le livre des *Maximes ;* mais celui-ci est si beau qu'en dépit d'elle-même, elle a peine à s'en détacher. C'est là un compliment ingénieux plutôt qu'une fable.

2. Cette « histoire » (ou plutôt cette conversation, car il n'y a pas d'action) est un conte oriental. — Le *Grand Seigneur* est le Sultan ; l'envoyé, appelé plus loin « chiaoux » (en turc *tchaouch*, officier de cour) est le représentant de la Turquie auprès de l'Empereur.

3. *Des dépendants*. Des subordonnés. Il s'agit, comme on va le voir, des neuf princes allemands appelés *Électeurs,* parce qu'ils élisaient l'Empereur.

4. *Chef*. Lex.

5. *Hydre*. Lex.

Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à[1] passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi;
Rien ne les empêcha[2]; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre[3]. »

Fable XIII. — Les voleurs et l'âne[4].

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder; l'autre le[5] voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron[6].

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transylvain[7], le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De[8] nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart[9] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet[10].

1. *A*. Lex.
2. *Empêcha*. Lex.
3. Cette fable, avec celles : *Les Membres et l'estomac, la Tête et la queue du serpent*, exprime ce qu'on pourrait appeler la politique de La Fontaine. Pour être fort contre les autres, l'État ne doit avoir qu'une tête ; pour être en paix à l'intérieur, il faut que cette tête commande, et soit bien obéie. C'est la pure doctrine monarchique.
4. Ésope, 247.
5. *Le voulait vendre*. V. Gramm., *place du pronom complément*.
6. *Maître Aliboron*. Maitre Aliboron désignait d'abord un personnage habile à tout faire ; il s'est dit, par ironie, de l'âne.
7. *Le Transylvain*. La Transylvanie était une de ces provinces limitrophes de la Turquie et de l'Empire, que les deux puissances se disputaient. L'attention des Français venait d'être attirée de ce côté par la victoire de Saint-Gothard, remportée sur les Turcs en 1664 par l'Autriche aidée de six mille auxiliaires français.
8. *De nul d'eux*. Lex., *de*.
9. *Quart*. Lex.
10. Pour ces rimes, V. Versification.

Fable XIV. — Simonide préservé par les dieux [1].

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe [2] le disait; j'y souscris, quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits ;
Voyons comme [3] les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide [4] avait entrepris
L'éloge d'un athlète [5] ; et la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus [6].
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus ;
Son père, un bon bourgeois ; lui, sans autre mérite ;
Matière infertile et petite.
Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux [7] ; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ;
Élève [8] leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage :
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent [9] :
Mais quand il le vit, le galant [10]
N'en donna que le tiers, et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
« Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter [11] cependant :

1. Phèdre, IV, 24.

2. *Malherbe.* Poète lyrique contemporain de Henri IV et de Louis XIII.

3. *Comme.* Lex.

4. *Simonide.* Lyrique grec, né à Céos au VI[e] s. av. J.-C. Il a porté à sa perfection l'ode chorale consacrée à l'éloge.

5. L'ode chorale, dite *épinicie* (chant de victoire), célébrait les vainqueurs aux grands jeux (lutte, course, pugilat, chars, etc.).

6. *Tout nus.* Tout simples, se prêtant peu aux ornements.

7. *Castor et Pollux.* Frères jumeaux nés de Jupiter et de Léda ; l'un d'eux était un athlète renommé.

8. *Élève.* Lex.

9. *Un talent.* Environ 6.000 fr.

10. *Galant.* Lex.

11. *Traiter.* Recevoir à manger. cf. *traiteur*). — *Je vous veux*

Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis;
Soyez donc de la compagnie. »
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré [1] de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table ; et la cohorte [2]
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux [3] de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce ; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie :
Un pilier manque ; et le plafonds [4],
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis ; car, pour rendre complète
La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La Renommée eut soin de publier l'affaire ;
Chacun cria miracle : on doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'était fils de bonne mère [5]
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte [6], et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer [7], de louer largement

traiter, v. Grammaire, *place du pronom*.

1. *Gré*. Lex.

2. *Cohorte*. La 10e partie de la légion romaine. (Il n'y avait pas de cohortes en Grèce.)

3. *Gémeaux* (lat. *gemelli*) ; c'est sous ce nom que les deux frères devinrent un des signes du zodiaque.

4. *Plafonds*. Écrit par La Fontaine avec un *s*. Lex.

5. *Fils de bonne mère*. De bonne famille.

6. *A mon texte*. A la pensée du début.

7. *Manquer*. Lex.

Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène[1]
Souvent sans déroger trafique[2] de sa peine;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce[3]:
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Etaient frères et bons amis.

Fables XV et XVI[4].

La Mort et le malheureux.
La Mort et le bûcheron.

Un malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours.
« O Mort, lui disait-il, que tu me sembles belle !
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle! »
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
« Que vois-je? cria-t-il, ôtez-moi cet objet[5];
Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi !
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi! »

Mécénas[6] fut un galant homme;
Il a dit quelque part: « Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

« Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contrai-

1. *Melpomène*. Muse de la tragédie, nommée ici pour une muse quelconque.
2. *Trafique*. Tire un profit matériel. Boileau, dans *l'Art Poétique*, précise la règle de conduite. Il concède que le poète peut « tirer de son travail un tribut légitime », mais il flétrit ceux qui n'écrivent que pour le gain « et font d'un art divin un métier mercenaire ».
3. *Font grâce*. Se montrent gracieux, reconnaissants.
4. Fables réunies par La Fontaine.
5. *Objet*. Lex.
6. *Mécénas*. Mécène, ministre d'Auguste, protégea Horace et Virgile, et fit même des vers. Ceux que va traduire La Fontaine ont été conservés par Sénèque et cités par Montaigne, *Essais*, II, 37.

gnait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un[1] me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits[2] qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope[3], non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre. »



LA MORT ET LE BÛCHERON
Gravure de l'édition de 1668. (*Bibl. nat.*)

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée[4],
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine[5] enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
« Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?

1. *Quelqu'un.* C'est Boileau : il a voulu refaire la fable de La Fontaine, et n'a fait qu'une plate traduction d'Ésope.

2. Le trait final (*c'est, dit-il, afin de m'aider, etc.*).

3. Ésope, 90.

4. *Ramée.* Lex.

5. *Chaumine.* Lex.

Point de pain quelquefois, et jamais de repos. »
Sa femme, ses enfants, les soldats [1], les impôts,
Le créancier, et la corvée [2]
Lui font d'un malheureux la peinture achevée [3].
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère [4]. »

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes [5].

Fable XVII. — **L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses** [6].

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison [7],
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant [8],
Et partant [9]
De quoi choisir : toutes voulaient lui plaire ;
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant :
Bien adresser [10] n'est pas une petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.

1. *Les soldats.* Pas de casernes encore ; les soldats logeaient dans des forteresses ou « chez l'habitant ».
2. *La corvée.* Travail gratuit dû au souverain ou au seigneur.
3. *Peinture achevée.* Taine appelle cette peinture « un sombre tableau d'Holbein ». V. *La Fontaine et ses fables.*
4. *Tu ne tarderas guère.* Cela ne te causera pas grand retard.
5. Cette fable, bien supérieure à la première pour la peinture, l'est aussi pour la morale. Elle n'exprime plus seulement l'effroi instinctif de l'homme vis-à-vis de la mort, mais le ressaisissement énergique de l'âme, la volonté virile de vivre en faisant sa tâche.
6. Esope, 56.
7. *Tirant sur le grison.* Grisonnant.
8. *Du comptant.* De l'argent comptant.
9. *Partant.* Lex.
10. *Bien adresser.* Lex.

Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient [1] quelquefois testonnant,
C'est-à-dire ajustant sa tête.



L'HOMME ENTRE DEUX AGES ET SES DEUX MAITRESSES
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

La vieille, à tous moments, de sa part emportait
Un peu du poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise [2].
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
« Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu ;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne [3] ;
Je vous suis obligé, belles, de la leçon. »

1. *L'allaient.* Lex. *aller.* — Pour l'ordre des mots, v. Grammaire, *place du pronom person.*

2. *Guise.* Lex.

3. *Il n'est tête chauve qui tienne.* Cela m'est égal d'être chauve.

Fable XVIII. — Le renard et la cigogne[1].

Compère [2] le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts ;
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet [3] clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé [4] le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
« Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse,
Loua très fort la politesse,
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande [5]
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande [6].
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

1. Ésope, 34. — Phèdre, I, 26.

2. *Compère, Galant, Besogne.* Lex.

3. *Brouet.* Aliment liquide, fait de bouillon ou de jus.

4. *Lapé.* Bu en pompant avec sa langue.

5. *Viande.* Semble avoir ici le sens général de *nourriture* (lat. *vivenda*).

6 *Friande.* Lex.



L'ENFANT ET LE MAITRE D'ÉCOLE
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

Fable XIX. — **L'enfant et le maître d'école** [1].

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva [2],
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école [3] ;
L'enfant lui crie : « Au secours ! je péris ! »
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer. « Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis, prenez de tels fripons le soin.

1. Ésope, 352.
2. *Trouva*. Grammaire, *mode indicatif*.
3. *École*. Pour cette rime, V. *Versificat.*

Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort ! »
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant
Se peut connaître [1] au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance [2].
En toute affaire ils ne font que songer
    Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé ! mon ami, tire-moi de danger ;
    Tu feras après ta harangue.

Fable XX. — **Le coq et la perle** [3].

Un jour un coq détourna [4]
Une perle, qu'il donna
Au beau [5] premier lapidaire.

« Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire. »

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le libraire.

« Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton [6]
Serait bien mieux mon affaire. [7] »

1. *Connaître*. Lex. — *Au*. Lex., *A*.
2. *Engeance*. Lex.
3. Phèdre, III, 12.
4. *Détourna*. Tira de l'endroit où elle était
5. *Beau*. Lex.
6. *Lucaton*. Lex.
7. Nous avons ici comme deux *états* de la même fable, une allegorie et une peinture directe.

Fable XXI. — Les frelons et les mouches à miel [1].

A l'œuvre on connaît [2] l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent ;
Des abeilles s'opposant [3],
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose :
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée [4], et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi ? dans les frelons
Ces enseignes [5] étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et pour plus de lumière
Entendit une fourmilière.
Le point [6] n'en [7] put être éclairci.
« De grâce, à quoi bon tout ceci ?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt [8] six mois que la cause est pendante [9],
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela [10] le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché [11] l'ours ?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires [12],
Et de fatras, et de grimoires [13],
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties. »

1. Phèdre, III, 13.
2. *Connaît*. Lex.
3. *S'opposant*. Formant opposition (terme de procédure).
4. *Tannée*. Foncée, comme le tan.
5. *Enseignes*. Lex.
6. *Point*. Lex.
7. *En* peut se rapporter ou à la fourmilière (par elle) ou au fait d'entendre la fourmilière (pour cela).
8. *Tantôt*. Lex.
9. *Que la cause est pendante*. On dit une cause, un procès *pendant*, pour *non jugé*.
10. *Pendant cela*. Lex. *Cependant*.
11. *Lécher l'ours*. Lex.
12. *Contredits*, *interlocutoires*. Mots techniques de la procédure, bien propres à donner le dégoût des procès.
13. *Fatras* exprime un pêle-mêle confus, *grimoire* une chose indéchiffrable.

Le refus des frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir ;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties [1].

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode [2] !
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code ;
Il ne faudrait point tant de frais ;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge [3],
On nous mine par des longueurs :
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs [4].



LE CHÊNE ET LE ROSEAU
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

Fable XXII. — Le chêne et le roseau [5].

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet [6] pour vous est un pesant fardeau ;

1. *Leurs parties.* Lex.
2. Les Turcs passent pour avoir une justice expéditive : une instruction sommaire, puis quelques coups de bâton, et tout est dit.
3. *Gruge.* Lex.
4. « L'huître et les plaideurs », c'est le sujet d'une autre fable.
5. Ésope, 179 et 179 *b*.
6. *Roitelet.* Oiseau des plus petits.

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête,
Cependant que[2] mon front, au Caucase pareil,
Non content[3] d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui[4] la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts[5].

1. *D'aventure*. *De*. Lex.
2. *Cependant que*. Lex.
3. *Content*. Lex.
4. *De qui*. Grammaire, *pronom relatif*.
5. Il paraît que, de toutes ses fables, le poète préférait celle-ci. De fait il n'a jamais mieux peint, mieux narré, mieux pensé. Le *tableau*, malgré sa petitesse, évoque un grand paysage : horizon étendu ; à mi-coteau, un chêne, en bas, de l'eau et des roseaux. Le *récit* est des plus animés. Mais mieux qu'un récit, c'est un drame. Deux personnages en scène, un dialogue plein de passion et de naturel, une péripétie foudroyante, un tragique dénouement. Quelle grandeur dans cette brève action ! Quelle majesté dans certains traits ! Quelle grâce exquise en d'autres ! Enfin la *leçon* est d'une justesse parfaite ; c'est celle qu'expriment sans cesse les tragiques grecs : ne nous fions pas à notre bonheur, n'oublions pas notre fragilité. Aussi bien est-ce là une véritable tragédie ; le poète a fait tenir tout l'essentiel d'*Œdipe-Roi* dans le raccourci d'une fable.



CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

LIVRE II

Fable I. — **Contre ceux qui ont le goût difficile** [1].

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope [2]
Les dons qu'à ses amants cette Muse a promis,
Je les consacrerais aux mensonges d'Ésope [3] :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si [4] chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse [5].
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau [6]
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau.

1. Phèdre, IV. 7, *Le Poète.*
2. *Calliope.* Muse de l'épopée.
3. *Mensonges d'Esope.* Il s'agit des fictions poétiques ; v. plus haut, *A monseigneur le Dauphin*, p. 96.
4. *Si.* Lex., *si.*
5. *Le fasse.* Grammaire, *subjonctif.*
6. Cf. *A monseigneur le Dauphin,* p. 96. — Lex., *de.*

J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement [1] ?
« Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
— Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques [2]
Et d'un style plus haut ? En voici : « Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité :
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un [3] rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse [4],
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie [5] :
Stratagème inouï qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine... »
— C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
La période est longue, il faut reprendre haleine ;
Et puis votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix :
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
— Eh bien ! baissons d'un ton. « La jalouse Amarylle
Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins [6]
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules :
Il entend la bergère adressant ces paroles [7]
Au doux Zéphire, et le priant

1. *Un enchantement.* Un sortilège.
2. *Plus authentiques.* Non pas plus vrais, mais plus relevés, revêtus d'une autorité plus haute.
3. *D'un.* Lex., *de*.
4. *Ulysse.* Ulysse est le héros de l'*Odyssée ;* Diomède et Ajax sont des chefs grecs.
5. *En proie* pouvait s'employer absolument : « Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie » (Bossuet).
6. *Soins.* Lex.
7. *Saules, paroles.* Rimes négligées ; on va en trouver d'autres (V. Versification, *rimes*.)

De les porter à son amant... »
— Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant :
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu :
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
— Maudit censeur ! te tairas-tu
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire. »

Les délicats sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire [1].

Fable II. — Conseil tenu par les rats [2].

Un chat nommé Rodilardus [3],
Faisait des rats telle déconfiture [4],
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans [5] la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son sou [6] ;
Et Rodilard passait, chez la gent [7] misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut [8] et au loin
Le galant [9] alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre [10] en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord [11], leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;

1. Ainsi La Fontaine pourrait écrire tout comme un autre des églogues ou des épopées. Mais il ne contenterait pas davantage « ceux qui ont le goût difficile ». Il s'en tiendra donc à son genre préféré.
2. Abstemius, 195. — Faërne, 47.
3. *Rodilardus*. *Ronge-lard* ; (c'est plutôt un nom de rat).
4. *Déconfiture*. Lex.
5. *Dedans*. Lex.
6. *Sou*. *Soûl*. Lex.
7. *Gent*. Lex.
8. Voir Versification, *hiatus*.
9. *Galant*. Lex.
10. *Le demeurant des rats tint chapitre*. Le *reste* des rats tint une *reunion*.
11. *Dès l'abord*. Lex.

Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre ;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :



CONSEIL TENU PAR LES RATS
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : « Je n'y vas [1] point, je ne suis pas si sot » ;
L'autre : « Je ne saurais ». Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus [2],
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire [3] chapitres de chanoines.

1. *Vas.* Lex.
2. *J'ai maints chapitres vus.* V. Grammaire, *participe séparé.*
3. *Voire.* Lex.

Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne ;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

morale => les idées sont bonnes (attaché une cloche) mais sont difficile de les exécuter.
Décisions pas pratique

Fable III. — Le loup plaidant contre le renard par-devant le singe[1].

Un loup disait que l'on l'avait volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé [2].
Devant le singe il fut plaidé [3],
Non point par avocats, mais par chaque partie [4].
Thémis [5] n'avait point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suait en son lit de justice [6].
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : « Je vous connais de longtemps, mes amis,
Et tous deux vous paierez l'amende,
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande. »
Le juge prétendait qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer, condamnant [7] un pervers.

« Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre; et c'est en cela que consiste le bon mot [8], selon mon avis. »

1. Phèdre, I, 10.
2. *Appelé.* Appelé en justice.
3. *Il fut plaidé.* On plaida. V. Grammaire, *verbes.*
4. *Partie.* Lex.
5. *Thémis.* Déesse de la justice.
6. *Lit de justice.* Siège à dais, orné richement, où le roi se plaçait, lorsqu'il tenait une séance solennelle du parlement. Par extension, la *séance* même.
7. *Condamnant.* V. Grammaire, *gérondif.*
8. *Le bon mot.* Le singe, dans Phèdre, s'exprime ainsi : « Toi, tu ne me parais pas avoir perdu ce que tu réclames ; et toi, malgré tes belles dénégations, tu as bien l'air de l'avoir dérobé. » C'est un *bon mot,* sans doute : mais on n'aimerait pas avoir affaire à un juge si spirituel.

Fable IV. — Les deux taureaux et une grenouille[1].

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
« Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant [2].
— Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux,
Et nous foulant [3] aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse. »
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla [4] cacher à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

Fable V. — La chauve-souris et les deux belettes[5].

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette ; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
« Quoi ? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !

1. Phèdre, I, 30.
2. Nous dirions *coassant*. Pour nous, ce sont les corbeaux qui *croassent*.
3. *Nous foulant*. Grammaire, *construction participiale absolue*.
4. *S'alla cacher*. Grammaire, *place pron. régime*.
5. Ésope, 307.

→ compromis à tout prix pour survivre

N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
— Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent [1] qui fend les airs ! »
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux [2] oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage.
« Moi pour telle passer ? Vous n'y regardez pas.
Qui [3] fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis souris ; vivent les rats !
Jupiter confonde [4] les chats ! »
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe [5] changeants [6],
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue [7].
Le sage [8] dit, selon les gens :
« Vive le roi ! vive la ligue [9] ! »

1. *Gent*. Lex.
2. *Aux*. Lex., A.
3. *Qui* Qu'cst-ce qui? Grammaire *pronom. relatif*.
4. *Confonde*. Grammaire, *modes*.
5. *Écharpe*. L'écharpe servait à distinguer les partis.
6. *Changeants*. Grammaire, *participe présent*.
7. *Figue*. Lex.
8. *Le sage*. C'est la « sagesse », vulgaire, sinon la fourberie, qui parle ainsi.
9. *Ligue*. Association de catholiques, oirigée contre les protestants et contre le roi Henri III, suspect de faiblesse à leu égard.

FABLE VI. — **L'oiseau blessé d'une flèche[1].**

Mortellement atteint d'une flèche empennée[2],
Un oiseau déplorait sa propre destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
« Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles ;
Mais ne vous moquez point, engeance[3] sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet[4] toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre. »

FABLE VII. — **La lice et sa compagne[5].**

Une lice[6] étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De[7] lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,

1. Ésope, 4.
2. *Empennée*. Garnie de plumes. De *empennes*, plumes.)
3. *Engeance*. Lex.
4. *Japet*. Japet était fils de Jupiter et le père de Prométhée, lequel, d'après la fable, fit l'homme avec de l'argile, et l'anima avec une parcelle du feu céleste qu'il avait dérobé. Cf. p. 72, note 3.
5. Phèdre. I. 19.

6. *Lice*. Femelle d'un chien de chasse. *Sur son terme*, c'est-à-dire près de mettre bas ses petits
7. *De*. Lex.

Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Fable VIII. — **L'aigle et l'escarbot** [1].

L'aigle donnait la chasse à maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'escarbot [2] se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr ; mais où mieux ? Jean Lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède et dit :
« Princesse [3] des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux ;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez [4] à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère [5]. »
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean Lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance [6] :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour et voyant ce ménage [7],
Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,

1. Ésope, 7. Cf. Vie d'Ésope, p. 93.

2. *Escarbot*. Scarabée. On a peine à comprendre qu'un lapin se blottisse dans le trou d'un scarabée, et que celui-ci puisse *fracasser* les œufs d'un aigle (vers 18). Dans Ésope, le scarabée fait rouler les œufs et les casse ; l'invraisemblance n'est pas moins forte.

3. *Princesse*. Qu'il s'agisse ou non de la femelle (comme c'est le cas ici), La Fontaine fait, d'ordinaire, *aigle* féminin.

4. *L'ôtez*. Grammaire, *place du pronom régime*.

5. *Compère*. Lex.

6. Le poète est de cœur avec l'escarbot, mais il ne refuse pas sa pitié à cette mère affligée.

7. *Ménage*. Lex.

Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain, sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut:
La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède [1]
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron [2] ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut :
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver [3], et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour [4].

1. *Ganymède.* Jeune Troyen que Jupiter fit enlever par son aigle, pour être dans l'Olympe son échanson.
2. *Giron.* Autrefois pan de la robe allant de la ceinture au genou.
3. *Quartier d'hiver.* Lieu où logeaient les troupes en hiver.
4. Fable pleine de sensibilité et de beautés, bien que certains détails ne soient pas « à l'échelle ».

Fable IX. — Le lion et le moucheron [1].

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre [2] ! »
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie [3].
Un bœuf est plus puissant [4] que toi :
Je le mène à ma fantaisie. »
A peine il achevait ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord [5] il se met au large ;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ [6] ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais [7] ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat ; le voilà sur les dents [8].

1. Ésope, 234.
2. *Terre.* Malherbe appelle Concini « excrément de la terre » ; et Balzac, dans le *Socrate chrétien*, trouve ce mot de Malherbe « trop bas pour un tyran plus haï que méprisé », et en soi, d'ailleurs, « d'assez mauvaise odeur ». Il ajoute : « En sa plus haute signification, il ne peut signifier que les rats, les mouches, les vermisseaux et autres créatures imparfaites qui se forment de la corruption de la terre. »
3. *Me soucie.* Lex.
4. *Puissant.* Gros et fort. V. *Le Loup et le Chien.*
5. *Dans l'abord.* Lex.
6. *L'environ.* Lex.
7. *N'en peut mais.* Lex.
8. *Sur les dents.* « Le cheval est *sur les dents* quand, fatigué, il appuie ses dents sur le mors. » (Lit-

L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée ;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous [1] peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire [2].

Fable X. — **L'âne chargé d'éponges, et l'âne chargé de sel [3].**

Un ânier, son sceptre à la main,
Menait en empereur romain
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles [4] :
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins [5],
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés [6] se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa ;

tré.) De là le sens figuré : être accablé de fatigue.

1. *Nous peut être.* Grammaire, *place du pron. régime.*

2. Ce duel, on l'a dit, a quelque chose d'épique. Les injures du début, les préparatifs de la lutte, la lutte elle-même, si furieuse, si pleine de mouvement et de vie, la majesté de certains vers qui fait contraste avec l'énergique simplicité ou même le réalisme d'autres traits, tout cela nous rappelle Homère. Mais pour l'art de peindre et pour la justesse du rythme, cela ne rappelle personne, et La Fontaine lui-même n'a pas écrit de vers plus achevés.

3. Esope, 322 (il n'y est question que d'un seul âne, chargé d'abord de sel, puis d'éponges).

4. *Portait les bouteilles.* C'est-à-dire marchait lentement et avec précaution.

5. *Pèlerins.* Lex. *Gaillards.* Lex.

6. *Empêchés.* Lex.

Car au bout de quelques nagées[1],
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier[2] prit exemple sur lui,
Comme un mouton[3] qui va dessus[4] la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant[5] : l'ânier et le grison[6]
Firent à l'éponge raison[7].
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord[8],
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

Fables XI et XII. — **Le lion et le rat. La colombe et la fourmi[9].**

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi[10],
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.

1. *Nagée*. C'est l'espace que parcourt un nageur à chaque brassée.
2. *Épongier*. Mot créé par La Fontaine.
3. *Un mouton*. Panurge, un des héros de *Pantagruel*, achète un mouton à un marchand; il le fait sauter dans la mer, et tous les autres de le suivre (d'où l'expression *Moutons de Panurge*).
4. *Dessus*. Lex.
5. *D'autant*. Lex.
6. *Grison*. Lex.
7. *Firent raison*. Faire raison à celui qui boit à votre santé, c'est boire vous-même à sa santé. Le tour, ici, est plaisant.
8. *D'abord*. Lex.
9. Les deux fables sont d'Ésope, 256, 296. — Cf. Marot, *A son amy Lyon Jamet*.
10. *Feront foi*. Serviront de garantie, de preuve

Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il avint [1] qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets [2],
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage [3].

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe :
Quand sur l'eau se penchant une fourmis [4] y tombe,
Et dans cet océan on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité ;
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve ; et là-dessus
Passe un certain croquant [5] qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus [6],
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon :
Le vilain [7] retourne la tête ;
La colombe l'entend, part, et tire de long [8].
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole [9].

1. *Avint*. Lex.
2. *Rets*. Lex.
3. Cl Marot, enfermé au Châtelet, avait écrit une épître *à son amy Lyon* (Léon) *Jamet*. Il lui contait cet apologue avec une grande abondance de détails pittoresques, une verve et un esprit étincelants. La Fontaine ne prétend pas rivaliser avec Marot, il se contente d'une sobre élégance, d'une aisance pleine de vivacité.
4. *Fourmis*. Lex.
5. *Croquant*. Lex.
6. *L'oiseau de Vénus*. La colombe, consacrée à Vénus.— Pour la rime, v. *Versification*.
7. *Vilain*. Lex.
8. *Tire de long*. S'enfuit droit devant elle.
9. *Obole*. Lex.

Fable XIII. — **L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits[1].**

Un astrologue [2] un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ? »

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin [3] les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homère et les siens [4] ont chanté,
Qu'est-ce, que [5] le Hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence ?
Or du hasard il n'est point de science :
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni [6] fortune, ni sort,
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De Celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A [7] quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de [8] la sphère et du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre dans les biens de plaisir incapables ?
Et causant du dégoût pour ces biens prévenus [9],

1. Ésope, 72, 286.
2. *Astrologue.* Celui qui étudiait les astres pour leur prétendue influence sur la destinée humaine.
3. *Destin.* Puissance qui, selon les païens, fixait d'avance l'ordre des événements.
4. *Les siens.* En particulier les tragiques grecs, qui font jouer un grand rôle au Destin.
5. *Que.* Lex.
6. *Ni.* Grammaire, *négation.*
7. *A.* Lex.
8. *De.* Lex.
9. *Prévenus.* Goûtés trop tôt, avant qu'ils soient venus ; ce qui empêche d'en jouir à leur heure.

Les convertir en maux devant [1] qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime [2] de le croire.
Le firmament se meut; les astres font leur cours;
Le soleil nous luit tous les jours;
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer [3]
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences [4].
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers [5]?
Charlatans, faiseurs d'horoscope [6],
Quittez les cours des princes de l'Europe:
Emmenez avec vous les souffleurs [7] tout d'un temps;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop [8]; revenons à l'histoire
De ce spéculateur [9] qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent [10] aux chimères,
Cependant [11] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

1. *Devant.* Lex.
2. *C'est crime.* C'est blasphème de prétendre que Dieu nous permettrait de prévoir ce qui doit nous arriver, rien que pour se jouer de nous, pour nous rendre plus malheureux, soit en nous flattant de l'illusion d'éviter des maux inévitables, soit en nous blasant d'avance sur nos biens à venir.
3. *Inférer.* Conclure.
4. *Influences.* Il ne s'agit pas ici de l'action mystérieuse que l'astrologie attribuait aux astres sur la destinée humaine (voir Lexique, *influence*), mais de l'action toute matérielle, et bien réelle, que le soleil exerce sur les corps.
5. *L'univers.* Quel rapport y a-t-il entre la diversité, l'inconstance des conditions humaines et la régularité absolue des phénomènes célestes?
6. *Horoscope.* Lex.
7. *Les souffleurs.* Les chimistes (ils soufflaient sur les fourneaux pour trouver la « pierre philosophale », qui, selon eux, devait changer les métaux en or).
8. *Je m'emporte un peu trop.* Je me laisse entrainer trop loin. Sur 48 vers, on l'a remarqué, la fable n'en prend que quatre. Le reste est une discussion très serrée, où la précision ne nuit pas à la poésie.
9. *Spéculateur.* Lex.
10. *Bâillent.* Lex.
11. *Cependant.* Lex.

FABLE XIV. — Le lièvre et les grenouilles [1].

Un lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?)
Dans un profond ennui [2] ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux :
Ils ne sauraient [3] manger morceau qui leur profite ;
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme [4] je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. »
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant [5] faisait le guet.
Il était douteux [6], inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique [7] animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers [8] sa tanière [9].
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
« Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme [10] au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?

1. Ésope, 237. Cf. *Vie*, p. 93.
2. *Ennui*. Lex.
3. *Sauraient*. Lex.
4. *Comme*. Lex.
5. *Cependant*. Lex.
6. *Douteux*. Craintif (cf. *redouter*). — *Inquiet*. Lex.
7. *Mélancolique*. Lex.
8. *Devers*. Lex.
9. *Tanière*. On dit le gîte d'un lièvre. Peut-être La Fontaine veut-il distinguer ici la retraite ordinaire du lièvre et la simple place d'un repos passager (*le gîte*).
Alarme. Lex.

Comment? des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre[1] de guerre.
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. »

Fable XV. — **Le coq et le renard**[2].

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois[3].
« Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse.
Ne me retarde point, de grâce :
Je dois faire aujourd'hui vingt postes[4] sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires :
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux[5] dès ce soir;
Et cependant[6] viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle[7].
— Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure[8], sont courriers
Que pour ce sujet on envoie;
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends; nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire;
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

1. *Foudre de guerre.* Expression consacrée, venue du lat. *belli fulmen*.
2. Esope, 225.
3. *Matois.* Lex.
4. *Postes.* Distance d'un relai à l'autre, soit environ deux lieues.
5. *Les feux.* Des feux de joie.
6. *Cependant.* Lex.
7. *D'amour fraternelle.* C'est l'ancien genre d'*amour*. Lex.
8. *Je m'assure.* Je suis sûr.

Une autre fois. » Le galant [1] aussitôt
Tire ses grègues [2], gagne au haut [3],
Mal content de son stratagème ;
Et notre vieux coq en soi-même [4]
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

Fable XVI. — **Le corbeau voulant imiter l'aigle** [5].

L'oiseau de Jupiter enlevant [6] un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour [7] du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard [8] corbeau disait, en le couvant des yeux :
« Je ne sais qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture. »
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage, outre que sa toison
Etait d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème [9].
Elle empêtra si bien les serres du corbeau
Que le pauvre animal ne put faire retraite :
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau [10],
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette [11].

1. *Le galant*. Lex.
2. *Grègues*. Lex.
3. *Haut*. Lex.
4. *En soi-même*. V. Grammaire, *pronom personnel*.
5. Ésope, 8.
6. *Enlevant*. V. Grammaire, *participe absolu*.
7. *A l'entour*. Lex.
8. *Gaillard*. Lex.
9. *Polyphème*. Le Cyclope qui dévora les compagnons d'Ulysse et dont celui-ci creva l'œil unique.
10. *Bien et beau*. Bel et bien.
11. *Amusette*. Dans Ésope, les enfants demandent : « Quel est cet oiseau ? » le père répond : « Ce qu'il est ? je le sais bien, un geai ;

Il faut se mesurer[1]; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux[2] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre[3] :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

Fable XVII. — Le paon se plaignant à Junon[4].

Le paon[5] se plaignait à Junon.
« Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps. »
Junon répondit en colère :
« Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol ?
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué[6] de cent sortes de soies ;
Qui te panades[7], qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés ;
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;
Le corbeau sert pour le présage ;

ce qu'il veut être ? un aigle. » La Fontaine remplace ce trait piquant par des réflexions, et par un dernier vers qui vaut à lui seul toute une fable.

1. *Se mesurer*. Mesurer ses forces.

2. *Volereau*. Diminutif de voleur.

3. *Leurre*. Lex.

4. Phèdre, III, 18

5. *Le paon*. C'est l'oiseau de Junon.

6. *Nué*. Nuancé (de *nue*, par allusion aux reflets des nuages).

7. *Qui te panades*. Lex.

La corneille avertit des malheurs à venir ;
Tous sont contents de leur ramage :
Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage [1]. »

Fable XVIII. — La chatte métamorphosée en femme [2].

Un homme chérissait éperdument sa chatte ;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
Qui miaulait [3] d'un ton fort doux :
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes.
Par sortilèges et par charmes [4],
Fait tant qu'il obtient du Destin [5]
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme ; et le matin même,
Maître sot en [6] fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait [7] cette épouse nouvelle
Son hypocondre [8] de mari.
Il n'y trouve plus rien de chatte ;
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent le repos des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.

1. La Fontaine ne fait dans cette fable que raviver les couleurs de la fable de Phèdre ; il n'y ajoute rien d'important.

2. Ésope, 88.

3. *Miaulait*. Trissyllabe. — V. Grammaire : *Pronom relatif*.

4. *Charmes*. Lex.

5. *Obtient du Destin*. Dans Ésope, c'est la chatte qui prie Vénus de la métamorphoser en femme. Puis Vénus s'amuse à l'éprouver, elle lâche une souris. Irritée de voir la femme retomber dans ses premiers instincts, elle la fait redevenir souris. La fable grecque offre donc une action plus complète. La Fontaine se rattrape du côté de la pensée ; il emprunte plusieurs idées à Horace, et enrichit sa fable.

6. *En*. V. Grammaire, *pronoms adverbiaux*.

7. *Fait*. Lex.

8. *Hypocondre*. Lex.

Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture ;
Pour cette fois elle accourut à point ;
Car ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce[1],
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout, certain âge accompli.
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le[2] veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres[3].

Fable XIX. — **Le lion et l'âne chassant[4].**

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer ; il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers[5], daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor[6].
L'âne à messer[7] lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée[8],

1. *Amorce*. Les souris l'attiraient toujours.
2. *Le*. Le naturel. Grammaire, *place du pronom régime*.
3. « Chassez le naturel, il revient au galop. » (Destouches.)
4. Ésope, 259.
5. *Sangliers*. Deux syllabes (anc. franç. : *sangler*). V. Versification.
6. *Stentor*. Un des Grecs qui assiégeaient Troie : sa voix valait celle de cinquante hommes.
7. *Messer*. Lex.
8. *Ramée*. Lex.

Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
À la tempête de sa voix ;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois.
Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
Où les attendait le lion.
« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
— Oui, reprit le lion, c'est bravement crié [1] :
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé. »
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
Ce n'est pas là leur [2] caractère.

Fable XX. — **Testament expliqué par Ésope**[3].

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'Aréopage [4]. En voici pour essai [5]
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.
Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisième avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,

1. *Bravement crié.* Alliance de mots pleine de malice.

2. *Leur caractère.* V. Grammaire, *syllepse*.

3. Phèdre, IV, 5.

4. *Aréopage.* Conseil suprême des Athéniens, composé des anciens archontes, qui siégeait sur la colline (en grec, *pagos*) d'Arès (ou Mars).

5. *Pour essai.* Pour exemple.

En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente part [1].
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur ;
Mais en vain ; car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune [2] sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère ?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père ?
L'affaire est consultée [3], et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
« Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve [4].
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté ;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente
Dès le décès du mort courante [5]. »
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille [6],
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,

1. *Sa contingente part.* La part qui lui serait échue. Ce mot, du lat. *contingere*, « échoir », est de la langue du droit, comme au vers suivant, *femelle* et, plus loin, *chacune*, employé comme adjectif distributif (sans compter certains tours de phrase qu'on trouvera ensuite).

2. *Chacune.* Grammaire, *adjectif indéfini.*

3. *Consultée.* Soumise aux avocats.

4. *Treuve.* Lex.

5. *Courante.* Chaque sœur aura le tiers de l'héritage, qu'on lui paiera quand elle voudra ; à moins que la mère n'aime mieux garder les biens et donner à ses filles une rente qui courra (rente *courante*, en droit civil) du jour du décès du père.

6. *Maisons de bouteille* On disait aussi un *vide-bouteille*, pour un petit pavillon où l'on festine sans apprêt.

Les magasins de malvoisie [1],
Les esclaves de bouche, et pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage [2],
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination [3],
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre [4] arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.
« Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui!
Comment! ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil [5] des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! » Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,
Partant [6] rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit [7] les personnes buveuses;

1. *Malvoisie.* Vin liquoreux de Grèce.
2. *Le ménage.* Les objets de première nécessité.
3. *Son inclination.* Ce qui lui plaisait. — *A l'estimation* veut dire : selon la valeur qu'on lui attribuait.
4. *Rencontre.* Événement.
5. *Subtil.* Lex.
6. *Partant.* Lex.
7. *Qui suit.* Qui convient à.

La biberonne [1] eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien [2],
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marieraient dans les bonnes familles,
Quand on leur verrait de l'argent;
Paieraient leur mère tout comptant;
Ne posséderaient plus les effets [3] de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme [4] il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens [5].

1. *La biberonne*. *Biberon* se disait autrefois de celui qui aime à boire.

2. *Le Phrygien*. Ésope, né en Phrygie.

3. *Les effets*. Ce qui représente sous une forme effective l'avoir de quelqu'un.

4. *Comme*. Lex.

5. Sous forme d'historiette, c'est un éloge d'Ésope, qui termine bien ce livre commencé par l'éloge de la fable.



LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

LIVRE III

Fable I. — **Le meunier, son fils et l'âne.**

A. M. D. M.[1].

L'invention des arts étant un droit d'aînesse[2],
Nous devons l'apologue à l'ancienne[3] Grèce ;
Mais ce champ ne se[4] peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte[5] est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.

1. *A M. de Maucroix*. V. Biographie de La Fontaine, p. 2.
2. *Droit d'aînesse*. Droit qui résulte du fait d'être l'aîné.
3. *Ancienne*. Ici de quatre syllabes (v. franc., *anciien*). V. Versification.
4. *Ne se peut*. Grammaire, *place pronom régime*.
5. *La feinte* Lex.

Je t'en veux dire un trait assez bien inventé ;
Autrefois à Racan [1] Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour, tout seuls et sans témoins,
(Comme ils se confiaient leurs pensers [2] et leurs soins [3]),
Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir [4] en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter [5] ;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple, à contenter. »
Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde.
J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
« Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata [6] :
« Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
« Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
Le meunier, à ces mots, connaît [7] son ignorance ;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure [8] :

1. *Racan*. Disciple de Malherbe, qui écrivit les *Bergeries*, et les stances sur *la Retraite*. Il a laissé aussi des *Mémoires* sur Malherbe, où se trouve cette anecdote.
2. *Pensers*. Lex.
3. *Soins*. Lex.
4. *Fuir*. Lex.
5. *Buter*. Viser, s'adresser.
6. *S'éclata*. Grammaire, *verbes, formes*.
7. *Connaît*. Lex.
8. *Cure*. Soin.

Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure
Passent trois bons [1] marchands. Cet objet [2] leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
« Oh là ! oh ! descendez, que [3] l'on ne vous le dise,
« Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !
« C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
« — Messieurs, dit le meunier, il vous [4] faut contenter. »
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte [5]
« Qu'il faille voir ainsi clocher [6] ce jeune fils,
« Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
« Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
« — Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge ;
« Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser [7]. L'un dit : « Ces gens sont fous ;
« Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
« Hé quoi ? charger ainsi cette pauvre bourrique !
« N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
« Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
« — Parbieu [8] ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
« Qui prétend contenter tout le monde et son père :
« Essayons toutefois si par [9] quelque manière
« Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant [10] marche seul devant eux.
Un quidam [11] les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
« Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?
« Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
« Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
« Ils usent leurs souliers et conservent leur âne.
« Nicolas, au rebours [12] ; car, quand il va voir Jeanne,

1. *Trois bons marchands.* Trois braves marchands.
2. *Objet.* Lex.
3. *Que.* Lex.
4. *Il vous faut.* Grammaire, *place du pron. rég.*
5. *C'est grand honte.* Grammaire, *adjectifs.*
6. *Clocher.* Boiter, traîner la jambe.
7. *Gloser.* Lex.
8. *Parbieu.* Lex.
9. *Par.* Lex.
10. *Se prélassant.* Marchant comme un *prélat*, avec aisance et dignité.
11. *Un quidam.* Prononcez *kidan.* Un certain individu (lat. *quidam*).
12. *Nicolas au rebours.* C'est le

« Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.
« Beau trio de baudets! » Le meunier repartit :
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
« Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
« Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
« J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.

Quant à vous[1], suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courez, demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement[2];
Les gens en parleront, n'en doutez nullement[3]. »

Fable II. — **Les membres et l'estomac[4].**

Je devais[5] par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage.
A la voir d'un certain côté,
Messer[6] Gaster[7] en est l'image.
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
« Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme :
Et pour qui? pour lui seul; nous n'en profitons pas;
Notre soin[8] n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons : c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre ».
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en[9] allât chercher.

contraire de Nicolas qui dit à Jeanne :

Adieu, cruelle Jeanne ;
Si vous ne m'aimez pas,
Je monte sur mon âne,
Pour galoper au trépas, etc.

1. *Quant à vous*. Malherbe achève son discours à Racan.

2. *Gouvernement*. Charge de gouverneur.

3. Pour l'ampleur et la clarté de la composition, pour la peinture des mœurs, pour la vérité comique du langage, c'est une des meilleures fables.

4. Ésope, 197.

5. *Je devais*. J'aurais dû. Grammaire, *mode indicat*.

6. *Messer*. Lex.

7. *Gaster*. Du grec, *gaster*, le ventre. Rabelais appelle l'estomac : « Messer Gaster, premier maistre ès arts de ce monde ». (L. IV.)

8. *Soin*. Lex.

9. *Qu'il en allât chercher*. D'autres mains, d'autres bras, etc.

Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale[1].
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient[2] le laboureur, donne paie au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'État.
Ménénius[3] le sut bien dire.
La commune[4] s'allait séparer du sénat,
Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité ;
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

Fable III. — **Le loup devenu berger**[5]

Un loup, qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard[6],
Et faire un nouveau personnage.

1. *La grandeur royale*. Chez Ésope, l'allégorie s'appliquait au chef d'armée. En bon sujet, La Fontaine l'applique à la monarchie.
2. *Maintient*. Protège.
3. Ménénius Agrippa, qui ramena les Plébéiens du Mont-Sacré, où ils s'étaient retirés, en leur disant cet apologue. (Tite-Live, l. II.)
4. *La commune*. Le commun, le menu peuple.
5. Verdizotti, fab. 42.
6. *S'aider de la peau du renard*. Ruser.

Il s'habille en berger, endosse un hoqueton[1],
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante[2] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément ;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette;
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire ;
Et pour pouvoir mener vers son fort[3] les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir le bois
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre[4],
Empêché[5] par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup[6];
C'est le plus certain de beaucoup.

1. *Hoqueton*. Casaque de coton. La *houlette* est un bâton de berger terminé par une petite pelle de fer pour lancer (en v. français *houler*) des mottes de terre aux moutons qui s'écartent. La *cornemuse* (ou *musette*) est un instrument de musique, fait d'une poche à air et de tubes, dans l'un desquels on souffle.

2. *Sycophante*. Dans l'antiquité, délateur ; ici, fourbe.

3. *Fort*. Lex.

4. *Esclandre*. Lex.

5. *Empêché*. Lex.

6. *Agisse*. V. Grammaire, *subj*.

Fable IV. — Les grenouilles qui demandent un roi [1].

Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin [2] les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent [3] marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla [4] cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau [5],
De qui [6] la gravité fit peur à la première
Qui, de [7] le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant;
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi [8].
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. »
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir.
Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi? votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre?

1. Ésope, 76.
2. *Jupin*. Lex.
3. *Gent*. Lex.
4. *S'alla cacher*. V. Grammaire, *place du pron. rég.*
5. *Soliveau*. Petite solive ou poutre.
6. *De qui*. Grammaire, *pronom relatif*.
7. *De*. Lex.
8. *Coi*. Lex.

Vous avez dû [1] premièrement
Garder votre gouvernement [2];
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire. »

Fable V. — **Le renard et le bouc** [3].

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut [4] encornés.
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître [5] en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits;
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe, dit l'autre, il [6] est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience [7].
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence [8]

1. *Vous avez dû.* Grammaire, *mode indicat.*
2. *Votre gouvernement.* La Fontaine est, ici, on le voit, de l'avis de Montaigne : Il faut accepter la forme de gouvernement de son pays, sans chercher à innover.
3. Ésope, 45. — Cf. la *Préface de La Fontaine,* page 72. — V. aussi *les Aventures de maître Renart,* citées p. 98, n. 6.
4. *Des plus haut. Haut* est pris adverbialement.
5. *Passé maître.* Lex. — *Compère.* Lex.
6. *Il.* Cela. Gramm., *pron. démonstrat.*
7. *A patience.* Grammaire, *article.*
8. *Par excellence* Comme qualité éminente.

Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu [1] dans ce puits. Or [2] adieu : j'en suis hors ;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter [3] en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin.

Fable VI. — L'aigle, la laie et la chatte [4].

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie [5] au pied, la chatte entre les deux :
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe [6] l'accord.
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : « Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible [7] guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment [8]
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant [9], ils seront dévorés ;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte. »
Au partir [10] de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie était en gésine [11].
« Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.

1. *Tu n'aurais pas descendu.* Grammaire, *forme du verbe.*
2. *Or.* Lex.
3. *Arrêter.* Grammaire, *forme du verbe.*
4. Phèdre, II, 4.
5. *Laie.* Femelle du sanglier.
6. *Fourbe.* Lex.
7. *Possible.* Lex.
8. *Incessamment.* Lex.
9. *L'arbre tombant.* V. Grammaire, *participe absolu.*
10. *Au partir.* V. Grammaire, *infinitif.*
11. *Gésine.* Se dit des animaux qui viennent de mettre bas (de *gésir*, être couché).

Obligez-moi de n'en rien dire:
Son courroux tomberait sur moi. »
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins[1]
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans [2] l'occasion,
L'oiseau royal, en cas de mine,
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent [3] marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas:
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir [4] une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse!
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore [5],
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe [6], à mon avis.

Fable VII. — **L'ivrogne et sa femme** [7].

Chacun a son défaut, où [8] toujours il revient:
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient:
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt [9] de Bacchus

1. *Soins.* Lex.
2. *Dedans.* Lex.
3. *Gent.* Lex. Le marcassin est le petit du sanglier.
4. *Ourdir.* Lex.
5. *Pandore.* Les dieux, pour se venger de Prométhée (v. page 132, n. 4), envoyèrent sur la terre Pandore, fille de Vulcain, avec une boite contenant tous les maux: ils se répandirent dans le monde, il ne resta dans la boite que l'espérance.
6. *Fourbe.* Lex.
7. Ésope, 108.
8. *Où.* Grammaire, ***pronoms relatifs.***
9. *Suppôt.* Lex.

Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitiéde leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve [1]
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire [2], un drap des morts.
« Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve ? »
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton [3],
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau [4] propre pour [5] Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
« Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
— La cellerière [6] du royaume
De Satan, reprit-elle, et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire. »
Le mari repart, sans songer:
« Tu ne leur portes point à boire [7] ? »

Fable VIII. — **La goutte et l'araignée** [8]

Quand l'Enfer eut produit la goutte et l'araignée,
« Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée [9]
Également à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étrètes [10],

1. *Treuve*. Lex.
2. *Un luminaire*. Une garniture de cierges.
3. *Alecton*. Une des trois Furies.
4. *Chaudeau*. Boisson chaude.
5. *Pour*. Lex.
6. *Cellerière*. Personne chargée du cellier, des provisions.
7. Fable ou fabliau (peu importe), cette pièce est du meilleur comique.
8. Pétrarque, *Epistolae*, III, 13.
9. *Lignée*. Lex.
10. *Etrètes*. Lex.

Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés ?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes ;
Accommodez-vous [1], ou tirez.
— Il n'est rien, dit l'aragne [2], aux cases [3] qui me plaise. »
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet [4],
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme [5]
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate [6] me somme. »
L'aragne cependant se campe en un lambris [7],
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue [8], autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer [9] : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
« Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. » Et l'autre d'écouter ;
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.

1. *Accommodez-vous.* Arrangez-vous de gré à gré.
2. *Aragne.* Lex.
3. *Aux cases.* Lex., *A.*
4. *Le piquet.* Le piquet de sa tente.
5. *Chomme.* Pour *chôme.* Voir *Versification.*
6. *Hippocrate.* Fameux médecin grec, dit le père de la médecine.
7. *Lambris.* Lex. — *Ourdie.* Lex.
8. *Tissue.* Lex. — *Bestion.* Petite bête.
9. *Houer.* Remuer la terre avec la houe.

Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son conte [1],
Et fit très sagement de changer de logis.

Fable IX. — Le loup et la cigogne [2].

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie [3]
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa [4] perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De [5] bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis pour un si bon tour [6]
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire ? dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère ! [7]
Quoi ? ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte [8]. »

Fable X. — Le lion abattu par l'homme [9].

On exposait une peinture
Où l'artisan [10] avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.

1. *Conte*. Lex., *compte*.
2. Esope, 276 b. – Phèdre, I, 8.
3. *Frairie*. Lex.
4. *Pensa*. Lex.
5. *De*. Lex., *de*.
6. *Un si bon tour*. Une telle dextérité, une si habile opération.
7. *Commère*. Lex.
8. Le trait est de Phèdre. « Tu es une ingrate : tu as retiré ta tête sauve de mon gosier, et tu demandes une récompense ! » La Fontaine a le mérite de le mieux décocher.
9. Esope, 63 b.
10. *Artisan*. Lex.

Les regardants [1] en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet
« Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire ;
Mais l'ouvrier vous a déçus :
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre [2]. »

Fable XI. – **Le renard et les raisins** [3].

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au [4] haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment [5],
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant [6] en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats [7]. »
Fit-il [8] pas mieux que de se plaindre ?

Fable XII. — **Le cygne et le cuisinier** [9].

Dans une ménagerie [10]
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour [11] les regards du maître,
Celui-ci, pour son goût ; l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin, l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,

1. *Les regardants*. V. Grammaire, *participe présent*.
2. C'est une des fables où La Fontaine a renchéri sur la brièveté d'Ésope.
3. Ésope. 33. — Phèdre, IV, 3.
4. *Au haut*. V. Versification, *hiatus*.
5. *Apparemment*. Lex.
6. *Galant*. Lex.
7. *Goujats*. Valet d'armée, d'où homme de rien. – « Il n'est pas encore mûr ; je n'aime pas le verjus », dit le renard de Phèdre. Ésope vaut mieux ici que ses imitateurs ; son renard ne dit qu'un mot : « Ils sont verts », et il fait demi-tour.
8. *Fit-il pas*. V. Grammaire, *négation*.
9. Ésope, 216.
10. *Menagerie*. Lex.
11. *Pour*. Lex.

Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies [1].
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage [2].
L'oiseau, prêt [3] à mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
« Quoi ? je mettrais, dit-il, un tel chanteur [4] en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien ! »

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe [5]
Le doux parler ne nuit de [6] rien.

Fable XIII. — **Les loups et les brebis** [7].

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque [8] les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que [9] messieurs les louvats [10]

1. *Envies*. Sans pouvoir satisfaire leur envie toujours renaissante. Virgile dit des oiseaux de mer qu' « ils se livrent *en vain* au plaisir de plonger ». (*Géorgiques*, I.)
2. *Potage*. Dans l'ancien sens, viande et légumes cuits au pot.
3. *Prêt*. Lex.
4. *Chanteur*. Les anciens croyaient que le cygne fait entendre un beau chant, à l'heure de mourir.
5. *Croupe*. *Post equitem sedet atra cura* (Horace); ce que Boileau a traduit : « Le chagrin monte en croupe et galope avec lui ».
6. *De*. Lex.
7. Ésope, 268.
8. *Avecque*. Lex.
9. *Que*. V. Grammaire, *pronom relatif*.
10. *Louvats*. Ou *louvard*, jeune loup.

Se virent loups parfaits et friands [1] de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux [2] dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi [3], reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent ;
Tout fut mis en morceaux ; un seul [4] n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi ;
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

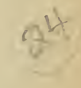
Fable XIV. — **Le lion devenu vieux** [5].

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse [6],
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
Le loup, un coup de dent ; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes [7] plaintes ;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
« Ah ! c'est trop, lui dit-il : je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes [8]. »

1. *Friands.* Lex.
2. *Aux dents.* Lex., A.
3. *Sur leur foi.* Sur leur parole, confiants en leur parole. — *Sûrement*, en sécurité.
4. *Un seul.* Pas un seul. Grammaire, *négation.*
5. Phèdre, I, 21.
6. *Prouesse.* Vaillance.
7. *Aucunes.* Lex.
8. « Il semble, dit Walckenaer, que La Fontaine ait craint d'outrager la majesté du lion en nous le montrant supportant le dernier des opprobres » (*le coup de pied de l'âne*, dont parle Phèdre). Peu avant La Fontaine, Ménage, dans une fable latine, montre le lion

Fable XV. — Philomèle et Progné[1].

Autrefois Progné[2] l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
« Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt[3] mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace[4], habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
— Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Eh quoi ? cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique[5] ?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux[6] cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
— Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage[7]. »



qui a encore la force de briser la tête de l'un des insulteurs. La justice trouve là son compte ; mais, pour la noblesse du pathétique, le dénouement de La Fontaine est en harmonie avec le reste de la fable.

1. La Fontaine imite ici la seule fable de Babrios que l'on possédât alors. (V. *Introduct.*, p. 45).

2. *Progné*. C'était la femme de Térée, roi de Thrace. Philomèle, sa sœur, ayant été outragée par Térée, ensemble elles tuèrent son fils et lui donnèrent sa chair à manger. Les dieux métamorphosèrent Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol.

3. *Tantôt*. Lex.

4. *De Thrace*. Où nous habitions la Thrace.

5. *Rustique*. Grammaire, *source des noms*.

6. *Aux cités*. Lex., A.

7. Récit mélancolique qui fait ressortir le charme de la solitude pour ceux qui ont souffert.

Fable XVI. — **La femme noyée**[1].

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie ».
Je dis que c'est beaucoup; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en[2] cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce[3],
Des gens se promenaient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
« Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
Suivez le fil de la rivière. »
Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas ;
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison ;
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà[4].

1. Faërne, 41.
2. *En.* V. Grammaire, *pronoms adverbiaux.*
3. *Disgrâce.* Lex.
4. Suite anormale de rimes masculines, qui produit un effet plai-

Fable XVII. — **La belette entrée dans un grenier[1].**

Damoiselle[2] belette, au corps long et flouet[3],
Entra dans un grenier par un trou fort étroit[4] :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande[5] fit chère[6] lie,
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue[7] et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son sou[8],
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours :
« C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »
Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : « Vous aviez lors[9] la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir[10].
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;
Mais ne confondons point, par[11] trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.[12] »

sant. (V. *Versification*). Ce n'est d'ailleurs là qu'un fabliau où se donne carrière la verve moqueuse du poète.

1. Ésope, 31 — Horace, *Épîtres*, I, 7.
2. *Damoiselle*. Lex.
3. *Flouet*. Lex.
4. *Etroit* se prononçait « étrouet ». V. Versification, p. 512, n. 4.
5. *Galande* Lex.
6. *Chère*. Lex. — *Lie*, Lex.
7. *Maflue*. Lex.
8. *Sou*. Lex.
9. *Lors*. Lex.
10. On ne peut traduire avec plus de précision le vers si condensé d'Horace : *Macra cavum repetes arctum quem macra subisti*.
11. *Par trop approfondir*. Grammaire, *infinitif prépositionnel*.
12. Colbert venait de poursuivre avec une extrême rigueur les financiers qui s'étaient enrichis aux dépens de l'État. La Fontaine pensait certainement à eux dans cette fable. Mais (peut-être pour ne pas paraître toucher légèrement à une matière aussi sérieuse), il feint de ne pas confondre la belette avec ces *autres* qui se sont trop engraissé la panse.

Fable XVIII. — **Le chat et un vieux rat**[1].

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard[2], l'Alexandre des chats,
L'Attila[3], le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables.
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère[4], était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix[5] de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant[6] fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement[7],
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête[8].
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite ; et sur ses pieds tombant,

1. Ésope, 15. — Phèdre, IV, 2.

2. *Rodilard*. V. p. 127, n. 3.

3. *L'Attila*. Roi des Huns, qui envahit l'Empire romain au milieu du v[e] s. après J.-C. ; il s'appela lui-même « le Fléau de Dieu ».

4. *Cerbère*. Chien à trois gueules, gardien des enfers.

5. *Au prix*. Lex.

6. *Galant*. Lex.

7. Pour ces rimes redoublées, v. *Versification*.

8. *Quête*. Lex.

Attrape les plus paresseuses.
« Nous en savons plus d'un [1], dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis [2]
Pour la seconde fois les trompe et les affine [3],
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui [4] bien avisé :
La gent [5] trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier [6], il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine [7].
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas [8]. »

C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence.
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

1. *Plus d'un.* Plus d'un tour.
2. *Mitis.* Mot latin qui signifie *doux.*
3. *Les affine.* Lex.
4. *A lui.* Lex., A.
5. *Gent.* Lex.
6. *Routier.* Lex.
7. *Machine* Machination, artifice.
8. La Fontaine joint ici l'invention d'Ésope (la suspension du chat) à celle de Phèdre (l'enfarinement); mais il enrichit le tout de peintures et de traits plaisants ; et la fable qui clôt le livre est digne de celle qui l'ouvrait.



LE LION AMOUREUX
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

LIVRE IV

Fable I. — **Le lion amoureux**[1].

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

Sévigné [2], de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir sans vous épouvanter
Un lion qu'Amour sut dompter ?

1. Ésope, 249.
2. *Sévigné.* Françoise-Marguerite, fille de la marquise. Elle allait épouser le comte de Grignan. Sa beauté était aussi grande que son indifférence.

Amour est un étrange maître ;
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni [1] ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir ;
Celle-ci prend bien l'assurance [2]
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que [3] les bêtes parlaient,
Les lions entre autres voulaient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engeance [4]
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla :
Un lion de haut parentage [5],
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur ;
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible [6],
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe [7] volontiers [8]
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : « Ma fille est délicate ;

1. *Ni*. Grammaire, *négation*.
2. *Prend bien l'assurance*. S'enhardit jusqu'à.
3. *Que*. Grammaire, *pronom relatif*.
4. *Engeance*. Lex
5. *Parentage*. Lex.
6. *Possible*. Lex.
7. *Se coiffe*. Lex.
8. *Volontiers*. Dans *fiers* et *volontiers*, *r* et *s* se prononçaient. *Versification*.

Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes. »
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée [1].
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : « Adieu prudence [2] ».

FABLE II. — **Le berger et la mer** [3].

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins [4],
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite [5].
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent [6], le mit entier [7] sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage ;
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis [8],
Fut Pierrot, et rien davantage.

1. *Démantelée.* Désarmée (proprement : dégarnie de son manteau, c'est-à-dire de ses remparts).
2. Ce récit est une paraphrase élégante de la fable d'Ésope.
3. Esope, 370.
4. *Soins.* Lex.
5. *Amphitrite.* Déesse de la mer, pour la mer elle-même.
6. *Trafiqua de l'argent.* Lex., *de.* Fit le commerce avec l'argent du troupeau.
7. *Entier.* Lex.
8. *Coridon, Tircis.* Noms de bergers d'églogue ; Pierrot est un paysan du commun.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux,
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre ;
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance ;
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront [1].

Fable III. — **La mouche et la fourmi** [2].

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
« O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal !
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant [3] toi ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi [4].
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle ?
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;

1. Il faut se modérer dans ses désirs. La Fontaine nous le répète souvent.
2. Phèdre, IV, 23.
3. *Devant*. Lex.
4. *Chez soi*. Grammaire, *pronom personnel*.

Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquète,
C'est un ajustement des mouches emprunté [1].
Puis allez-moi [2] rompre la tête
De vos greniers ! — Avez-vous dit ?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais ; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il [3] en vaille mieux ?
Si vous entrez partout, aussi font les profanes [4].
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie ;
J'en conviens ; il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi [5]
Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas [6] aussi mouches les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain ;
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour [7] sont chassées ;
Les mouchards sont pendus ; et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus règnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai par monts ni par vaux
M'exposer au vent, à la pluie ;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin [8] m'exemptera.
Je vous enseignerai par là

1. *Des mouches emprunté*. Les femmes mettaient sur leur visage des petits morceaux de taffetas noir, de la grandeur d'une aile de mouche, pour faire ressortir la blancheur de leur teint.
2. *Allez-moi*. Nous emploierions ici la forme atone, *me*.
3. *Il*. Grammaire, pronom démonstratif.
4. *Profanes*. Les gens du commun font de même. *Aussi*. Lex. *Font*. Lex.
5. *Pourquoi*. Lex.
6. *Nomme-t-on pas*. Grammaire, négation.
7. *Mouches de cour*. Espions
8. *Soin*. Lex.

Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le temps : laissez-moi travailler ;
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller. »

FABLE IV. — **Le jardinier et son seigneur** [1].

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant [2],
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue.
Là croissait [3] à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet ;
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée [4]
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
« Ce maudit animal vient prendre sa goulée [5]
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bonhomme, sur ma vie.
— Et quand ? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps. »
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
« De quand sont vos jambons ? Ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur. »
Il déjeune très bien ; aussi [6] fait sa famille [7],
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés.
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, cause avec sa fille.
L'embarras des chasseurs [8] succède au déjeuné.

1. Esope (dans Camerarius).
2. *Manant*. Lex.
3. *Croissait*. V. Grammaire, accord du verbe.
4. *Cette félicité par un lièvre troublée*. V. Grammaire, construction participiale.
5. *Goulée*. Nourriture.
6. *Aussi*. Lex.
7. *Famille*. Lex.
8. *L'embarras des chasseurs*. Causé par les chasseurs.

Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bonhomme est étonné [1].
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage [2]
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux [3] ;
Adieu chicorée et poireaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous [4] un maître chou.
On le quête [5], on le lance ; il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bonhomme disait : « Ce sont là jeux de prince »
Mais on le laissait dire ; et les chiens et les gens
Firent plus de dégâts en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province [6].

Petits princes, videz vos débats entre vous ;
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

FABLE V. — L'âne et le petit chien [7].

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant [8].
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus [9] avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas [10] ressembler à l'âne de la fable,

1. *Étonné*. Lex.
2. *Équipage*. Lex.
3. *Carreaux*. Lex. — *Potage*, v. p. 165, n. 2.
4. *Dessous*. Lex.
5. *On le quête*. Lex. *On le lance*. *Lancer* le gibier, c'est le faire partir vivement.
6. Nous avons là plutôt qu'une fable, une peinture satirique, un tableau de mœurs achevé.
7. Ésope, 331.
8. *Galant*. Lex..
9. *Infus*. Répandu dans l'âme.
10. *Et ne pas*. Ellipse, « et il ne faut pas ressembler ».

Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment ? disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair [1] à compagnon
Avec monsieur, avec madame,
Et j'aurai des coups de bâton ?
Que fait-il ? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé.,
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée [2],
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton [3] ! »
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

Fable VI. — **Le combat des rats et des belettes** [4].

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats ;
Et sans les portes étrètes [5]
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en était à foison,

1. *De pair*. Lex.
2. *Usée* rime mal avec *pensée* ; c'est, dit Chamfort, la seule négligence qu'on puisse reprocher à cette fable. V. Versification.
3. *Martin-Bâton*. C'est le bâton personnifié.
4. Ésope, 291.
5. *Étrètes*. Lex.

Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande [1].
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artapax,
Psicarpax, Méridarpax [2],
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine ;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille [3], dans les trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauve sans grand travail ;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse
Ne fut large assez pour eux ;
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.

1. Il faut remarquer dans tout ce récit une plaisante transposition du ton et du style épique.
2. *Artapax, Psicarpax*, etc. Noms empruntés à un poème grec : *le combat des Rats et des Grenouilles*.
3. *Racaille*. Lex.

La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.
Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage [1]
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent [2] fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

Fable VII. — Le singe et le dauphin [3].

C'était chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs [4].
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline [5] le dit ; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa [6] devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur [7] que tant on renomme.

1. *Équipage*. Lex.
2. *Esquivent*. Lex.
3. Ésope, 363.
4. *Bateleurs*. Ceux qui font des tours d'adresse, qui jouent du « bastel » (ou bâton de magicien).
5. Pline l'ancien, dans son Histoire naturelle : « Le dauphin est ami de l'homme ». (Le dauphin est un cétacé de petite taille.)
6. *Pensa*. Lex.
7. *Ce chanteur*. Le lyrique grec Arion allait, d'après la fable, être assassiné par des matelots. Il chanta, des dauphins accoururent. Arion se jeta à la mer, un dauphin le prit sur son dos et le transporta sur la terre ferme (Cf. Hérodote, I, 24.)

Le dauphin l'allait mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande :
« Êtes-vous d'Athènes la grande ?
— Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort ;
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire [1]. »
Le dauphin dit : « Bien grand merci ;
Et le Pirée [2] a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent, je pense ?
— Tous les jours ; il est mon ami ;
C'est une vieille connaissance. »
Mon magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetants [3] au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.
Le dauphin rit, tourne la tête,
Et le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

Fable VIII. — **L'homme et l'idole de bois** [4].

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles [5].
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois :

1. *Juge-maire.* « Le singe décore son cousin d'un titre tout français. *Juge maire*,.... était, dans quelques-unes de nos provinces, le nom du lieutenant du sénéchal. » (H. Régnier.)

2. *Le Pirée.* Port d'Athènes. Le dauphin s'est aperçu de la bévue du singe, il veut le mettre à l'épreuve.

3. *Caquetants.* Pour l's, v. Grammaire, *participe.* — *Au plus dru*, de la façon la plus drue (la plus intense).

4. Ésope, 66.

5. *Des oreilles. Ils ont des oreilles*, et ils n'entendront pas (*psaume* 113)

Ce n'étaient que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole [1], quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffroit :
La pitance [2] du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. « Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole [3]?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque [4] le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton. »

Fable IX. — Le geai paré des plumes du paon [5].

Un paon muait [6] : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada [7],
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné [8], sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
Même, vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

1. *Idole*. Pour le genre, v. Lex.
2. *Pitance*. Lex.
3. *Obole*. Lex.
4. *Avecque*. Lex.
5. Ésope, 201, 201 *bis*. — Phèdre, I, 3.
6. *Muait*. La *mue* est la chute et renouvellement, à une époque déterminée, de l'épiderme, des poils, plumes, cornes, etc., chez certains animaux.
7. *Se panada*. Lex.
8. *Berné*. Berner, c'est, proprement, faire sauter quelqu'un sur une couverture (ou *berne*) ; au figuré, harceler de plaisanteries.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires[1].
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

Fable X. — **Le chameau et les bâtons flottants**[2].

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet[3] nouveau ;
Le second approcha ; le troisième osa faire
Un licou[4] pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier ;
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue[5]
Quand ce[6] vient à la continue[7].
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avait mis des gens au guet[8],
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot[9],
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottant sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par[10] le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

1. *Plagiaires.* Ceux qui pillent les ouvrages d'autrui. Horace dit d'un de ces plagiaires : « Qu'il craigne que les oiseaux ne viennent redemander leurs plumes à la pauvre corneille... » (*Ep.* I, 3.)
2. Ésope, 310 (*les Voyageurs*) ; 180 (*le Chameau*).
3. *A cet objet.* Lex.
4. *Licou.* Corde pour le cou (de *lie-cou*). — Le chameau et le dromadaire se confondaient alors.
5. *S'apprivoise avec notre vue.* Nous devient familier. On dit plutôt : « Notre vue s'apprivoise avec ».
6. *Ce.* Grammaire, *pronom démonstrat.*
7. *A la continue.* Lex.
8. *Au guet* Lex.
9. *Brûlot.* Bâtiment chargé de matières combustibles destinées à mettre le feu à d'autres.
10. *De par.* Lex.

Fable XI. — La grenouille et le rat[1].

Tel, comme dit Merlin[2], cuide[3] engeigner[4] autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris,
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni[5] le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
« Venez me voir chez moi : je vous ferai festin. »
Messire[6] rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point, sans plus, tenait le galant[7] empêché[8] :
Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés[9], notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens[10], contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée[11] ;
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande[12] le croque.

1. Ésope, 298.
2. *Merlin*. L'enchanteur des *Romans de la Table-ronde*. Au xvie s., on imprima sous son nom un volume de prophéties.
3. *Cuide*. Lex.
4. *Engeigner*. Lex.
5. *Ni*. V. Grammaire, *négation*.
6. *Messire*. Lex.
7. *Galant*. Lex.
8. *Empêché*. Lex.
9. *Entrés*. Gram., *participe absolu*.
10. *Gens*. Lex.
11. *Gorge-chaude*, *curée*. Lex.
12. *Galande*. Lex.

Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :
Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut : tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie [1],
Ayant de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie [2]
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

Fable XII. — **Tribut envoyé par les animaux à Alexandre** [3].

Une fable avait cours parmi [4] l'antiquité,
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité ;
Voici la fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre [5],
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre [6],
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux ;
La déesse aux cent bouches [7], dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige [8]

1. *Au cœur joie.* Nous disons : s'en donner à cœur joie.
2. *Ourdie.* Lex.
3. Tiré de récits en latin, par Gilbert Cousin (XVIe s.).
4. *Parmi.* Lex.
5. Alexandre le Grand.
6. *S'allât rendre.* V. Gram., *place du pron. rég.*
7. *La déesse aux cent bouches.* La Renommée.
8. *Lige.* Lex.

De son seul appétit [1], crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage [2] et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui [3] fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner ? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui possédait dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme [4] il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent,
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion ; cela ne leur plut point.
« Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il ; et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait [5] à part ;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que [6] d'en porter chacun un quart;
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat. »
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère [7] et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré

1. *Appétit*. Lex.
2. *Hommage*. Lex.
3. *Ce que l'on voulait qui fût dit*. V. Grammaire, *pron. relat.*
4. *Comme*. Lex.
5. *Fait*. Lex.
6. *Que d'en porter*. « Obligez-moi de me faire une grâce, qui est d'en porter... » ; c'est le *que* des propositions consécutives (une grâce telle que).
7. *Chère*. Lex.

Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré[1],
Où maint mouton cherchait sa vie :
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
« Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire[2]. »
On déballe; et d'abord[3] le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie :
« Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnoie
Ont produites! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît[4] m'en appartient. » Il prit tout là-dessus;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers[5] confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison[6].
Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit : « Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires[7]. »

Fable XIII. — **Le cheval s'étant voulu venger du cerf**[8].

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes[9].
Lorsque le genre humain de gland se contentait,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait[10] :
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,

1. *Diapré*. Nuancé de vives couleurs.
2. *Avoir affaire*. Avoir besoin.
3. *D'abord*. Lex.
4. *Le croît*. Se dit de l'accroissement du troupeau.
5. *Sommiers*. Bêtes de somme.
6. *N'en eurent point de raison*. N'en obtinrent pas satisfaction.
7. Regnier finit par ce proverbe sa 12e *satire*.
8. Ésope, 175. — Horace, *Épîtres*, l. Ier, ép. 10, v. 34 et s.
9. Ce n'est pas de tout temps que les chevaux servent aux hommes.
10. *Aux forêts habitait*. Lex. A, et Grammaire, *accord du verbe*.

Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,
Tant de chaises[1], tant de carrosses;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse;
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie;
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant: « Je suis à vous[2];
Adieu : je m'en retourne en mon séjour sauvage.
— Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel est votre usage[3].
Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière. »
Hélas! que sert la bonne chère[4]
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie;
Mais il n'était plus temps; déjà son écurie
Etait prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage[5], s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui[6] les autres ne sont rien[7].

1. *Chaises.* Voitures légères.
2. *Je suis à vous.* Autrement dit, *serviteur.*
3. *Quel est votre usage.* Quel parti on peut tirer de vous.
4. *Chère.* Lex.
5. *Sage.* Grammaire, *ellipse du verbe.*
6. *Sans qui.* Grammaire, *pronom relatif.*
7. Cf. *Le loup et le chien,* I, 5.

Fable XIV. — Le renard et le buste [1].

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre [2].
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens ; et quand il s'aperçoit
Que leur fait [3] n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il ; mais de cervelle point [4]. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

Fables XV et XVI [5]. — Le loup, la chèvre et le chevreau [6].

Le loup, la mère et l'enfant [7].

La bique, allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
« Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir, que [8] l'on ne vous die [9],
Pour enseigne [10] et mot du guet :
« Foin [11] du loup et de sa race ! »
Comme elle disait ces mots,
Le loup de fortune [12] passe ;

1. Ésope, 47. — Phèdre, I, 7.
2. *Idolâtre*. Ici, crédule et qui se laisse prendre aux apparences. — *Impose*. Lex.
3. *Fait*. Lex.
4. Le trait d'Ésope est piquant, en raison du jeu de mots (*képhalé*, tête, *egképhalos*, ce qui est dans la tête : cervelle). Mais à cette épigramme un peu générale, La Fontaine (à la suite de Phèdre) substitue une satire sociale très précise et ouvre le chemin à La Bruyère (v. *des Grands*).
5. Ces fables ont été réunies par La Fontaine.
6. Cf. Marie de France, f. 90.
7. Ésope, 275.
8. *Que*. Lex.
9. *Die*. Lex.
10. *Enseigne*. Lex.
11. *Foin*. Lex.
12. *De fortune*. Lex., *de*.

Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix papelarde [1],
Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup! »
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
« Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point »,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi [2].
Où serait le biquet, s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que de fortune
Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt ; voici l'histoire.

Un villageois avait à l'écart son logis ;
Messer [3] loup attendait chape-chute [4] à la porte ;
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende [5].
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer :
Il entend un enfant crier.
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture [6],

1. *Papelarde*. Lex. — *Foin*. Lex.
2. *Soi*. Grammaire, *pron. person*.
3. *Messer*. Lex.
4. *Chape-chute*. Lex.
5. *Provende*. Lex.
6. *Géniture*. Lex.

Lui dit : « Ne criez point ; s'il vient, nous le tuerons.
— Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette ! »
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières[1]
L'ajustent[2] de toutes manières.
« Que veniez-vous chercher en ce lieu ? » lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
« Merci[3] de moi ! lui dit la mère ;
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ? »
On assomma la pauvre bête.
Un manant[4] lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mère tenchent chen fieux qui crie[5] ».

Fable XVII. — Parole de Socrate[6].

Socrate[7] un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
« Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine ! »

1. *Fourches-fières.* Lex.
2. *L'ajustent.* L'arrangent. (D'autres expliquent le *visent.*) — Toute cette fin est de l'invention du poète.
3. *Merci.* Lex.
4. *Manant.* Lex.
5. Beau sire loup, n'écoutez pas mère tançant son fils qui crie. — La vraie graphie du moyen âge serait : *Biaus chire Leus* (l's de *leus* est celle du cas sujet singulier), n'escoutez mie Mère tenchent chen fieu (sans s, cas régime) qui crie.
6. Phèdre, III, 9.
7. *Socrate.* C'est le père de la philosophie grecque (ve s. avant J.-C.), le maître de Platon. Il fut condamné à boire la ciguë.

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fol qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose [1].



LE VIEILLARD ET SES ENFANTS
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

Fable XVIII. – **Le vieillard et ses enfants** [2].

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie [3].
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs [4], et non point par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire [5] ;

1. Cf. *Les deux amis*, l. VIII, 11.
2. Ésope, 103.
3. *L'esclave de Phrygie*. Ésope.
4. *Peindre nos mœurs*. Le mot est à retenir. Il y a dans La Fontaine plusieurs hommes : un simple fabuliste, un peintre de la nature, un peintre de l'homme et en particulier de l'homme de son temps.
5. *Gloire*. Phèdre se vante *d'avoir fait une grand route du simple sentier d'Ésope* (III, *Prologue*) ; La Fontaine est plus modeste.

Pour moi, de tels pensers [1] me seraient malséants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tàcha d'unir tous ses enfants.
Un vieillard prêt [2] d'aller où la mort l'appelait :
« Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards [3] liés ensemble ;
Je vous expliquerai [4] le nœud qui les assemble. »
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : « Je le donne [5] aux plus forts. »
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps : le faisceau résista ;
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata [6].
« Faibles gens! dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde ;
Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours :
« Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt ; et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit [7], un voisin fait procès.
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants [8],
Dans la succession entrent en même temps.

1. *Pensers.* Lex.

2. *Prêt.* Lex.

3. *Dards.* Ici d simples bâtons.

4. *Je vous expliquerai.* Je déferai (du lat. *explicare*, déplier).

5. *Je le donne.* Je le donne à faire, (*le* = cela).

6. *S'éclata.* Grammaire, *forme des verbes.* — V. aussi *négation.*

7. *Un créancier saisit.* La *saisie* est une prise de possession, au nom de la justice, des biens d'un débiteur pour garantir au créancier son dû.

8. *Les consultants.* Ceux qui donnent des consultations, les avocats.

On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut [1].
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder [2], l'autre n'en veut rien faire
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter [3] de ces dards unis et pris [4] à part.

Fable XIX. — L'oracle et l'impie [5].

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait [6] quelque peu le fagot,
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire [7],
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ? »
Il tenait un moineau, dit-on,
Prêt [8] d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :
« Mort ou vif, lui dit-il, montre-moi ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau [9] ;

1. *Un défaut.* Un défaut de forme (terme de pratique).
2. *S'accommoder.* Entrer en arrangement.
3. *Profiter.* Faire leur profit de la leçon. C'est là, comme le dit La Fontaine, une *histoire*, plutôt qu'une *fable*, mais une histoire très poétique et d'une réelle grandeur.
4. Grammaire. *construction participiale.*
5. Esope, 55.
6. *Sentir le fagot*, c'est courir risque d'être brûlé comme hérétique. — Remarquez le brusque changement de ton.
7. *Par bénéfice d'inventaire.* Sous condition, en faisant toutes ses réserves. — Le bénéfice d'inventaire est l'avantage qu'on se réserve de n'accepter une succession que si le passif (les dettes) ne dépasse pas l'actif (l'avoir).
8. *Prêt.* Lex.
9. *Panneau.* Lex

Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même [1]. »

Fable XX. — L'avare qui a perdu son trésor [2].

L'usage seulement fait la possession [3].
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre [4] somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène [5] là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait,
Pour jouir de son bien, une seconde vie;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit [6]
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chèvance [7] à lui-même sacrée [8].
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court [9] à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare, un beau jour, ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux [10] pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.

1. Apollon est, d'après Homère, le dieu « qui lance au loin ses traits ».
2. Ésope, 412.
3. *La possession*. On ne possède vraiment que les biens dont on use.
4. Grammaire, *ellipse de la préposition*.
5. Diogène, le cynique grec, du ve s., si pauvre qu'il n'avait pour abri qu'un tonneau, est aussi riche qu'un autre aux enfers (*là-bas*).
6. *Déduit*. Bex.
7. *Chevance*. Bex.
8. *Sacrée* Inviolable, intangible.
9. « Prendre de court, c'est surprendre... Il eût fallu saisir un intervalle bien court pour le surprendre, ne songeant pas, etc. » (Aubertin.)
10. *Aux pleurs*. Dans les pleurs. V. *Lexique*, A.

« C'est mon trésor que l'on m'a pris.
— Votre trésor? où pris? — Tout joignant cette pierre.
— Eh! sommes-nous en temps de guerre,
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet [1],
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure, bons dieux! ne tient-il [2] qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent:
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant. »

Fable XXI. — **L'œil du maître** [3].

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord [4] averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas:
Je vous enseignerai les pâtis [5] les plus gras;
Ce service vous peut [6] quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les bœufs, à toutes fins [7], promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un, d'aventure [8],
N'aperçut ni cors [9] ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable

1. *Cabinet.* Armoire.
2. *Ne tient-il.* Est-ce aussi simple que cela? — V. Grammaire, *pron. démonstrat.*
3. Phèdre, II, 8.
4. *D'abord.* Lex.
5. *Les pâtis.* Les pâturages.
6. *Vous peut* Grammaire, *place du pronom régime.*
7. *A toutes fins.* On dit d'ordinaire (au singulier) *à toute fin.* Ici, quoi qu'il pût advenir.
8. *D'aventure.* Lex., *de.*
9. *Cors.* Lex.— *Ramure,* ensemble du bois d'un cerf.

Que, chacun retournant au travail de Cérès [1],
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant [2] lui dit : « Cela va bien :
Mais quoi? l'homme aux cent yeux [3] n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
« Qu'est ceci ? dit-il à son monde.
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers ;
Cette litière est vieille : allez vite aux greniers ;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers? »
En regardant à tout il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes [4] ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit [5] d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
« Il n'est pour voir que l'œil du maître. »
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant [6].

Fable XXII. — L'alouette et ses petits, avec le maître d'un champ [7].

Ne t'attends [8] qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.
Voici comme [9] Ésope le mit
En crédit.

1. *Cérès*. Déesse de l'agriculture.
2. *Ruminant*. Au sens figuré, réfléchissant.
3. *L'homme aux cent yeux*. Expression de Phèdre. — Dans la mythologie, c'est Argus, l'espion au service de Junon.
4. *Ses larmes*. Le cerf passait pour pleurer, quand il était forcé.
5. *S'éjouit*. Se réjouit.
6. L'amour produit sur l'intelligence deux effets opposés : il l'avive ou il l'aveugle.
7. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, II, 29.
8. *Ne t'attends*. Lex.
9. *Comme*. Lex. — *Ésope*. Nous ne connaissons la fable d'Ésope que par la traduction d'Aulu-Gelle.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés, quand ils sont en herbe :
C'est-à-dire environ [1] le temps
Que [2] tout aime et que tout pullule [3] dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux [4] champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte; le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée [5]
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins [6] divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire [7] sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque [8] son fils, comme [9] il viendra, dit-elle,
Écoutez bien ; selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que [10] chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;

1. *Environ*. Lex.
2. *Que*. Grammaire, *pronom relatif*.
3. *Pullule*. Se multiplie abondamment.
4. *Aux*. Lex., *A*.
5. *Nitée*. Lex.
6. *Soins*. Lex.
7. *Et faire*. Grammaire, *ellipse de la préposition*.
8. *Avecque*. Lex.
9. *Comme*. Lex.
10. *Que*. Lex.

Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor [1], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout
Nos amis ont grand tort, et tort [2] qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure...
— Non, mes enfants ; dormez en paix :
Ne bougeons [3] de notre demeure. »
L'alouette eut raison ; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre [4] à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille [5]
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants. »
Et les petits, en même temps,
Voletants [6], se culebutants [7],
Délogèrent tous sans trompette [8].

1. *A l'essor*. Ayant pris son essor.— Ce tour, comme celui qu'on a vu plus haut : *les blés d'alentour mûrs,* semble calqué sur la *construction participiale absolue* (Grammaire).

2. *Tort*. Grammaire, *ellipse du verbe*

3. *Ne bougeons*. Grammaire, *negation*.

4. *Attendre à*. Lex.

5. *Famille*. Lex.

6 *Voletants*. Grammaire, *participe présent*.

7. *Culebutants*. Aujourd'hui, on écrit *culbuter*.

8. C'est une de ces belles fables par lesquelles La Fontaine se plait à commencer et à finir chaque livre.



FAC-SIMILÉ DU FRONTISPICE DE L'ÉDITION IMPRIMÉE PAR LES ELZÉVIRS
(*Bibl. nat.*)



LE BUCHERON ET MERCURE
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

LIVRE V

FABLE I. — Le bûcheron et Mercure [1].

A M. L. C. D. B. [2].

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux [3],
Et des vains ornements l'effort ambitieux [4],
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits [5] délicats :

1. Ésope, 308. — Rabelais, nouveau prologue du L. IV.
2. *A M. le chevalier de Bouillon*. C'était un des libertins qui fréquentaient les Vendôme, au Temple.
3. *Curieux*. Du lat. *curiosus*, au sens de : qui a un excès de soin, trop de recherche.
4. *Ambitieux*. Cf. « Les ornements ambitieux », dont parle Horace, *Art poét*.
5. *Traits*. Cf. la Préface : « Je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles (les fables) par *quelques traits* qui en relevassent le goût ». Ce sont des traits de sentiment ou de peinture physique.

Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but[1] qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque[2] l'envie,
Deux pivots sur qui[3] roule aujourd'hui notre vie :
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants[4],
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui[5]
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre :
Il n'avait pas des outils à revendre ;
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
« O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être[6] encore un coup de toi. »

1. *Principal but.* La morale. — On disait, *donner*, *frapper*, ou même *tomber* au but.
2. *Avecque.* Lex.
3. *Sur qui.* Grammaire, *pronom relatif.*
4. *Ravissants.* Grammaire, *participe présent.*
5. *Celui.* Mercure, le messager des dieux.
6. *L'être.* La vie. — Rabelais donne une vivacité et une force

Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. « Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras[1]-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »
Lors [2] une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien [3]. »
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse; enfin une de bois :
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois ;
Je suis content si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
— En ce cas-là je les prendrai, » dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée [4] ;
Et boquillons [5] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : « La voilà ! »
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

extrêmes aux plaintes de son villageois : « Ma coingnée, Jupiter, ma coingnée, ma coingnée ! rien plus, ô Jupiter, que ma coingnée, ou deniers pour en acheter une aultre Hélas! ma pauvre coingnée. »

1. *Connaîtras.* Lex.

2. *Lors.* Lex.

3. *Je n'y demande rien.* Je n'y prétends nullement. — Dans Rabelais, Mercure jette aux pieds du paysan les trois cognées à la fois; celui-ci les examine toutes, et ne revendique que la sienne.

4. *Dispersée.* Divulguée, répandue. — Rabelais, après avoir énuméré, avec une verve copieuse, tout ce que le villageois se procure avec le prix des deux précieuses cognées, nous dit l'étonnement, l'envie de ses voisins : « Adoncques tous perdirent leurs coingnées. Au diable l'un à qui demoura coingnée. Il n'estoit filz de bonne mère qui ne perdit sa coingnée. Plus n'estoit abbatus plus n'estoit fendu boys ou pays en ce défault de coingnée. » La Fontaine sait garder le milieu entre la sécheresse d'Esope et l'extrême abondance de Rabelais.

5. *Boquillons.* Bûcherons (cf. *bosquets*).

Fable II — Le pot de terre et le pot de fer[1].

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage[2]
De garder le coin du feu ;
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris[3] serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
« Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
— Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure[4],
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin-clopant[5] comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet[6] qu'ils treuvent[7].
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque[8] nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots[9].

1. Ésope, 422.
2. *Que sage*. Ce que fait le sage. Grammaire, *pronom relatif*.
3. *Débris*. Lex.
4. *D'aventure*. Par hasard. Lex., *de*.
5. *Clopin-clopant*. *Cloper* signifie boiter
6. *Hoquet*. Secousse, choc.
7. *Treuvent* Lex.
8. *Avecque*. Lex.
9. Dans Ésope, les pots sont charriés par un fleuve; et toute la fable tient dans une phrase du Pot de terre qui prie le Pot d'ai-

Fable III. — Le petit poisson et le pêcheur[1].

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il[2] n'est pas trop certain.

Un carpeau qui n'était encore que fretin[3],
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère[4] et de festin :
Mettons-le[5] en notre gibecière. »
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
« Que ferez-vous de moi? Je ne saurais[6] fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan[7] m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher[8]
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat; quel plat? croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille? eh bien! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce[9] dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

rain de nager à distance. L'action, chez La Fontaine, a plus de valeur dramatique, et la morale en est plus frappante.

1. Esope, 28.

2. *Il.* Grammaire, *pron. démonstrat.*

3. *Frétin.* Morceau de rien (proprement : menu débris, du lat. *frangere*).

4. *Chère.* Lex.

5. *Le.* Ce pronom s'élide. Versification.

6. *Saurais.* Lex.

7. *Partisan.* Celui qui prenait à ferme certains impôts, moyennant une *part* qu'il se réservait.

8. *Chercher.* Sur ces rimes, v. *Versificat.*

9. *Ce.* Grammaire, *pron. démonstrat.*

Fable IV. — Les oreilles du lièvre[1].

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux aussitôt délogèrent;
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur[2]
N'allât interpréter à[3] cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin grillon, dit-il; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi;
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. » Le grillon repartit :
« Cornes, cela? Vous me prenez pour cruche;
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes[4].
J'aurai beau protester; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons[5] ».

Fable V. — Le renard ayant la queue coupée[6].

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc[7], car pour gage il y laissa sa queue;

1. Faërne.
2. *Inquisiteur*. Celui qui se livre à des enquêtes.
3. *A*. Lex.
4. *Licornes*. Animal fabuleux, à corps de cheval et tête de cerf, armé d'une corne aiguë.
5. *Petites-Maisons*. Hôpital d'aliénés, situé dans le voisinage de Saint-Germain-des-Prés.
6. Ésope, 46.
7. *Franc*. Indemne.

S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va [1] balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe ;
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra [2]. »
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

Fable VI. — **La vieille et les deux servantes** [3].

Il était une vieille ayant deux chambrières [4] :
Elles filaient si bien que les sœurs filandières [5]
Ne faisaient que brouiller au prix [6] de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Téthys [7] chassait Phébus aux crins dorés,
Tourets [8] entraient en jeu, fuseaux étaient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez [9] ;
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point [10] nommé chantait;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit [11],

1. *Va*. Lex.
2. Le mot d'Ésope est moins piquant : « Si ce n'était pas ton intérêt, tu ne nous donnerais pas ce conseil. »
3. Ésope, 110.
4. *Chambrières*. Filles de chambre, servantes.
5. *Filandières*. Les trois Parques qui filent, dévident et coupent le fil de nos jours
6. *Au prix*. Lex.
7. *Téthys*. Épouse d'Océanos, qu'il ne faut pas confondre avec Thétis, mère d'Achille.
8. *Tourets*. Rouets à filer.
9. *Vous en aurez*. On vous en donnera (de l'ouvrage). Au lieu de cette peinture animée, Ésope n'a qu'un trait languissant : « Une veuve, *amie du travail*, avait des servantes qu'elle réveillait, etc. »
10. *Point*. Lex.
11. *Appétit*. Lex.

Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras;
Et toutes deux, très mal contentes,
Disaient entre leurs dents : « Maudit coq, tu mourras! »
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée[1]:
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché[2]:
Notre couple, au contraire, à peine était couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin[3] par toute sa demeure.
C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla[4].

Fable VII. — Le satyre et le passant[5].

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre[6] et ses enfants
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux[7] dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit ;
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet[8] on le convie,
Il n'était pas attendu.

1. *Grippée*. Lex.
2. *Leur marché*. Leur compte.
3. *Lutin*. Petit démon malicieux qui passait pour tourmenter les gens. — *Par*, Lex.
4. *De Charybde en Scylla*. Deux gouffres du détroit de Sicile.
5. Ésope, 64.
6. *Satyre*. Demi-dieu des bois, aux pieds de bouc.
7. *Aux*. Lex., A.
8. *Brouet*. Aliment liquide.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre [1] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
« Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage :
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid [2] ! »

Fable VIII. — **Le cheval et le loup** [3].

Un certain loup, dans la saison
Que [4] les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie [5],
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
« Bonne chasse, dit-il, qui [6] l'aurait à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc [7],
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés ;
Se dit écolier d'Hippocrate [8] ;

1. *Semondre.* Lex.
2. On aime mieux cette morale que celle de *La chauve-souris* (II, 5); mais il faut avouer que les circonstances ne la comportent guère.
3. Ésope, 334.
4. *Que.* V. Grammaire, *pronom relatif.*
5. *Ont l'herbe rajeunie.* V. Grammaire, *participe séparé.*
6. *Qui l'aurait.* V. Grammaire. *pronom relatif.*
7. *Hoc.* Le *hoc* est un jeu où certaines cartes sont assurées de faire la levée. D'où, ici, au figuré, *tu me donnerais beau jeu.*
8. *Hippocrate.* V. p. 162, n. 6.

Qu'il connaît [1] les vertus et les propriétés
De tous les simples [2] de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom [3] coursier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui loup, gratis, le guérirait ;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi, sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine.
« J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume [4] sous le pied.
— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux [5].
J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie. »
Mon galant [6] ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer [7] son malade.
L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules [8] et les dents.

« C'est bien fait, dit le loup en soi-même [9] fort triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste [10],
Et ne fus jamais que boucher. »

Fable IX. — **Le laboureur et ses enfants** [11].

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins [12].

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

1. *Qu'il connaît.* Grammaire, *Figures de construction.*
2. *Les simples.* Plantes médicinales.
3. *Dom.* Lex.
4. *Apostume.* Ou *apostème*, tumeur purulente.
5. *Susceptible.* Il n'est point de partie du corps plus délicate.
6. *Galant.* Lex.
7. *Happer* Lex.
8. *Les mandibules.* La mâchoire.
9. *En soi-même.* V. Grammaire. *Pronom.*
10. *Arboriste*, qui a disparu devant *herboriste* : celui qui connaît les vertus médicinales des plantes.
11. Ésope, 98.
12. *Le fonds.* Le capital dont le revenu est le plus assuré, et qui

« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage



LE LABOUREUR ET SES ENFANTS
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût[1] ;
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

rapporte le plus sûrement : le travail n'est jamais stérile.

1. *Oût.* Lex.

Fable X. — **La montagne qui accouche**[1].

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable [2],
Je me figure un auteur
Qui dit : « Je chanterai la guerre
Que firent les Titans [3] au maître du tonnerre. »
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent?
Du vent [4].

Fable XI. — **La fortune et le jeune enfant**[5].

Sur le bord d'un puits très profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux [6] écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : « Mon mignon, je vous sauve la vie ;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;

1. Phèdre, IV, 22.
2. *Véritable.* La Fontaine ne se lasse pas de le redire : la fable, fiction par l'enveloppe, est vérité par l'idée qu'elle exprime.
3. *Les Titans.* Les douze Titans voulurent détrôner Zeus, qui les foudroya.
4. Horace, Lucien et d'autres avaient déjà appliqué le proverbe de la Montagne en travail aux écrivains qui promettent plus qu'ils ne tiennent.
5. Ésope, 316.
6. *Aux.* Lex., A.

Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faisons de tous écots [1] ;
Elle est prise à garant [2] de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort,
Bref, la Fortune a toujours tort.

Fable XII. — Les médecins [3].

Le médecin Tant-pis allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutînt que le gisant [4] irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure [5],
Leur malade paya le tribut à Nature [6],
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : « Il est mort ; je l'avais bien prévu.
— S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie [7]. »

Fable XIII. — La poule aux œufs d'or [8].

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.

1. *Nous la faisons de tous écots.* Elle est censée contribuer à toutes les parties.
2. *Prise à garant.* Elle est rendue responsable.
3. Ésope, 169.
4. *Le gisant.* Grammaire, *participe pris substantivement.*
5. *Pour la cure.* Pour les soins à donner.
6. *A Nature.* V. Gram., *article.*
7. C'est une piquante épigramme, une petite satire, plutôt qu'une fable. La Fontaine ne veut pas être en reste avec Molière.
8. Ésope 343.

Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches [1] !
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !

Fable XIV. — **L'âne portant des reliques [2].**

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait :
Dans ce penser [3] il se carrait [4],
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
« Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui [5] cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue [6].

Fable XV. — **Le cerf et la vigne [7].**

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats [8],
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute [9] :

1. *Chiches*. Ou plutôt *cupides* ; car, sous le nom *d'avarice*, c'est à l'avidité, que le poète s'attaque ici.
2. Ésope, 324 b.
3. *Penser*. Lex.
4. *Il se carrait*. Lex.
5. *A qui*. V. Grammaire, *pronom relatif*, et remarquer la liberté de la construction.
6. Le *Jardinier et l'âne* de Boursault (dans la comédie d'*Ésope à la cour*) nous montre un âne qu'on suit quand il porte des fleurs, qu'on fuit quand il porte du fumier.
7. Ésope, 127. -- Haudent, 48.
8. *Climats*. En Italie, par exemple, où on la fait grimper aux arbres.
9. *En faute*. Se dit des chiens qui prennent le change ou perdent la voie.

Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice [1] : ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
« J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée [2] : il lui fut inutile
De pleurer [3] aux [4] veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

Fable XVI. — Le serpent et la lime [5].

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger,
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
« Pauvre ignorant! et que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle ;
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole [6],
Tu te romprais toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages [7] ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

1. *Broute sa bienfaitrice*. Cf. pour la sensibilité ce trait de Haudent : *Elle a brouté à bonnes dents les feuilles qui l'avaient couverte.*
2. *Curée*. Lex.
3. *De pleurer*. V. p. 198, note 4.
4. *Aux veneurs*. V. Lex., *A*.
5. Ésope, 86 (*Le Chat*). — Phèdre, IV, 8, *la Vipère et la lime*.
6. *Obole*. Lex.
7. Dans *le Chat* d'Ésope, la fable s'applique en général aux mauvaises langues qui se blessent elles-mêmes en voulant nuire à autrui. La Fontaine lui donne une application toute littéraire.

Fable XVII. — **Le lièvre et la perdrix** [1].

Il ne se [2] faut jamais moquer des misérables [3] :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce [4] semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile ;
Il s'enfuit dans son fort [5], met les chiens en défaut [6],
Sans même en excepter Brifaut [7].
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits [8] sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille et lui dit :
« Tu te vantais d'être si vite !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment [9] qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront [10] garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour [11] aux serres cruelles.

1. Phèdre, I, 9.
2. *Il ne se faut.* Grammaire, *place du pron. régime.*
3. *Des misérables.* Des malheureux.
4. *Ce.* Grammaire, *pron. démonstrat.*
5. *Fort.* Lex.
6. *En défaut.* Cf. *en faute*, p. 215, note 9.
7. *Brifaut.* Nom de chien, (du v. mot *brifer*, dévorer). Plus loin, *Miraut, Rustaut*, sont aussi des chiens.
8. *Esprits.* Lex.
9. *Au moment que.* Grammaire, *pronom relatif.*
10. *Sauront.* Lex.
11. *Autour.* Oiseau de proie, qui ressemble au milan.

Fable XVIII. — L'aigle et le hibou[1].

L'aigle et lè chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou[2]
« Connaissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve[3].
— Non, dit l'aigle. — Tant pis, reprit le triste oiseau[4];
Je crains en ce cas pour leur peau:
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi[5]: rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die[6],
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
— Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me[7] les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie. »
Le hibou repartit: « Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur[8] tous leurs compagnons:
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque[9]
N'entre point par votre moyen. »
Il avint[10] qu'au hibou Dieu donna géniture[11];
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
Notre aigle aperçut d'aventure[12],
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure[13]
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,

1. Abstemius, 114.
2. *Prou*. Lex.
3. *L'oiseau de Minerve*. La chouette. — La Fontaine, on le voit, confond ici des oiseaux de nuit différents.
4. *Triste oiseau*. Il dit ailleurs: *Triste oiseau le hibou*.
5. *Qui ni quoi*. Ni qui, ni quoi, c'est-à-dire ni les personnes, ni les choses.
6. *Die*. Lex.
7. *Me les montrez*. Grammaire, place du *pronom*.
8. *Sur*. Lex.
9. *Parque*. La mort. V. page 208, note 5.
10. *Avint*. Lex
11. *Géniture*. Lex.
12. *D'aventure*. Lex., *de*.
13. *Masure*. C'est la cinquième rime semblable. V. *Versification*.

Rechignés, un air triste, une voix de Mégère[1].
« Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
Croquons-les. » Le galant[2] n'en fit pas à demi ;
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait ?

Fable XIX. — **Le lion s'en allant en guerre**[3].

Le lion dans sa tête avait une entreprise ;
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts[4],
Fit avertir les animaux,
Tous furent du dessein[5], chacun selon sa guise[6] :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire[7] ;
L'ours, s'apprêter pour les assauts ;
Le renard, ménager de secrètes pratiques[8] ;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
— Point du tout, dit le roi, je les[9] veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette[10] ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »

1. *Mégère.* Une des trois Furies, qui servaient d'instruments à la vengeance des dieux. V. *Jupiter et les tonnerres.*
2. *Galant.* Lex.
3. Abstemius, 95.
4. *Prévôts.* Magistrats ou officiers chargés d'emplois divers.
5. *Dessein.* Entreprise.
6. *Guise.* Lex.
7. *A son ordinaire.* A sa façon ordinaire.
8. *Pratiques.* Lex.
9. *Je les veux employer.* Gram., place du pronom régime.
10. *Trompette.* V. *Le Lion et l'âne chassant,* II, 19.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

Fable XX. — **L'ours et les deux compagnons**[1].

Deux compagnons, pressés[2] d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours au compte de ces gens :
Le marchand à[3] sa peau devait faire fortune ;
Elle garantirait des froids les plus cuisants ;
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut[4] prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de[5] prix, et se mettent en quête[6],
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre ;
D'intérêts[7] contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent[8],
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut[9], ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau[10] :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie,
Et, de peur de supercherie,

1. Ésope, 311.
2. *Pressés.* Ayant un pressant besoin.
3. *A sa peau.* Lex., *A.*
4. *Dindenaut.* C'est le marchand qui vanta trop ses moutons à Panurge, et dont Panurge se vengea si malicieusement : il lui acheta un mouton, et le jeta à la mer ; tous les autres le suivirent. Cf. Rabelais, liv. IV, ch. 5 à 8.
5. *De prix.* Lex., *de.*
6. *Quête.* Lex.
7. *D'intérêts.* De dommages et intérêts à exiger de l'ours, on ne dit mot.
8. *Tient son vent.* Retient sa respiration.
9. *Ne meut.* Grammaire, *forme du verbe.*
10. *Panneau.* Lex.

Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
« C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent[1]. »
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
« Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre[2].
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on[3] ne l'ait mis par terre. »

Fable XXI. — **L'âne vêtu de la peau du lion**[4].

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Était craint partout à la ronde ;
Et bien qu'animal sans vertu[5],
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe[6] et l'erreur.
Martin[7] fit alors son office :
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage[8] cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

1. *Il sent.* « Qui peint le mieux les effets de la prévention, ou M. de Sottenville repoussant un homme à jeun, en lui disant : « *Retirez-vous, vous puez le vin* (*George Dandin*), ou l'ours qui, s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même : *Otons-nous, car il sent* » ? (Chamfort).

2. *Serre.* Le mot est dit sans doute par plaisanterie.

3. *Que.* Lex.

4. Esope, 336, 333.

5. *Vertu.* Courage (sens propre du lat *virtus*).

6. *Fourbe.* Lex.

7. *Martin.* « Martin-bâton » V. p. 179 note 3.

8. *Équipage.* Lex.



LE PATRE ET LE LION
Gravure de l'édition de 1668. (Bibl. nat.)

LIVRE VI

Fables I et II[1]. — Le pâtre et le lion[2]. Le lion et le chasseur[3].

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être[4] ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte[5] il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire[6].

1. Fables réunies par La Fontaine.
2. Ésope, 83.
3. « Gabrias », (dans Nevelet).
4. Ce qu'elles semblent être ? il nous l'a dit lui même : « des badineries » (Préface, p. 72), des « contes d'enfant » (L. II, f. 1).
5. *Feinte*. Lex.
6. Le poète professe ici beaucoup de dédain pour le conte, peut-être regrette-t-il en ce moment d'y avoir trop sacrifié.

C'est par cette raison qu'égayant leur esprit [1]
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue :
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé [2] ;
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous [3] certain Grec [4] renchérit, et se pique
D'une élégance laconique ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers ;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le [5] avec Ésope en un sujet semblable :
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet [6] quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme [7], à peu près, Ésope le raconte :
Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque méconte [8],
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ [9]
Des lacs [10] à prendre loups, soupçonnant cette engeance [11].
« Avant que [12] partir de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande. »
A ces mots, sort de l'antre un lion grand et fort.
Le pâtre se tapit, et dit, à demi-mort :
« Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande :
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,

1. *Égayant leur esprit.* Lui donnant carrière avec plaisir.
2. *Blâmé.* « Mon extrême brièveté a rebuté quelques personnes ». (Phèdre, l. III, f. 10, v. 60.)
3. *Sur.* Lex.
4. *Certain Grec.* « Gabrias », dit La Fontaine. Mais on ne possédait alors qu'une fable unique de Babrios (v. p. 167); on lisait sous ce nom les quatrains d'Ignatius (v. p. 45. n. 3.)
5. *Voyons-le. Le* s'élide. Versification.
6. Le *projet* est l'idée qu'on se propose d'exprimer ; *l'événement*, le fait auquel aboutit la situation
7. *Comme.* Lex.
8. *Méconte.* Pour l'orthographe, v. Lex, *compte.* — Il y a mécompte quand le compte n'y est pas.
9. *Environ.* Lex.
10. *Lacs.* Lex.
11. *Engeance.* Lex.
12. *Avant que* se disait aussi bien que *avant que de.*

Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte. »

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

Un fanfaron [1], amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger : « Enseignez-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que [2] de ce pas je me fasse raison. »
Le berger dit : « C'est vers cette montagne,
En lui payant de [3] tribut un mouton
Par [4] chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos. »
Dans le moment [5] qu'ils tenaient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver [6] :
« O Jupiter, montre-moi quelque asile
S'écria-t-il, qui me puisse sauver ! »

La vraie épreuve de [7] courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

Fable III. — **Phébus et Borée** [8].

Borée [9] et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :

1. *Un fanfaron.* Le paysan de tout à l'heure n'était victime que de sa mauvaise chance : nous avons affaire ici à un faux brave et à un sot : Situation plus piquante, et d'un sens plus instructif.
2. *Que.* Lex.
3. *De.* Lex.
4. *Par.* Lex.
5. *Moment que.* Grammaire, *pronom relatif.*
6. *Esquiver.* Lex.
7. *Épreuve de courage.* Lex., *de*
8. Ésope, 82.
9. *Borée.* Le vent du Nord.

Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris [1]
Rend [2] ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire ;
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
« Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement [3] pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir? — Eh bien, gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules [4]
Du cavalier que nous voyons.
Commencez ; je vous laisse obscurcir mes rayons. »
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage [5]
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête [6], et brise, en son passage,
Maint toit qui n'en peut mais [7], fait périr maint bateau,
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva : le Vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme ;
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée, et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras [8] fait qu'il sue,

1. *Iris*. L'arc-en-ciel.
2. *Rend*. Lex.
3. *L'ébattement*. Ici, la façon dont il se débattra.
4. *Épaules*. Rime d'une longue avec une brève. V. *Versificat.*
5. *A gage*. Lex
6. *Siffle, souffle, tempête*. Comparez à cette vive peinture le trait sec d'Ésope . « Il (le vent) était violent ».
7. *Mais*. Lex.
8. *Balandras*. Long et ample manteau de route.

Le contraint de s'en dépouiller ;
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence [1].

Fable IV. — Jupiter et le métayer [2].

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure [3] en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent ;
Ce ne fut pas sans bien tourner :
L'un alléguait que l'héritage [4]
Était frayant et rude, et l'autre un autre si [5].
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant [6], pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé [7].
Jupiter y consent. Contrat passé ; notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente [8], et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient [9] non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée [10].
Monsieur le receveur [11] fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé ;

1. *Violence*. Grammaire, *article*.
2. Faërne, 98.
3. *Mercure*. V. liv. V, f. 1.
4. *Héritage* se dit encore à la campagne pour un bien-fonds, et *frayant*, pour ce qui occasionne des frais.
5. *Un autre si*. Une autre objection, une autre difficulté. (Grammaire, *source des noms*
6. *Tant*. Telle somme.
7. *Bâillé*. Lex.
8. *Pleut, vente*. Grammaire) *forme des verbes*.
9. *Ne s'en sentaient non plus*. Ne s'en ressentaient pas plus.
10. *Vinée*. Récolte de vin.
11. *Le receveur*. Le métayer

Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux :
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? il recourt au monarque des dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous[1].

Fable V. — **Le cochet, le chat et le souriceau**[2].

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme[3] il conta l'aventure à sa mère :

« J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin, et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude[4] ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont[5] il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée. »
Or, c'était un cochet[6] dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique

1. Comparez pour la morale *le Gland et la citrouille*, (L. IX, f. 4.)
2. Abstemius, 67.
3. *Comme*. Lex.
4. *Inquiétude*. Lex.
5. *Dont*. Grammaire, *pronom relatif*.
6. *Un cochet*. Un jeune coq.

En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté [1], longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats; car [2] il a des oreilles
En figure [3] aux nôtres pareilles.
Je l'allais [4] aborder, quand d'un [5] son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté [6].
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine [7]. »

Fable VI. — Le renard, le singe et les animaux [8].

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée ;
Dans une chartre [9] un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait :

1. *Marqueté*. Marqué de taches.
2. *Car*. Voilà un beau raisonnement. La logique du souriceau achève la peinture de sa naïveté.
3. *Figure*. Lex.
4. *Je l'allais aborder*. Grammaire, *place du pronom régime*.
5. *D'un son*. V. Lexique, *de*.
6. *Porté*. Animé de mauvais sentiments.
7. Cf. *Le Paysan du Danube*. L. XI, 7.
8. Esope, 44.
9. *Une chartre*. Une prison. — *Dragon*, animal fabuleux, avec des ailes, des griffes et une queue de serpent.

Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns [1] trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant,
Et par plaisir la tiare [2] essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage [3].
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : « Je sais, sire, une cache,
Et ne crois [4] pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté. »
Le nouveau roi bâille [5] après la finance [6] ;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piège : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
« Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même? »
Il fut démis [7], et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

Fable VII. — **Le mulet se vantant de sa généalogie [8].**

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment [9]
Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte prouesse :
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela

1. *Aucuns.* Lex.
2. *La tiare.* Coiffure haute de l'Orient ancien.
3. *Hommage.* Lex.
4. *Et ne crois.* Grammaire, *ellipse du pronom.*
5. *Bâille.* Lex.
6. *Finance* Lex.
7 *Il fut démis.* Grammaire, *forme du verbe.*
8 Ésope, 157.
9. *Incessamment.* Lex.

Qu'on le dût [1] mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant [2] un médecin.
Étant devenu vieux [3] on le mit au moulin:
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.
Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

Fable VIII. — **Le vieillard et l'âne** [4].

Un vieillard sur son âne aperçut, en passant,
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison [5] se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant,
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette [6].
L'ennemi vient sur l'entrefaite [7].
« Fuyons, dit alors le vieillard.
— Pourquoi ? répondit le paillard [8] :
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
— Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord [9] le large.
— Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois [10] ?
Sauvez-vous, et me laissez paître [11].
Notre ennemi, c'est notre maître [12] :
Je vous le dis en bon françois. »

1. *Qu'on le dût mettre.* V. Grammaire, *subjonctif.*
2. *Servant.* V. Grammaire, *gérondif.*
3. *Étant devenu vieux.* V. Grammaire, *participe absolu.*
4. Phèdre, I, 15.
5. *Grison.* Lex.
6. Au lieu de cette peinture animée, Phèdre n'a qu'un trait sans vie: « Un vieillard timide faisait paître son âne dans un pré ».
7. *L'entrefaite.* C'est l'intervalle de temps où survient quelque chose. Le pluriel est plus usité.
8. *Paillard.* Lex.
9. *D'abord.* Lex.
10. *Je sois.* V. Grammaire, *subjonctif.*
11. *Me laissez paître.* V. Grammaire, *place du pronom régime.*
12. Notre âne pourrait bien rencontrer un moins bon maître que celui qu'il abandonne ainsi avec tant de désinvolture ; v. *infra*, f. 11.

Fable IX. — **Le cerf se voyant dans l'eau** [1]

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avecque [2] peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyait l'objet [3] se perdre dans les eaux.
« Quelle proportion de mes pieds à ma tête?
Disait-il, en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte
Mes pieds ne me font point d'honneur. »
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir;
Il tâche à [4] se garantir;
Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui [5] ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

Fable X. — **Le lièvre et la tortue** [6].

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt ? êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger.
Ma commère, il vous faut purger

1. Ésope, 128. Phèdre, I, 12.
2. *Avecque*. Lex.
3. *L'objet*. Lex.
4. *Il tâche à*. Lex., *A*.
5. *Ses pieds, de qui*. V. Grammaire, *pronom relatif*.
6. Ésope, 420 et 420 *bis*.

Avec quatre grains d'ellébore [1].
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.



LE LIÈVRE ET LA TORTUE
Gravure de l'édition de 1668. (*Bibl. nat*)

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint [2].
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt [3] d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes [4],
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part ; elle s'évertue ;

1. *Ellébore.* Plante qui a passé pour guérir la folie. *Grain.* Lex.
2. « Qui fixera le but ? qui décernera le prix ? » demande le lièvre d'Ésope (f. 420 *bis*); et l'on choisit pour juge un renard « avisé et sage ». Ces détails semblent inutiles à La Fontaine ; il entend à l'occasion, être plus court qu'Ésope, et surtout mieux choisir.
3. *Prêt.* Lex.
4. Aux calendes *grecques* : ce qui est renvoyer à un temps qui ne viendra jamais).

Elle se hâte avec lenteur [1].
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure [2]. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains ; la tortue arriva la première.
« Hé bien ! lui cria-t-elle, avais-je [3] pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce,
Si vous portiez une maison ? »

Fable XI. — **L'âne et ses maîtres** [4].

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant [5] l'aurore.
« Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché :
Belle nécessité d'interrompre mon somme ! »
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître, et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
« J'ai regret, disait il, à mon premier seigneur :
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien ;
Mais ici point d'aubaine [6], ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. » Il obtint changement de fortune,

1. *Avec lenteur.* « La tortue ne s'arrête pas de courir » (Ésope). La Fontaine, tout à l'heure, abrégeait; ici il développe, et en même temps il corrige de la façon la plus heureuse.

2. Le lièvre grec fait un somme; c'est pousser loin la distraction. Le nôtre est plus fat encore qu'étourdi; le trait de malice de la fin n'en sera que plus plaisant.

3. *Avais-je pas.* Tour vif. — Grammaire. *Négation.*

4. Ésope, 329.

5. *Devant.* Lex.

6. *Aubaine.* Profit inattendu.

Et sur l'état [1] d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. « Quoi donc ? dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire ? [2] »

Le sort avait raison. Tous gens [3] sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente [4] ;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

Fable XII. — **Le soleil et les grenouilles** [5].

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse [6]
Noyait son souci dans les pots.
Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.
« Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
« Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?
Dirent-elles au Sort ; un seul Soleil à peine
Se peut souffrir [7] : une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
« A l'eau du Styx [8]. » Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

1. *L'état.* Ce qui constate l'état des choses, d'où : la liste du personnel. Le mot est ici d'une plaisante emphase.
2. L'âne peut bien se plaindre, a-t-on dit, il tombe toujours de mal en pis. Tombât-il mieux, il se plaindrait sans doute encore ; cf. plus haut *le Vieillard et l'âne.*
3. *Tous gens* Grammaire, *article.*
4. « Comment se fait-il, ô Mécène, que personne ne soit content de son lot...? » Horace; *Satires*, I, 1.
5. Ésope, 77. - Phèdre, I, 6.
6. *Liesse.* Lex.
7. *Se peut souffrir.* Peut être supporté. Grammaire, *pronom.*
8. *Styx.* Fleuve des enfers.

Fable XIII. — Le villageois et le serpent[1].

Ésope conte qu'un manant [2],
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage [3],
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile, rendu [4],
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure ;
Et, sans considérer quel sera le loyer [5]
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme [6] lui revient avecque [7] la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt ;
Puis fait un long repli, puis tâche à [8] faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
« Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire !
Tu mourras [9] ! » A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête ;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte [10], sautillant, cherche à se réunir ;
Mais il ne put y parvenir.
Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui ? c'est là le point [11].
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable [12].

1. Ésope, 96 et suiv. – Phèdre, IV, 18.
2. *Manant*. Lex.
3. *Héritage*. V. p. 226, note 4.
4. *Rendu*. Lex.
5. *Loyer*. Lex.
6. *Ame*. Lex.
7. *Avecque*. Lex.
8. *Tâche à*. Lex., *à*.
9. *Tu mourras*. Dans Ésope (97), le laboureur est mordu ; il meurt en disant : « Je l'ai bien mérité, j'ai eu pitié d'un pervers. »
10. *Insecte* se disait alors de tout animal qui, divisé en parties (*insectum*), continuait de remuer.
11. *Point* Lex.
12. La Fontaine s'en prend surtout ici à l'ingratitude, qu'il avait en horreur. V. *La Forêt et le bûcheron*, et *le Cerf et la vigne*.

Fable XIV. — **Le lion malade et le renard** .

De par [2] le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir [3] à ses vassaux [4]
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très bien écrite,
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison,
« Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour ;
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense [5] :
Grand merci de son passe-port ;
Je le crois bon ; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme [6] l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort. »

Fable XV. — **L'oiseleur, l'autour et l'alouette** [7].

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

1. Ésope, 246. — Horace, *Épîtres*, I, 1, v. 73
2. *De par*. Lex., *par*.
3. *Fut fait savoir*. Grammaire, *forme du verbe*. Tout ce style de chancellerie est piquant.
4. *Vassaux*. Lex.
5. *Nous dispense*. Lex., *dispenser*.
6. *Comme*. Lex.
7. Abstemius, 3.

Un manant [1] au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme [2] brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour [3], planant sur les sillons,
Descend des airs, fond, et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main [4] de l'oiseau,
Elle sent son ongle maline [5].
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets [6] demeure enveloppé :
« Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
Je ne t'ai jamais fait de mal. »
L'oiseleur repartit : « Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage ? »

Fable XVI. — **Le cheval et l'âne** [7].

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir [8] :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois [9],
Et le pauvre baudet si chargé, qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourrait devant [10] qu'être à la ville.
« La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant [11] qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture [12],
Et la peau par-dessus encor.

1. *Manant*. Lex.
2. *Fantôme*. Lex.
3. *Autour*. V. p. 217, note 11.
4. On appelait *main* le pied du perroquet et de quelques oiseaux de fauconnerie.
5. *Ongle*. Lex. *Maline* Lex.
6. *Rets*. Lex.
7. Ésope, 177.
8. *Il se faut l'un l'autre secourir*. Cf. l. VIII, f. 17. — V. Grammaire. place du *pronom*.
9. *Harnois*. Ancienne forme de « harnais ».
10. *Devant que*. Lex.
11. *Tant que* Lex.
12. *La voiture*. Le chargement.

Fable XVII. — Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre [1].

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas
La plupart du temps le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa [2] se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée [3];
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps [4].

Fable XVIII. — Le chartier embourbé [5].

Le phaéton [6] d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton [7] de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier [8] embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste [9] et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :

1. Ésope, 233.
2. *Pensa.* Lex.
3. *Agitée.* Par le plongeon du chien.
4. La Fontaine semble vouloir nous montrer ici, dans toute sa sécheresse, la brièveté ésopique, comme pour nous faire mieux goûter par le rapprochement de la fable suivante comment il sait « égayer », orner son modèle.
5. Ésope, 81. Rabelais y fait allusion, l. IV, ch. 21.
6. *Phaéton.* C'est le fils du Soleil, qui voulut conduire le char paternel et faillit embraser le monde.
7. *Canton.* Lex.
8. *Chartier.* Forme aussi admise alors que *charretier*.
9. *Déteste.* Lex.

« Hercule, lui dit-il, aide-moi : si ton dos
A porté la machine ronde [1],
Ton bras peut me tirer d'ici. »
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement [2] qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic, et me romps [3] ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait [4]? — Oui, dit l'homme.
— Or [5] bien je vas [6] t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
— Je l'ai pris. Qu'est ceci? mon char marche à souhait :
Hercule en soit loué ! » Lors la voix : « Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le Ciel t'aidera [7]. »

Fable XIX. — **Le charlatan** [8].

Le monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs [9] très fertile.
Tantôt l'un en théâtre [10] affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.
Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître [11],

1. *La machine ronde*. Le ciel, de la charge duquel Hercule soulagea temporairement Atlas.
2. *L'achoppement*. Ici l'état de ce qui a *choppé* (fait un faux pas), *l'embarras*.
3. *Me romps*. Grammaire, *place du pronom régime*.
4. *Fait*. Lex., *faire*.
5. *Or*. Lex. — *Lors* (plus bas). Lex.
6. *Je vas*. Lex.
7. Cf. Ésope : « Un bouvier sortait d'un bourg avec sa charrette. Celle-ci versa dans un précipice. Pour avoir du secours, l'homme s'adressa à Héraclès (c'était son dieu préféré). Ce dernier apparut et dit : « Pousse à la pique les bœufs, et tu prieras après, quand tu auras agi ; il ne faut pas prier sans rien faire. » On voit une fois de plus tout ce que notre poète ajoute de couleur, de passion, de vie, à la fable ésopique.
8. Abstemius, 133. Bonaventure Despériers, nouv. 88.
9. *En professeurs*. En adeptes (ceux qui font *profession* de).
10. *En théâtre*. Sur les tréteaux, par exemple les forains.
11. *Maître*. Lex. — *Manant*. Lexique.

Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud :
« Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane[1]. »
Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur.
« J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin[2] d'Arcadie :
J'en voudrais faire un orateur.
— Sire, vous pouvez tout », reprit d'abord[3] notre homme.
On lui donna certaine somme ;
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs[4] :
Sinon, il consentait d'être, en place publique,
Guindé la hart[5] au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller[6] voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu[7],
Un discours pathétique, et dont le formulaire[8]
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : « Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi nous mourrons. »

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants[9] :
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans[10].

1. *La soutane*. Ici, robe de docteur.
2. *Roussin*. Un roussin est un fort cheval. Mais il n'y a pas de chevaux en Arcadie ; le mot ici désigne un âne.
3. *D'abord*. Lex.
4. *Sur les bancs*. A l'université, pour prendre son doctorat.
5. *Guindé la hart au col*. Pendu haut et court.
6. *L'aller voir*. Gramm. place du pronom régime.
7. *Étendu*. Développé.
8. *Le formulaire*. La substance, l'ensemble des formules.
9. *Mangeants*. Pour l'orthographe, v. Grammaire, *participe présent*.
10. Sur trois que nous sommes un doit mourir d'ici dix ans.

Fable XX. — La Discorde[1].

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme[2],
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non[3] son frère.
Avecque[4] Tien-et-mien[5] son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire[6].
Pour la faire[7] trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Courait vite aux débats et prévenait[8] la Paix,
Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvait jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine:
Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'était alors aucun couvent de filles,

1. Origine inconnue
2. *Pour une pomme.* Aux noces de Thétis et Pélée, la Discorde jeta une pomme avec cette inscription : « A la plus belle ». Le Troyen Pâris, choisi pour juge, l'adjugea à Vénus. Junon et Minerve en eurent un grand dépit.
3. *Que-si-que-non.* Nom plaisant du chicaneur. V. Grammaire, *noms.*
4. *Avecque.* Lex.
5. *Tien-et-mien.* Regnier a dit: « Lors du mien et du tien naquirent les disputes. » Sat. 6e, v. 15.
6. La Fontaine, ici, n'est pas le prédécesseur de Rousseau (qui préconisera l'état de nature), mais le simple héritier de la malice des fabliaux.
7. *Pour la faire trouver.* V Grammaire, *ellipse du pronom.*
8. *Prévenait.* Devançait.

On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assinée [1].

Fable XXI. — La jeune veuve [2].

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console :
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole [3];
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien ;
On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit, mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité [4].
L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait : « Attends-moi, je te suis; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure [5]
Une condition meilleure

1. *Assinée.* La Fontaine, avec son esprit gaulois, fait ici d'une pierre deux coups. — Pour *assinée*, Lex.
2. Abstemius, 14.
3. « Ils firent ériger une belle statue au Temps, avec cette inscription : *A celui qui console.* » (Voltaire, *les Deux consolés.*)
4. Ce prologue est plein de finesse et de grâce.
5. *Tout à l'heure.* Lex.

Change en des noces ces transports;
Mais, après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce [1].
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux, les ris [2], la danse,
Ont aussi leur tour à la fin;
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence [3].
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle:
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'aviez promis? » dit-elle [4].

1. *Disgrâce*. Lex.

2. *Ris*. Lex.

3. *Jouvence* est une altération de l'ancien français, *jouvente* (latin *juventa*), jeunesse. « Là sourdait une eau qui avait la propriété de rajeunir ; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Jouvence. » (*Psyché*.)

4. Ce n'est pas une fable, mais comme le dit le poète, une *vérité*, une petite histoire bien réelle. On ne peut peindre d'une touche plus précise et plus fine les métamorphoses du cœur. (La Fontaine reprendra ce sujet dans *la Matrone d'Éphèse*.)

ÉPILOGUE [1]

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va [2] temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets :
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets ;
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché [3] : Damon [4], vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités.
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux [5] me causera !

1. L'*épilogue* était, chez les anciens, le petit discours récité par l'acteur à la fin de la pièce et dans lequel il demandait les applaudissements des spectateurs. Ici, c'est le « montreur » qui prend la parole, non pour se faire valoir, mais pour prendre modestement congé du lecteur.

2. *Il s'en va temps*. Il va être temps.

3. *Psyché*. C'est le roman, dont on va lire plus loin quelques extraits.

4. *Damon*. On ne sait quel est l'ami que le poète désigne ainsi.

5. *Époux*. L'époux de Psyché, c'est l'Amour.

TROISIÈME PARTIE

ENTRE LES DEUX PREMIERS RECUEILS DE FABLES (1669-1678)

Psyché. — Un an après la publication des six premiers livres de fables, le poète donnait *les Amours de Psyché et de Cupidon* (1669).

C'est une œuvre agréable, mais un peu déconcertante. De la fameuse légende antique, au sens si profond, Apulée n'avait su tirer qu'un roman. La Fontaine eût pu, sans doute, en dégager la poésie. Il a préféré en faire un « conte plein de merveilleux à la vérité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfants » (*Préface*). La passion, la naïveté et le sérieux n'y souffrent pas moins, à notre gré, de l'abus du galant que de la plaisanterie.

Le premier livre de Psyché. — Le roman comprend deux livres. Le premier s'ouvre par un morceau célèbre.

I

LES QUATRE AMIS A VERSAILLES

Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse [1], lièrent une espèce de société que j'appellerais académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient en-

1. *Le Parnasse*. Montagne de la Phocide, séjour symbolique des poètes.

semble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autres, comme des abeilles[1] qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni[2] la cabale, n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie du siècle, et faisait un livre, ce qui arrivait rarement.

Polyphile[3] y était le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avaient semblé fort propres pour[4] être contées agréablement. Il y travailla longtemps sans en parler à personne ; enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continuerait, mais comment ils trouvaient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acante ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendrait point interrompre : ils écouteraient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses. Ces passions, qui leur remplissaient le cœur d'une certaine tendresse, se répandaient jusqu'en leurs écrits, et en formaient le principal caractère. Ils penchaient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acante avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri[5]. Des deux

1. *Abeilles*. Pour la comparaison, v. (2e) *Disc. à Mme de la Sablière* 1684).
2. *Ni*. Grammaire, *négation*.
3. *Polyphile*. Pour l'identification de ces personnages, voir p. 42.
4. *Pour*. Lex.
5. *De plus fleuri*. De plus orné, de plus spirituel

autres amis, que j'appellerai Ariste et Gélaste, l'un était sérieux sans être incommode; l'autre était fort gai.

La proposition d'Acante fut approuvée. Ariste dit qu'il y avait de nouveaux établissements à Versailles: il fallait les aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auraient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue: dès le lendemain ils l'exécutèrent. Les jours étaient encore assez longs, et la saison belle: c'était pendant le dernier automne.

Nos quatre amis, étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le dîner, la ménagerie: c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très rares et de pays éloignés.....

Comme nos gens avaient encore du loisir, ils firent un tour à l'orangerie. La beauté et le nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se saurait[1] exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hivers.....

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur dîner se passa à s'entretenir des choses qu'ils avaient vues, et à parler du monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets[2].

Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournèrent au château, virent les dedans, que je ne décrirai point: ce serait une œuvre infinie...

Du château ils passèrent dans les jardins, et prièrent celui qui les conduisait de les laisser dans la grotte jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie; ils avaient fait apporter des sièges. Leur billet venait de si bonne part[3], qu'on leur accorda ce qu'ils demandaient: même, afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouer les eaux.

... Les quatre amis ne voulurent point être mouillés; ils prièrent celui qui leur faisait voir la grotte de réserver ce plaisir pour le bourgeois ou pour l'Allemand, et de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert

1. *Saurait*. Grammaire, *accord du verbe*. — Lex,. *savoir*
2. *Objets*. Lex

3. L'autorisation qu'ils avaient de visiter le château leur venait d'un grand personnage.

de l'eau. Ils furent traités comme ils souhaitaient. Quand leur conducteur les eut quittés, ils s'assirent à l'entour de Polyphile, qui prit son cahier; et, ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença.

Résumé de la première partie de Psyché. — Psyché était si belle que Vénus en fut jalouse. Un oracle fait connaître que la jeune fille deviendra l'épouse d'un monstre. Pour éviter une telle disgrâce, elle quitte ses parents. Un char l'a transportée dans une solitude affreuse : tout à coup, elle se sent enlever dans l'air par le Zéphyr, qui, mollement, la dépose dans un palais superbe. Tous ses sens sont charmés dans ce lieu de délices. La belle y trouve un mari plein d'égards et de tendresse; mais si ce mari a une voix, il demeure pour sa femme absolument invisible. Rien ne manquerait à la satisfaction de Psyché, n'était l'obstination de son époux à n'être jamais vu d'elle. Elle s'ouvre à lui du désir qui l'obsède.

II

PSYCHÉ ET CUPIDON

Nos amants s'entretenaient à leur ordinaire, et la jeune épouse, qui ne songeait qu'aux moyens de voir son mari, ne perdait pas une seule occasion de lui en parler. De discours en autre ils vinrent aux merveilles de ce séjour. Après que la belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontrait, disait-elle, de tous côtés, il se trouva qu'à son compte le principal point y manquait. Son mari ne voyait que trop où elle avait dessein d'en venir; mais, comme entre amants les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquât, et lui demanda ce que ce pouvait être que ce point d'une si grande importance, vu qu'il avait donné ordre aux fées que rien ne manquât. « Je n'ai que faire des fées pour cela, repartit la belle : voulez-vous me rendre tout à fait heureuse ? je vous en enseignerai un moyen bien court : il ne faut... Mais je vous l'ai dit tant de fois inutilement, que je n'oserais plus vous le dire.

— Non, non, reprit le mari, n'appréhendez pas de m'être importune : je veux bien que vous me traitiez comme on fait les dieux [1] ; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une même chose : qui vous a dit que jé ne suis pas de leur naturel ? »

Notre héroïne, encouragée par ces paroles, lui repartit : « Puisque vous me le permettez, jé vous dirai franchement que tous vos palais, tous vos meubles, tous vos jardins, ne sauraient me récompenser [2] d'un moment de votre présence, et vous voulez que j'en sois tout à fait privée : car je ne puis appeler présence un bien où [3] les yeux n'ont aucune part.

— Quoi ! je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mari, et vous ne me touchez pas ?

— Je vous touche, repartit-elle, et sens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un visage, tout cela proportionné comme il faut, et, selon que je m'imagine, assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde ; mais jusqu'à ce que j'en sois assurée, cette présence de corps dont vous me parlez est présence d'esprit pour moi. — Présence d'esprit ! » repartit l'époux. Psyché l'empêcha de continuer, et lui dit en l'interrompant : « Apprenez-moi du moins les raisons qui vous rendent si opiniâtre.

— Je ne vous les dirai pas toutes, reprit l'époux ; mais, afin de vous contenter en quelque façon, examinez la chose en vous-même ; vous serez contrainte de m'avouer qu'il est à propos pour l'un et pour l'autre de demeurer en l'état où nous nous trouvons. Premièrement, tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter, vous vous ennuierez : et comment ne vous ennuieriez-vous pas? les dieux s'ennuient bien ; ils sont contraints de se faire de temps en temps des sujets de désir et d'inquiétude : tant il est vrai que l'entière satisfaction et le dégoût se tiennent la main ! Pour ce qui me touche, je prends un plaisir extrême à vous voir en peine ; d'autant plus que votre imagination ne se forge guère de monstres, j'en-

1. C'est un dieu qui parle, Cupidon ; Psyché l'ignore.

2. *Récompenser*. Lex.

3. *Où*. Grammaire. *pron. adverb.*

tends d'images de ma personne, qui ne soient très agréables. Et pour vous dire une raison plus particulière, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chose en moi de surnaturel. Nécessairement je suis dieu, ou je suis démon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je sois[1] démon, vous me haïrez ; et si je suis dieu, vous cesserez de m'aimer, ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur ; car il s'en faut bien qu'on aime les dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisième, il y a des enchanteurs agréables : je puis être de ceux-là ; et possible[2] suis-je tous les trois ensemble. Ainsi le meilleur pour vous est l'incertitude, et que vous ayez toujours de quoi désirer : c'est un secret dont on ne s'était pas encore avisé. Demeurons-en là, si vous m'en croyez : je sais ce que c'est d'amour[3], et le dois savoir. »

Psyché se paya de ces raisons, ou, si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer.

[Cependant la curiosité et l'ennui continuent de travailler l'esprit de la jeune épousée. Ses deux sœurs viennent lui rendre visite, elles aigrissent son inquiétude. Bientôt Psyché se trouve malheureuse. Nos deux furies lui persuadent que son époux est un méchant, qu'il faut le tuer. Munie d'un poignard et d'une lampe, elle approche en tremblant de l'Amour endormi, et voilà qu'il lui apparaît, pour la première fois, dans sa beauté de jeune dieu. Mais une goutte d'huile brûlante est tombée de la lampe, la douleur le réveille ; la colère, l'indignation, le dépit lui font sentir encore de plus cuisantes brûlures.]

III

LE RIRE ET LES PLEURS

Là finit de Psyché le bonheur et la gloire :
Et là votre plaisir pourrait cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi.

1. *Que je sois.* Gram., *modes.*
2. *Possible.* Lex.
3. *Ce que c'est d'amour.* Latinisme.

« Ne laissez pas de continuer, dit Acante, puisque vous nous l'avez promis : peut-être aurez-vous mieux réussi que vous ne croyez. — Quand cela serait, reprit Polyphile, quelle satisfaction aurez-vous ? Vous verrez souffrir une belle, et en pleurerez, pour peu que j'y contribue. — Eh bien ! repartit Acante, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous ! les héros de l'antiquité pleuraient bien. Que cela ne vous empêche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes, qui ne sont pas moindres que ceux du rire[1] ; je tiens même qu'ils sont plus grands, et crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si[2] tendre et si émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers.

— Et moi, dit Gélaste, que deviendrai-je ? Dieu m'a fait la grâce de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Polyphile les consulterait, et qu'il ne ferait pas tant le pathétique, la chose n'en irait que mieux, vu la manière d'écrire qu'il a choisie[3]. »

Le sentiment de Gélaste fut approuvé. Et Ariste, qui s'était tu jusque-là, dit en se tournant vers Polyphile : « Je voudrais que vous me pussiez attendrir le cœur par le récit des aventures de votre belle ; je lui donnerais des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celui des mouvements du discours qui me plait le plus : je le préfère de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il est bon de s'accommoder à son sujet ; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son génie[4]. C'est pourquoi suivez le conseil que vous a donné Gélaste.

— Il faut bien que je le suive, continua Polyphile : comment ferais-je autrement ? J'ai déjà mêlé malgré moi de la gaieté parmi les endroits les plus sérieux de cette histoire ; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle aussi parmi les plus tristes. C'est un défaut dont je ne me saurais corriger, quelque peine que j'y apporte.

— Défaut pour défaut, dit Gélaste, j'aime beaucoup

1. On sait que Racine aimait aller aux *vêtures*, « pour y pleurer ».
2. *Si*. Lex.
3. *Qu'il a choisie*. V. extrait *Préface*, cité p. 245.
4. « Il a fallu chercher du galant et de la plaisanterie. Quand il ne l'aurait pas fallu, *mon inclination m'y portait.* » Préface de *Psyché*.

mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer, que si l'on me faisait pleurer lorsque je dois rire. C'est pourquoi, encore une fois, continuez comme vous avez commencé.

— Laissons-lui reprendre haleine auparavant, dit Acante : le grand chaud étant passé, rien ne nous empêche de sortir d'ici, et de voir en nous promenant les endroits les plus agréables de ce jardin. Bien que nous les ayons vus plusieurs fois, je ne laisse pas d'en être touché, et crois qu'Ariste et Polyphile le sont aussi. Nous nous assoirons sur l'herbe menue pour écouter Polyphile, et plaindrons les peines et les infortunes de son héroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la présence de ces objets nous remplira l'âme d'une douce mélancolie. Quand le soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal : il en voit bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre. » Acante fut cru, et on se leva.

Au sortir de cet endroit, ils firent cinq ou six cents pas sans rien dire. Gélaste, ennuyé de ce long silence, l'interrompit ; et fronçant un peu son sourcil : « Je vous ai, dit-il, tantôt laissés mettre le plaisir de rire après celui de pleurer : trouverez-vous bon que je vout guérisse de cette erreur ? Vous savez que le rire ess ami de l'homme [1], et le mien particulier ; m'avez-vous cru capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde ? — Hélas ! non, repartit Acante ; car, quand il n'y aurait que le plaisir de contredire, vous le trouvez assez grand pour nous engager en une très longue et très opiniâtre dispute [2]. »

Ces paroles, à quoi [3] Gélaste ne s'attendait point, et qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il en revint aussitôt. « Vous croyez, dit-il, vous sauver par là ; c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, et qui connaissent leur faible, de chercher des fuites ;

1. Mieulx est de riz que de larmes
escripre,
Pource que rire est le propre
de l'homme.
(Rabelais, *Aux lecteurs.*)

2. C est en lisant de telles répliques qu'on se persuade que Gélaste est Chapelle plutôt que Molière. (Hémon.)

3. *A quoi*. Grammaire, *pron. relat.*

mais évitez tant que vous voudrez le combat, si[1] faut-il que vous m'avouiez que votre proposition est absurde, et qu'il vaut mieux rire que pleurer.

— A le prendre en général comme vous faites, poursuivit Ariste, cela est vrai ; mais vous falsifiez notre texte. Nous vous disons seulement que la pitié est celui des mouvements du discours que nous tenons le plus noble, le plus excellent, si vous voulez ; je passe encore outre[2], et le maintiens le plus agréable : voyez la hardiesse de mon paradoxe !

— O dieux immortels ! s'écria Gélaste, y a-t-il des gens assez fous au monde pour soutenir une opinion si extravagante ? Je ne dis pas que Sophocle et Euripide ne me divertissent davantage que[3] quantité de faiseurs de comédies ; mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drôle comme Phormion[4], pour aller pleurer avec la famille du roi Priam ? — Oui, encore un coup, je le quitterai, dit Ariste. — Et vous aimerez mieux, ajouta Gélaste, écouter Sylvandre faisant des plaintes que d'entendre Hylas entretenant agréablement ses bergères ?[5] — C'est un autre point, poursuivit Ariste ; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondrai là-dessus : Sylvandre, après tout, pourrait faire de telles plaintes, que vous les préféreriez vous-même aux bons mots d'Hylas.

— Aux bons mots d'Hylas ! repartit Gélaste : pensez-vous bien à ce que vous dites ? Savez-vous quel homme c'est que l'Hylas de qui nous parlons ? C'est le véritable héros d'Astrée : c'est un homme plus nécessaire dans le roman qu'une douzaine de Céladons[6]. — Avec cela, dit Ariste, s'il y en avait deux, ils vous ennuieraient ; et les autres, en quelque nombre qu'ils soient, ne vous ennuient point. Mais nous ne faisons

1. *Si*. Lex.
2. *Je passe outre*. Je vais plus loin.
3. *Davantage que*. Lex.
4. *Phormion*. Dans la comédie de Térence qui porte ce nom.
5. Hylas est le berger volage qui raille l'amour fidèle de Céladon.
6. Cette boutade rappelle celle du personnage de *Gil Blas*, pour qui le principal acteur d'*Iphigénie*, c'est le vent.

qu'insister l'un et l'autre pour notre avis, sans en apporter d'autre fondement que notre avis même. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ni de découvrir qui a tort ou qui a raison.

— Cela me fait souvenir, dit Acante, de certaines gens dont les disputes se passent entières[1] à nier et à soutenir, et point d'autre preuve. Vous en allez voir une pareille, si vous ne vous y prenez d'autre sorte.

— C'est à quoi il faut remédier, dit Ariste ; cette matière en vaut bien la peine, et nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'être examinées. Mais, comme elles mériteraient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, et qu'après nous réduisions la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Polyphile, afin de ne pas sortir entièrement du sujet pour lequel nous nous rencontrons ici. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gélaste est l'agresseur, il serait juste que ce fût lui. Néanmoins je commencerai, s'il le veut.

— Non, non, dit Gélaste, je ne veux point qu'on m'accorde de privilège : vous n'êtes pas assez fort pour donner de l'avantage à votre ennemi. Je vous soutiens donc que, les choses étant égales, la plus saine partie du monde préférera toujours la comédie à la tragédie. Que dis-je, la plus saine partie du monde ? mais tout le monde. Je vous demande où le goût universel d'aujourd'hui se porte. La cour, les dames, les cavaliers, les savants, le peuple, tout demande la comédie, point de plaisir, que la comédie. Aussi voyons-nous qu'on se sert indifféremment de ce mot de comédie pour qualifier tous les divertissements du théâtre. On n'a jamais dit : Les tragédiens, ni : Allons à la tragédie.

— Vous en savez mieux que moi la véritable raison, dit Ariste, et que cela vient du mot de bourgade, en grec[2]. Comme cette érudition serait longue, et qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part, et m'arrêterai seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de comédie est pris abusivement pour toutes les espè-

1. *Entières*. Lex.

2. *En grec*. De *cómos*, cortège joyeux.

ces du dramatique, la comédie est préférable à la tragédie : n'est-ce pas là bien conclure? Cela fait voir seulement que la comédie est plus commune ; et parce qu'elle est plus commune, je pourrais dire qu'elle touche moins les esprits.

— Voilà bien conclure à votre tour, répliqua Gélaste : le diamant est plus commun que certaines pierres ; donc le diamant touche moins les yeux. Hé ! mon ami ! ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire? On peut se lasser du jeu, de la bonne chère, mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit : Il y a huit jours entiers que nous rions ; je vous prie, pleurons aujourd'hui ?

— Vous sortez toujours, dit Ariste, de notre thèse, et apportez des raisons si triviales que j'en ai honte pour vous [1].

— Voyez un peu l'homme difficile ! reprit Gélaste. Et vraiment, puisque vous voulez que je discoure de la comédie et du rire en philosophe platonicien, j'y consens ; faites-moi seulement la grâce de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas est toujours celui qui convient le mieux à notre nature ; car c'est s'unir à soi-même que de le goûter. Or y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire ? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison ; il lui est même particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie, et en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. Je vous défie, tout sensible que vous êtes, de jeter des larmes aussi grosses que celles d'un cerf qui est aux abois, ou du cheval de ce pauvre prince dont on voit la pompe funèbre dans l'onzième [2] livre de l'*Énéide*. Tombez d'accord de ces vérités ; je vous laisserai après pleurer tant qu'il vous plaira : vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, et moi je rirai avec tous les hommes. »

La conclusion de Gélaste fit rire ses trois amis, Ariste comme les autres : après quoi celui-ci dit : « Je vous nie vos deux propositions, aussi bien la seconde que la première. Quelque opinion qu'ait eue l'école [3] jusqu'à

1. Encore un trait qu'on n'eût pas lancé à Molière.

2. *L'onzième*. « Il faut dire l'onzième », a prononcé Vaugelas ; sa décision n'a pas prévalu.

2. *L'école*. La philosophie.

présent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement [1] au reste des animaux. Il faudrait entendre la langue de ces derniers pour connaître qu'ils ne rient point. Je les tiens sujets à toutes nos passions : il n'y a, pour ce point-là, de différence entre nous et eux que du plus au moins, et en la manière de s'exprimer. Quant à votre première proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels, et que nous avons le plus à notre commandement, que ce n'est pas même un plaisir de posséder une chose très commune. De là vient que dans Platon l'Amour est fils de la pauvreté, voulant dire [2] que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, et dont nous sommes nécessiteux. Ainsi le rire, qui nous est, à ce que vous dites, si familier, sera, dans la scène, le plaisir des laquais et du menu peuple ; le pleurer [3], celui des honnêtes gens.

— Vous poussez la chose un peu trop loin, dit Acante ; je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnêtes gens. — Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gélaste de sa monnaie. Vous savez combien nous avons ri en lisant Térence, et combien je ris en voyant les Italiens : je laisse à la porte ma raison et mon argent, et je ris après tout mon soûl [4]. Mais que les belles tragédies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique, Gélaste ne le niera pas lui-même, s'il y veut faire réflexion.

— Il faudrait, repartit froidement Gélaste, condamner à une très grosse amende ceux qui font ces tragédies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjouir, et vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, et cet autre auprès d'un autre, et tous ensemble avec la comédienne qui représente Andromaque [5], et la comédienne avec le poète : c'est une chaîne de gens qui pleurent, comme dit votre Platon [6]. Est-ce

1. *Privativement*. Exclusivement.
2. Ablatif absolu : *Celui-ci voulant dire*. (Cf. *le Banquet*, de Platon.)
3. *Le pleurer*. Gramm., *infinitif*
4. *Soûl*. Lex.
5. Mlle du Parc.
6. « C'est ainsi que la Muse inspirant par elle-même les poètes

ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjouir ?

— Ne dites point qu'ils y vont pour se réjouir, reprit Ariste ; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or je vous soutiens, avec le même Platon, qu'il n'y a divertissement égal à la tragédie, ni qui mène plus les esprits où il plaît au poète. Le mot dont se sert Platon fait que je me figure le même poète se rendant maître de tout un peuple, et faisant aller les âmes comme des troupeaux et comme s'il avait en ses mains la baguette du dieu Mercure. Je vous soutiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent, c'est-à-dire qu'ils nous attachent l'esprit.

— Ils peuvent attacher le vôtre agréablement, poursuivit Gélaste, mais non pas le mien. En vérité, je vous trouve de mauvais goût. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit ; que ce soit avec des charmes agréables ou non, avec les serpents de Tisiphone [1], il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la tragédie pour une espèce d'enchantement, cela ferait-il que l'effet de la comédie n'en fût un aussi ? Ces deux choses étant égales, serez-vous si fou que de préférer la première à l'autre ?

— Mais vous-même, reprit Ariste, osez-vous mettre en comparaison le plaisir du rire avec la pitié ? la pitié, qui est un ravissement, une extase ? Et comment ne le serait-elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont (au sentiment d'Homère, non pas tout à fait au mien) ; si les larmes, dis-je, sont, au sentiment de ce divin poète, une espèce de volupté ? Car en cet endroit [2] il fait pleurer Achille et Priam, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfants ; il dit qu'ils se soûlent [3] de ce plaisir ; il les fait jouir du pleurer, comme si c'était quelque chose de délicieux.

— Le ciel vous veuille envoyer beaucoup de jouissances pareilles ! reprit Gélaste ; je n'en serai nullement

et ceux-ci communiquant à d'autres leur enthousiasme, on voit comme une chaîne d'hommes inspirés » (*Ion*).

1. Une des Furies.

2. Dans le 24e chant de l'*Iliade*, Homère nous montre Achille « *rassasié du charme des pleurs* ».

3. *Soûlent*. Ce mot n'était pas encore devenu trivial.

jaloux. Ces extases de la pitié n'accommodent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moi quelque chose de plus vif et de plus sensible : enfin le rire me rit davantage. Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la cour de Cythérée[1], vous y trouverez des ris, et jamais de pleurs.

— Nous voici déjà retombés, dit Ariste, dans ces raisons qui n'ont aucune solidité : vous êtes le plus frivole défenseur de la comédie que j'aie vu depuis longtemps.

— Et nous voici retombés dans le platonisme, répliqua Gélaste : demeurons-y donc, puisque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer, et veux vous convaincre par ce même endroit d'Homère dont vous avez fait votre capital[2]. Quand Achille a pleuré son saoûl[3] (par parenthèse, je crois qu'Achille ne riait pas de moins bon courage[4] ; tout ce que font les héros, ils le font dans le suprême degré de perfection) ; lorsque Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam : « Vieillard, tu es misérable : telle est la condition des « mortels, ils passent leur vie dans les pleurs. Les dieux « seuls sont exempts de mal, et vivent là-haut à leur « aise, sans rien souffrir[5]. » Que répondrez-vous à cela?

— Je répondrai, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs ; mais, quand ils pleurent des douleurs d'autrui, ce sont proprement des dieux.

— Les dieux ne pleurent ni d'une façon ni d'une autre, reprit Gélaste : pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi[6] : Homère dit en un autre endroit que, quand les bienheureux Immortels virent Vulcain, qui boitait dans leur maison, il leur prit un rire inextinguible[7]. Par ce mot d'inextinguible, vous voyez

1. *Cythérée.* La déesse de Cythère, Vénus.

2. *Votre capital.* Votre argument capital.

3. *Saoûl.* Lex., *soûl.*

4. *Courage.* Lex.

5. Voici exactement ce que dit Achille : « A quoi bon les tristes pleurs ? Vivre dans la douleur, tel est le sort que les dieux ont fait aux misérables mortels : eux seuls sont exempts de peines. » (*Iliade*, XXIV.)

6. Expression elliptique pour : *qu'il ne soit ainsi*, *c'est ce qu'on ne peut nier.*

7. *Rire inextinguible.* Cette expression, créée par La Fontaine, est restée dans la langue.

qu'on ne peut trop rire ni trop longtemps; par celui de bienheureux, que la béatitude consiste au rire.

— Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homère a failli, et ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisième de la *République* [1]. Il le blâme de donner aux dieux un rire démesuré, et qui serait même indigne de personnes tant soit peu considérables.

— Pourquoi voulez-vous qu'Homère ait plutôt failli que Platon? répliqua Gélaste. Mais laissons les autorités, et n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la comédie et la tragédie. Il arrive assez souvent que cette dernière ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport à nous-mêmes [2], et en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver, l'amour-propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soi. Or, comme la tragédie ne nous représente que des aventures extraordinaires, et qui vraisemblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, et nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le poète ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, et ne nous mettions en la place de quelque roi. Alors j'avoue que la tragédie nous touche, mais de crainte, mais de colère, mais de mouvements funestes qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons vues, et incapables de tout plaisir. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La tragédie nous attache, si vous voulez ; mais la comédie nous amuse agréablement et mène les âmes aux

1. « Il faut condamner aussi le penchant au rire, car on ne se livre pas à une grande gaieté sans que l'âme éprouve une grande agitation. — Il me semble. — Alors ne souffrons pas qu'on représente devant nous des hommes graves, encore moins des dieux, dominés par le rire. — Non, assurément. — Et, s'il faut t'en croire, nous reprendrons Homère d'avoir dit : « Un rire inextinguible éclata parmi les bienheureux habitants de l'Olympe, quand ils virent Vulcain s'agiter pour les servir. » (*République*, III, trad. Cousin.)

2. « La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. » La Rochefoucauld.

Champs-Élysées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avait faites en nous, on lui faisait souvent succéder un divertissement comique ; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour ; ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi il n'y a plus rien, c'est la comédie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content et de belle humeur; quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes et les Œdipes, tristes fantômes qu'a évoqués le poète magicien dont nous avons parlé tantôt[1]. Encore serions-nous heureux s'ils excitaient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paraître ; cela vaut mieux que de s'ennuyer ; mais où sont les habiles poètes qui nous dépeignent ces choses au vif ? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle ; je dis seulement qu'il n'y en a guère. La difficulté n'est pas si grande dans le comique ; il est plus assuré de nous toucher, en ce que ses incidents sont d'une telle nature que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément.

— Cette fois-là, dit Ariste, voilà des raisons solides, et qui méritent qu'on y réponde ; il faut y tâcher. Le même ennui qui nous fait languir pendant une tragédie où nous ne trouvons que de médiocres beautés, est commun à la comédie et à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux vers : je vous le prouverais aisément si c'était la question ; mais, ne s'agissant que[2] de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la tragédie, à ce que vous dites vous-même, devant l'être souverainement, nous ne devons considérer la comédie que dans un pareil degré[3]. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la tragédie à la comédie ; et de celle-ci à l'autre, jamais. Je

1. *Tantôt*. Lex.
2. V. Grammaire, *part. absolu*.
3. Toute cette comparaison de la tragédie et de la comédie est à rapprocher de celle de *la Critique de l'École des Femmes*. La Fontaine entre bien plus avant dans la question que Molière.

vous le confesse, mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences ni de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure, est que dans la tragédie nous faisons une grande contention [1] d'âme : ainsi on nous représente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur, et nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement, vous voyez déjà que la comédie touche beaucoup moins que la tragédie. Il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échappe, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la tragédie nous renvoie chagrins et mal satisfaits, la comédie tout à fait contents et de belle humeur ; car, si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La comédie, au contraire, nous faisant laisser notre mélancolie à la porte, nous la rend lorsque nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle et que nous ne saurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire ?

— Il y a si longtemps que nous disputons [2], repartit Gélaste, que je ne vous veux plus rien nier.

— Et moi je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste ; je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agréable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-ci encore plus que vous ne faites ; quant à l'autre, c'est un plaisir, et très grand plaisir. En voici quelques raisons nécessaires, et qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable et généreux, une tendresse de cœur dont tout le monde se

1. *Contention*. Un effort, qui produit une grande tension d'esprit.

2. La dispute est longue, en effet, mais le sujet est important : et ni l'agrément, ni la finesse, ni même la profondeur ne font ici défaut.

sait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impénétrable à ses traits? Or, qu'on ne fasse les choses louables avec un très grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction intérieure des gens de bien ; je m'en rapporte à vous-même, et vous demande si c'est une chose louable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire et de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que notre intérêt. Voilà donc déjà un plaisir qui se rencontre en la tragédie, et qui ne se rencontre pas en la comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des rois par la pitié que nous avons d'eux, et devenons dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs ; ni plus ni moins que les dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La tragédie a encore cela au-dessus de la comédie, que le style dont elle se sert est sublime ; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin [1] et la vérité, sont bien plus grandes et ont tout un autre [2] effet que celles du médiocre. Elles enlèvent l'âme, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme [3] ni sa puissance. Il est de ceci comme d'une beauté excellente, et d'une autre qui a des grâces : celle-ci plaît, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la pitié et le rire. Je vous apporterais plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'était temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Polyphile ; c'est lui cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence et d'attention, comme vous voyez.

— Je veux bien ne pas répliquer, dit Gélaste, et avoir cette complaisance pour lui ; mais ce sera à condition que vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu ; sinon, continuons la dispute.

— Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit

1. Longin passait pour l'auteur du *Traité du Sublime*, que traduira Boileau

2. *Tout un autre*. Un tout autre.

3. *Charme*. Lex.

Polyphile; mais vous en ferez peut-être à Acante, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin [1]. »

Le second livre de Psyché. — [Dans son désespoir, Psyché s'est jetée dans un fleuve. Mais deux naïades la secourent et la déposent sur la terre ferme. C'est ici que La Fontaine ajoute au fonds d'Apulée un épisode touchant. Un vieillard se présente; de lui et de ses filles la malheureuse Psyché reçoit assistance et consolation. Le morceau suivant peut donner une idée des entretiens qu'elles ont ensemble].

IV

LE CONSEIL

Il se tint entre les trois belles un conseil secret touchant les affaires de notre héroïne.

Elle demanda aux bergères ce qu'il leur semblait de son aventure, et quelle conduite elle avait à tenir de là en avant [2]. Les sœurs la prièrent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, et s'abstinssent de dire leur sentiment : il ne leur appartenait pas, dirent-elles, de délibérer sur la fortune d'une déesse : quel conseil pouvait-on attendre de deux jeunes filles qui n'avaient encore vu que leur troupeau ?

Notre héroïne les pressa tant que l'aînée lui dit qu'elle approuvait ses soumissions et son repentir ; qu'elle lui conseillait de continuer, car cela ne pouvait lui nuire, et pouvait extrêmement lui profiter; qu'assurément son mari n'avait point discontinué de l'aimer : ses reproches et le soin qu'il avait eu d'empêcher qu'elle ne mourût, sa colère même, en étaient des témoignages infaillibles ; il voulait, sans plus, lui faire acheter ses bonnes grâces, pour les lui rendre plus précieuses. C'était un second ragoût dont il s'avisait, et qui, tout considéré, n'était pas à beaucoup près si étrange que le premier.

1. Le livre s'achève par une description, mi-vers mi-prose, des jardins de Versailles.
2. *De là en avant.* Dorénavant.

La cadette fut d'un avis tout contraire, et s'emporta fort contre l'Amour. Ce dieu était-il raisonnable? avait-il des yeux, de laisser languir à ses pieds la fille d'un roi, reine elle-même de la beauté, tout cela parce qu'on avait eu la curiosité de le voir? La belle raison de quitter sa femme, et de faire un si grand bruit! S'il eût été laid, il eût eu sujet de se fâcher; mais étant si beau, on lui avait fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fût blâmable, elle méritait d'être louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. « Si vous m'en croyez, madame, vous attendrez que votre mari revienne au logis. Je ne connais ni le naturel des dieux ni celui des hommes; mais je juge d'autrui par moi-même, et crois que chacun est fait à peu près de la même sorte : quand nous avons quelque différend, ma sœur et moi, si je fais la froide et l'indifférente, elle me recherche; si elle se tient sur son quant-à-moi, je vas [1] au-devant.»

Psyché admira l'esprit de nos deux bergères, et conjectura que la cadette avait attrapé les livres dont la bibliothèque de sa sœur était composée, et les avait lus en cachette : ajoutez aux livres l'excellence du naturel, lequel, ayant été fort heureux [2] dans la mère de ces deux filles, revivait en l'une et en l'autre avec avantage, et n'avait point été enhardi par la solitude. Psyché préféra l'avis de l'aînée à celui de la cadette; elle résolut de se mettre en quête de son mari dès le lendemain.

[Nous ne suivrons pas Psyché dans le détail de ses tragiques aventures. Disons en abrégé que ses sœurs, responsables, comme on l'a vu, de ses inquiétudes et de son infortune, sont cruellement punies ; qu'elle-même subit une longue série d'épreuves, et qu'enfin toutes choses finissent à souhait : Psyché fléchit la colère de Vénus ; l'irritation de Cupidon (qui n'était en somme qu'un dépit amoureux) s'apaise; les deux jeunes époux sont réunis, et couleront leurs jours dans la joie. De *l'Hymne à la Volupté* qui termine l'ouvrage, nous citons du moins les derniers vers.]

1. *Je vas.* Lex.

2. *Fort heureux.* Fort bon.

V

L'HYMNE A LA VOLUPTÉ

. . . .

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce [1],
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
Car trente ans ce n'est pas la peine.

« Sur tous les tons ». — On n'est pas d'accord sur l'accueil que reçut le spirituel ouvrage. Mais le renom de l'écrivain s'établissait et, quand il fit paraître, en 1671, avec le troisième recueil de *Contes*, un volume de *Fables nouvelles et autres poésies* [2], Mme de Sévigné rendait au fabuliste un hommage précieux, qui fait écho à l'admiration des contemporains : « N'avez-vous point trouvé jolies, écrit-elle à sa fille, les cinq ou six fables de La Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions l'autre jour ravis chez M. de la Rochefoucauld. Nous apprîmes par cœur celle du *Singe et du Chat*.... Cela est peint ; et la *Citrouille*, et le *Rossignol*, cela est digne du premier tome. » (29e avril.)

1. Épicure.

2. Huit fables, que l'auteur fera entrer dans le second recueil, en 1678. De plus, des fragments du *Songe de Vaux*, le poème d'*Adonis*, etc. Citons ici la fameuse *Épitaphe d'un paresseux*, composée quelques années auparavant, et parue en 1671 :

ÉPITAPHE D'UN PARESSEUX

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Il est vrai que quelques jours après, Mme de Sévigné mêlait une réserve aux éloges : « Je voudrais faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique. Il ne faut point qu'il sorte du talent qu'il a de conter. » (6 mai.) C'était une allusion à des essais moins heureux qui avaient trouvé place dans le recueil de *Contes* et le volume de *Fables*.

Que dut penser l'aimable marquise, lorsque deux ans après, parut la *Captivité de saint Malc* (1673) ? Ce poème édifiant, dédié au cardinal de Bouillon (La Fontaine avait de quoi satisfaire à tous les goûts de la famille) et entrepris, d'ailleurs, sur l'invite de Port-Royal, ce pieux ouvrage qui commence par une invocation à la Vierge « reine des esprits purs » et célèbre la chasteté, *sortait* un peu trop *du genre* de La Fontaine. Mais même dans cette « mauvaise musique », on est surpris de rencontrer des passages agréables.

LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC

[Malc vivait dans un désert sous la direction d'un pieux anachorète,

> Conservant avec soin le trésor précieux
> Que nous tenons d'une eau dont la source est aux cieux.

Ses parents meurent ; malgré les instances de son compagnon, il le quitta pour recueillir leur héritage, qu'il entendait consacrer à la fondation d'un cloître. En route, il se mêla à une troupe de voyageurs. Des Sarrasins les surprirent, Malc devint leur prisonnier, en même temps que la jeune femme de l'un des voyageurs. L'Arabe qui les a tous deux en sa possession exige qu'ils se marient. Ils feignent de lui obéir ; mais Malc, pour conserver sa pureté, veut mettre fin à ses jours. La jeune captive le détourne d'un tel dessein par un discours qui ne manque pas de fermeté :]

— « Il faut espérer mieux, dit la chaste bergère :
Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.
Si mon sexe est fragile, il en prendra le soin.
Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance ?
Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance ?
Votre soupçon m'outrage ; et vous avez dû voir
Que je sais sur mes sens garder quelque pouvoir.

Quand mon cœur aurait peine à s'en rendre le maître
Êtes-vous mon époux ? et le pouvez-vous être ?
Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort ?
Vous vous alarmez trop pour un vain hyménée.
Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frère en secret, en public comme époux.
Ainsi vécut toujours mon mari véritable ;
Et si la qualité de vierge est souhaitable,
Je la suis : j'en fis vœu toute petite encor.
Malgré les lois d'hymen j'ai gardé ce trésor.
Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
Voudrais-je maintenant le perdre par un crime ?
Non, Malc ; je ne crois pas que le ciel le souffrît.
Il m'en empêcherait, quelque appât qu'il s'offrît.
Ne craignez plus, vivez : l'Éternel vous l'ordonne.
Estimez-vous si peu cet être qu'il vous donne ?
Votre corps est à lui : ses mains l'ont façonné :
Le droit d'en disposer ne vous est point donné.
Quelle imprudence à vous de finir votre course
Par le seul des péchés qui n'a point de ressource !
Toute faute s'expie ; on peut pleurer encor :
Mais on ne peut plus rien s'étant donné la mort.
Vivez donc ; et tâchons de tromper ces barbares. »

[Le saint se rendit à ces raisons. Ils vécurent quelque temps de la sorte, jusqu'au moment où, lassés de ce pieux mensonge, ils prirent la fuite. Après avoir trouvé un refuge dans l'antre d'une lionne, ils s'établirent, chacun à part, dans deux cloîtres voisins, où ils donnèrent l'exemple de toutes les vertus. — Saint Jérôme apprit de Malc ces merveilles:

Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne,
Lise chez d'Andilly [1] cette aventure insigne.]

Le caractère de La Fontaine. — L'auteur des *Contes* écrivant la *Captivité de saint Malc*, la palinodie semble forte. Elle trouve son explication dans le caractère du poète.

1. Arnauld d'Andilly a traduit la lettre de saint Jérôme où est racontée l'histoire de saint Malc.

Polyphile s'est défini à nous ; il est, d'abord, celui qui aime toutes choses, et par-dessus tout le plaisir (v. p. 265 l'*Hymne à la Volupté*). Dans le *Songe de Vaux*, ce sont ses propres goûts de voluptueux et de rêveur qu'il prête à la Muse de l'Architecture :

Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux.

L'*Épitaphe d'un paresseux*, qu'on a lue plus haut, (p. 265, n. 2), achève d'éclairer cette première face de son humeur.

Que ce grand songeur ait été un grand distrait, cela ne surprend pas. Ses bourdes sont célèbres. Il fait un jour, pour se réconcilier avec sa femme, le voyage de Château-Thierry ; il revient, sans l'avoir vue : « J'ai été pour la voir, mais je ne l'ai pas trouvée : elle était au salut. » Une autre fois, il croise sur un escalier un jeune homme, puis il demande son nom : « Quoi? lui dit son ami, vous n'avez pas reconnu votre fils ? » La Fontaine réplique : « Je crois l'avoir vu quelque part ». Dans une autre occasion, on met père et fils en présence ; La Fontaine, cette fois encore, ne reconnaît pas le jeune homme, mais il lui trouve de l'esprit ; on lui dit que c'est son fils, il répond : « Ah ! j'en suis bien aise ». Longuement un docteur vient de disserter devant lui au sujet de saint Augustin ; La Fontaine a gardé le silence ; il sort tout à coup comme d'un profond sommeil et, le plus sérieusement du monde : « Croyez-vous, demande-t-il, que saint Augustin ait eu plus d'esprit que Rabelais ? » Le docteur le toise de la tête aux pieds : « Prenez garde, monsieur de la Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers. » Et rien n'était plus vrai.

Le jour où La Fontaine composa son *saint Malc*, il n'avait pas mis son bas à l'envers. Sa distraction alors n'est pas en cause, mais une autre disposition, son extrême complaisance.

« A cause de sa simplicité, dit L. Racine [1], ses amis l'appelaient le *Bonhomme*. » Dans la bonhomie de La Fontaine il entre, sans doute, beaucoup de naïveté (d'une naïveté où l'on serait en peine de dire s'il y a plus de finesse malicieuse ou plus d'étourderie); on comprend que ces innocences fourrées fussent propres à égayer ses amis. Mais cette bonhomie impliquait aussi une aimable facilité d'humeur, une rare docilité. N'accordons pas trop de créance à certaines anecdotes qui

1. *Réflexions sur la Poésie*, 1747.

nous dépeignent La Fontaine toujours plus ou moins absent et comme « en léthargie »; ne croyons pas qu'il parût même cet homme « lourd, grossier, stupide » dont parle La Bruyère [1]. Ce bohème était, quand il lui plaisait, homme de bonne société, causeur aimable et spirituel, bref de relations très faciles. Contre ses amis, il fut, si l'on peut dire, sans défense, incapable de rien refuser. Autant que par sa simplicité d'esprit, c'est par cette facilité débonnaire qu'il était, pour eux, « le bonhomme ». Sa bonhomie alla, en plus d'une circonstance, jusqu'à lui faire consentir les plus méritoires sacrifices. *La Captivité de saint Malc*, ce « pensum », dit Sainte-Beuve, n'est rien auprès de la potion amère qu'il consentira à avaler, quand, « pour obéir » à Uranie [2], il commettra, lui, La Fontaine! un poème sur le *Quinquina* [3]. Voilà d'assez illustres monuments de la « bonhomie » du poète ; il en a donné bien d'autres preuves moins éclatantes.

Si nous nous proposions de définir complètement le caractère de l'homme, il faudrait à cette brève esquisse ajouter plus d'un trait. Nous devrions signaler par exemple les plus curieux mélanges d'égoïsme et d'affection, de fidélité et d'infidélité [4], de candeur et de libertinage, d'esprit bohème et de goût pour un séjour décent et confortable. Mais nous ne voulions éclairer que quelques circonstances de l'œuvre et de la biographie. On sait maintenant pourquoi La Fontaine a mis la main à des ouvrages si disparates ; on comprend aussi pourquoi, à aucun moment de sa vie, il ne manquera de protecteurs.

Madame de la Sablière. — En 1672, La Fontaine perdit sa protectrice, la duchesse d'Orléans, madame (douairière). Sur-le-champ, il en trouva une autre, qui lui sera vingt ans la plus intelligente, la plus dévouée, la plus digne des amies. La femme du riche financier, Rambouillet de la Sablière, pouvait avoir plus de trente ans en 1672. Était-elle belle ? on en discute (et il n'importe). Ce qui est certain, c'est qu'« elle était connue partout pour un esprit extraordinaire » [5]. Lettres, sciences, philosophie, aucune branche du savoir ne lui était étrangère. D'ailleurs, nulle ombre de pédantisme, sa simplicité égalait sa science. Son salon était fréquenté par des savants, Sauveur et Roberval (tous deux de l'Académie des sciences),

1. La Bruyère charge les traits; c'est manifestement pour ménager le contraste : « S'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes. » (*Les Caractères*, Jugements.)

2. *Uranie.* La duchesse de Bouillon.

3. En 1682.

4. Rappelons-nous ses rapports avec Fouquet d'une part, et de l'autre avec sa femme et son fils.

5. Bayle, cité par P. Mesnard, p. CVII.

par Bernier, son commensal, et par des beaux esprits, Lauzun, Rochefort, le marquis de la Fare, l'abbé de Chaulieu, etc. On conçoit ce que la conversation devait avoir, chez elle, de solide et d'agréable; on comprend aussi tout ce que dut retirer La Fontaine d'un semblable commerce. Dans le *Discours à Mme de la Sablière* [1], le poète loue les entretiens d' « Iris », d'une façon qui ne laisse aucun doute sur leur agrément.

Mais plus encore que l'esprit de sa charmante hôtesse, La Fontaine apprécia son cœur. La « tourterelle Sablière », comme dit Mme de Sévigné, avait dans l'âme quelque chose de tendre, un goût vif pour l'amitié, un génie de dévouement. Jeune, elle fut pour « l'enfant à barbe grise », comme une sœur plus âgée; dans la suite, à celui qui ne savait pas vieillir elle devint une mère. Elle pourvoyait à tous ses besoins matériels; elle élevait son âme et ses goûts; elle s'efforçait d'imprimer à sa vie plus de dignité. Aussi La Fontaine parle-t-il de sa protectrice avec mieux que du respect, avec de la vénération. Ce fut le bonheur de sa destinée qu'au moment où il allait perdre en Molière son ami le plus cher, son meilleur conseiller et sa plus haute admiration (1673) [2], il retrouva en cette noble femme tout ce qui menaçait de lui manquer.

L'Art poétique. — Molière, dans un souper qu'il donnait à ses amis, avait prononcé sur La Fontaine un jugement bien flatteur : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le Bonhomme. » (D'Olivet, *Hist. de l'Académie*, 1729.) Boileau était du souper, il ne protesta pas. Cependant, dans son *Art poétique*, paru en 1674, il ne souffle mot des *Fables*. On s'en est beaucoup étonné. Nous ne chercherons pas bien loin la cause de ce silence. Boileau, dans cet ouvrage, ne se pique nullement d'exprimer ses goûts personnels. Son unique dessein est de formuler et de réduire en code les lois avérées de l'art. Tous les genres poétiques qui ont fait leurs preuves, tous ceux qui sont depuis longtemps en possession de plaire, ceux-là surtout qui ont eu à souffrir du mauvais goût ou du défaut d'inspiration de ses contemporains, telle est la matière propre de ses

1. Fables, livre IX *in fine*.
2. On sait quelle forme mémorable La Fontaine a donnée à cette admiration ; voici l'épitaphe qu'il composa pour la mort de Molière :

ÉPITAPHE DE MOLIÈRE (1673)

Sous ce tombeau gisent Plaute et [Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient [qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis! et j'ai peu d'espé- [rance
De les revoir. Malgré tous nos ef- [forts,
Pour un long temps, selon toute [apparence,
Térence, et Plaute, et Molière, sont [morts.

décisions. La Fable de La Fontaine ne semble pas réaliser les conditions voulues pour prendre place dans ce code. Évidemment l'apologue n'a subi aucun dommage du fait de La Fontaine : Boileau n'a pas à le défendre. De plus la fable, la *fable poétique*, telle que la conçoit La Fontaine, est-elle, en 1674, un genre ancien, un genre fixé par la tradition, dont il appartienne à Boileau de formuler les lois ? Peut-on même dire qu'elle soit, à cette date, un genre définitif, complètement achevé? La Fontaine n'a pas dit son dernier mot ; en ce moment même il prépare un nouveau recueil qui, sans doute, ménage des surprises. L'ami de La Fontaine est au courant de ses projets, de ses progrès. Boileau n'ignore pas qu'il serait aussi indiscret que vain de dire au papillon qui s'envole, à l'abeille en travail : « Voilà comment on vole ou comme on fait du miel [1]. »

La Chambre du Sublime. — L'année suivante (1675) un hommage fort précieux allait encourager vivement La Fontaine. Le duc du Maine reçut pour ses étrennes un petit théâtre, « la Chambre du Sublime », avec des figures de cire. Dans la chambre, le jeune duc, entouré de seigneurs et de dames ; sur le seuil, Despréaux qui, armé d'une fourche, écartait quelques mauvais poètes : Racine était auprès de lui, il faisait signe à La Fontaine d'approcher. Ce joujou exprime parfaitement l'idée qu'on se fait, à cette heure (1675), de La Fontaine : on voit en lui un poète qui, par le génie, approche fort des Boileau et des Racine. Nous savons aujourd'hui qu'il dépasse beaucoup le premier et qu'il égale le second. La Fontaine va achever de le prouver en donnant son second recueil.

1. Nous n'avons pas ici à poser la question des véritables sentiments de Boileau à l'égard des *Fables ;* c'est affaire à qui étudie ce poète. Contentons-nous de dire qu'il nous semble à peu près impossible qu'un juge aussi fin n'ait pas apprécié à leur juste valeur la poésie délicate et l'art exquis de La Fontaine.

QUATRIÈME PARTIE

LE SECOND RECUEIL
(1678-1679)

Quelques mots sur le second recueil. — Le second recueil parut en deux fois : les livres VII et VIII, en 1678; les livres IX, X, XI, en 1679 [1]. L'ensemble était dédié à Mme de Montespan et précédé d'un avertissement. Cette nouvelle préface contient des déclarations de la plus grande importance : les fables qu'on va lire ont, pour la plupart, « un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières... ». A la place des « traits familiers » que le poète a semés avec assez d'abondance dans les fables du premier recueil et qui « convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières », il a cherché « d'autres enrichissements ». La plus grande partie, enfin, des nouvelles fables, le poète les doit « à Pilpay, sage indien ».

La Fable orientale. — L'Orient, s'il n'est pas le berceau de l'apologue, en est une des terres d'élection : Indous, Persans, Arabes, ont à l'envi enrichi le fonds traditionnel. Deux traductions abrégées de la fable orientale parurent au XVIIe siècle, une en 1644 : *Le Livre des Lumières*, attribué au « sage Pilpay [2], indien » ; une autre plus récente (1666). La Fontaine puise dans ces deux traductions un bon nombre de ses sujets. Ces contes orientaux révèlent chez leurs auteurs une imagination puissante : A l'opposé de la fable ésopique, grêle et courte, le conte s'allonge ici en chapelets d'apologues, plus ou moins diffus et prolixes.

1. Le douzième et dernier ne paraîtra qu'en 1694.

2. Ou « Bidpaï ». En réalité, ce Bidpaï n'est qu'un brahmane qui est représenté intervenant dans le récit. La légende a fait de ce personnage fictif l'auteur des fables

La nouvelle manière du poète. — « Vous me demandez, écrivait Maucroix à un ami, ce que veut dire M. de la Fontaine, lorsqu'il dit qu'il a donné à plusieurs de ces dernières fables *un air et un tour un peu différents* de celui qu'il avait donné aux premières. Voulez-vous que je vous parle franchement ? Je le sais aussi peu que vous, et je me suis fait plusieurs fois cette question à moi-même avant que vous me l'eussiez faite. Pour moi, je trouve qu'il n'y a nulle différence, et je crois que notre ami n'a pas trop pesé ses paroles en cette occasion. »

Maucroix se trompe ; il a lu distraitement le second recueil ; les fables nouvelles présentent plus d'une différence avec celles du premier.

Nousallonsentendrele poète nous dire dans son *Avertissement* qu'ayant ici faussé compagnie à Ésope (du moins pour un grand nombre de fables), il a « cherché d'autres *enrichissements*, et étendu davantage les *circonstances* de ces récits ». Cela veut-il dire que les nouvelles fables sont plus développées ? Pas précisément. Bien que l'apologue oriental, dont s'inspire La Fontaine, eût pu, par ses longueurs, l'induire en tentation, La Fontaine, au moins dans le récit, reste fidèle ici (en général) à la brièveté qu'il avait définie naguère « l'âme du conte »[1]. Il est probable que le poète a en vue une autre sorte « d'enrichissement », il est probable qu'il donne au mot « circonstances », un sens particulier, un sens très voisin de celui du mot « dépendances » avec lequel l'usage l'accouplait alors fréquemment[2]. Il s'agit, en somme, des accompagnements de la fable, de tout ce qui l'entoure et, si on veut, la continue, mais sans en faire essentiellement partie. Ce sont ces « rallonges » de l'apologue qui, à cette heure, sont souvent fort étendues. Le récit proprement dit garde à peu de chose près les mêmes proportions. Mais voici que la fable s'enrichit de suppléments inattendus, et parfois si considérables qu'ils prennent autant de place qu'elle (quand ils ne vont pas même jusqu'à paraître la déloger ou du moins jusqu'à l'éclipser, comme dans *Un animal dans la lune*, ou dans *les Deux chiens et l'âne mort*). La longue fable composée, qui termine le livre IX, sous le titre de *Discours à M*me *de la Sablière*, peut suffire à nous donner une idée de la place que tiennent ces « enrichissements » dans le second recueil.

Cette dernière fable nous permet aussi de définir, (en partie au moins), la nature ordinaire de ces suppléments. Ce sont, à

1. V. *Préface*, p. 68.
2. Cf. dans Sévigné : « Votre château, avec toutes ses circonstances et dépendances. »

maintes reprises, des réflexions philosophiques. Il semble, que dans le commerce de Mme de la Sablière (très ouverte, nous le savons, à la philosophie et aux sciences), l'esprit du poète ait gagné en sérieux, en précision et en vigueur. Il a lu Épicure, Descartes; il s'est pris d'enthousiasme pour les plus hautes matières; il paraît même annoncer quelque part un poème philosophique (cf. *Un animal dans la lune*). Ce poème n'a pas pris corps, mais, à maintes reprises, nous en trouvons l'ébauche et comme les pierres d'attente. Nulle fable ne permet mieux de voir ce que le poète met de clarté, d'élégance, de vie, dans l'expression des idées les plus abstruses que le *Discours* rappelé tout à l'heure.

Voilà un grand « enrichissement ». Ce n'est pas encore le meilleur titre poétique de La Fontaine. Il était trop inspiré, trop foncièrement poète, pour s'enfermer dans le genre didactique. « Papillon du Parnasse », « abeille » (comme il l'a dit), comment n'eût-il pas profité de l'élargissement de la fable et de tant d'ouvertures qu'il venait d'y pratiquer, pour prendre un plus complet essor, pour voler d'un vol plus haut ? Son génie tendait au lyrisme (nous l'avons vu) :

Je suis chose légère et vole à tout sujet.

C'est à cette heure surtout qu'il déploie ses ailes. Mais s'il lui arrive, plus d'une fois, dans le nouveau recueil, de paraître s'évader de la fable, jamais il ne manifeste avec plus de puissance et d'éclat ses dons merveilleux de poète.



FABLES CHOISIES.

LIVRE SEPTIE'ME.

A MADAME DE MONTESPAN.

PROLOGUE.



'Apologue est un don qui
vient des Immortels;
Ou si c'est un present des
hommes,
Quiconque nous l'a fait merite des Autels.

AVERTISSEMENT

Voici un second recueil [1] de fables que je présente au public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties [2] convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions ; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances [3] de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même ; ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay [4], sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman [5]. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

1. *Recueil.* Ce second recueil comprend 5 livres qui se subdivisent en deux parties.

2. *Les deux autres parties.* Les six premiers livres se subdivisaient aussi en deux parties.

3. *Les circonstances.* V. Introduction, p. 273.

4. *Pilpay.* Sur Pilpay (ou Bidpaï) v. Introduction.

5. *Locman* est, sans doute, comme Pilpay, un personnage fictif. L'auteur de la traduction du *Livre des Lumières* (cf., *supra*, p. 272) insinue que c'est Locman qu'il faut chercher sous le nom d'Ésope.

A MADAME DE MONTESPAN [1]

L'apologue est un don qui vient des Immortels [2];
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Ériger en divinité
Le Sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme [3]: il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe [4], si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux [5],
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favorisez les jeux où [6] mon esprit s'amuse.
Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui [7],
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces [8].
Eh ! qui connaît que [9] vous les beautés et les grâces ?
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre davantage ;

1. Mme de Montespan, qui supplanta Mlle de la Vallière dans la faveur du roi, était alors dans tout l'éclat de sa puissance.
2. Voir la Préface, p. 71.
3. *Charme*. Lex.
4. *Olympe*. Nom de fantaisie, qui s'applique bien à l'altière Montespan.
5. *Si ma muse*... Si ma muse est digne de se faire entendre au banquet des dieux (comme les Muses dont parle Homère, *Iliade*, I).
6. *Les jeux où*. V. Grammaire, *pron. adverbiaux*.
7. *Vivre encore après lui*. Se survivre.
8. Mme de Montespan avait l'esprit éclairé et favorisait quelques écrivains.
9. *Eh ! qui connaît que vous*... Si ce n'est vous. V. Lex. *que*.

Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri :
Protégez désormais le livre favori [1]
Par qui [2] j'ose espérer une seconde vie ;
Sous vos seuls auspices, ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande ;
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire ;
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous [3].

1. *Favori*. Favorisé, (du verbe *favorir*).
2. *Par qui*. V. Grammaire, *pron. relat.*
3. Malgré le convenu de ces métaphores, la dédicace est fort élégante.



LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE
Gravure de l'édition de 1678. (Bibl. nat.)

LIVRE VII

Fable I. — Les animaux malades de la peste [1].

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron [2],
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés

1. Gueroult, Haudent, au XVIe s., ont mis en vers cette fable, souvent traitée avant eux, et que l'on retrouve déjà dans les sermonnaires, par exemple chez Raulin.

2. *L'Achéron.* Le fleuve des Enfers, pour les Enfers. A la majesté de ce prélude va s'opposer plus loin la grâce et la tendresse

A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie ;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents [1]
On fait de pareils dévouements [2].
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits [3] gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut [4] ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse [5].
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille [6], sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;

1. *Accidents*. Coups du sort, malheurs.

2. *De pareils dévouements* Codrus en Grèce, les Décius à Rome se vouèrent comme victimes expiatoires (c'est le sens du mot latin *se devovere*) pour le salut de leurs compatriotes.

3. *Mes appétits*. Lex

4. *S'il le faut*. Notons cette sorte de point d'orgue ; le lion s'arrête une seconde, juste assez pour provoquer en chacun une muette protestation.

5. Cette modération, cette bonhomie, cette affectation de piété et de justice révèlent une hypocrisie consommée. C'est un tyran qui joue au bon apôtre. Le discours est aussi juste de composition que de ton : après un exorde insinuant, une proposition bien nette, puis des aveux habilement gradués, enfin une conclusion pleine de modération. Qui pourrait n'être pas gagné ?

6. *Canaille*. Lex.

Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire [1]. »
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins [2]
Au dire de chacun étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines [3] passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots on cria haro [4] sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc [5], prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille [6] fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour [7] vous rendront blanc ou noir.

1. C'est le discours d'un habile courtisan, plat adulateur de la force, plein de mépris pour la faiblesse, et soucieux en même temps de ménager la pluralité.
2. *Mâtins*. Lex.
3. *Un pré de moines*, quel sacrilège ! nul doute, l'âne est la victime exigée par le ciel.
4. *On cria haro*. Celui contre qui on criait *haro* (en Normandie) devait comparaître sur l'heure devant le juge. V. Lex.
5. *Clerc*. Lex.
6. *Sa peccadille*. Remarquons la mesure ; à la légèreté du mot, qui rend si bien celle de la chose, se joint une coupe qui l'isole ; suit une accumulation de vers lourds qui soulignent, par le rythme même, l'énormité de la haine et de l'injustice.
7. Délicatesse et force dans la peinture de la peste, vérité des sentiments, habileté des discours, progrès rapide, poussée sûre de l'action qui vient buter sur un innocent, et l'écrase, sollicitations de toutes sortes pour notre pensée et notre cœur, tous ces mérites mettent cette fable au premier rang.

Fable II. — Le mal marié [1]

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme [2] ;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns [3] d'eux ne me tentent.
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare et jalouse.
Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageaient ; l'époux était à bout :
« Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose [4]. »
Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin [5],
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis [6] qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. « Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait [7]?
— Assez, dit-elle ; mais ma peine

1 Ésope 52.
2. *Je chercherai femme*. La Fontaine était marié ; ce n'est donc pas l'homme, c'est le poète qui parle ici.
3. *Aucuns*. Lex.
4. Cette vive peinture est une création de La Fontaine. Ésope ne lui fournit que ce trait : « Un homme dont la femme était détestée de tous les gens de la maison voulut savoir si elle l'était aussi des esclaves de son père. »
5. *Lutin*. V. p. 209, note 3.
6. *Philis*. Nom de bergère de pastorale qui est ici d'un effet plaisant.
7. *Fait*. Lex.

Était de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur [1] savais bien dire, et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
— Eh! Madame, reprit son époux tout à l'heure [2],
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui [3] soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir pour mes péchés
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés [4]! »

FABLE III. — **Le rat qui s'est retiré du monde** [5].

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins [6] d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde. partout
Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros et gras [7] : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

1. *Je leur savais.* V. Grammaire, *ellipse du pronom.*
2. *Tout à l'heure.* Lex.
3. *Que vous voulez qui soit.* V. Gramm., *pron relat.*
4. Ce discours est un peu délayé. Il est permis de préférer la brièveté d'Ésope : « Celle-ci répondit que les bouviers et les pâtres la voyaient d'un mauvais œil. — O femme, dit-il, si tu es odieuse à ceux qui partent le matin avec leurs troupeaux et rentrent le soir, que sera-ce de ceux avec qui tu passes toute la journée ? »
5. Cette fable paraît être de l'invention du poète.
6. *Soins.* Lex
7. *Gros et gras.* Comme Tartuffe:
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.
(*Tartuffe*, v. 234.)

Un jour, au dévot personnage [1]
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
Ratopolis [2] était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république [3] attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
« Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus [4] :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.
Qui désignai-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis [5] ;
Je suppose qu'un moine est toujours charitable [6].

Fables IV et V. — **Le héron [7]. — La fille [8].**

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou [9] :

1. *Dévot personnage.* Mme Pernelle donne déjà ce nom à Tartuffe.
2. *Ratopolis.* La ville des rats (du grec *polis :* ville).
3. *République.* Lex.
4. Tous les biens de ce monde ont [pour moi peu d'appas.
(*Tartuffe*, v. 1239.)
5. *Dervis.* Ou *derviche*, moine musulman.
6. Il y a beaucoup de malice dans cette prétendue bonhomie.
7. On donne comme source *Le lion et le lièvre* d'Ésope (f. 254) ; mais là il s'agit d'un lion qui lâche un lièvre pour courir après un cerf; il manque le cerf, revient sur le lièvre qui a décampé ; alors il conclut : « Je l'ai bien mérité, j'ai lâché ce que je tenais, parce que j'espérais mieux. » Peut-on dire vraiment que ce soit la même fable?
8. On donne comme source possible une épigramme de Martial (la 17e du l. V) : « Toi qui mettais en avant tes pères, tes ancêtres, rien que des noms illustres, toi qui regardais dédaigneusement nos chevaliers, toi qui ne pouvais te contenter à moins du laticlave, tu as épousé, Gellia, un rien du tout. » On va voir la différence avec la fable de La Fontaine.
9. Voltaire voyait dans ces deux vers de la négligence et de la pué-

Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord ; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime [1], et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures [2].
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace [3].
« Moi, des tanches? dit-il ; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère [4] ? Et pour qui me prend-on ? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon ! c'est bien là le dîner [5] d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit ; il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon [6].

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons

rilité ; nous trouvons, au contraire, qu'ils évoquent admirablement la silhouette un peu ridicule du héron et nous préparent à son caractère.

1. *Il vivait de régime*. Vivre de régime, c'est prendre des ménagements pour sa nourriture.

2. *Du fond de ces demeures*. Ce vers parachève la peinture de la rivière : limpide et lumineuse, nous suivons les évolutions de ses habitants, et nous entrevoyons ici le poétique mystère des eaux.

3. V. page 107, note 6.

4. *Chère*. Lex.

5. *C'est bien là le dîner*... « Ici il éclate de rire », dit Legouvé, qui a commenté spirituellement cette fable dans *l'Art de la lecture*.

6. *Un limaçon*. Le héron n'est pas moins bien dépeint au moral qu'au physique : sa gourmandise, sa hauteur dédaigneuse, sa sottise sont fort plaisantes.

Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte ;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
« Quoi [1], moi ? quoi, ces gens-là ? l'on radote, je pense,
A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce ! »
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là ;
C'était ceci, c'était cela,
C'était tout ; car les précieuses
Font dessus [2] tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah ! vraiment, je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude ;
Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour ;
Puis ses traits choquer et déplaire ;
Puis cent sortes de fards [3]. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison

1. *Quoi, moi ? quoi, ces gens-là ?...* C'est ainsi que parlait le héron. Le lecteur pourra de lui-même faire d'autres rapprochements.

2. *Dessus*. Lex.

3. *Puis cent sortes de fards.* L'ellipse est vive et heureuse : *puis* (elle emploie) etc.

Se peuvent réparer ; que n'est cet avantage [1]
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors [2] de langage [3].
Son miroir lui disait : « Prenez vite un mari. »
Je ne sais quel désir le lui disait aussi ;
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

Fable VI. — **Les souhaits** [4].

Il est au Mogol [5] des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage [6],
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphirs,
Peuple ami du démon [7], l'assistaient dans sa tâche !
Le follet, de sa part [8], travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,

1. *Que n'est cet avantage ?* Pourquoi cet avantage n existe-t-il pas ? V. Lex., *que*.

2. *Lors*. Lex.

3. *Changea lors de langage*. La belle change même de sentiment ; elle renonce à faire la précieuse, et ne se montre même plus assez difficile.

4. La source de cette fable est peut-être l'un des contes hébreux dits *Paraboles de Sendabar*. Au moyen âge, Marie de France avait raconté la fable d'un follet qui, attrapé par un vilain, avait racheté sa liberté en lui accordant trois souhaits (*dou Vilain qui prist un Folet*). Enfin Rabelais, dans le prologue du *quart livre de Pantagruel*, développe abondamment ce conseil : « Soubhaitez doncques mediocrité ».

5. *Mogol*. Le « Mogol », c'est la vaste région d'Asie conquise par les Mongols ; elle comprenait une partie indienne, c'est de celle-ci qu'il est question dans cette fable. — Les « follets » (diminutif de *fol*) sont des lutins plus malicieux que malfaisants.

6. *Équipage*. Lex.

7. *Démon*. Lex.

8. *De sa part*. Pour sa part, de son côté.

Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant[1] la légèreté
A ses pareils si naturelle ;
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
« On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut ; je ne puis arrêter[2]
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine·
Employez-la ; formez trois souhaits, car je puis
Rendre[3] trois souhaits accomplis,
Trois, sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance[4],
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins;
Tout en crève. Comment ranger cette chevance[5]?
Quels registres, quels soins[6], quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés[7], si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent;
Les grands seigneurs leur empruntèrent[8];
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
« Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse[9].
Retirez-vous, trésors, fuyez; et toi, déesse,

1. *Nonobstant.* Lex.

2. *Arrêter.* V. Grammaire, *forme du verbe.*

3. *Rendre.* Lex.

4. *Finance.* Lex.

5. *Chevance.* Lex.

6. *Soins.* Lex.

7. *Empêchés.* Lex.

8. *Leur empruntèrent.* Ce trait de satire nous rappelle le Dorante du *Bourgeois gentilhomme.*

9. *Richesse.* Cf. le *Savetier et le financier*, (VIII, 2).

Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite! » A ces mots
La Médiocrité revient; on lui fait place;
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux[1]
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères[2]
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point[3],
Ils demandèrent la sagesse:
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

Fable VII. — **La cour du lion**[4].

Sa Majesté lionne un jour voulut connaître[5]
De quelles nations le Ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux[6] de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire[7] écriture,
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière[8] dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[9].
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son Louvre il les invita.

1. *Aussi chanceux.* C'est ironique ; le sens de la phrase est celui-ci : « Ils s'accommodent de la médiocrité, quand après un second souhait ils n'ont pas été plus heureux.

2. *Chimères.* V , *in fine*, *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, II, 13.

3. *Point.* Lex.

4. Phèdre, IV, 13. — Gueroult, *du Lyon, du Regnard et de la Brebis.*

5. *Connaître.* Lex.

6. *Vassaux.* Lex.

7. *Une circulaire écriture.* On dit aujourd'hui une circulaire.

8 *Cour plénière.* Assemblée, sous nos anciens rois, où tous les grands étaient réunis.

9. *Fagotin.* Singe du théâtre de Brioché, le montreur de marionnettes.

Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord [1] au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité,
Et, flatteur excessif, il loua la colère [2]
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix [3]. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie.
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula [4].
Le renard étant proche : « Or [5] çà, lui dit le sire,
Que sens-tu ? dis-le moi : parle sans déguiser. »
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait [6] que dire
Sans odorat. Bref il s'en tire.
Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand [7].

Fable VIII — **Les vautours et les pigeons** [8].

Mars autrefois mit tout l'air en émute [9].
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le Printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,

1 *D'abord*. Lex.
2. Ce vers, précédé de trois rimes masculines, ne rime avec aucun autre.
3. *Au prix*. Lex.
4. *Caligula*. L'empereur Caligula, ayant perdu sa sœur, la fit déesse, et cette apothéose fut pour lui l'occasion d'un cruel sophisme ; car si quelqu'un s'affligeait de la mort de Drusilla, Caligula le faisait périr pour n'avoir pas cru à la divinité de la nouvelle déesse ; et si quelqu'u se réjouissait de l'apothéose, Caligula le faisait périr pour n'avoir pas pleuré la mort de sa sœur. (Saint-Marc-Girardin.)
5. *Or*. Lex.
6. *Il ne pouvait que dire*. Il ne savait que dire Lex., *savoir*.
7. *Répondre en Normand*. C'est-à-dire ne répondre ni oui ni non. Le conseil n'est pas élevé, mais il faut songer qu'il s'adresse à des courtisans.
8. Abstemius, 96. - Haudent, II, 153.
9 *Émute*, pour émeute. Lex.

Par leur exemple et leurs sons éclatants
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char [1] : mais le peuple vautour,
Au bec retors [2], à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang ; je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée espéra
De [3] voir bientôt une fin à sa peine [4].
C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les Ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos [5] qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidèle [6].
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trêve ; et la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent [7] maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.

1. *Met à son char.* Les colombes.
2. *Retors.* Recourbé. *Retors* est le participe régulier de *retordre.*
3. *De.* Lex.
4. *Une fin à sa peine.* Prométhée (v. p. 72, n. 3) avait été condamné à être dévoré sans fin par un vautour.
5. *Enclos.* Les Enfers sont clos par le fleuve du Styx.
6. *Cœur tendre et fidèle.* Remarquez le contraste avec la description précédente.
7. *Gent.* Lex.

Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants [1] ;
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant ; je me tais.

Fable IX. — Le coche et la mouche [2].

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche [3].
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu ;
L'attelage suait, soufflait, était rendu [4].
Une mouche survient, et des chevaux s'approche ;
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon [5], sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit
Un sergent [6] de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin [7],
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin [8] ;

1. *Tenez toujours divisés les méchants.* « Divise pour régner », dit le proverbe ; La Fontaine, du moins, ne l'applique qu'aux méchants.

2. Esope, 235. La fable de Phèdre, *Musca et mula* (III, 6), est beaucoup moins éloignée de celle de La Fontaine, sans pourtant lui ressembler beaucoup. La Fontaine est ici très original.

3. *Coche.* Grande voiture publique.

4. *Rendu.* Lex.

5. *S'assied sur le timon.* Traduction du *Musca in temone sedit* de Phèdre ; c'est tout ce que La Fontaine lui doit.

6. *Sergent de bataille* Officier supérieur qui rangeait les troupes en bataille selon l'ordre du général.

7. *En ce commun besoin.* Dans ces difficultés où tous ont leur part.

8. *Soin.* Lex.

Qu'aucun n'aide[1] aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.



LE COCHE ET LA MOUCHE
Gravure de l'édition de 1678. (Bibl. nat.)

Après bien du travail, le coche arrive au haut[2].
« Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

1. *Qu'aucun n'aide aux chevaux.* V. Lexique, *A.*
2. *Au haut.* Le double effet d'hiatus et de rime exprime parfaitement le suprême effort de l'attelage. Pour la justesse et la valeur expressive du rythme, cette fable est à étudier de très près.

Fable X. — La laitière et le pot au lait[1].

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court[2] vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus[3], de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant[4], de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
Perrette là-dessus saute[5] aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.

1. Dans les vieux récits indiens, il s'agit d'un prêtre de Brahma qui a un pot de riz, se fait riche par rêverie, et le casse d'un coup de pied. Au moyen âge, la laitière entre en scène; c'est Bonaventure Despériers (*Nouvelles récréations*, XIV, publiées en 1558) qui l'a transmise à La Fontaine.

2. *Court vêtue.* V. Grammaire, *accord de l'adjectif.*

3. *Quand je l'eus.* Quand je l'ai acheté. « Riche comme je le *suis* », disait le Brâhmane indou ; — « de là prendrons Candie..., et donnerons sur la Morée. Nous la *tenons* », dit Picrochole qui, dans Rabelais, joue tout éveillé les Pyrrhus. Chez Perrette aussi l'imagination va bon train : elle met l'avenir au présent, se persuadant qu'elle tient déjà ce qu'elle espère.

4. *Le revendant.* Grammaire, *gérondif.*

5. *Perrette là-dessus saute...* La bonne femme de Despériers achèterait une jument « qui porteroit un beau poulain, lequel croistroit et deviendroit tant gentil : il saulteroit et feroit hin. Et, en disant hin, la bonne femme, de l'aise qu'elle avoit en son compte, se print à faire la ruade que feroit son poulain, et, en ce faisant, sa portée de laict va tomber et se respandit toute. Et voilà ses œufs, ses poussins, ses chapons, ses cochons, sa jument, son poulain, tous par terre... »

La dame[1] de ces biens, quittant d'un œil marri[2]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à[3] son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait[4] ;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne[5] ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous ?
Chacun songe[6] en veillant ; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi[7] ;
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont[8] sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis gros Jean comme devant[9].

Fable XI. — **Le curé et le mort**[10].

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
Un curé s'en allait gaiement

1. *La dame de ces biens.* La maitresse (*domina*).

2. *Marri.* Lex.

3. *S'excuser à.* Lex., *A.*

4. *En farce en fut fait.* En fut mis en farce ; Rabelais semble faire allusion à un petit drame sur ce sujet.

5. *Ne bat la campagne.* Ne divague. — *Faire des châteaux en Espagne*, c'est se repaître de chimères.

6. *Chacun songe.* Rêve. Au vers suivant, *erreur* veut dire divagation (lat. *error*).

7. *Le sophi.* Le roi de Perse. — La Fontaine, après s'être amusé, se prend à réfléchir ; mais il le fait gaiement, poétiquement, et avec autant d'esprit que de sens.

8. *Vont sur ma tête pleuvant.* Lex., *aller.*

9 *Devant.* Lex.

10. « M. de Boufflers a tué un homme après sa mort. Il était dans sa bière et en carrosse ; on le menait à une lieue de Boufflers pour l'enterrer ; son curé était avec le corps. On verse : la bière coupe le cou au pauvre curé. » (Sévigné, lettre du 26 février 1672.) Quelques jours après, la marquise écrit : « Voilà une petite fable de La Fontaine, qu'il a faite sur l'aventure du curé de M. de Boufflers... Cette aventure est bizarre ; la fable est jolie... »

Enterrer ce mort au plus vite [1].
Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur était à côté,
Et récitait, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons [2],
Et des versets et des répons :
« Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire. »
Messire Jean Chouart [3] couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards semblait lui dire :
« Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire [4],
Et tant en autres menus coûts. »
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette [5]
Du meilleur vin des environs ;
Certaine nièce assez propette [6]
Et sa chambrière [7] Pâquette
Devaient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée,
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;
Notre curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie [8].

1. On remarquera la plaisante symétrie de ce contraste, et la mélancolie qui va succéder.
2. *Leçons*. Les *leçons* sont des passages qu'on lit ou qu'on récite à matines ; les *répons* sont les paroles dites ou chantées après chaque leçon.
3. *Jean Chouart*. Nom tiré de Rabelais. — *Messire*. Lex.
4. *En cire*. Les cierges de l'enterrement. Les *coûts* sont les menus frais.
5. *Une feuillette*. Une demi-barrique.
6. *Propette*. Le Dictionnaire de Trévoux (1771) donne *propet* et *propret*, mais indique que le premier seul est usité.
7. *Chambrière*. Servante.
8. Chamfort traite ce piquant récit de « méchante petite historiette » ; c'est le cas de redire le mot du poète : « Les délicats sont malheureux... »

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
Et la fable du Pot au lait.

Fable XII. — **L'homme qui court après la Fortune, et l'homme qui l'attend dans son lit [1].**

Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme [2].
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe :
Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
« Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
Et le voilà devenu pape [3] :
Ne le valons-nous pas ? — Vous valez cent fois mieux ;
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux [4] ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux [5] ?
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera ; son sexe en use ainsi. »

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien ; l'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
« Si nous quittions notre séjour ?

1. La source est inconnue.
2. *Fantôme.* Lex.
3. *Le voilà devenu pape.* Adrien IV était fils d'un mendiant, Sixte IV, d'un pêcheur ; Sixte-Quint aurait été porcher, Benoît XI fut berger.
4. *La fortune a-t-elle des yeux ?* On la représentait avec un bandeau.
5. *Le partage des dieux.* « On m'a enseigné que les dieux menaient une vie exempte de soucis » (Horace) ; c'est la doctrine d'Épicure.

Vous savez que nul n'est prophète
En son pays [1] : cherchons notre aventure ailleurs.
— Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous ; suivez votre humeur inquiète [2] ;
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant [3]
De dormir en vous attendant. »
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare [4]
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur [5] tout autre ; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever [6], à ces heures
Que l'on sait être les meilleures,
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
« Qu'est ceci ? se dit-il, cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures :
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là ; d'où vient qu'aussi [7]
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour ; messieurs de cour, adieu :
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate [8] ;
Allons là. » Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze [9], humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier !
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village

1. *Nul n'est prophète en son pays.* Proverbe tiré de l'Évangile (S. Luc, IV, 24).

2. *Inquiète.* Lex.

3. *Cependant.* Lex

4. *L'avare.* L'un et l'autre à la fois, comme on va le voir.

5. *Sur.* Lex.

6. *Au coucher, au lever.* Ceux qui étaient bien en cour obtenaient la faveur d'assister au coucher et au lever du roi.

7. *Aussi.* Moi aussi.

8. *Surate.* Ville de l'Inde, alors des plus commerçantes.

9. *Ames de bronze.* « Il avait un cœur dur comme le chêne, un cœur blindé d'un triple airain, celui qui, le premier, osa commettre aux fureurs de la mer un frêle esquif... » (Horace, *Odes*, I, 3*).

Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la Mort. Avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol [1] ; on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors [2] distribuait ses grâces.
Il y court : les mers étaient lasses
De le porter; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
« Demeure en ton pays, par la nature instruit. »
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait [3] été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.[4]
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates [5],
Pleure de joie, et dit : « Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouïr [6] dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet [7] aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux. »
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil [8],
Il la trouve assise à la porte
De son ami, plongé dans un profond sommeil.

1. *Au Mogol*. V. p. 287, note 2.
2. *Lors*. Lex.
3. *Que le Mogol l'avait été*. V. Grammaire, *négation*.
4. *Son village quitté*. V. Grammaire, *participe séparé*.
5. *Pénates*. Dieux protecteurs du foyer ; d'où, le foyer lui-même.
6. *Par ouïr dire*. Nous disons par ouï dire. V. Lex., *ouïr*.
7. *L'effet*. La réalité.
8. *Ce conseil*. Cette résolution (lat. *consilium*).

Fable XIII. — Les deux coqs[1].

Deux coqs vivaient en paix ; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie[2] ; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même[3] on vit le Xanthe[4] teint
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage ;
La gent[5] qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet[6] rallumer sa haine et son courage ;
Il aiguisait son bec, battait l'air de ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle[7] du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet[8] :
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

1. Ésope, 21.
2. *Amour, tu perdis Troie.* C'est pour reprendre Hélène, ravie par le Troyen Pâris, que les Grecs firent la guerre de Troie.
3. *Des dieux même.* Nous écririons ici *mêmes* (avec un s). V. Grammaire, *adjectif.*
4. *Le Xanthe.* Petit fleuve de la Troade, appelé aussi Scamandre Dans l'*Iliade,* Aphrodite et Mars sont blessés par Diomède (*Il.* V).
5. *Gent.* Lex.
6. *Objet.* Lex.
7. *Ongle.* Lex.
8. *Coquet* vient de *coqueter*, qui veut dire « faire le coq, faire l'aimable » ; le *caquet* est le gloussement de la poule qui va pondre.

La Fortune se plaît à faire de ces coups;
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

Fable XIV. — L'ingratitude et l'injustice des hommes envers la Fortune [1].

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage:
Gouffre, banc, ni [2] rocher, n'exigea de péage [3]
D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos [4] et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs [5], associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor:
Le luxe et la folie [6] enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parlait chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses;
Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit: « Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
— Et d'où me viendrait-il, que [7] de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos et bien placer l'argent. »
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause:
Un vaisseau mal frété [8] périt au premier vent;

1. Abstemius, 198.
2. *Ni*. Voir Grammaire, *négation*.
3. *Péage* (de *pedaticum*, dérivé de *pes*), signifie droit de passage.
4. *Atropos*. Une des Parques, v. p. 208, note 5.
5. *Facteur*. Celui qui fait le négoce pour le compte d'un autre (d'où factorerie).
6. *La folie*. Des acheteurs. — *L'escarcelle* est une bourse. — *Ducat*, v. Lex.
7. *Que*. Lex.
8. *Frété*. Ce mot veut dire ici *équipé*.

Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère [1] lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage [2],
Lui dit : « D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
— Consolez-vous, dit l'autre ; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage. »

Je ne sais s'il crut ce conseil;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie [3];
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures [4] au Sort.
Chose n'est ici plus commune :
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la fortune;
On a toujours raison, le Destin toujours tort [5].

Fable XV. — **Les devineresses** [6].

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états; tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice :
C'est un torrent; qu'y faire? il faut qu'il ait son cours;
Cela fut et sera toujours.

1. *Chère*. Lex.
2. *Équipage*. Lex.
3. *Industrie*, activité intelligente.
4. *Nous disons injures*. V. Grammaire, *article*.
5. V., pour la conclusion, la *Fortune et le jeune enfant* (L. V, 11).
6. Les sciences occultes faisaient alors fureur : la Brinvilliers, accusée de maléfices et coupable de nombreux empoisonnements, avait été brûlée en place de Grève deux ans auparavant (1676) : la Voisin « devineresse » et empoisonneuse, allait, deux ans après (1680), être exécutée à son tour.

Une femme à Paris faisait la pythonisse [1].
On l'allait consulter sur chaque événement :
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la devineuse [2] on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
Son fait [3] consistait en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats [4],
Elle passait pour un oracle.
L'oracle était logé dedans [5] un galetas;
Là, cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari :
Elle achète un office [6], une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
Allait, comme autrefois, demander son destin :
Le galetas devint l'antre de la sibylle.
L'autre femelle avait achalandé [7] ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
« Moi devine [8] ! on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire ?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu [9]. »
Point de raison ; fallut [10] deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats [11],
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.

1. *La Pythonisse.* En fait de devineresses, la Bible nous offre la pythonisse d'Endor, la Grèce la pythie de Delphes, l'Italie la sibylle de Cumes.
2. *Devineuse.* Lex.
3. *Fait.* Lex.
4. *Ignorante à vingt et trois carats.* Très ignorante (l'or à vingt-trois carats, c'est-à-dire qui ne contient qu'une partie d'alliage contre vingt-trois d'or fin, est de l'or très pur).
5. *Dedans.* Lex.
6. *Un office.* Une charge publique.
7. *Achalandé* se dit d'un lieu où affluent les clients.
8. *Devine.* Lex.
9. *Croix de par Dieu.* Croix figurée sur le titre de l'alphabet où l'on apprend à lire aux enfants : cela veut donc dire alphabet. — Lex., *par.*
10. *Fallut.* V. Grammaire, *ellipse du pronom.*
11. *Ducats.* Lex.

Le meuble et l'équipage[1] aidaient fort à la chose :
Quatre sièges boiteux, un manche de balai,
Tout sentait son sabbat[2] et sa métamorphose.
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée[3],
On s'en serait moqué : la vogue était passée
Au galetas ; il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise[4].
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître[5] tel, qui traînait après soi
Force écoutants[6]. Demandez-moi pourquoi[7].

Fable XVI. — Le chat, la belette et le petit lapin[8].

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara ; c'est une rusée.
Le maître était absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates[9], un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée[10].
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot[11] Lapin retourne aux souterrains séjours.

1. *Équipage.* Lex.
2. *Sabbat.* Réunion nocturne de sorciers. — La *métamorphose* est celle de la sorcière en bête, quand elle va au sabbat.
3. *Tapissée.* Garnie de tapis.
4. *Chalandise.* Affluence de chalands. La *robe*, c'est l'avocat ; on prend celui qui la porte, même mal, pour quelque avocat très en vogue. Cf. Pascal. « Si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique... Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête sans une opinion avantageuse de sa suffisance » (*Pensées*).
5. *Maître tel.* Maître un tel (quelque personnage d'importance).
6. *Écoutants.* V. Grammaire, *participe présent.*
7. *Demandez-moi pourquoi*, je ne saurai vous répondre.
8. Recueils orientaux : *Pantschatranta*, *Calila et Dimna*, etc.
9. *Pénates.* V. p. 299, note 5.
10. *Parmi le thym et la rosée.* Peinture d'une fraîcheur délicieuse ; cf. les *Lapins*, X, 14.
11. *Jeannot Lapin.* Cf. Jean Lapin dans *l'Aigle et l'Escarbot.*

La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O dieux hospitaliers [1] ! que vois-je ici paraître
Dit l'animal chassé du paternel logis.
O là ! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.»
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant [2].
« C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi [3]
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
— Or [4] bien, sans crier davantage,
Rapportons-[5] nous, dit-elle, à Raminagrobis [6]. »
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite [7],
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants approchez,

1. *Dieux hospitaliers.* Les dieux lares ou pénates.

2. *Au premier occupant.* La rusée feint de croire que ce bien n'a pas encore de possesseur, ou plutôt, qu'en s'en allant le lapin a laissé prescrire son droit de propriété.

3. *L'octroi.* La concession à titre gracieux. Plus bas, la *coutume* ou droit coutumier, c'est la législation établie par l'usage, dans certaines provinces, par opposition au droit écrit, au droit romain.

4. *Or.* Lex.

5. *Rapportons-nous.* Lex.

6. *Raminagrobis.* Nom emprunté à Rabelais ou à Voiture. Ce dernier écrit quelque part : « Vous savez bien que Raminagrobis est prince des chats ».

7. *Chattemite* (de *chatte* et de *mite,* employé autrefois pour *matou,* du lat. *mitis,* doux), vient aussi de Rabelais, qui a fourni encore *Grippeminaud* (*griffe chat*).

Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants aux rois [1].

Fable XVII. — La tête et la queue du serpent [2].

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles [3] :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas [4].
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit :
« Je fais mainte et mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci ;
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
Je suis son humble servante [5].
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant [6].

1. *Se rapportants.* V. Grammaire, *participe.*
2. Ésope, 344.
3. *Parques cruelles.* Elles sont en renom, en grande faveur auprès des Parques.
4. *Pour le pas.* La préséance.
5. *Humble servante.* C'est ironique.
6. *Un poison prompt et puissant.* On a cru longtemps que la queue du serpent était vénéneuse (d'où l'adage : *in cauda venenum*).

Enfin voilà ma requête :
C'est à vous de commander;
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien. »
Le Ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors[1] ; et la guide[2] nouvelle,
Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx[3] elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur[4] !

FABLE XVIII. — **Un animal dans la Lune**[5].

Pendant qu'un philosophe[6] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe[7] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur[8] son éloignement,

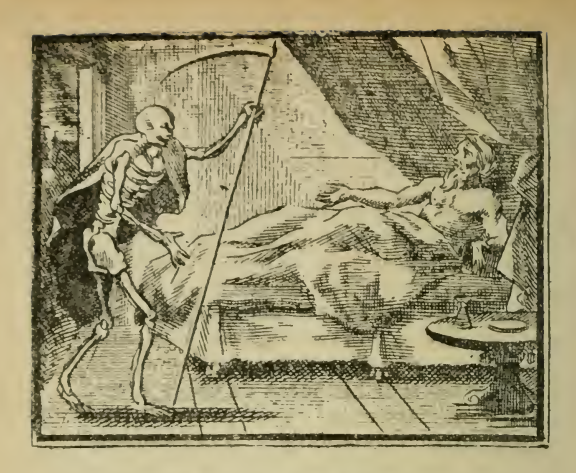
1. *Lors*. Lex.
2. *Guide*. Lex.
3 *Styx*. V. p. 291, note 5.
4. « Nous voyons le mesme estre advenu à plusieurs, qui, au gouvernement de la chose publique, ont voulu faire toutes choses au gré de la multitude. » (Amyot.)
5. La Fontaine put avoir connaissance par son ami Saint-Évremond, ou par Barillon, notre ambassadeur, d'une facétie de l'Anglais Butler qui, pour ridiculiser la Société royale de Londres, a rapporté ou imaginé, dans un de ses poèmes, l'anecdote de *L'Éléphant dans la lune*.
6. *Un philosophe*. Le Grec Démocrite enseignait que le soleil est incomparablement plus grand qu'il ne le parait, que la voie lactée est formée d'un nombre incalculable d'étoiles.
7. *Un autre philosophe*. Épicure, qui vint pourtant après Démocrite, prétendait que le soleil n'est guère plus grand qu'il ne parait.
8. *Sur*, dans ces vers, signifie *d'après* (en tenant compte de).

Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna [1] ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement [2].
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure [3] ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour ;
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux, que l'œil [4] de la Nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main la [5] détermine.
L'ignorant le croit plat : j'épaissis sa rondeur ;
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine [6]:
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence.
Je ne suis point d'intelligence [7]
Avecque mes regards, peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton [8], ma raison le redresse:
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais, en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet [9]?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,

1. *Ordonna*. Régla.
2. *Amplement*. La Fontaine n'a pas tenu sa promesse ; on le regrette, à voir avec quelle aisance il expose les idées les plus sévères.
3. *La figure*. Lex.
4. *Que*. Lex. *L'œil de la nature*. Ovide, Manilius, Montaigne, appellent le soleil « l'œil du monde ».
5. *Ma main la détermine*. Détermine la distance, d'après l'ouverture de l'angle.
6. *En toute sa machine*. En sa constitution et en tout ce qui le concerne (distance, grandeur, forme, mouvement).
7. *Je ne suis point d'intelligence*. Je ne suis d'accord ni avec mes yeux..., ni avec mes oreilles. — Pour *ni* employé uniquement, v. Grammaire, *négation*.
8. *Courbe un bâton*. Le fait paraître courbé, par suite de la réfraction.
9. *Objet*. Lex.

L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau ;
Et chacun de crier merveille :
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre [1] entre tant de puissances
N'en était point l'effet ? Le Monarque [2] accourut :
Il favorise en roi ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette était la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers [3] à ces emplois ?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire [4]
Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir ; il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant, s'il pouvait apaiser la querelle [5],
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les premiers exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts [6] ?

1. *La guerre*. Il s'agit de la guerre de Hollande qui mit aux prises, France, Hollande, Espagne, Empire, etc.
2. *Le monarque*. Charles II, qui régna de 1660 à 1685, et fonda la Société Royale de Londres.
3. *Entiers*. Lex.
4. *Les Filles de Memoire*. Les Muses
5. *Apaiser la querelle*. Quand fut composée cette fable, la guerre de Hollande durait encore ; Charles II allait bientôt faire accepter sa médiation.
6. On voit ce que la fable a pu devenir dans les mains de La Fontaine : la philosophie, les affaires publiques, il n'est rien de trop haut pour elle.



LA MORT ET LE MOURANT
Gravure de l'édition de 1678. (Bibl. nat.)

LIVRE VIII

Fable I. — **La Mort et le mourant** [1].

La Mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal [2] tribut ; tous sont de son domaine [3] ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière [4].

1. Abstemius, 99.
2. *Fatal*. Lex.
3. *Domaine*. Lex.
4. *Leur paupière*. Ce n'est là qu'un lieu commun ; le poète le relève par la magnificence du

Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse :
La mort ravit tout sans pudeur ;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je le die [1],
Rien où [2] l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure [3],
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé [4] ? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu [5] ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce [6] dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait [7].
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher [8] et du mouvement,
Quand les esprits [9], le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe :
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus.
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades :

style ; il achève d'en faire sa chose, de se l'approprier, par la profondeur de l'émotion.

1. *Die*. Lex.

2. *Rien où*. V. Grammaire, *pronoms adverbiaux*.

3. *Tout à l'heure*. Lex.

4. *Au pied levé*. Sans préparation.

5. *Un arrière-neveu*. Un petit-fils.

6. *Ce dis-tu*. Gramm., *pron. démonstratif*.

7. *Parfait*. Achevé.

8. *Marcher*. Voir Grammaire, *infinitif*.

9. *Esprits*. Lex.

Qu'est-ce que tout cela, qu'un[1] avertissement?
Allons, vieillard, et sans réplique;
Il n'importe à la république[2]
Que tu fasses ton testament. »

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet[3],
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet;
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret[4] :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret[5].

Fable II. — **Le savetier et le financier**[6].

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;
C'était[7] merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages[8],
Plus content qu'aucun des sept sages[9].
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,

1. *Que*. Si ce n'est. V. Lex., *que*.
2. *République*. Lex.
3. *Banquet*. « Que ne sors-tu de la vie comme un convive rassasié », dit, chez Lucrèce, la Nature au mortel qui se rebelle contre la mort (*de Natura rerum*, III, v.92).
4. *Indiscret*. Importun.
5. Ce qui fait la beauté de cette fable, c'est, avec la valeur de la pensée, le mouvement et l'émotion ; c'est aussi un curieux mélange, tout à fait propre à La Fontaine, de familiarité et de grandeur.
6. B. Despériers suppose qu'un personnage unique, le savetier Blondeau, nous dit, sous forme de monologue, les tribulations que lui cause la trouvaille d'un trésor (*Nouvelle*, XXI). Horace, lui, avait mis en scène deux personnages, dont l'un, Vultéius Ména, enrichi par l'autre (l'avocat Philippe), devint soucieux et triste, et rendit au donateur ses présents (*Épîtres*, I, 7).
7. *C'était merveilles*. V. Grammaire, *accord du verbe*.
8. *Des passages*. Ces traits d'ornement que le chanteur ajoute de son cru.
9. *Les sept sages*. Les sept sages de la Grèce.

Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir[1]
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fit venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ? ma foi, monsieur[2],
Dit, avec un ton de rieur,
Le gaillard[3] savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes[4]),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer[5], on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin[6]. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,

1. *Le dormir*. V. Grammaire, *infinitif*.
2. *Monsieur..., rieur*. Pour la rime, v. Versification.
3. *Gaillard*. Lex.
4. *Honnêtes*. Lex.
5. *Chômer*. Les fêtes chômées étaient alors nombreuses.
6. *Au besoin*. Quand vous en aurez besoin.

Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut [1] chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

Fable III. — Le lion, le loup et le renard [2].

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse :
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus [3].
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins ; il en est de tous arts [4].
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient [5] des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense [6] et se tient clos et coi [7].
Le loup en fait sa cour, daube [8], au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure [9]
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et, sachant que le loup lui faisait cette affaire :
« Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à [10] mépris imputé
D'avoir différé cet hommage [11] ;
Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, leur [12] ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint, à bon droit, la suite :
Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite.

1. *S'en courut.* V. Grammaire, *forme du verbe.*
2. Esope, 255. (Le *Roman de Renart* traite le même sujet.)
3. *Un abus.* Une erreur.
4. *De tous arts.* De toutes sortes de méthodes.
5. *De tous côtés lui vient. Il* lui vient. V. Grammaire, *accord du verbe.*
6. *Se dispense.* Lex.
7. *Coi.* Lex.
8. *Daube.* Lex.
9. *Tout à l'heure.* Lex.
10. *A mépris.* Lex., *A.*
11. *Hommage.* Lex.
12. *Leur ai dit.* V. Grammaire, *ellipse du pronom sujet.*

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante;
Le secret [1] sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire [2] loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre. »
Le roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière;
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

FABLE IV. — **Le pouvoir des fables** [3].

A M. DE BARILLON [4].

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point [5] traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les, ne les lisez pas;
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre [6]

1. Le *secret*. Le secret que voilà est admirable assurément, etc.
2. *Messire*. Lex.
3. Ésope, 117.
4. *M. de Barillon*. Ambassadeur à Londres.
5. *Seront-ils point*. V. Grammaire, *négation*.
6. Si Charles II voulait nous réconcilier avec la Hollande, à qui nous faisions la guerre, le Parlement anglais était d'un avis opposé.

Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
De combattre cette hydre [1]? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens;
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus:
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui [2] vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple [3] vain et léger,
Un orateur, voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune ; et d'un art tyrannique [4],
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas ; l'orateur recourut
A ces figures [5] violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes [6] :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout, personne ne s'émut ;
L'animal aux têtes frivoles [7],
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter ;
Tous regardaient ailleurs ; il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.

1. *Cette hydre.* Les puissances alliées, Hollande, Espagne, Empire.
2. *Que l'envie doit avouer qui.* V. Grammaire, *pronom relatif.*
3. *Athène..., peuple.* V. Grammaire, *syllepse.*
4. *Tyrannique.* Qui subjugue les esprits. — V. Lexique, *de.*
5. *Ces figures.* Les figures de rhétorique, p. ex. la prosopopée, qui prête une voix aux morts.
6. *Les plus lentes.* Les plus difficiles à émouvoir.
7. *L'animal aux têtes frivoles.* « Tu es une bête à mille têtes », dit Horace, s'adressant au peuple de Rome.

Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
« Cérès [1], commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle ;
Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix: « Et Cérès, que fit-elle?
— Ce qu'elle fit? un prompt courroux
L'anima d'abord [2] contre vous.
Quoi? de contes d'enfants son peuple s'embarrasse!
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez vous [3] ce que Philippe fait? »
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière [4] à l'orateur :
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point ; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si *Peau-d'Ane* [5] m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on ; je le crois : cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

Fable V. — L'homme et la puce [6].

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes.
Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment [7] les yeux,

1. *Cérès.* Déesse de l'agriculture. Plus loin, Athènes est appelée son peuple, parce que la déesse avait un temple non loin d'Athènes, à Éleusis.
2. *D'abord.* Lex.
3. *Que ne demandez-vous ?...* « Chacun ira-t-il encore çà et là dans la place publique, faisant cette question : N'y a-t-il aucune nouvelle? — Eh! que peut-il y avoir de plus nouveau que de voir un homme de Macédoine qui dompte les Athéniens et qui gouverne toute la Grèce ? « (Démosthène, 1re *Philippique.*)
4. *Entière.* Lex.
5. *Peau d'Ane.* Perrault ne publia son conte qu'en 1694 ; mais la légende était fort ancienne.
6. Esope, 424.
7. *Incessamment.*

Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer[1] l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue ;
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule, ce[2] dit-il, tu devais[3] bien purger
La terre de cette hydre[4] au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes[5] la race afin de me venger ? »
Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

Fable VI. — **Les femmes et le secret**[6].

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : « O Dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus! on me déchire !
Quoi ? j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ! — Oui, le voilà,
Frais et nouveau pondu; gardez[7] bien de le dire :
On m'appellerait poule ; enfin n'en parlez pas. »
La femme neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,

1. *Intriguer*. Remplir d'intrigues, agiter.
2. *Ce*. V. Grammaire, *pron. démonstr.*
3. *Tu devais*. V. Grammaire, *modes*.
4. *Hydre*. Lex.
5. *Que tu n'en perdes*. Nous employons aujourd'hui l'indicatif : *que tu n'en perds* — *Que* a ici un sens analogue au latin *cum*, puisque, toujours suivi du subjonctif.
6. Abstemius, 129.
7. *Gardez*. Lex.

Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine :
« Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien, surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
— Vous moquez-vous? dit l'autre : ah! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien [1]. »
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle;
Elle va la répandre en plus de dix endroits;
Au lieu d'un œuf, elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

Fable VII. — **Le chien qui porte à son cou le dîné de son maître [2].**

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portait la pitance [3] au logis,
S'était fait un collier du dîné [4] de son maître.
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyait un mets exquis;
Mais enfin il l'était; et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,

1. Ce petit dialogue est plein de naturel.
2. La Fontaine, d'après Brossette, devrait ce thème à un Lyonnais, M. de Puget, qui avait traité ce sujet.
3. *Pitance*. Lex.
4. *Dîne*. Lex.

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné [1],
Un mâtin [2] passe et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux n'en étant plus chargé.
Grand combat; d'autres chiens arrivent;
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien se voyant trop faible contre eux tous,
Et que [3] la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit :
« Point de courroux, messieurs, mon lopin [4] me suffit ;
Faites votre profit du reste. »
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau ;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux. Ils firent tous ripaille [5],
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville [6]
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands [7],
Tout fait sa main [8] : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles [9].
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot [10],
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

1. *Atourné*. Arrangé, équipé.
2. *Mâtin*. Lex.
3. *Et que*... V. Grammaire, *figures de construction*.
4. *Mon lopin*. Mon morceau. On ne dit plus qu'un lopin de terre.
5. *Ripaille* (dont on ne connaît pas l'origine) est une débauche de table
6. *D'une ville*. La fable de M. de Puget, *le Chien politique*, visait les malversations des magistrats municipaux de Lyon.
7. *Échevins, prévôts*... Magistrats municipaux, qui assistaient le maire dans l'administration de la commune. *Le prévôt des marchands* était chargé, à Paris, de l'administration municipale.
8. *Faire sa main*, c'est faire des profits illicites.
9. *Pistoles*. La pistole, autrefois monnaie réelle, n'était plus déjà (comme aujourd'hui encore en quelques provinces) qu'une monnaie de compte, d'une valeur de dix francs.
10. *Sot*. La sottise serait de croire que la probité n'est qu'une niaiserie.

Fable VIII. — Le rieur et les poissons[1].

On cherche les rieurs, et moi je les évite :
Cet art veut, sur[2] tout autre, un suprême mérite ;
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs[3] de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un ; peut-être aussi.
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
D'un financier, et n'avait en son coin
Que des petits poissons ; tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris ;
Cela suspendit[4] les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes[5] parti,
N'eût depuis un an fait naufrage ;
Il s'en informait donc à ce menu fretin[6] ;
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin ;
Les gros en sauraient davantage.
« N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ? »
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute ; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que, depuis cent ans, sous l'abîme avaient vus
Les anciens[7] du vaste empire.

1. Athénée, I, 6. — Abstemius, 118.
2. *Sur*. Lex.
3. *Méchants diseurs*. Ceux qui disent sottement, platement.
4. *Suspendit*. Les tint en suspens, attentif.
5. *Les grandes Indes*. L'Amérique (qu'on avait prise d'abord pour un prolongement de l'Inde).
6. *Menu fretin*. V. p. 206, note 3.
7. *Anciens*. En trois syllabes. V. Versification.

Fable IX. — **Le rat et l'huître** [1].

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares [2] paternels un jour se trouva sou [3].
Il laisse là le champ, le grain, et la javelle [4],
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase [5] ! »
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours, le voyageur arrive
En un certain canton [6] où Téthys [7] sur la rive
Avait laissé mainte huître ; et notre rat d'abord [8]
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord
« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire :
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire ;
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point [9]. »
D'un certain magister [10] le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs [11],
N'étant pas de ces rats qui les livres rongeants [12],
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes

1. *Anthologie grecque* : « Toujours furetant, s'accommodant de tout, mais friand de bons morceaux, un rat aperçut une huître épanouie dans sa maison entr'ouverte ; il effleura de ses dents les franges humides de cette chair trompeuse. Aussitôt les écailles avec bruit se referment ; la douleur les resserre : le rat est pris, il n'échappera plus de ce piège, de ce tombeau où il est venu lui-même chercher la mort. »

2. *Lares*. Dieux domestiques. *Au figuré*, le toit domestique.

3. *Sou*. Lex., *soûl*.

4. *Javelle*. Le blé fauché, qu'on laisse reposer sur la terre pour qu'il sèche.

5. *Voilà les Apennins*, etc. Le souriceau (page 227) transformait aussi les taupinières en monts ; moins savant, il ne les nommait pas.

6. *Canton*. Lex.

7. *Téthys*. V. page 208, note 7.

8. *D'abord*. Lex.

9. *Mais nous n'y bûmes point*. Allusion à un épisode de Rabelais. Picrochole se croit parti pour la conquête de l'Asie ; il s'inquiète de la boisson : « Que boyrons-nous par ces desers ? » Nous avons donné ordre à tout, répondent ses officiers : la caravane de la Mecque était là : ne vous fournit-elle pas de vin à suffisance ? Et lui : « Voire mais, dist-il, nous ne beumes poinct frais » (Rabelais, I, 33).

10. *Magister*. Maître d'école de village.

11. *A travers champs*. Expression métaphorique, pour à tort et à travers. (Cf. *battre la campagne*.)

12. *Rongeants*. V. Grammaire, *participe*.

Une s'était ouverte ; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, non pareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
« Qu'aperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille ;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère [1], ou jamais. »
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs [2] ; car l'huître tout d'un coup
Se referme : et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont aux moindres objets frappés d'étonnement ;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre [3].

Fable X. — **L'ours et l'amateur des jardins [4].**

Certain ours montagnard, ours à demi léché [5],
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon [6], vivait seul et caché.
Il fût devenu fou ; la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait ;
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,

1. *Chère*. Lex.
2. *Lacs*. Lex.
3. Cf. *la Grenouille et le rat*, début (p. 185).
4. *Le Livre des lumières*. — Bidpaï, *le Jardinier et l'Ourse*.
5. *A demi léché*. Lex.
6. *Bellérophon*. Il avait tué son fils ; il se chargea de détruire la Chimère et y réussit ; puis il se retira à l'écart, consumé de chagrin.

Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part [1].
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore [2],
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi [3]
Quelque doux et discret ami [4] :
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre ;
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté [5] d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur ; mais comment esquiver [6] ? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que [7] d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours l'accepte ; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver ;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
Et, bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur [8], écartait du visage

1. *De sa part.* De son côté.
2. *Flore.* Déesse des fleurs, comme *Pomone* l'est des fruits.
3. *Parmi.* Lex.
4. *Discret ami.* L'amitié est un sentiment dont La Fontaine parle toujours avec une grande délicatesse (cf. les *Deux Amis*).
5. *Porté d'un même dessein.* Poussé, inspiré par. — Lex., *de.*
6. *Esquiver.* Lex.
7. *Tant d'honneur que.* Assez d'honneur pour. (C'est un latinisme.)
8. *Émoucheur.* Celui qui chasse les mouches. V. Grammaire, *noms*

De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé [1].
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
« Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme [2]. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi [3].

Fable XI. — **Les deux amis** [4].

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa [5].
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre :
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée [6] avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée : allons. — Merci de votre zèle.

1. *Que nous avons mouche appelé*. V. Grammaire, *participe séparé*

2. *Comme*. Lex.

3. *Un sage ennemi*. Celui-là, au moins, ous inspire de la défiance, et l'on se tient en garde.

4. *Le Livre des Lumières*.—Bidpaï, les *Deux Amis*.

5. *Monomotapa*. Dans l'Afrique australe. La Fontaine estime qu'il faut faire beaucoup de chemin pour rencontrer de tels amis.

6. *Morphée*. Fils du Sommeil et dieu des songes.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il[1] ne fût vrai : je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime[2].

Fable XII. — **Le cochon, la chèvre et le mouton**[3].

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton[4] n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin[5].
Dom[6] pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours :
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi[7]?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes[8] que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. — Il est un sot,

1. *Qu'il ne fût vrai.* Que *cela* ne fût vrai. — Lex., *il.*
2. *Quand il s'agit de ce qu'il aime.* Quelle grâce et quelle tendresse!
3. Ésope, 115 et 115 b.
4. *Le charton.* Le charretier
5. *Tabarin.* Le pître du charlatan Mondor, qui, par ses bons mots, attirait les clients au Pont Neuf.
6. *Dom.* Lex.
7. *Coi.* Lex.
8. *Honnêtes.* Lex

Repartit le cochon ; s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier[1] ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine ;
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »

Dom pourceau raisonnait en subtil [2] personnage :
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage[3].

Fable XIII. — **Tircis et Amarante**[4].

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY [5].

J'avais Ésope quitté [6],
Pour être tout à Boccace[7] ;
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire : « Non »
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.

1. *Crierait du haut de son gosier*. Cette métaphore et la suivante expriment l'idée de crier de toutes ses forces.
2. *Subtil*. Lex.
3. *Le moins prévoyant est toujours le plus sage*. C'est-à-dire, tout simplement, qu'il ne faut pas trop penser au malheur qui va nous arriver.
4. Petite scène pastorale, de l'invention du poète.
5. *Mlle de Sillery*. Une nièce de La Rochefoucauld.
6. *J'avais Ésope quitté*. V. Grammaire, *participe séparé*.
7. *Boccace*. Italien, auteur d'un recueil de contes, le *Décaméron* (XIVe siècle). Après la publication du premier recueil de fables, La Fontaine s'était remis à publier des contes.

Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout ;
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout [1] ;
Comment le pourrait-on faire ?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose [2].
Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
« Ah! si vous connaissiez, comme moi, certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante !
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal.
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur? »
Amarante aussitôt réplique :
« Comment l'appelez-vous, ce mal? quel est son nom?
— L'amour.— Ce mot est beau ; dites-moi quelques marques
A quoi [3] je le pourrai connaître : que sent-on ?
— Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près [4] un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.

1. *Le haut bout.* La première place.
2. *Sans glose.* Lex., *gloser.*
3. *A quoi.* V Grammaire, *pron. relat.* — Pour *qui*, au vers suivant : V. Gramm., *ibid.*
4. *Près.* Lex.

Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »
Amarante dit à l'instant :
« Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa[1] mourir de dépit et de honte[2].

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

Fable XIV. — **Les obsèques de la lionne[3].**

La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province[4]
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts[5] y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,

1. *Pensa*. Lex.
2. Cette charmante poésie n'a rien de la fadeur trop habituelle dans les églogues du temps.
3. Abstemius, 148.
4. *Province*. Lex.
5. *Prévôts*. V. p. 219, note 1.

Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître :
Peuple caméléon [1], peuple singe du maître ;
On dirait qu'un [2] esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts [3].



LES OBSÈQUES DE LA LIONNE
Gravure de l'édition de 1678. (Bibl. nat.)

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible [4], et surtout celle du roi lion ;

1. *Caméléon*. Sorte de lézard qui prend des teintes diverses, non, comme on l'a cru, en reflétant les objets qui l'entourent, mais selon qu'il est plus ou moins gonflé d'air. (Hatzfeld.)

2. *Un*, au sens lat. de *unus*, un seul.

3. *Ressorts*. « Les roues, les ressorts, les mouvements sont cachés, rien ne paraît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour : image du courtisan... » (La Bruyère, *de la Cour*.)

4. *Terrible*. « Semblable au rugissement du lion est la terreur qu'inspire le roi. » (*Prov.*, XX, 2).

Mais ce cerf n'avait pas accoutumé [1] de lire.
Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de [2] pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord [3] reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde [4] que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux champs élysiens [5] j'ai goûté mille charmes [6],
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
« J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : « Miracle ! Apothéose [7] ! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

FABLE XV. — **Le rat et l'éléphant** [8].

Se croire un personnage est fort commun en France ;
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois :
C'est proprement le mal françois.

1. *N'avait pas accoutumé.* Lex.
2. *Le temps de pleurs.* Remarquez l'ellipse de l'article. V. Lexique, *de.*
3. *D'abord.* Lex.
4. *Garde que.* Lex.
5. *Aux champs élysiens.* Les Champs Élysées, séjour des âmes vertueuses après leur mort.
6. *Charmes.* Lex.
7. *Apothéose*, parce que la lionne a pris place parmi les dieux.
8. Peut-être, Phèdre, I, 29, ou plus probablement, le *Rat et l'Éléphant*, dans un recueil anonyme de 1670.

La sotte vanité [1] nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage [2],
Qui marchait à gros équipage [3].
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en allait [4] en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés [5] de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain [6] moins que les éléphants. »
Il en aurait dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant,
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

Fable XVI. — **L'horoscope** [7].

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

1. *La sotte vanité*. La vanité ne va guère sans sottise, s'il est vrai qu'elle est, comme on l'a dit, « l'orgueil des petites choses ».

2. *De haut parage*. De haut rang.

3. *Équipage*. Lex.

4. *S'en allait*. V. Grammaire *accord du verbe*.

5. *Touchés*. Fort impressionnés.

6. *D'un grain*. Lex.

7. Ésope, 349 (*Le Fils et le Père*). Cf. Hérodote, I, 34, etc. — Valère Maxime, IX, 12 (pour l'aventure d'Eschyle).

Un père eut pour toute lignée [1]
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture [2]
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui [3] roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais :
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint : mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet [4], ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons [5] d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
Il savait le sujet des fatales [6] défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine [7] et les pinceaux
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émut, voyant peint un lion :
« Ah! monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! » A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.

1. *Lignée*. Lex.
2. *Géniture* Lex.
3. *Sur qui*. V. Grammaire, *pron. relat.*
4. *Inquiet*. Lex.
5. *Bouillons*. Lex.
6. *Fatales*. La cause des défenses voulues par le destin.
7. *La laine*. Les tapisseries.

Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse ; il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme [1] ; et cette chère tête,
Pour qui [2] l'art d'Esculape [3] en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poète Eschyle [4].
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut [5] ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui les consulte ;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort [6].
Il dépend d'une conjoncture [7]
De lieux, de personnes, de temps,
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète ;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette :
Jupiter [8] le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence [9]
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?

1. *L'âme*. Lex.
2. *Pour qui*. V. Grammaire, *pronom relatif*.
3. *Esculape*. Dieu de la médecine.
4. *Poète*. Ici dissyllabique. V. *Versification*. — *Eschyle* est le grand tragique grec (vie-ve siècle).
5. *Sut*. Lex., *savoir*.
6. Cf. p. 139, l'*Astrologue*, etc.
7. *Conjoncture*. La *conjoncture* est un concours fortuit de circonstances. Plus bas la *conjonction* est la rencontre de deux astres sur une ligne qui aboutit à un certain point de la terre (les astrologues lui attribuaient une influence fatale).
8. *Jupiter*. La planète.
9. *Influence*. Lex.

Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la [1] peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope [2]?
L'état où nous voyons l'Europe
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu;
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point [3], et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie [4]
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!
Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

Fable XVII. — L'âne et le chien [5].

Il se faut entr'aider [6]; c'est la loi de nature [7].
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais [8] comme il y manqua;
Car il est bonne créature.
Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,

1. *La*. L'influence. Pour l'ordre, v. Grammaire, *place pronom régime*.
2. *Horoscope*. Lex.— Pour l'état de l'Europe dont il va être question. V. p. 309, note 1.
3. *Le point*. Le lieu précis où se trouvent les astres.
4. *Entre-suivie*. Entrecoupée. Lex.
5. Abstemius, 109.
6. *Il se faut entr'aider*. V. Grammaire, *place pronom régime*.
7. *De nature*. V. Grammaire, *article*.
8. *Et ne sais*. V. Grammaire *ellipse du pronom sujet*. — *Comme*. Lex.

Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'âne se mit à paître ;
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure [1].
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie ;
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain. »
Point de réponse, mot [2] ; le roussin d'Arcadie [3]
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera, sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée ;
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites, un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille
De fuir, en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si [4] ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide [5].

1. *Demeure.* Reste sans qu'on y touche.
2. *Mot.* Pas un mot.
3. *Roussin d'Arcadie*, v. p. 240, note 2, p. 240.
4. *Que si.* Cf. le lat. *quod si.*
5. Pour la morale, cf. le *Cheval et l'Ane*, L. VI, 16.

Fable XVIII. — **Le Bassa et le marchand** [1].

Un marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un bassa [2] l'appuyait ;
De quoi le Grec en bassa le payait,
Non en marchand ; tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant,
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance
Lui vont offrir leur support [3] en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance [4]
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute ; avec eux il s'engage ;
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti [5],
Les prévenant [6], les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder ; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre [7] ; et plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
« Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
Mais je te crois un trop [8] homme de bien ;

1. Source inconnue.
2. *Bassa.* Ou pacha, fonctionnaire turc chargé d'administrer une province.
3. *Support.* Lex.
4. *Reconnaissance.* On croit entendre les trois Turcs. Ici, le mot de « reconnaissance » ne manque pas de piquant.
5. *Parti.* Nous disons jouer un tour.
6. *Les prévenant.* Les devançant.
7. *Comme Alexandre.* On l'avait averti que son médecin Philippe voulait l'empoisonner ; il accepta la potion, et la but sans hésiter.
8. *Un trop homme de bien.* Ici nous supprimerions *un*.

Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage[1]
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
D'un dogue de qui[2] l'ordinaire
Était un pain entier. Il fallait bien et beau[3]
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage[4],
Aurait deux ou trois mâtineaux[5],
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois : mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille[6].
Si tu fais bien, tu reviendras à moi. »
Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces[7]
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de[8] plusieurs petits princes.

1. *Le breuvage*. De poison.

2. *De qui*. V. Grammaire, *pronom relat*.

3. *Bien et beau*. Bel et bien.

4. *Ménage*. Lex.

5. *Mâtineaux*. Diminutif de *mâtin*.

6. *Canaille* est ici à double sens. Lex., *canaille*.

7. *Provinces*. Lex.

8. *De*. Lex.

Fable XIX. — L'avantage de la science[1].

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut[2] jadis un différend.
L'un était pauvre, mais habile[3];
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage,
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot[4] : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
« Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable[5];
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment[6] ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre[7],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république[8] a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup[9] de bien.
Nous en usons, Dieu sait ! Notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés. »
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.

1. Phèdre, IV, 21.
2. *S'émut.* S'éleva. Lex.
3. *Habile.* Savant.
4. *C'était tout homme sot.* Il aurait dû dire : tout homme sot.
5. *Considérable.* Digne de considération.
6. *Incessamment.* Lex.
7. *A la troisième chambre.* Au troisième étage (c'est-à-dire, alors dans les combles).
8. *République.* Lex.
9. *Épand.* Lex.

L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire :
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient.
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile ;
Il reçut partout des mépris ;
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

Fable XX. — **Jupiter et les tonnerres** [1].

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
« Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons [2] de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers ;
Amène-moi la Furie [3]
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois. »
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.
O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.
Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs [4],
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce [5] dit-on,
L'impitoyable Alecton.

1. Sénèque, *Questions naturelles*, II, 41.
2. *Cantons*. Lex.
3 *La furie*, V. p. 219, note 1.
4. *Et la langue a des douceurs*. Mercure était aussi le dieu de l'éloquence et de la musique.
5. *Ce*. Grammaire, *pron. démonst.*

Ce choix la rendit si fière [1]
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance [2] humaine
Serait bientôt du domaine [3]
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide[4].
Il la renvoie ; et pourtant
Il lance un foudre [5] à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte ;
Il n'embrasa que l'enceinte [6]
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied [7] sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit ;
Et l'assembleur de nuages [8]
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages:
Ils seraient sûrs. On sourit ;
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux [9] :
L'un jamais ne se fourvoie [10],
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie ;

1. *Fière.* Lex.
2. *Engeance.* Lex.
3. *Domaine.* Lex.
4. *L'Euménide*, nom grec des Furies.
5. *Foudre.* V. Grammaire, *noms*.
6. *Enceinte.* La partie enceinte, l'intérieur.
7. *Prit pied.* Se redressa, se rassura en voyant cette indulgence.
8. *L'assembleur de nuages.* L'épithète vient d'Homère.
9. *Carreaux.* Un *carreau d'arbalète* était un gros trait à *quatre* pans. Il s'agit ici des traits de la foudre.
10. *Fourvoie.* Lex.

L'autre s'écarte en son cours :
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
Bien souvent même il se perd,
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

Fable XXI. — **Le faucon et le chapon** [1].

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle [2].
Un citoyen du Mans [3], chapon de son métier,
Était sommé de comparaître
Par-devant [4] les lares [5] du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
« Petit, petit, petit ! » ; mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi [6] laissait les gens crier.
« Serviteur, disait-il ; votre appât est grossier ;
On ne m'y tient pas, et pour cause. »
Cependant un faucon sur sa perche voyait
Notre Manceau qui s'enfuyait.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
Me rend [7] tout étonné. Vous n'êtes que racaille [8],

1. *Livre des Lumières.* — Bidpaï, le *Faucon et le Coq.*

2. *Que le chien de Jean de Nivelle.* Allusion au proverbe :

C'est le chien de Jean de Nivelle,
Il s'enfuit quand on l'appelle.

Jean de Nivelle, sous Louis XI, s'était rallié au duc de Bourgogne. Son père, à son de trompe, le fit sommer de revenir ; Jean fit la sourde oreille.

3. *Un citoyen du Mans.* Les chapons du Mans sont renommés.

4. *Par-devant.* Lex.

5. *Les lares.* V. p. 322, note 2.

6. *Le Normand et demi.* « Un Manceau vaut un Normand et demi » (dicton ancien).

7. *Rend.* Lex.

8. *Racaille.* Lex.

Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le [1] vois-tu pas à la fenêtre ?
Il t'attend : es-tu sourd ? — Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon : mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrais-tu pour cet appeau [2] ?
Laisse-moi fuir ; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler [3]
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche. »

Fable XXII. — **Le chat et le rat** [4].

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, Ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant [5] y furent qu'un soir à l'entour [6] de ce pin
L'homme tendit ses rets [7]. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet; il y tombe, en danger de mourir :
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie ;
Il voyait dans les lacs [8] son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : « Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en [9] mon endroit :

1. *Vois-tu pas ?* V. Grammaire, *négation*.
2. *Appeau*. Instrument qui imite le cri des oiseaux et les *appelle* au piège.
3. *Qui me fait envoler*. V. Grammaire, *pronom*.
4. *Calila et Dimna*.
5. *Tant y furent*. V. Grammaire, *ellipse du pronom sujet*.
6. *A l'entour*. Lex.
7. *Rets*. Lex.
8. *Lacs*. Lex.
9. *En mon endroit* Nous dirions *à*.

Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour [1] singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
J'allais leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins ;
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre [2] ces nœuds. — Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
— Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai,
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette [3] :
Ils t'en veulent tous deux. » Le rat dit: « Idiot!
Moi, ton libérateur? je ne suis pas si sot. »
Puis il s'en va vers sa retraite.
La belette était près du trou.
Le rat grimpe plus haut; il y voit le hibou :
Dangers de toutes parts ; le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant:
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait alerte [4] et sur ses gardes :
« Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser; ton soin [5]
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié

1. *Par amour singulière*. Par amour unique. V. Lex. *amour*.

2. *Dissoudre*. Détacher (lat. *dissolvere*).

3. *L'époux de la chouette*. Le hibou n'est nullement le mari de la chouette, il appartient à un autre genre.

4. *Alerte*. Écrit par La Fontaine: *à l'erte*. « Alerte » vient de l'italien *all'erta*, sur la hauteur (d'où l'on peut guetter). D'où le sens qu'a ici ce mot : en éveil, aux aguets.

5. *Soin*. Lex.

Qu'après Dieu je te dois la vie?
— Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité? »

Fable XXIII. — **Le torrent et la rivière**[1].

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui; l'horreur suivait ses pas;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante.
Un seul vit des voleurs; et se sentant presser[2],
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur;
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille[3],
Lui fit croire d'abord[4] ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire
Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux, à[5] nager malheureux,

1. Abstemius, 5. — Haudent, II, 66

2. *Se sentant presser*. Pressé par le danger.

3. *Sommeil doux, paisible et tranquille*. Remarquez comme les peintures, les sons et les rythmes rendent bien le caractère de chacun des cours d'eau. — Chamfort dit que, si le voyageur avait le choix de passer par le torrent ou par la rivière, et préférait la rivière : « la fable serait meilleure, c'est-à-dire la vérité que l'auteur veut établir mieux démontrée ». Chamfort ne se méprend-il pas sur la vérité qu'il s'agit d'établir

4. *D'abord*. Lex.

5. *A nager*. Lex., *A*.

Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves [1] que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux;
Il n'en est pas ainsi des autres.

Fable XXIV. — L'éducation [2].

Laridon et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais la diverse nourriture [3]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon [4].
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier [5] abattu,
Fut le premier César que la gent [6] chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignait sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance [7] :
Tourne-broches [8] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode [9] des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère;
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons! [10]

1. *Bien d'autres fleuves.* Plusieurs fleuves entouraient les enfers, l'Achéron, le Styx, etc.

2. Ésope, 217 — Plutarque (d'après Amyot) *Comment il faut nourrir les enfants.*

3. *La diverse nourriture.* Ce mot servait pour exprimer l'*éducation.* (V., note précédente, le mot *nourrir.*)

4. *Laridon.* Dans *Laridon*, il y a lard.

5. *Sanglier.* Dissyllabe. V. *Vers.*

6. *Gent.* Lex.

7. *Engeance.* Lex.

8. *Tournebroches.* Petits chiens qu'on met dans une roue pour faire tourner la broche.

9. *Antipode.* Lex.

10. *Laridons.* Ce vers mériterait d'être proverbial.

FABLE XXV. — **Les deux chiens et l'âne mort**[1].

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque[2] guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins[3] qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
« Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf? un cheval?
— Hé! qu'importe quel animal?
Dit l'un[4] de ces mâtins ; voilà toujours curée[5].
Le point[6] est de l'avoir : car le trajet est grand,
Et de plus, il nous faut nager contre le vent[7].
Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine. »
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme.

1. Ésope, 218. — Phèdre, I, 20.
2. *Il ne s'en manque*. V. Grammaire, *formes du verbe*.
3. *Mâtins*. Lex.
4. *L'un*, ou plutôt *l'autre*.
5. *Curée*. Lex.
6. *Point*. Lex.
7. *Contre le vent*. Ceci paraît être dû encore à une distraction ; qu'on relise ce qui précède.

Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant [1] pour acquérir des biens ou de la gloire!
« Si j'arrondissais mes États!
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats [2]!
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire! »
Tout cela, c'est la mer à boire;
Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalems [3] bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire [4].

Fable XXV. — **Démocrite et les Abdéritains** [5].

Que j'ai toujours haï les pensers [6] du vulgaire [7]!
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire [8],
Mettant de faux milieux [9] entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui!

Le maître d'Épicure [10] en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou : petits esprits! mais quoi?
Aucun n'est prophète chez soi [11].
Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate [12] et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade :

1. *S'outrant.* Excédant ses forces.
2. *Ducats.* Lex.
3. *Quatre Mathusalems.* Celui-ci vécut, dit la Bible, neuf cent soixante-neuf ans.
4. Le prologue est ce qu'il y a de meilleur dans cette fable.
5. Lettres apocryphes de et à Hippocrate.
6. *Pensers.* Lex.
7. *Vulgaire.* « Je hais le profane vulgaire, et je l'écarte. » Horace, *Odes*, III, 1.
8. *Téméraire.* Peu réfléchi.
9. *Mettant de faux milieux.* « Une idée fausse... est comme un voile interposé entre nous et l'objet que nous voulons juger. » (Chamfort.)
10. *Le maître d'Épicure.* Le philosophe Démocrite (né à Abdère au ve s.) a trouvé et transmis à Épicure la théorie des *atomes*, corpuscules *insécables* dont la réunion a formé tous les corps.
11. *Aucun n'est prophète chez soi.* V. p. 298, note 1.
12. *Hippocrate.* V. p. 162, note 6.

« Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite;
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
« Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis [1]. »
Non content [2] de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes [3];
Et mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats;
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel ; sa folie est extrême. »
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause : Hippocrate arriva dans le temps
Que [4] celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
Cherchait dans l'homme et dans la bête
Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes [5] d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché [6] selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.
Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.

1. *De Démocrites infinis.* « Démocrite dit qu'il y a des mondes innombrables et qu'il n'y a pas entre eux la moindre différence, que tous contiennent donc mêmes choses, mêmes hommes. » (Cicéron, *Académiques,* II, 17.)

2. *Non content.* Lex.

3. *Fantôme.* Lex.

4. *Que.* V. Grammaire, *pronom relatif.*

5. *Les labyrinthes.* Les circonvolutions.

6. *Attaché.* Absorbé.

En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu [1] ?

Fable XXVII. — **Le loup et le chasseur [2].**

Fureur d'accumuler, monstre de qui [3] les yeux
Regardent comme un point [4] tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse [5] en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme. sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : « C'est assez, jouissons » ?
— Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats [6] ce mot, car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.
— Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier, de [7] son arc, avait mis bas un daim.
Un faon [8] de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt ; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête, un daim avec un faon ;
Tout modeste [9] chasseur en eût été content [10] :
Cependant un sanglier [11], monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux :
Autre habitant du Styx. La Parque [12] et ses ciseaux

1. *Que sa voix est la voix de Dieu. Vox populi, vox Dei*, dit un ancien dicton. — La naïveté du ton donne du piquant à la question, et nous invite à y songer nous-mêmes.

2. *Livre des Lumières*, p. 216. — Bidpaï, t. II.

3. *Monstre de qui les yeux*. V. Grammaire, *pronom relat.*

4. *Point*. Lex.

5. *Te combattrai-je en vain*. Avec l'ingratitude, l'avarice est le défaut pour lequel La Fontaine a le plus d'horreur. Voyez IV, 20, V, 13, IX, 15, XII, 3.

6. *Je le rebats*. Je te répète. Remarquons l'extrême vivacité, la passion de ce début.

7. *De son arc*. Lex., *de*.

8. *Un faon*. Ce mot signifia longtemps le petit d'un animal en général.

9. *Modeste*. Lex.

10. *Content*. Lex.

11. *Sanglier*. Dissyllabe. V. Versification.

12. *La Parque*. Atropos, la Parque qui coupe le fil de nos jours, dut s'y reprendre à plusieurs fois pour amener sa dernière heure.

Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De[1] la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens. Mais quoi ? rien ne remplit
Les vastes appétits[2] d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher,
Surcroît[3] chétif aux autres têtes ;
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd[4], meurt vengé sur son corps ;
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux ;
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux[5] :
« O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares. »
(Ainsi s'excusent les avares.)
« J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant[6] :
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant[7]
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez. »
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette[8]
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

1. *De la force.* Lex., *de.*
2. *Appétits.* Lex.
3. *Surcroît chétif.* Faible addition au nombre des bêtes abattues.
4. *Le découd.* Lui ouvre le ventre (terme de vénerie).
5. *Piteux.* Digne de pitié.
6. *Pour autant.* Étant donné qu'il y en a autant, vu leur nombre.
7. *Cependant.* Lex.
8. *Sagette.* Flèche (lat. *sagitta*).

LIVRE IX

Fable I. — Le dépositaire infidèle[1].

Grâce aux Filles de Mémoire[2],
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux[3],
Parle au chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant;
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore[4],
Force sots, force flatteurs;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs:
Tout homme ment, dit le sage[5].
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement[6]

1. *Livre des Lumières*, p. 137. — Bidpaï, t. II, p. 186.
2. *Filles de mémoire*. Les Muses, filles de Jupiter et de Mnémosyne, déesse de la mémoire.
3. *En langue des dieux*. En vers.
4. *Pécore*. Lex.
5. *Omnis homo mendax*, dit le Psaume 115. (Mais les Psaumes ne sont pas l'œuvre du « Sage », c'est-à-dire de Salomon.)
6. *Aucunement*. Lex

Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous tant que nous sommes
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme [1] de maint songe
Par leur bel art inventé
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut :
Comme eux ne ment pas qui veut
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot [2],
Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent [3] de fer un jour.
« Mon fer ? dit-il, quand il fut de retour.
— Votre fer ? il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens ; mais qu'y faire ? un grenier
A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse et lui dit en pleurant :
« Dispensez [4]-moi, je vous supplie :
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie ;

1. *Charme*. Lex.
2. *Payé par son propre mot*. Payé des mêmes raisons dont il avait servi sa dupe.
3. *Un cent de fer*. Cent livres ou un quintal.
4. *Dispensez-moi*. Lex.

Je n'ai que lui; que dis-je! hélas! je ne l'ai plus.
On me l'a derobé; plaignez mon infortune. »
Le marchand repartit : « Hier[1] au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût[2] jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin[3] eût pris le chat-huant.
— Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange[4],
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent? »
L'autre vit où tendait cette feinte aventure;
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture[5].

Même dispute avint[6] entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope.
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison,
— Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »
Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux;
On le fit pour cuire vos choux. »

L'homme au pot fut plaisant; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur;
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

1. *Hier*. Monosyllabe. V. *Versification*.

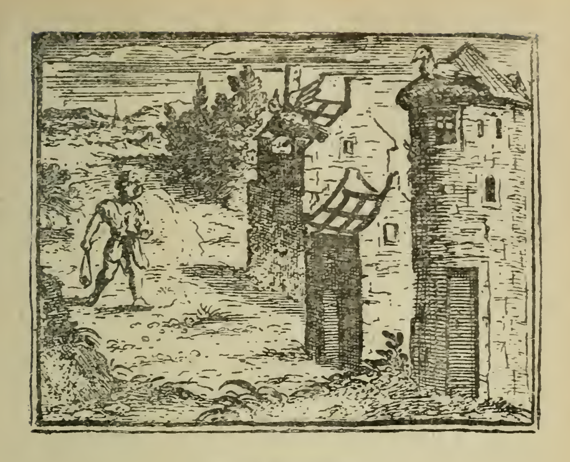
2. *Qu'un hibou pût*. V. Grammaire, *imparfait du subjonctif*.

3. *En un besoin*. Au besoin, s'il l'eût fallu.

4. *Se mange*. V. Grammaire, *formes du verbe*.

5. *Géniture*. Lex.

6. *Avint*. Lex.



LES DEUX PIGEONS
Gravure de l'édition de 1679. (Bibl. nat.)

Fable II. — Les deux pigeons[1].

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins [2] du voyage,
Changent un peu votre courage [3].
Encor si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.

1. *Livre des Lumières*, p. 19. Bidpaï, I, p. 77.
2. *Soins.* Lex.
3. *Courage.* Lex.

Je ne songerai [1] plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux [2]. « Hélas! dirai-je, il pleut,
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste? » [3]
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète [4]
L'emportèrent enfin. Il dit: « Ne pleurez point:
Trois jours au plus rendront [5] mon âme satisfaite;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuierai: quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi [6]. Mon voyage dépeint [7]
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai: J'étais là; telle chose m'avint [8];
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne, et voilà qu'un nuage [9]
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie.
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès: cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris: ce blé couvrait d'un las [10]
Les menteurs et traîtres appas [11]..

1. *Songerai.* Lex.

2. *Réseaux.* Lex.

3. *Bon soupé, bon gîte et le reste.* Cette vive et naïve peinture de la tendresse alarmée est délicieuse. — *Soupé.* Lex.

4. *Inquiète.* Lex.

5. *Rendront.* Lex.

6. *Aussi.* Lex

7. *Mon voyage dépeint.* V. Grammaire, *construction participiale.*

8. *Avint.* Lex.

9. Ici commencent les épreuves de notre voyageur. La Motte estime que, si le pigeon n'eût pas essuyé de dangers, s'il eût trouvé simplement les plaisirs insipides loin de son ami et eût été ramené près de lui par le seul désir de le revoir, la fable eût mieux dégagé cette vérité, que la présence d'un ami est le plus doux des biens. Mais le tableau de ces épreuves détournera-t il notre esprit, de cette vérité essentielle? Tant de souffrances ne justifie t-elles pas les craintes exprimées tout à l'heure? n'augmenteront-elles pas la confiance du volage dans les lumières de son ami? Et désormais les souvenirs amers de l'un et la tendre pitié de l'autre ne les feront-ils pas s'aimer plus et mieux?

10. *Las*, pour *lacs*. V. Lex., *lacs*.

11. *Appâs.* Lex.

Le lacs était usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin ;
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier[1], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)[2]
Prit sa fronde, et, du coup, tua plus d'à moitié
La volatile[3] malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal[4], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines ;
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois[5] aimé ; je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux

1. *Lier*. Se dit de l'oiseau de proie qui saisit sa victime.
2. *Cet âge est sans pitié*. L'enfant réfléchit peu, et ne sait pas encore par expérience ce que c'est que souffrir.
3. *Volatile*. V. Grammaire, *genre du nom*. — Cf. Lex.
4. *Que bien, que mal*. *Tant bien que mal* rendrait plus lourdement et avec moins de vérité la démarche demi-boiteuse de l'oiseau.
5. *Quelquefois*. Une certaine fois. V. Lexique.

De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère [1],
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! Quand reviendront de semblables moments?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants [2]
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète [3] ?
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer? [4]

Fable III. — **Le singe et le léopard** [5].

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part.
L'un d'eux disait [6] : « Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir;
Et, si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée [7], et mouchetée! »
La bigarrure plaît: partant [8] chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit.
Le singe, de sa part, disait: « Venez, de grâce,
Venez, messieurs: je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi [9] seulement;

1. *Cythère*. Vénus était adorée dans l'île de Cythère. Son fils est l'Amour.
2. *Charmants*. Lex.
3. *Inquiète*. Lex.
4. Le genre de la fable est trop étroit pour le génie de La Fontaine ; il s'évade de l'apologue et sa sensibilité se déploie dans une vive et tendre élégie.
5. Ésope, 42. (*Le Renard et la Panthère*.) Voici cette fable: « Le renard et la panthère se disputaient le prix de la beauté. La panthère vantait surtout la beauté de son corps ; le renard lui dit : Combien suis-je plus beau, moi qui ai cette bigarrure non sur le corps, mais dans l'esprit. — Cette fable montre que la perfection de l'âme est préférable à la beauté du corps. »
6. *Disait*. Il le disait, sans doute, par affiche.
7. *Vergetée*. Rayée comme de petites marques de verge (*vergette*).
8. *Partant*. Lex.
9. *L'a sur soi*. V. Grammaire, *pronom*.

Moi, je l'ai dans l'esprit : votre serviteur Gille,
'Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant[1],
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux[2], exprès pour vous parler,
Car il parle, on l'entend. Il sait danser, baller[3],
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs[4] :
Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »

Le singe avait raison ; ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants[5].
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents[6] !

Fable IV. — **Le gland et la citrouille**[7].

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller[8] parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve[9].

Un villageois considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là :
Hé parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;

1. *Singe du pape en son vivant.* C'est Bertrand qui, de son vivant, avait cet honneur.
2. *Arrive en trois bateaux.* Expression proverbiale pour signifier une arrivée pompeuse. Dans *Gargantua,* la jument de Grandgousier avait été amenée ainsi.
3. *Baller.* Danser certaines danses à figures
4. *Blanc.* Petite monnaie d'argent qui valait cinq deniers (environ deux sous et demi).
5. *Les regardants.* V. Grammaire, *participe.*
6. Ni cette scène foraine, ni ces boniments si divers, ni les talents variés et la plaisante réclame du singe, rien de tout cela, on le sait, ne vient de la fable ésopique. Taine voyait dans ces deux fables le type même de la fable philosophique et de la fable poétique.
7. Tabarin, le charlatan bouffon de la place Dauphine, a traité ce sujet. V. *Œuvres,* édit. Jannet, t. II.
8. *Aller* Lex.
9. *Treuve.* Lex.

C'eût été justement l'affaire;
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es[1] point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris; plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo[2]. »
Cette réflexion embarrassant notre homme:
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe, le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage:
« Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde[3]?
Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison[4];
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

FABLE V. — **L'écolier, le pédant et le maître d'un jardin**[5].

Certain enfant qui sentait son collège,
Doublement sot et doublement fripon
Par[6] le jeune âge et par le privilège
Qu'ont les pédants[7] de gâter la raison,

1. *Que tu n'es point entré*. V. Grammaire, *modes*.
2. *Un quiproquo*. Une méprise (étymologie: un *quid* pour un *quod*).
3. *Gourde*. Ce mot exprime aujourd'hui une espèce de courge, de plus petite taille que la citrouille, et qui, vidée et séchée, sert à contenir un liquide.
4. *Sans doute, il eut raison*. C'est vrai; mais est-ce bien pour épargner le nez de Garo?
5. Source inconnue.
6. *Par le jeune âge*. Sur ce sens de *par*, voir Lexique.
7. *Pédant*. Ce mot, venu de l'italien *pedante*, « celui qui enseigne », n'avait pas d'abord en soi-même un sens défavorable; Mon-

Chez un voisin dérobait, ce[1] dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone[2]
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut:
Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchait l'arbre, et fit tant, à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte[3] au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants:
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce[4],
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance[5]
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin[6].

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

taigne est celui de nos écrivains qui a le plus contribué à le lui donner (v. *Essais*, L. I, chapitre XXV, *du Pédantisme*).

1. *Ce dit-on*. Gramm., *pronom démonstr.*

2. *Pomone et Flore*, v. p. 324, note 2.

3. *Faire plainte*. V. Gram., *article*.

4. *De sa grâce*. De lui-même, sans qu'on l'en priât.

5. *Engeance*. Lex.

6. *En cent lieux le jardin*. Dans l'*Enfant et le maître d'école*, l. I 19, le magister fait aussi une harangue inopportune. Pour le dégât du jardin, cf. le *Jardinier et son Seigneur*, l. IV, 4.

Fable VI. — Le statuaire et la statue de Jupiter[1].

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez humains! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre[2]. »

L'artisan[3] exprima si bien
Le caractère de l'idole
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète[4] autrefois n'en dut guère[5],
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci :
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

1. Avianus, 23.

2. *Le maître de la terre.* Dans son enthousiasme, l'artiste s'élève naturellement au lyrisme.

3. *Artisan.* Lex.

4. *Poète.* Dissyllabe. V. Versification.

5. *N'en dut guère.* Ne le céda guère. La Fontaine parle ici des créateurs de la mythologie (Homère, etc.)

Le cœur suit aisément l'esprit:
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère [1].
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes:
L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour les mensonges [2].

Fable VII. — La souris métamorphosée en fille [3].

Une souris tomba du bec d'un chat-huant:
Je ne l'eusse pas ramassée;
Mais un bramin [4] le fit, je le crois aisément;
Chaque pays a sa pensée.
La souris était fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu; mais le peuple bramin
Le traite en frère; ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron [5], ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort: c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore [6] chez eux a puisé ce mystère.

1. *Les intérêts de leur chimère.* Non seulement ils croyaient à la réalité des êtres chimériques qu'ils avaient imaginés, mais ils s'y attachaient avec une passion ardente. Tel Pygmalion qui, ayant sculpté une Galatée (non une Vénus), en devint violemment épris. Sur sa prière, Vénus anima Galatée, que le statuaire épousa.

2. Si ce n'est point là une fable, c'est une charmante poésie; les deux derniers vers sont dans toutes les mémoires.

3. *Livre des Lumières*, p. 279. — Bidpaï, t. II, p. 385.

4. *Bramin.* Ou brahmane, prêtre de Brahma.

5. *Ciron.* V. p. 104, note 4.

6. *Pythagore.* Philosophe grec du VIe siècle, qui professa la doctrine de la métempsycose (ou transmigration des âmes d'un corps dans un autre), empruntée, dit-on, à l'Inde.

Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille [1]
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté [2].
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet [3] si doux :
« Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
— En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
— Soleil, s'écria lors [4] le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
— Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
Je vous conseille de le prendre.
— Eh bien ! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée ;
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée. »
Le bramin fâché s'écria ;
« O vent, donc, puisque vent y a [5],
Viens dans les bras de notre belle ! »
Il accourait ; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf [6] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : J'aurais une querelle
Avec le rat [7] ; et l'offenser
Ce serait être fou, lui qui peut me percer. »
Au mot de rat, la damoiselle [8]
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat ! un rat ; c'est de ces coups

1. *En fit une fille*. Nous avons déjà vu une chatte métamorphosée en femme. L. II, f. 18.
2. *La grecque beauté*. Hélène, enlevée par Pâris.
3. *Objet*. Lex.
4. *Lors*. Lex.
5. *Vent y a*. Pour la suppression de *il*, v. Grammaire, *pronom* ; et pour l'hiatus, v. Versification
6. *L'éteuf*. La balle (métaphore venue du jeu de paume).
7. *Avec le rat*. Rappelons-nous que la belle a été souris, et que pour La Fontaine la souris est de la famille du rat.
8. *Damoiselle*. Lex.

Qu'Amour fait ; témoin telle et telle[1] :
Mais ceci soit dit entre nous.
On tient toujours du lieu dont[2] on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point ; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable,
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant.
Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe ;
Mais agissant diversement
Selon l'organe[3] seulement
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse.
Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles ;
Il en faut revenir toujours à son destin,

1. *Témoin telle et telle.* La fable est fort poétique ; mais La Fontaine veut que nous y voyions une image vraie de la réalité : l'Amour amène parfois des mariages bien mal assortis.

2. *Du lieu dont on vient.* V. Grammaire, *pron. relat.*

3. *Selon l'organe.* L'ensemble des organes, c'est-à-dire le corps qui lui sert d'instrument. Le raisonnement est celui-ci : Si les âmes sont semblables, en origine et en nature, si toute la différence est dans les corps qui les logent, comment se fait-il que la demoiselle ait accepté un rat pour époux ?

C'est-à-dire à la loi par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin [1].

Fable VIII. — **Le fou qui vend la sagesse** [2].

Jamais auprès des fous ne te mets à portée ;
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée [3].
On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours
Quelque trait [4] aux fripons, aux sots, aux ridicules [5].

Un fol allait criant par [6] tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.
On essuyait force grimaces ;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il ?
C'étaient les plus moqués ; le mieux était de rire,
Ou de s'en aller, sans rien dire,
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant [7]
De ce que fait un fou ? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes [8] un jour alla trouver un sage,

1. Chaque être a, avec sa nature propre, sa fin déterminée. — Cette fable est un bon exemple de ce nouveau genre d'apologue, fréquent dans le second recueil, où la réflexion philosophique s'ajoute au récit avec une grace aisée et une solidité pleine de finesse.
2. Abstemius, 184.
3. *Éventée*. Évaporée, étourdie.
4. *Trait*. Les fous de cour, bouffons à gages parfois très spirituels, décochaient plus d'un trait malin.
5. *Aux ridicules*. Aux gens ridicules. V. Gramm., *noms*.
6. *Par*. Lex.
7. *Garant*. Nous dirions ici *garante*.
8. *Un des dupes*. *Dupe* est féminin. Il y a donc syllepse : un de ceux qui furent dupes. V. Grammaire, *figures*.

Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes [1] tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la sagesse. »



L'HUÎTRE ET LES PLAIDEURS
Gravure de l'édition de 1679 (Bibl. nat.)

Fable IX. — L'huître et les plaideurs [2].

Un jour deux pèlerins [3] sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent, il fallut contester.

1. *Hiéroglyphes.* C'étaient les caractères sacrés de l'écriture dans l'ancienne Égypte. Le mot exprime ici l'idée d'énigme difficile à déchiffrer, mais qui pourtant a un sens.

2. Boileau avait traité ce sujet. Sa fable, un peu compassée, vaut surtout par le trait final. V. *Épîtres*, II.

3. *Pèlerins.* Lex.

L'un se baissait déjà pour amasser[1] la proie,
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi[2],
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous sur ma vie.
— Eh bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin[3] arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge[4],
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens[5], et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles[6].

Fable X. — Le loup et le chien maigre[7].

Autrefois Carpillon fretin[8]
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure[9],
Est imprudence toute pure.

1. *Amasser,* ramasser.
2. *Non plus.* V. Grammaire, *négation*.
3. *Perrin Dandin.* C'est le nom du juge des *Plaideurs*. Au lieu de ce personnage bien réel, Boileau fait intervenir une abstraction, la Justice.
4. *Gruge.* Lex.
5. *Sans dépens.* « Sans que vous ayez à payer les frais du procès. » Ce trait n'est guère moins piquant que le trait connu de Boileau : « Messieurs, l'huître était bonne. Adieu, vivez en paix ».
6. *Que le sac et les quilles.* Perrin fait comme celui qui prend l'argent et ne laisse aux joueurs que les quilles et le sac où les mettre.
7. Ésope, 231.
8. *Fretin.* V. *le Petit poisson et le Pêcheur*, p. 206.
9. *Sous espoir de grosse aventure.* On disait *prêter à grosse aventure*, pour prêter à gros intérêts sur une chance incertaine.

Le pêcheur eut raison ; carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors [1], de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : « Jà [2] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là ;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique ; et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse. »
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle était au logis ;
Il dit au loup par un treillis :
« Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure [3] à toi. »
Le portier du logis était un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. « Serviteur au portier, »
Dit-il ; et de courir. Il était fort agile ;
Mais il n'était pas fort habile :
Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

Fable XI. — **Rien de trop** [4].

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament [5]
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.

1. *Lors.* Lex.
2. *Jà.* Lex.
3. *Tout à l'heure.* Lex.
4. Abstemius, 186.
5. *Tempérament.* Mesure.

Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent, épuise les guérets :
En superfluités s'épandant [1] d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe [2] sait plaire !
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
Tant que [3] le Ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent [4]
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A se porter dedans [5] l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands : il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop [6] est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

Fable XII. — Le cierge [7].

C'est du séjour des dieux [8] que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette [9], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.

1. *S'épandant*. Lex.
2. *Le luxe*. L'exubérance, le superflu.
3. *Tant que*. Lex.
4. *Abusèrent*. Si l'on peut abuser, quand il s'agit d'occire des loups.
5. *Dedans*. Lex.
6. *Rien de trop*. C'est la maxime qui fut si en faveur chez les Grecs, οὐδὲν ἄγαν, et qu'Horace a reprise, *ne quid nimis*. Elle résume très bien une bonne moitié de la morale des fables de La Fontaine.
7. Abstemius, 54. — Haudent, 113.
8. *Au séjour des dieux*. Virgile dit seulement qu'elles ont une parcelle de l'âme des dieux. *Georg.*, IV, 220.
9. *Hymette* « était une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel. » (Note de La Fontaine.)

Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie ;
Et, nouvel Empédocle [1] aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans.
Ce fut mal raisonné ;
Ce cierge ne savait grain [2] de philosophie.
Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur [3] le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre [4].

Fable XIII. — Jupiter et le passager [5].

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux Cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
« Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'huissier. »
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager, pendant l'orage,
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans [6].
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants

1. Empédocle « était un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. » (Note de La Fontaine.)

2. *Grain* Lex.

3. *Sur*. Lex.

4. *Pas plus fou que l'autre*. Ils l'étaient autant l'un et l'autre.

5. Ésope, 49 et 58.

6. *Titans*. V. p 213, note 3.

N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
« Sire Jupin[1], dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part ; je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents[2] d'or,
Bien comptés, et d'un tel[3] trésor :
On l'avait enterré dedans[4] telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : « Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don. »

Fable XIV. — **Le chat et le renard**[5].

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs[6], deux archipatelins,
Deux francs patte-pelus[7], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant[8] ennuyeux,

1. *Jupin*. Lex.
2. *Talent d'or*. Monnaie d'or usitée en Grèce, qui valait près de 6.000 francs.
3. *D'un tel trésor*. De tel trésor déterminé.
4. *Dedans*. Lex.
5. *Roman de Renart*, édit. Méon, t. IV. — Haudent, II, 49.
6. *Tartufs*. Le nom de l'hypocrite dépeint par Molière était déjà devenu un nom commun. L'*e* est omis par licence poétique. — *Archipatelins*. *Patelin*, le héros de la farce fameuse du XV[e] siècle, est pris aussi comme nom commun, et exprime la fourberie doucereuse.
7. *Patte-pelus*. Pour *patte-pelue*, au féminin. Le chat parfois rentre ses griffes et ne fait sentir que le moelleux de sa patte.
8. *Partant*. Lex.

Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours;
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
« Tu prétends être fort habile :
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
— Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille. »
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non [1], tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise [2].
Le chat dit au renard : « Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise [3]
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien. »
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles;
Et ce fut partout sans succès;
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets [4].
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

Fable XV. — **Le trésor et les deux hommes** [5].

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien

1. *Sur le que si, que non*. V. p. 241, note 3.

2. *Noise*. Querelle. (Cf. *chercher noise*).

3. *Matoise*. Lex.

4. *La fumée y pourvut ainsi que les bassets*. On enfuma son terrier ; quand il voulut sortir, les chiens bassets en eurent raison.

5. Ésope, 53.

De se pendre, et finir [1] lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
Genre de mort qui ne duit [2] pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou [3].
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant [4] à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
« Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
Je ne me pendrai pas? Et vraiment si [5] ferai,
Ou de corde je manquerai. »
Le lacs [6] était tout prêt ; il n'y manquait qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc [7] que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

1. *De se pendre et finir*. V. Grammaire, *préposition*.
2. *Duit*. Plaît (du latin *ducere*, au sens d'attirer, d'engager).
3. *Licou*. V. p. 184, note 4.
4. *Galant*. Lex.
5. *Si ferai*. Ainsi ferai-je. V. Lex., *si* adverbe.
6. *Lacs*. Lex.
7. *Troc*. Échange.

Fable XVI. — Le singe et le chat[1].

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat;
Ils n'y[2] craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout ; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
        Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire;
Nos galants[3] y voyaient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
        Que tu fasses un coup de maître,
Tire-moi ces marrons ; si Dieu m'avait fait naître
        Propre à tirer marrons du feu,
        Certes, marrons verraient beau jeu. »
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
        D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
        Puis les reporte à plusieurs fois,
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.
        Et cependant[4] Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
        N'était pas content, ce[5] dit-on.

Aussi[6] ne le sont pas la plupart de ces princes
        Qui, flattés d'un pareil emploi,
        Vont s'échauder en des provinces[7]
        Pour le profit de quelque roi[8].

1. Maioli : *le Singe du Pape Jules II*. — *Tirer les marrons du feu* est devenu un proverbe. — Cf. Scribe, *Bertrand et Raton*.

2. *N'y*. A cela (à mal faire).

3. *Galants*. Lex.

4. *Cependant*. Lex.

5. *Ce*. Gramm., *pron. démonstr.*

6. *Aussi*. Non plus. V. Lexique.

7. *Provinces*. Lex.

8. La fable se prête à une application plus générale : combien d'hommes, peu scrupuleux, mais timides et simples d'esprit, se laissent ainsi gruger.

Fable XVII. — **Le milan et le rossignol**[1].

Après que le milan[2], manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains[3] par malheur.
Le héraut[4] du printemps lui demande la vie.
« Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Écoutez plutôt ma chanson;
Je vous raconterai Térée et son envie[5].
— Qui, Térée? est-ce un mets propre pour[6] les milans?
— Non pas; c'était un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.»
Le milan alors lui réplique :
« Vraiment, nous voici bien, lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique.
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles.
Pour un milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles[7]. »

Fable XVIII. — **Le berger et son troupeau**[8].

« Quoi? toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile[9] !
Toujours le loup m'en gobera?
J'aurai beau les compter! ils étaient plus de mille,

1. Hésiode, *Travaux et jours*. — Ésope, 9.
2. *Milan*. Oiseau de proie diurne.
3. *Dans ses mains*. En style de fauconnerie, on appelle *main* la serre des oiseaux de proie (Cf. L. VI, 15.)
4. *Le héraut du printemps*. Le rossignol annonce le printemps, comme le héraut annonçait l'arrivée ou les ordres du roi.
5. *Et son envie*. Et sa passion violente. Sur Térée, voir L. III, 15, note 2.
6. *Pour*. Lex.
7. *Ventre affamé*, etc. Proverbe très ancien.
8. Abstemius, 127.
9. *Imbécile*. Au sens latin : faible, lâche.

Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin[1] ;
Robin Mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
Hélas ! de ma musette[2] il entendait le son ;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin Mouton ! »
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme[3].
« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin Mouton. »
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant[4] qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage ;
Mais au moindre danger, adieu tout leur courage :
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

Discours à Madame de la Sablière[5].

Iris[6], je vous louerais : il[7] n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé[8] ;
En cela peu semblable au reste des mortelles,

1. *Robin.* « Voyez ce mouton. Il a nom Robin comme vous. » Rabelais, IV, 16.
2. *Musette.* V p. 156, note 1.
3. *Terme.* Borne marquant la limite d'un champ.
4. *Devant.* Lex.
5. C'est sous ce titre que cette fable « composée », ou ce groupe de fables, a paru, en 1679. — Sur Mme de la Sablière, v. Biographie, p. 269.
6. *Iris.* Nom de fantaisie.
7. *Il.* V. Gramm., *pron. démons.*
8. *Vous avez notre encens refusé.* V. Grammaire, *participe séparé.*

Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompensent [1] ce point :
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses,
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part. Le monde n'en croit rien ;
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens ;
C'est un parterre où Flore [2] épand [3] ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie
Subtile [4], engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
Ouï parler [5] ? Ils disent donc
Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La première y meut la seconde ;

1. *Récompensent*. Lex.
2. *Flore*. Déesse des fleurs.
3. *Épand*. Lex.
4. *Subtile*. Lex.
5. *Ouï parler*. Mme de la Sablière était fort instruite. La comparaison que Descartes, dans le *Discours de la méthode* fait de l'animal avec une horloge bien réglée, lui était certainement familière, comme aux autres personnes éclairées de ce temps (p. ex., Mme de Sévigné, qui, dans une de ses lettres, 23 mars 1672, proteste vivement contre une telle assimilation).

Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
« L'objet [1] la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle ;
Le sens [2] de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait. » Mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas. —
Qu'est-ce donc? — Une montre. — Et nous? — C'est autre chose.
Voici de la façon que [3] Descartes l'expose,
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
« Sur [4] tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense [5] ; »
Or, vous savez, Iris, de certaine [6] science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée [7].
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire ; ni moi.
Cependant, quand aux bois

1. *L'objet.* Le corps extérieur.
2. *Le sens.* Le système sensitif, les nerfs.
3. *Voici de la façon que.* De quelle façon.
4. *Sur.* Lex.
5. *Et je sais que je pense.* « Je pense, donc je suis. » *Discours de la méthode.*
6. *De certaine science.* De science certaine.
7. *Pensée.* La Fontaine accorde à la bête la pensée, mais non la *pensée de la pensée*, c'est-à-dire la réflexion. Les bœufs que peint Leconte de Lisle n'ont qu'une pensée rudimentaire et brumeuse :

Ils suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie[1],
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors[2]
En suppose[3] un plus jeune, et l'oblige par force
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change[4], et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille[5],
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier;
Après un lit de bois est un lit de mortier.

1. *Brouiller la voie.* Se dit du gibier, quand il essaie de donner le change aux chiens.

2. *De dix cors.* Lex.

3. *Suppose.* Met à sa place (sur la voie des chiens).

4. *Le change.* C'est précisément la substitution dont il a été parlé quelques vers plus haut.

5. *La pille.* Se jette sur elle. — Remarquer le décousu du rythme, qui rend si bien le désarroi, la longue surprise du chasseur.

Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'œuvre [1] y court, et tient haut le bâton.
La République de Platon [2]
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire [3].
Le défenseur du nord vous sera mon garant.
Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :
C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang, qui se transmet des pères aux enfants,
En renouvelle la matière [4].
Ces animaux, dit-il, sont germains [5] du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes [6], espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.

1. *Maître d'œuvre.* Celui qui command aux ouvriers.
2 *La République de Platon.* Platon, dans un dialogue célèbre, nous trace l'image de la république (ou cité) idéale.
3. *D'un roi plein de gloire.* Le vainqueur des Turcs, Jean Sobieski, élu roi de Pologne en 1674 Il avait fréquenté chez Mme de la Sabl re.
4. *La matière.* C'est la haine puisée avec la vie, transmise avec le sang.
5. *Germains.* Parents.
6. *Vedettes.* Sentinelles postées en observation. *Partis* veut dire : *détachements.*

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure[1] !
Que dirait ce dernier sur[2] ces exemples-ci ?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux[3] bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
Que la mémoire est corporelle ;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin[4]
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine ;
Je sens en moi certain agent[5] ;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit[6] nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il[7] ?
C'est là le point[8]. Je vois l'outil
Obéir à la main ; mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps[9].
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;

1. *Le rival d'Épicure* Descartes, qui fut en lutte avec l'épicurien Gassendi.

2. *Sur*. Lex.

3. *Qu'aux bêtes*. V Lex., *A*.

4. *Son magasin*. Le cerveau où s'emmagasinent les images ; l'image, dit La Fontaine, suscite automatiquement le souvenir.

5. *Certain agent*. Ce principe *actif*, c'est l'âme

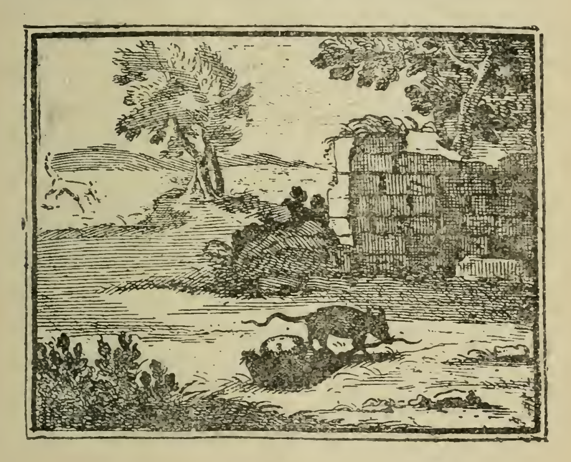
6. *Se conçoit*. Il faut sans doute comprendre : se connait lui-même, réfléchit sur lui-même (voir note 7, p. 379).

7. *L'entend-il*. Lui obéit-il.

8. *Point*. Lex.

9. *Ces grands corps*. Les corps célestes.

Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit[1] n'agit pas: l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante, après tout, n'a point;
Cependant la plante respire[2].
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?



LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF
Gravure de l'édition de 1679. (Bibl. nat.)

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF

Deux rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce :
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,

1. *Cet esprit n'agit pas.* La Fontaine dira plus loin que les bêtes ont « de l'esprit » ; mais il parle ici d'un esprit plus parfait, de l'esprit qui se connaît lui même (v. note 6, p. 382), c'est-à-dire de la raison.

2. *La plante respire.* Le poète sent les difficultés qui redoublent; il s'évade, et va demander à la vie

Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam [1] parut : C'était maître renard.
Rencontre incommode et fâcheuse.
Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur [2] étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas [3] dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître [4].
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais [5] un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas [6] de l'âme

ces preuves de fait qui valent mieux que tous les raisonnements.

1. *Un quidam*. Un certain individu (Ce mot, venu du latin *quidam*, se prononce *kidan*).

2. *L'écornifleur*. Celui qui rafle les bons morceaux. V. Lex.

3. *Ceux-ci pensent-ils pas*. V. Grammaire, *négation*.

4. *Ne se pouvant connaître*. Sans qu'il puisse, quoi qu'il ne puisse se connaître. Mais si l'enfant se connait mal, il n'est pas pour cela inconscient.

5. *Je subtiliserais*. Je réduirais en particules déliées. V. Lex., *subtil*. La Fontaine nous propose comme solution de ce difficile problème, une gracieuse rêverie de poète, traversée d'ailleurs de quelques rayons de vérité. D'ailleurs, Descartes, lui-même, avec quelque apparence, distingue deux âmes, la *corporelle*, et l'âme proprement dite.

6. *Peut-elle pas*. V. Grammaire, *négation*.

Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé [1]
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière;
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière.

1. *A part créé.* Créé indépendamment du corps.



L'HOMME ET LA COULEUVRE
Gravure de l'édition de 1679. (Bibl. nat.)

LIVRE X

Fable I. — L'homme et la couleuvre[1].

Un homme vit une couleuvre[2] :
« Ah méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers. »
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
« Symbole[3] des ingrats ! être bon aux méchants,

1. *Livre des Lumières*, p. 204. — Bidpaï, t. II, p. 276.
2. *Une couleuvre.* La Fontaine ne distingue pas entre les serpents.
3. *Symbole des ingrats.* Cf. *Le Villageois et le Serpent*, p. 235.

C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice;
Selon ces lois, condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats,
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
Firent [1] arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles;
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons[2] nous-en. — Soit fait », dit le reptile.
Une vache était là : l'on [3] l'appelle ; elle vient :
Le cas est proposé. « C'était chose facile :
Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison. Pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines;
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe. S'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su [4] jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu. J'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit!
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.

1. *Firent arrêter l'autre.* V. Grammaire, *pronom.*
2. *Rapportons-nous-en.* Lex.
3. *Une vache était là, l'on l'appelle. Là l'on l'a* est cacophonique V. *Versification.*
4. *Eût-il su.* Lex.

Croyons ce bœuf. — Croyons », dit la rampante bête
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins [1] les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne et vend [2] aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré [3]; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs;
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
Il courbait sous les fruits; cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer [4];
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament [5], il eût encor vécu,
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là! »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant [6] qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense, ils se mettent en tête

1. *Soins*. Lex.
2. *Vend*. Ou du moins leur fait payer. Mais l'homme lui-même n'achète-t-il pas de sa peine les céréales ?
3. *Gre*. Lex.
4. *Loyer*. Lex.
5. *De son tempérament*. A cause de sa bonne constitution. V. Lex. *de*.
6. *Tant que*. Lex.

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot.— J'en conviens : mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire [1].

Fable II. — **La tortue et les deux canards** [2].

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :
« Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère
De [3] voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine [4].
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils, gardez [5] de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise [6]
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.

1. C'est encore là une fable parfaite. La vérité et la force des discours, la beauté du style, la portée du sens moral, mettent cet apologue à un rang supérieur.
2. *Livre des Lumières*, p. 124.— Bidpaï, t. II, p. 112. — Ésope, 419
3. *On ne s'attendait guère de*. Lex., *de*.
4. *Pèlerine*. Lex.
5. *Gardez*. Lex.
6. *Guise*. Lex.

— La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants [1].
Son indiscrétion [2] de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage [3] ;
Ce sont enfants tous d'un lignage [4].

Fable III. — **Les poissons et le cormoran** [5].

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution ;
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien ; mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux [6],
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
« Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera. »
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute [7] ;
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : « Seigneur Cormoran,

1. *Les regardants*. Grammaire, participe substantif.
2. *Indiscrétion*. Étourderie.
3. *Parentage*. Lex.
4. *Lignage*. Lex.
5. *Livre des Lumières*, 92. — Bidpaï, t. II, p. 357.
6. *Réseaux*. Lex.
7. *Émute*. Lex.

D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
— Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous?
— N'en soyez point en soin[1] : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature[2] y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république[3]. »
On le crut. Le peuple aquatique
L'un[4] après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran, le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance[5]
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange? homme ou loup, toute panse
Me paraît une à cet égard;
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

Fable IV. — L'enfouisseur et son compère[6].

Un pincemaille[7] avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance[8].
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendait[9] fort embarrassé

1. *Soin*. Lex.
2. *Un vivier que Nature*. V. Grammaire, *article*.
3. *République*. Lex.
4. *L'un après l'autre fut porté*. V. Grammaire, *syllepse*.
5. *Engeance*. Lex.
6. Abstemius, 169.
7. *Un pince-maille*. Un grippe-sou (la maille valait un demi-denier, ou la vingt-quatrième partie d'un sou).
8. *Finance*. Lex.
9. *Rendait*. Lex.

Dans le choix d'un dépositaire ;
Car il en voulait un, et voici sa raison :
« L'objet[1] tente ; il faudra que ce monceau s'altère,
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron.
— Le larron? Quoi! jouir, c'est se voler soi-même ?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;
Sans cela, c'est un mal[2]. Veux-tu le réserver,
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire. »
Pour se décharger d'un tel soin[3],
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre ; et, prenant[4] son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or :
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant, à bon droit, le compère, il va vite
Lui dire : « Apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers[5] : je veux les joindre à l'autre masse. »
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât[6] rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage ;
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir[7] ;
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage[8]
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

1. *Objet*. Lex.
2. *C'est un mal*. Un mal, parce qu'alors ce n'est pas nous qui le possédons, c'est lui qui nous possède
3. *Soin*. Lex.
4. *Prenant*. V. Grammaire, *gérondif*.
5 *Deniers*. Le douzième d'un sou.
6. *Manquât*. V. Grammaire, *imparfait du subj*.
7. *Plus n'entasser, plus n'enfouir*. L'ellipse de la préposition donne au style quelque chose de volontaire et d'énergique.
8. *Son gage*. Le dépôt sur lequel il croyait pouvoir compter. — *Pensa*. Lex.

FABLE V. — Le loup et les bergers [1].

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
« Je suis haï, dit-il ; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par là que de loups l'Angleterre [2] est déserte,
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau [3] qui ne fasse
Contre nous tels bans publier ;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace [4].
Le tout pour un âne rogneux [5],
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux
Dont j'aurai passé mon envie [6].
Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie ;
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt :
Est-ce une chose si cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ? »
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
« Oh ! oh ! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent [7] : voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens ;
Et moi, loup, j'en ferais scrupule ?
Non, par tous les dieux, non ; je serais ridicule.

1. Ésope, 282. — Marie de France, 73

2. *L'Angleterre.* Le roi Edgard, au moyen âge, avait provoqué en Angleterre une prodigieuse tuerie de loups.

3. *Hobereau.* Proprement, une espèce de petit faucon, et, au figuré, un petit gentilhomme campagnard. — Le *ban* est la proclamation, à cri public, du suzerain, dans sa juridiction.

4. *Sa mère ne menace.* V. *Le loup la mère et l'enfant*, p. 191.

5. *Rogneux.* La *rogne* est la gale invétérée.

6. *Dont j'aurai passé mon envie.* Passer une envie, c'est la satisfaire.

7. *Gent.* Lex.

Thibaut l'agnelet passera[1],
Sans qu'à la broche je le mette ;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra. »

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie[2]
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux ; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or, autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc ni marmite ?
Bergers, bergers ! le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

Fable VI. — **L'araignée et l'hirondelle**[3].

« O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas[4], jadis mon ennemie[5],
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné[6] me vient enlever les morceaux :
Caracolant[7], frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; et mon réseau
En serait plein sans ce maudit oiseau ;
Je l'ai tissu[8] de matière assez forte. »
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,
Et qui, lors[9] étant filandière[10],
Prétendait enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,

1. *Passera*. « *Passer* se dit des aliments qui se digèrent. » (Littré.)
2. *Est-il dit qu'on nous voie*. Sera-t-il dit qu'on nous verra ?
3. Abstemius, 4.
4. *Tirer Pallas*. Jupiter avait mal de tête ; Vulcain lui ouvrit le crâne d'un violent coup de hache, Pallas en sortit tout armée.
5. *Jadis mon ennemie*. Arachné, l'habile brodeuse, avait osé défier Minerve ; elle fut changée en araignée.
6. *Progné*. L'hirondelle. V. *Philomèle et Progné*, p. 167.
7. *Caracolant*. Se dit encore d'un cheval qui fait des mouvements en cercle ou qui va capricieusement.
8. *Tissu*. Lex.
9. *Lors*. Lex.
10. *Filandière*. V. note 5, p. 208.

Malgré le bestion[1] happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée.
Demandaient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne[2] n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin[3] pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

Fable VII. — **La perdrix et les coqs**[4].

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise[5], et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté[6] :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie[7].
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect[8],
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens.
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits :
Il est des naturels de coqs et de perdrix.

1. *Bestion.* Petite bête.
2. *Aragne.* Lex.
3. *Jupin.* Lex.
4. Ésope, 22.
5. *Noise.* Querelle.
6. *Honnêteté.* Lex.
7. *Ménagerie.* Lex.
8. *Respect.* La Fontaine a écrit *respec*, d'après la prononciation V. Versification, *rime*.

S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement,
Il nous prend avec des tonnelles [1],
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement [2]. »

Fable VIII. — **Le chien à qui on a coupé les oreilles [3].**

« Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paraître?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous ferait choses pareilles [4]... ? »
Ainsi criait Mouflar [5], jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre : il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature
A piller [6] ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée:
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre [7] :
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin ;
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

1. *Tonnelles*. Filets soutenus par des cercles, comme le tonneau.
2. Il arrive souvent que La Fontaine prend le parti des bêtes contre l'homme.
3. Source inconnue.
4. *Qui vous ferait choses pareilles...* Si quelqu'un, etc.,) v. Grammaire, *pronom relat.*). Il y a ici une suspension.
5. *Mouflar*. De *moufle* (mufle).
6. *Piller*. V. p. 380, note 5.
7. *Esclandre*. Lex. — Le *gorgerin* était la pièce de l'armure qui couvrait la gorge ; ici, c'est le collier du chien.



LE BERGER ET LE ROI
Gravure de l'édition de 1679. (Bibl. nat.)

Fable IX. — Le berger et le roi [1].

Deux démons [2] à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition
Cette dernière étend le plus loin son empire ;
Car même elle entre dans l'amour [3].
Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire
Comme [4] un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

1. *Livre des Lumières*, p. 152. — Bidpaï, t. II, p. 214.
2. *Démons*. Les passions sont assimilées ici aux génies qui étaient supposés, chez les anciens, présider à notre destinée et nous dicter des inspirations. — Voir Lex.
3. *Amour*. Ces passions, dit Pascal, « n'ont guère de liaison ensemble, cependant on les allie assez souvent ».
4. *Comme*. Lex.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps [1], rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens ;
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes :
Je te fais juge souverain [2]. »
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins [3], le loup, et puis c'est tout,
Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
« Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire,
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage [4].
Je vous parle en ami ; craignez tout. » L'autre rit,
Et notre ermite poursuivit :
« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid [5]
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : « Que tenez-vous ? ô dieux !
« Jetez cet animal traître et pernicieux,
« Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous dis-je.
« A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
« Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
« Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon ;

1. *En bon corps.* En bon point, en bon état.

2. *Juge souverain.* En dernier ressort et sans appel.

3. *Mâtins.* Lex.

4. *L'attrait qui vous engage.* Le berger ne sait pas à quoi il sacrifie avec tant de plaisir sa liberté, il est dupe, en attendant qu'il soit victime.

5. *Froid.* Pour la rime de *froid* avec *fouet*, v. Versification — C'est à Bidpaï que La Fontaine doit l'idée de surcharger sa fable d'un second apologue.

« Vous n'en parlez que par envie. »
L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh ! que me saurait-il arriver que [1] la mort ?
— Mille dégoûts viendront, » dit le prophète ermite.
Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste [2] de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs et gens grevés [3] par ses arrêts.
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »
Le prince voulut voir ces richesses immenses :
Il ne trouva partout que médiocrité [4],
Louanges du désert et de la pauvreté ;
C'étaient là ses magnificences.
« Son fait [5], dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit [6] bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon [7], panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
« Doux trésors, ce [8] dit-il, chers gages [9], qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe !

1. *Que*. Si ce n'est. V. Lex., *que*.
2. *Peste de cour*. « J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour », dit Racine en parlant de Narcisse. (Préface de *Britannicus*.)
3. *Grevés*. Accablés.
4. *Médiocrité*. Des biens médiocres, qui proclamaient avec éloquence que le berger était resté fidèle à ses goûts d'autrefois.
5. *Son fait*. Lex.
6. *Rendit bien surpris*. Lex. *rendre*.
7. *Jupon*, etc. Une longue blouse, un sac à pain, un bâton de berger. — Voir *Le loup devenu berger*, p. 155.
8. *Ce*. V. Gramm., *pron. démonstrat*.
9. *Chers gages*. On peut entendre : souvenirs fidèles de mon premier état ; ou encore, chers objets de mon affection.

Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ? »

Fable X. — Les poissons et le berger qui joue de la flûte[1].

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette[2]
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.
Annette cependant[3] à la ligne pêchait ;
Mais nul poisson ne s'approchait :
La bergère perdait ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : « Citoyens de cette onde,
Laissez votre naïade[4] en sa grotte profonde ;
Venez voir un objet[5] mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons[6] de la belle ;
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement ;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie[7]. »
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire était sourd aussi bien que muet.
Tircis eut beau prêcher : ses paroles miellées
S'en étant aux vents envolées,

1. Ésope, 27.
2. *Musette*. Cf. p. 156, note 1.
3. *Cependant* Lex.
4. *Naïade*. Nymphe des eaux.
5 *Objet*. Lex.
6. *Aux prisons*. *A nous* (au v. suivant), Lex., *A*.
7. *Un sort que j'envie*. La chanson, quoique précieuse, est jolie.

Il tendit un long rets[1]. Voilà les poissons pris,
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raisons les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre manière ;
Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout[2].

Fable XI. — **Les deux perroquets, le roi et son fils**[3].

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt[4] d'un roi faisaient leur ordinaire ;
Deux demi-dieux[5], l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.
L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
Nourris[6] ensemble, et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;
Car l'enfant était prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque[7],
Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province[8],
Faisait aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants[9],
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspect[10],
S'attira de tels coups de bec

1. *Rets*. Lex.

2. *La puissance fait tout*. Même en face d'une « multitude étrangère », la raison est de mise, la puissance ne fait pas tout.

3. Bidpaï, t. III, p. 93. — *Calila et Dimna*, p. 286.

4. *Rôt*. « S'est dit pour repas en général. » (Littré.)

5. *Deux demi-dieux*. Deux princes.

6. *Nourris*. V. p. 346, note 3.

7. *La Parque*. Ou plutôt le Destin.

8. *Province*. Lex.

9. *Se jouants*. V. Grammaire, participe présent.

10. *Circonspect*. La Fontaine a écrit *circonspec*. V. Versification.

Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain ; ses cris sont superflus ;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque [1] :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus [2]
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux [3],
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
« Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit [4] de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »
Le perroquet dit : « Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer [5] de l'appât d'un profane [6] langage ?
Mais, que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,

1. *La barque.* La barque de Charon, le passeur des morts.

2. *L'oiseau ne parlant plus fait que.* V. Grammaire, *construction participiale.*

3. *Dans le sein des dieux.* Le sens paraît être : plus près des dieux et sous leur protection.

4. *La Parque avait écrit.* Les Parques filaient et tranchaient la destinée des hommes, elles ne l'écrivaient pas.

5. *Leurrer.* Lex.

6. *Profane langage.* Le paganisme du roi paraît avoir choqué le digne perroquet.

J'achèverai mes jours loin du fatal objet [1]
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense ;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en ; tu perds ta peine ;
Ne me parle point de retour ;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil [2] contre l'amour. »

FABLE XII. — La lionne et l'ourse [3].

Mère lionne avait perdu son faon [4] :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes [5],
De la reine des bois n'arrêtait les vacarmes :
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : « Ma commère,
Un mot sans plus : tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents,
N'avaient-ils ni père ni mère [6] ?
— Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues [7],
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi [8] ?
— Moi, me taire ? moi, malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse.

1. *Objet*. Lex.
2. *Un appareil*, tel qu'on en applique sur les blessures.
3. Bidpaï, t. III, p. 186.
4. *Faon*. V. p. 350, note 8.
5. *Charmes*. Lex.
6. *N'avaient-ils ni père ni mère*. Ésope, s'il eût traité le sujet, se fût sans doute arrêté sur ce trait. Nous ne regrettons pas ce que La Fontaine ajoute.
7. *N'ait nos têtes rompues*. V. Grammaire, *participe séparé*.
8. *Que ne vous taisez-vous aussi?* Voilà qui est parler en ours.

— Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
— Helas! c'est le Destin qui me hait. » Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous:
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux,
Qu'il considère Hécube [1], il rendra grâce aux dieux.

Fable XIII. — **Les deux aventuriers et le talisman** [2].

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux:
Ce dieu n'a guère de rivaux;
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans [3]
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau:
« *Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie*
« *De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,*
« *Tu n'as qu'à passer ce torrent;*
« *Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre*
« *Que tu verras couché par terre,*
« *Le porter* [4], *d'une haleine, au sommet de ce mont*
« *Qui menace les cieux de son superbe front.* »
L'un des deux chevaliers saigna [5] du nez. « Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant aller s'embarrasser?

1. *Hécube*. La femme de Priam, qui perdit tous les siens et fut emmenée en esclavage. — Ces deux vers sont d'un bien beau sens.
2. *Livre des Lumières*, p. 62. — Bidpaï, t. I, p. 247.
3. *Talismans*. Le talisman, c'est un objet qui porte des signes mystérieux, et auquel est attachée une influence surnaturelle. Les *talismans* ici (le pluriel est pour la rime), ce sera l'écriteau.
4. *Le porter* (*Tu n'as qu'à*) le porter.
5. *Saigna du nez*. Métaphore populaire, pour: chercher un prétexte à se dérober.

Quelle ridicule entreprise!
Le sage[1] l'aura fait par tel art et de guise[2]
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas:
Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine ! il[3] n'est pas
Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée[4], avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton:
Auquel cas, où[5] l'honneur d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans[6] cette écriture:
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade[7], et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté;
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes[8],
Aurait fui: celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte[9],
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte[10] en disait autant quand on le fit saint-père:
(Serait-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

1. *Le sage*. L'auteur du talisman.
2. *De guise que*. De telle manière. Lex., *guise*.
3. *Il*. Gramm., *pron. démonstr.*
4. *Pygmée*. Homme très petit, d'une *coudée* (c'est le sens du grec *pygmé*).
5. *Où ?* Où serait ? V. Grammaire, *ellipse du verbe*.
6. *Dedans*. Lex.
7. *Esplanade*. Terrain uni, qui s'étend près des remparts.
8. *Alarmes*. Lex.
9. *De la bonne sorte*. Comme il convient, pour la forme.
10. *Sixte* Sixte-Quint, élu pape en 1585. D'après la légende, il disait qu'il était trop vieux pour être pape.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse [1],
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

FABLE XIV. — Les lapins.

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD [2]

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il [3] se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets, et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits [4] :
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière. »
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour ;
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que n'étant [5] plus nuit, il n'est pas encor jour [6],
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande

1. « La fortune favorise les audacieux. » (Virgile.)
2. Sur le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, voir p. 109.
3 *Et qu'il se comporte*. V. Grammaire, *figures de construction*.
4. *Les esprits*. V. *Discours à Mme de la Sablière*, p. 384 (et note 5).
5. *Et que n'étant plus nuit*. V. Grammaire, *construction participiale absolue*.
6. Couplet d'une poésie délicieuse. Toute cette narration, d'ailleurs, est charmante : on n'y regrette peut-être que cette tuerie, si peu séante au doux poète.

S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder [1] encor
Même vent, même naufrage ;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune [2].
Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit [3],
Je laisse à penser quelle fête !
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'États [4], à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller [5] le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu [6], c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;
Mais les ouvrages les plus courts

1. *Hasarder*. Braver.
2. La Rochefoucauld avait écrit un morceau sur *le Rapport des hommes avec les animaux* : « ... Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens !... Combien de lapins (d'hommes lapins) qui s'épouvantent et se rassurent en un moment. » Ce morceau n'a paru qu'après la mort de l'écrivain (1680) ; mais La Fontaine a pu en avoir connaissance.
3. *De leur détroit*. Nous dirions : leur *district* (doublet de *détroit*).
4. *D'États*. De provinces. Au sens propre, les *pays d'état* étaient les provinces où les « états », c'est-à-dire les députés des trois états (noblesse, clergé, tiers-état) s'assemblaient périodiquement.
5. *Piller*. Attaquer. V. p. 380, note 5.
6. *Le droit du jeu*. La règle du jeu, l'affaire importante.

Sont toujours les meilleurs [1]. En cela, j'ai pour guide [2]
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur [3]
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise ;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages [4],
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

Fable XV. — **Le marchand, le gentilhomme, le pâtre et le fils de roi [5].**

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire [6],
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points [7] tous quatre ils fussent nés,

1. Cf. *Les longs ouvrages me font peur*, p. 244.
2. *Guide.* La Fontaine a laissé imprimer *guides* (qui rime mal avec *solide*) ; peut-être avait-il écrit *guide* (au sens de : chose qui guide).
3. *Pudeur.* La Rochefoucauld poussa la *pudeur*, ou plutôt la fierté, jusqu'à ne pas daigner se mettre sur les rangs pour être de l'Académie.
4. V. *L'homme et son image*, L. I, 11.
5. *Calila et Dimna*, p. 354. — Bidpaï, t. III, p. 320.
6. *Au sort de Bélisaire.* On croyait alors que le fameux général de Justinien avait connu la disgrâce et était tombé dans une noire misère ; c'est une légende.
7. *Points.* Lex.

C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons ; c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ; croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison ;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord [1] trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique
« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
— J'enseignerai la politique, »
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
« Moi, je sais le blason [2] ; j'en veux tenir école. »
Comme si, devers [3] l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole !
Le pâtre dit : « Amis, vous parlez bien ; mais quoi ?
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi [4] ?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant [5] j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit : votre science
Est courte là-dessus ; ma main y suppléera. »
A ces mots, le pâtre s'en va

1. *D'abord*. Lex.
2. *Le blason*. L'art héraldique, ou l'ensemble des règles relatives aux armoiries.
3. *Devers*. Lex. *L'Inde*, c'est l'Amérique ; v. p. 321, note 5.
4. *Par votre foi*. Ce tour équivaut ici à : « voyons, répondez franchement ».
5. *Cependant*. Lex.

Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas [1] exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours ;
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

1. *Là-bas.* Dans l'autre monde.



LE LION
Gravure de l'édition de 1679. (Bibl. nat.)

LIVRE XI

Fable I. — **Le lion** [1].

Sultan léopard [2] autrefois,
Eut, ce [3] dit-on, par mainte aubaine [4],
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi [5] la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,

1. Origine inconnue.
2. *Léopard.* Ceux qui veulent voir dans cette fable une allégorie retrouvent dans le Léopard l'Angleterre (qui a cet animal dans ses armoiries), et dans le Lionceau Louis XIV.
3. *Ce.* Grammaire, *pronom démonstratif.*
4. *Par mainte aubaine.* En vertu du droit d'aubaine, le souverain recueillait la succession de l'aubain (étranger) mort dans ses Etats.
5. *Parmi.* Lex.

Le sultan fit venir son vizir [1] le renard,
Vieux routier [2] et bon politique.
« Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort ; que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête. »
Le renard dit, branlant la tête :
« Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié :
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue [3], et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope [4] : il croîtra par la guerre ;
Ce sera le meilleur lion [5]
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être ; sinon
Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine.
Le sultan dormait lors [6] ; et dedans [7] son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant [8] qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur [9] lui ; l'alarme se promène
De toutes parts ; et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
« Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il [10] coûte ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.

1. *Vizir*. Le Grand vizir est le premier ministre du sultan.
2. *Routier*. Lex.
3. *Que la griffe et la dent lui soit crue*. V. Grammaire, *accord du verbe*.
4. *Horoscope*. Lex.
5. *Le meilleur lion*, etc. On sait combien Louis XIV fut fidèl à ses alliés.
6. *Lors*. Lex.
7. *Dedans*. Lex.
8. *Tant que*. Lex.
9. *Sur*. Lex.
10. *Il*. Cela. Gramm., *pronom démonstratif*.

Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton :
S'il n'en est pas content [1], jetez-en davantage ;
Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal [2] ; et force États
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître [3].

Fable II. — Les dieux voulant instruire un fils de Jupiter[4].

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE [5].

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont [6] il tirait son origine,
Avait l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien [7] : celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison...
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : « J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers ;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :

1. *Content*. Lex.
2. *Il en prit mal*. Nous dirions : *Mal leur en prit*. Cf. p. 106, note 7.
3. *Craître*. Lex.
4. C'est le nom moderne de la fable. La Fontaine l'a publiée sous le titre que nous donnons au dessous en petits caractères.
5. Fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, né en 1670.
6. *Dont*. Grammaire., *pron. relat.*
7. La Fontaine n'aime pas les enfants. Cf. *Cet âge est sans pitié*, IX, 2.

C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. » Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit [1].
« Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui [2] maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
— Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
— Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à [3] surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres [4] renaissant sans cesse dans les cœurs :
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »
Quand ce [5] vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'Amour avait raison : de quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire ?

Fable III. — **Le fermier, le chien et le renard**[6].

Le loup et le renard sont d'étranges voisins:
Je ne bâtirai point autour de leur demeure
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier; et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au [7] compère un embarras léger.
« Hé quoi ! dit-il, cette canaille [8],

1. Le duc du Maine eut en effet beaucoup d'esprit.
2. *Par qui*. V. Grammaire, *pronom relatif*.
3. *A*. Lex.
4. *Hydres*. Lex.
5. *Ce*. Gramm., *pron. démonstr*
6. Abstemius, 149.
7. *Au*. Lex., *A*.
8. *Canaille*. Lex.

Se moque impunément de moi?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours: le rustre, en paix chez soi [1],
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille; il en a même au croc;
Et moi, maître [2] passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire Jupin [3] m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé. »
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots [4]:
Chacun était plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide [5].
Tel, et d'un [6] spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride [7]
Joncha son camp de morts; on vit presque détruit
L'ost [8] des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris [9],
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse [10]

1. *Chez soi.* V. Grammaire, *pronom.*
2. *Maître.* Lex.
3. *Jupin.* Lex.
4. *Libérale en pavots.* Qui invitait au sommeil.
5. *Le manoir liquide.* La mer.
6. *D'un spectacle.* Lex., *de* (déterminatif).
7. *Atride.* Le fils d'Atrée, Agamemnon, avait insulté Chrysès prêtre d'Apollon; le dieu, au moyen de la peste, décima l'armée des Grecs.
8. *Ost.* Lex.
9. *Débris.* Lex.
10. *Son concurrent Ulysse* Achille mort, Ajax et Ulysse se disputèrent ses armes; elles furent adjugées à Ulysse. Ajax en perdit la raison. il massacra un troupeau, croyant frapper Ulysse et ses amis.

Et les auteurs de l'injustice
Par qui [1] l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
« Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissais-tu dès l'abord [2] du carnage?
— Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait.
Si vous, maître et fermier, à qui [3] touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos? »
Ce chien parlait très à propos.
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien :
On vous sangla [4] le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille [5]
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre [6] aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur [7].

Fable IV. — Le songe d'un habitant du Mogol [8].

Jadis certain Mogol [9] vit en songe un vizir [10]
Aux Champs Élysiens [11] possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée.
Le même songeur vit en une autre contrée

1. *Par qui*. V. Grammaire, *pronom relatif*.
2. *Dès l'abord*. Lex.
3. *A qui touche le fait*. Que concerne le fait, qui êtes le principal intéressé.
4. *Sangla*. On frappa à coups de sangle le pauvre *diable* (*drille*).
5. *Père de famille*. Au sens de chef de maison (cf. le lat. *pater familias*).
6. *T'attendre aux yeux*. Lexique.
7. *Par procureur*. Ici, celui qui a pouvoir d'agir pour un autre (cf. une *procuration*).
8. Sadi : l'*Empire des Roses*.
9. *Mogol*. Ou *Mongol*, v. L. VII, 6, note 5.
10. *Vizir*. Un ministre
11. *Champs Élysiens* V p. 331, note 5.

Un ermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire :
Minos [1] en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point ;
Votre songe a du sens ; et si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour [2],
Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour [3]. »

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ! [4]
Quand pourront les neuf Sœurs [5], loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui [6] sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets [7] !
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !

1. *Minos*. Un des trois juges des Enfers. Les deux autres sont Laque et Rhadamante. Cf. p. 472, n. 2.
2. *L'humain séjour*. Son séjour sur la terre.
3. *Faire sa cour*. Le poète persan dont s'inspire La Fontaine dit avec plus d'énergie : « Ce roi est allé au Paradis parce qu'il se fiait aux Religieux, et ce Religieux est allé en enfer parce qu'il se fiait aux Rois ». La Fontaine, qui veut chanter un hymne à la solitude, la substitue aux religieux de Sadi.
4. *Vos sombres asiles*. Cf. Virgile, *Géorgiques*, III, v. 475.
5. *Les neuf Sœurs*. Les Muses
6. *Par qui*. Grammaire, *pron. relat.* — Pour l'accord de *différentes*, voir Grammaire, *accord des adjectifs*. Quant à l'idée, il faut se rappeler que le poète combat ailleurs la croyance à l'astrologie (L. VIII, 16) ; mais là il raisonnait ici il est soulevé par l'enthousiasme et il chante.
7 *Objets*. Lex.

La Parque[1] à filets d'or n'ourdira[2] point ma vie ;
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts.
J'aurai vécu sans soins[3], et mourrai sans remords.

Fable V. — **Le lion, le singe et les deux ânes**[4].

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître[5] ès arts chez la gent[6] animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : « Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'État à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre[7] ; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux[8] animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi[9]
De ridicule ni d'injuste.
— Donne-moi, repartit le roi,

1. *La Parque.* Une des Parques passait pour *filer* notre destinée. V. p. 208, n. 5. A. Lex.

2. *Ourdira.* Lex. – *Lambris.* Lex.

3. *Soins.* Lex.

4. Origine inconnue.

5. *Maître ès arts.* Celui qui avait les grades nécessaires pour enseigner les matières de la faculté des arts (humanités, philosophie); en tant que professeur, on l'appelait *régent.*

6. *Gent.* Lex.

7. *Amour-propre.* L'amour de soi.

8. *Aux animaux.* Chez les animaux. Lex., *A.*

9. *En soi.* En elle. V. Grammaire, *pronom.*

Des exemples de l'un et l'autre [1].
— Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes [2] ;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours [3], fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente [4] très bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale [5], et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
« Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
« L'homme, cet animal si parfait ? Il profane
« Notre auguste nom, traitant d'âne
« Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
« Il abuse encore d'un mot,
« Et traite notre rire et nos discours de braire.
« Les humains sont plaisants de prétendre exceller
« Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
« A leurs orateurs de se taire :
« Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens ;
« Vous m'entendez, je vous entends :
« Il suffit. Et quant aux merveilles
« Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
« Philomèle [6] est, au prix [7], novice dans cet art :
« Vous surpassez Lambert [8]. » L'autre baudet repart :
« Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »

1. *De l'un et l'autre*. Du ridicule et de l'injustice

2. *Impertinentes*. Sottement présomptueuses.

3. *Au rebours*. En sens contraire, c'est-à-dire s'il s'agit de nos pareils.

4. *J'argumente*. Il parle en maître ès arts frais émoulu de l'[illegible]

5. *Cabale*. Manœuvre a[illegible]ment dissimulée. — *J'ouïs* Le[illegible] *ouïr*.

6. *Philomèle*. Le rossignol.

7. *Au prix*. Lex.

8. *Lambert*. Chanteur célèbre, maître de la chapelle du roi.

Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés [1],
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner ; chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui [2].

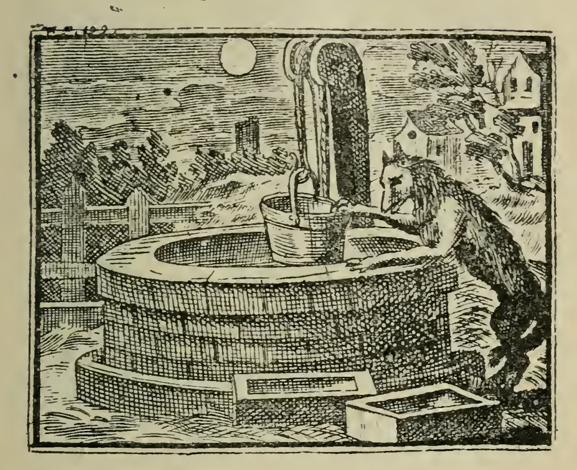
» J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples Excellences [3],
S'ils osaient, en des Majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre Majesté gardera le secret [4].
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste [5] aura son tour : il y faut plus de temps. »
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point ; car il est délicat ;
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat [6],
Regardait ce lion comme un terrible sire.

Fable VI. — Le loup et le renard [7].

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie [8] ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut

1. *Grattés*. Allusion au dicton : *Asinus asinum fricat*.
2. *Sur*. Lex
3. *Excellences*. Titre honorifique des ministres, des ambassadeurs.
4. *Gardera le secret*. Pour ne pas me compromettre auprès de ceux qui se reconnaîtraient ici.
5. *L'injuste*. (Voir p. 419, note 1.)
6. *Un fat*. Un sot.
7. Verdizotti, 12 — Cf. *Les Aventures de maître Renart...*, mises en nouveau langage, par P. Paris : *Comment Renart sortit du puits*, p. 155.
8. *Matoiserie*. De *matois* Lex.

La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire [1] image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :



LE LOUP ET LE RENARD
Gravure de l'édition de 1679. (Bibl. nat.)

Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode [2] en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu [3].
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur [4], mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé [5],
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?

1. *Orbiculaire*. En forme d'orbe, ou de cercle.
2. *S'accommode*. Se place commodément.
4. *Tenait suspendu*. Par son poids.
5. *Tiré d'erreur*. Il s'aperçoit de sa méprise.
6. *Charmé*. Lex.

Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là ; l'autre dit : « Camarade,
Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis : le dieu Faune [1] l'a fait ;
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. »
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire ;
Il descend, et son poids emportant l'autre part,
Reguinde [2] en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

Fable VII. — Le paysan du Danube [3].

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau [4]
Me servit à prouver le discours que j'avance ;
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope [5], et certain paysan

1. *Le dieu Faune*. Divinité rustique. *Io*, fille d'Inachus, que Jupiter métamorphosa en génisse, pour la soustraire à la jalousie de Junon.
2. *Reguinde*. Fait remonter. *Guinder*, c'est élever un fardeau au moyen d'une machine.
3. *L'Horloge des princes*, par Antonio de Guevara, confesseur de Charles-Quint. Il en avait été fait des traductions françaises.
4. *L'erreur du souriceau*. V. *le Cochet, le chat et le souriceau*, p. 227.
5. *Socrate, Ésope*. Tous deux fort laids. — *Marc-Aurèle*, empereur romain du IIe s.

Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers ; quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché [1] ;
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon [2] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice [3] des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
« Romains, et vous, Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous, que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour [4].
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die [5]
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ;
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

1. *Mal léché*. Lex., *lécher*.

2. *Sayon*. Sorte de casaque ouverte, que portaient les paysans. Ce trait et plusieurs autres sont pris à Guevara.

3. *L'avarice*. La cupidité (sens du lat. *avaritia*).

4. *Nos esclaves à votre tour*. Remarquez la vigueur nerveuse du rythme.

5 *Die*. Lex.

Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs [1] ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur [2].
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome ;
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes.
Nous ne conversons [3] plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les [4] : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord [5] :

1. *Préteurs.* Magistrats romains, qui administraient les provinces.
2. *La fureur.* La folie. (lat. *furor*).
3. *Conversons.* Au sens de *vivre avec* (lat. *conversari*).
4. *Retirez-les.* La simplicité énergique de ce mot, et sa répétition, sont d'accord avec la véhémence et la force de tout le discours.
5. *Abord.* Lex.

N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre[1] à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois ; encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche[2] ; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice[3] ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda[4] ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir[5].

Fable VIII. — **Le vieillard et les trois jeunes hommes**[6].

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »
Disaient trois jouvenceaux[7], enfants du voisinage ;
Assurément il radotait.
« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie

1. *De pourpre.* De riches étoffes teintes en pourpre. — *Aux lois :* dans les lois. V. Lexique, *A*.

2. *Il se couche.* Le geste (qui est dans Guevara) a de quoi surprendre, mais c'est le discours surtout qui *étonne* les Romains.

3. *Patrice.* Patricien, noble.

4. *Par écrit le sénat demanda.* Le sénat voulut qu'on fixât par écrit son discours.

5. La Fontaine ne nous avait promis qu'un enseignement, cette fable en contient deux. D'abord il ne faut pas juger des gens sur l'apparence. Puis, autre vérité non moins digne d'être méditée : « c'est le cœur qui fait l'éloquence », selon le mot de Quintilien. Outre le mérite de la leçon, cette fable offre des beautés de style et de rythme qui en font un des chefs-d'œuvre du poète.

6. Abstemius, 167.

7. *Trois jouvenceaux.* « Trois petits jeunes gens », comme on dirait aujourd'hui.

Des soins [1] d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il [2] ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement [3]
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes [4] sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux [5] me devront cet ombrage :
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit [6] que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à [7] l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République [8],
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter [9] ;
Et pleurés du [10] vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

1. *Soins*. Lex.
2. *Il*. Gramm., *pron. démonstrat.*
3. *Établissement*. Ce que l'homme établit.
4. *Nos termes*. Les bornes dans lesquelles la vie est enfermée.
5. *Mes arrière-neveux*. Mes petits-fils.
6. *Un fruit*. « Quel *fruit* de ce labeur pouvez-vous recueillir ? » demandaient nos étourdis ; ils voulaient dire, quelle jouissance ? Le vieillard relève le mot. Sa bonté jouit du plaisir qu'il procurera un jour à d'autres ; et ainsi, dès cette heure, ses arbres produisent pour lui un *fruit* délicieux.
7. *Allant à l'Amérique*. V. Lexique, *A*.
8. *République*. Lex.
9. *Enter*. Greffer. *Enter* vient de *ente*, qui est la pousse nouvelle qu'on prend à un arbre pour l'insérer dans un autre.
10. *Pleurés*. V. Grammaire, *construction participiale absolue.*

Fable IX. — Les souris et le chat-huant [1].

Il ne faut jamais dire aux gens :
« Écoutez un bon mot, oyez [2] une merveille. »
Savez-vous si les écoutants [3]
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos [4] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé [5].
Cet oiseau raisonnait ; il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris [6] le compagnon chassa ;
Les premières qu'il prit du logis échappées [7],
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite ; et leurs jambes coupées
Firent [8] qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien [9] s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine !

1. Voir, à la fin, la remarque du fabuliste.
2. *Oyez. D'ouïr*. Lex.
3. *Les écoutants*. V. Grammaire, *participe pris substantivement*.
4. *Atropos*. La Parque qui tranche le fil de nos jours. — Le hibou a longtemps passé pour un oiseau de mauvais augure.
5. *Leur troupeau mutilé*. V. Grammaire, *participe séparé*.
6. *Aux souris*. Lex., *A*.
7. *Du logis échappées*. V. Grammaire, *construction participiale absolue*.
8. *Leurs jambes coupées firent*. V. Grammaire, *construction participiale*.
9. *Un cartésien*. Cf. le *Discours à Mme de la Sablière*, dont cette fable est un complément (p. 378).

Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer[1] un peuple mis en mue?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
« Quand ce peuple est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe[2].
Tout, il[3] est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. » Or[4], trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite.
Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par votre foi[5]?

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

1. *Tronquer.* Mutiler. — *Mis en mue.* Comme des volailles qu'on enferme, pour les engraisser (on choisit le moment où elles *muent*).
2. *Happe.* Lex.
3. *Il.* Gramm., *pron. démonstratif.*
4. *Or.* Lex.
5. *Par votre foi.* Sur votre honneur.

ÉPILOGUE

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des dieux [1]
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Trucheman [2] de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage:
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs [3], achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper:
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe [4]; et d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.

1. *En langue des dieux*. En vers.
2. *Trucheman*. Ou *truchement:* interprète. (En Orient, *drogman*.)
3. *Des neuf Sœurs*. Les Muses.
4. *L'Europe*. V. p. 309, note 1

CINQUIÈME PARTIE

LA VIEILLESSE DU POÈTE
(1680-1695)

La Fontaine académicien (1684). — Le second recueil des *Fables* fut reçu avec un vif enthousiasme. Nous trouvons, une fois encore, l'écho du sentiment public dans une lettre de M[me] de Sévigné ; elle écrit à Bussy-Rabutin : « Faites-vous envoyer promptement les fables de La Fontaine : *elles sont divines* ; on croit, d'abord, en distinguer quelques-unes, et à force de les relire, on les trouve toutes bonnes. C'est une manière de narrer et un style à quoi l'on ne s'accoutume point... » (20 juillet 1679.) Le poète avait achevé de faire ses preuves, il allait donc enfin réaliser sa plus grande ambition et poser sa candidature à l'Académie Française.

En 1683 Colbert mourut. La Fontaine brigua son fauteuil, en même temps que Boileau. Le poète eut seize voix, contre sept seulement pour Boileau. Mais il restait à obtenir l'agrément du « Protecteur », c'est-à-dire du roi. Louis XIV voulait que Boileau fût de l'Académie ; de plus, il ne goûtait pas La Fontaine. Quand on lui demanda son agrément, il ajourna sa réponse ; et ainsi rien ne fut fait.

Pourquoi Louis XIV était-il si peu favorable à La Fontaine ? Voltaire assure qu'« il n'aimait le petit dans aucun genre », et, d'après le même écrivain, « le roi traitait les fables comme les tableaux de Teniers, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartements ». Il put entrer de ces motifs dans l'aversion de Louis XIV ; mais il est probable que les *Contes* et la gauloiserie furent, aux yeux du roi, le tort impardonnable du poète.

Quoi qu'il en soit, quand, l'année suivante (1684), une nouvelle vacance se produisit et que Boileau eût été élu à l'unanimité, Louis XIV permit à La Fontaine d'entrer à l'Académie : « Vous pouvez le recevoir incessamment ; il a promis d'être sage. »

La Fontaine fut reçu le 2 mai 1684. Après un court remerciement où au style convenu se mêlent quelques traits d'un



LA FONTAINE, par H. RIGAULT
(Cabinet des Estampes. Bibl. nat.)

accent plus personnel [1], et où La Fontaine témoigne (sans rire) un vif désir d'apprendre de ses nouveaux confrères « le langage de la piété », il lut, séance tenante, le beau poème que voici.

(2°) DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE

Désormais que [2] ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours ; ni force ni prière,
Sacrifices, ni vœux, n'allongent la carrière :
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre.
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre ;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers [3] amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques,
Les romans, et le jeu [4], peste des républiques,
Par qui [5] sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois ;
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années [6].

1. « Vous voyez, Messieurs, par mon ingénuité et par le peu d'art dont j'accompagne ce que je dis, que c'est le cœur qui vous remercie et non l'esprit. »
2. *Désormais que* V. Grammaire, *pron. relat.*
3. *Les pensers.* Lex.
4. Cf., à la fin de *Psyché*, l'hymne à *la Volupté*, p. 205.
5. *Par qui.* V. Grammaire, *pron. relat.*
6. « C'est, on le voit, une confession grave, ingénue, où l'onction religieuse et une haute moralité n'empêchent pas un reste de coup d'œil amoureux vers ces *chimériques délices* dont on est mal détaché. » (SAINTE-BEUVE.)



Mme DE LA SABLIÈRE

(D'après une gravure du Cabinet des Estampes. — Bibl. nat.)

L'usage des vrais biens réparerait ces maux :
Je le sais, et je cours encor à des biens faux[1].
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors ou de gloire ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés[2], nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les Cieux.
Si[3] faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
Car qui sait les moments prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts, à quoi les emploierai-je ?
Si j'étais sage, Iris[4], (mais c'est un privilège
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose ;
Les suivre en tout, c'est trop ; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on puisse s'écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi, de[5] se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser,
J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser ?
Douze lustres[6] et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie[7]
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos ;
Quelque part que tu sois, on voit à tous propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète[8], et partout hôtesse passagère.
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.

1. *A des biens faux.*

« Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais. »
(RACINE.)

2. *Tantales obstinés.* Semblables à Tantale dont le supplice était une soif éternelle que, plongé dans un lac, les eaux, en se retirant, l'empêchaient de satisfaire.

3. *Si.* Lex.

4. *Iris.* Cf. (Ier) *Discours*, p. 377, note 6.

5. *De se prendre.* On peut expliquer ce « de » par le *de* latin, et alors on le rattache à : *on me dit*, qui vient plus loin : « *on me dit de cela* », à ce sujet. On peut encore voir dans cette phrase une construction brisée : *Pour ce qui est de se prendre..., on me dit.*

6. *Douze lustres.* Le lustre est une révolution de cinq ans.

7. *Entresuivie.* Lex.

8. *Inquiète.* Lex.

Tu changes tous les jours de manière et de style ;
Tu cours en un moment de Térence[1] à Virgile :
Aussi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien ! prends, si tu veux, encor d'autres chemins.
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière :
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes Contes d'autrefois[2]. »
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix ;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte,
Vous ne parleriez pas ni mieux, ni d'autre sorte :
Serait-ce point[3] de vous qu'elle viendrait aussi ?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui[4] le bon Platon compare[5] nos merveilles :
Je suis chose légère, et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet ;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire[6].
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse ;
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament[7].
A peine la raison vint éclairer mon âme
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme ;
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

Que me servent ces vers avec soin composés ?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ?

1. *De Térence*. Rappelons-nous la traduction libre de l'*Eunuque*. Quant à Virgile, La Fontaine s'en inspire dans plus d'une fable.

2. *Tes contes d'autrefois*. Le 4e recueil des *Contes* est de 1674-1675.

3. *Serait-ce point*. V. Grammaire, *négation*. — *Aussi*, à la fin du vers, signifie : *Aussi bien, ne serait-ce point de vous*, etc.

4. *A qui*. V. Grammaire, *pronom relatif*.

5. *Le bon Platon*. Dans *Ion ou de la Poésie*.

6. *De gloire*. D'ambition.

7. *Tempérament*. Lex.

C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre.
Car je n'ai pas vécu ; j'ai servi deux tyrans :
Un vain bruit [1] et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête ; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité,
Faire usage du temps et de l'oisiveté,
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême,
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même [2],
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres [3] dans nos cœurs sans cesse renaissants.

La rechute du poète. — Le discours qu'on vient de lire a un double caractère. C'est d'abord une confession publique où l'esprit du poète a presque autant de part que son âme : on y voit le Bonhomme s'exciter de son mieux à la contrition, sans pousser, d'ailleurs, jusqu'au ferme propos. C'est aussi un hommage de reconnaissance, que le cœur seul a inspiré.

Depuis 1680, Mme de la Sablière, devenue veuve, et ayant renoncé à tout « en faveur de soi-même », avait quitté son magnifique hôtel de Reuilly [4] (*la Folie-Rambouillet*) pour une habitation plus modeste de la rue Saint-Honoré. Elle réduisit son train ; c'est alors qu'elle dut prononcer le mot connu : « Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat et La Fontaine [5]. » Bientôt sa conversion se fit plus rigoureuse ; Mme de la Sablière quitta le monde, pour se fixer au couvent des Incurables. La Fontaine continua d'habiter l'appartement de la rue Saint-Honoré. Mais il était maintenant livré à lui-même ; le *volage* s'échappait souvent au dehors.

Dès 1685, il retombait dans son péché littéraire. Sous ce titre : *Ouvrages de prose et de poésie des Sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, sa part était de dix fables nouvelles (plus tard rangées dans le livre XII), accompagnées de *Philémon et Bau-*

1. *Un vain bruit.* La gloire, ou du moins la passion de l'estime.
2. *En faveur de soi-même.* Renoncer à la tyrannie des folles amours pour rentrer en possession de soi-même.
3. *Hydres.* Lex.
4. *Reuilly.* Le hameau de Reuilly est devenu le faubourg Saint-Antoine.
5. On lui attribue un autre mot sur La Fontaine : « le fablier », dont le sens est que La Fontaine produit des fables comme un pommier des pommes.

cis, du *Discours à Mme de la Sablière*, et d'une demi-douzaine de contes. Cette récidive, d'ailleurs, ne va pas sans quelques remords :

Oh ! combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole !
J'avais juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole ;
Et quand juré ? c'est ce qui me confond :
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment.

(Livre 5e des *Contes*).

L'œuvre de théâtre. — A cette époque, La Fontaine fréquentait chez la Champmeslé, et travaillait même avec le mari de la comédienne à des ouvrages de théâtre. Jetons un coup d'œil, d'abord, sur ses autres œuvres dramatiques. Depuis sa traduction libre de l'*Eunuque*, il avait publié *Clymène* (1671) [1], un aimable petit acte en vers où les Muses de la tragédie et de la comédie font les personnages amoureux de Clymène et d'Acante. En 1674, il avait composé l'opéra de *Daphné*, qui avait été l'occasion d'une brouille avec le musicien Lulli [2]. En 1691 enfin, il fera l'*Astrée*, le seul de ses opéras qui ait été représenté [3].

Parmi les comédies composées, paraît-il, en collaboration avec l'acteur Champmeslé (sans qu'on puisse dire dans quelle mesure celui-ci intervint), il en est de tout à fait médiocres, par exemple *Ragotin* (1684), dont le héros est emprunté au *Roman comique* de Scarron. En revanche la petite comédie du *Florentin* (qu'il ne faut pas confondre avec la satire du même nom contre Lulli), est une œuvre fort agréable. Elle fut représentée en 1685. — En voici le sommaire : A Florence. —Timante aime Hortense, pupille d'Harpajème (le Florentin), que ce jaloux sequestre. Pour découvrir et, s'il se peut, influencer les sentiments de sa pupille, Harpajème a résolu de se présenter à elle sous un déguisement, il feindra d'être un sien cousin venu pour lui faire visite. Mais on prévient Hortense de la ruse ; elle décide de profiter de l'occasion pour dire son fait au brutal.

1. *Clymène*. Cette comédie était déjà composée du temps de la faveur de Fouquet.

2. *Le musicien Lulli*. Lulli, après avoir pressé La Fontaine d'écrire les paroles de *Daphné*, se refusa à jouer cet opéra. La Fontaine, mécontent, écrivit contre Lulli sa satire du *Florentin*. C'est là que le poète se désigne lui-même ainsi :

Un enfant des neuf Sœurs, enfant [à barbe grise.

3. *Représenté*. Sans grand succès.

LE FLORENTIN

Scène IX

HARPAJÈME, HORTENSE

HARPAJÈME

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpajème,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
Votre père, en mourant, vous imposa ces lois ;
Mais vous, d'une amour folle étant préoccupée,
Vous rendez [1] du défunt la volonté trompée ;
Et le pauvre Harpajème, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rébellion.

HORTENSE

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne :
Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute : c'est la sienne...

HARPAJÈME

Quoi ! lui-même ? Comment ?

HORTENSE

Vous le savez, mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpajème, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpajème,
Que vis-je ? Ah ! mon cousin, quelle comparaison !
L'erreur en mon esprit fit place à la raison ;
Mon jaloux me parut d'un dégoût [2] manifeste,
Et je pris sa personne en haine.

1. *Rendez*. Lex.
2. *Me parut d'un dégoût*. Fait pour inspirer le dégoût. V. Lex., etc.

HARPAJÈME, *à part.*

Je déteste...

HORTENSE

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment ?

HARPAJÈME

Non pas, non pas.

HORTENSE

Je vais me contraindre.

HARPAJÈME

Au contraire :
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre âme toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE

Oh ! vraiment j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpajème aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien... Mais n'allez pas lui dire [1].

HARPAJÈME

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant ?

HORTENSE

Non:
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée ;
Mais Harpajème, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam [2] malgré moi, m'en fit découvrir un.

1. *N'allez pas lui dire.* Voir Grammaire, *ellipse du pronom.*

2. *Dam.* Lex.

HARPAJÈME

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE

Sans doute ;
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étais à ma fenêtre à prendre souvent l'air [1] ;
D'un logis près [2], un homme en faisait tout de même :
Je ne le voyais pas d'abord ; mais...

HARPAJÈME

Harpajème
Vous le fit découvrir, n'est-ce pas ?

HORTENSE

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament [3],
Que sans doute cet homme était là pour me plaire,
Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne plus me montrer lorsque je l'y verrais.
Instruite à [4] ce discours de ce que j'ignorais,
A me montrer encor je me plus davantage ;
Et je vis qu'Harpajème avait dit vrai.

HARPAJÈME, *à part.*

J'enrage !

HORTENSE

Cet homme enfin, Monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimait tout de bon.
Il est jeune, bien fait ; sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs ensemble ;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant...

HARPAJÈME

Passez, passez sur ses perfections ;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

1. *L'air*. Voir Versification, *rime*.
2. *Près*. Lex.
3. *Tempérament*. Lex.
4. *A*. Lex.

HORTENSE

Pardonnez-moi, Monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpajème en imperfection.

HARPAJÈME

A part. *A Hortense.*
Que nature [1] pâtit ! Mais poursuivons..... Peut-être
Cet amant vous revit encore à la fenêtre ?

HORTENSE

Non ; je ne le vis plus : mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, fermer ma fenêtre à l'instant.

HARPAJÈME

Ah ! le bourru ! Mais.....

HORTENSE

Mais pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant [2] mon jaloux.

HARPAJÈME

Comment ?

HORTENSE

Prenant le frais [3] tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins [4], qui mangeaient des cerises,
Vinrent contre Harpajème, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner.
Ils jetaient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air [5] :

1. *Nature.* V. Grammaire, *article.*
2. *Nonobstant.* Lex. — Pour la situation, cf. *École des femmes,* III. 4.
3. *Prenant le frais.* V. Grammaire, *construct. particip. absolue.*
4. *Libertins.* Ici, *espiègles ;* v. *infra.*
5. *En l'air.* V. p. 439, note 1.

Un noyau vint frapper Harpajème au visage.
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.
Eux, sans daigner l'ouïr, en jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
Harpajème à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape, et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visaient plus qu'à [1] lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère et perdant patience,
Harpajème après eux courut à toute outrance.
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussitôt averti,
Il me donna sa lettre et rentra dans sa cage.
Harpajème revint, essoufflé, tout en nage,
Sans avoir joint ces deux espiègles : enroué,
Fatigué, détestant [2] de s'être vu joué,
Il en pensa [3] crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous cacher, je confesse
Que je livrai mon âme à de secrets plaisirs
De voir que mon jaloux fut, malgré ses désirs,
La fable d'un rival, et la dupe.

HARPAJÈME, *à part.*

Ah! je crève...

A Hortense.

De répondre au billet vous n'eûtes pas de trêve [4] ?

HORTENSE

D'accord ; mais il fallait trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAJÈME

Vous la trouvâtes?

1. *A.* Lex.
2. *Détestant.* Lex.
3. *Pensa.* Lex.
4. *De répondre vous n'eûtes pas de trêve.* Vous ne perdîtes pas de temps pour répondre ?

HORTENSE

Bon !
Harpajème y pourvut. Pressé par sa faiblesse,
Il voulut consulter une devineresse [1]
Pour voir s'il serait seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortions-nous que j'aperçois Timante.
Harpajème, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main ;
Dans l'autre était ma lettre. Inquiète, en chemin,
Comment de la donner je pourrais faire en sorte,
Un homme qui fendait du bois devant sa porte
A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser :
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque [2] moi rudement Harpajème.
Timante, à cette chute, accourt à mon secours :
Moi, qui mettais mon soin à l'observer toujours,
Comme [3] il m'offrait sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne ;
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui [4] dans ce temps cherchait ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée.
Mais, comme heureusement ma lettre était donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas ; j'y revins avec lui,
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention et de sa culebute [5].

HARPAJÈME

A part. *A Hortense.*

Ouf !... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour ?

HORTENSE

imante, instruit par moi, pressé par son amour,
our me pouvoir parler usa d'un stratagème.
fit secrètement avertir Harpajème,

1. *Devineresse.* Lex.
2. *Avecque.* Lex.
3. *Comme.* Lex.
4. *Qui.* V. Gram., *pronom relat.*
5. *Culebute.* Pour l'orthogr., comparer : *Se culebutants*, p. 200, n. 7.

Par un homme aposté, qu'il voulait m'enlever ;
Qu'un soir à ma fenêtre il devait me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé :
Par cette fausse alarme Harpajème offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Étant accompagné de spadassins [1] à gage,
Fit quinze nuits le guet sous mon appartement ;
Et je vis quinze nuits de suite mon amant
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre.
Par des transports charmants que nos cœurs laissaient naître,
Sans crainte du jaloux exprimant nos amours,
Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours ;
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices
Qu'au moment que [2] du jour on voyait les prémices.
Je me mettais au lit, où, feignant de dormir,
J'entendais mon bourru tousser, cracher, frémir ;
Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise ;
Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise ;
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi.
C'était, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAJÈME, *à part.*

Quelle pilule [3] !

HORTENSE

Hélas ! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère :
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser son choix me voyant obstinée,
Il fit faire un cachot où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
Avec ces sentiments, et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpajème ?

1. *Spadassins.* Tireurs d'épée mercenaires. — *Gage* Lex.
2. *Que.* V. Gram., *pron. relat.*
3. *Quelle pilule!* « La fâcheuse pilule! » Arnolphe (*École des Femmes*, I, 6).

HARPAJÈME

C'est mon avis. Timante est d'aimable [1] entretien,
Il est vrai; beau, bien fait, d'accord; mais il n'a rien.
Harpajème est jaloux; j'y consens : il est chiche
De ces tons doucereux ; oui : mais il est très riche.
Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
Le cœur qui penche ailleurs en sent quelque amertume;
Mais parmi [2] l'abondance à tout on s'accoutume.
Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente ;
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante :
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le-moi !

HORTENSE

Non.

HARPAJÈME

Comment ! non ? Et pourquoi ?

HORTENSE

Je connais ma faiblesse :
Je ne pourrais jamais vous tenir ma promesse.

HARPAJÈME

Harpajème fait donc des efforts superflus ?

HORTENSE

Il sera mon époux; et que veut-il de plus ?

HARPAJÈME

Mais vous devez au moins lui montrer quelque estime.

HORTENSE

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime ?

1. *D'aimable*. Lex., *de*. 2. *Parmi*. Lex.

HARPAJÈME

Il vous déplaît donc ?

HORTENSE

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAJÈME

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine :
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAJÈME, *se découvrant.*

Ah ! coquine !
Je n'y puis soutenir [1]. Connaissez votre erreur ;
Et craignez les effets de ma juste fureur.

HORTENSE

Ah ! ah ! c'est vous, Monsieur ? quelle métamorphose !
Pourquoi ? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAJÈME

Votre malice en vain s'applique à l'éviter :
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie.
A vous faire enrager je mettrai mon génie [2].

Cette jolie scène, si elle ne brille pas par l'originalité du fond (elle n'est que la fusion d'une scène de l'*École des femmes* et d'un caractère de jeune fille [3] emprunté à l'*École des maris*), a en propre des qualités de style charmantes. Mais nous ne jugerons pas du mérite de La Fontaine, auteur comique, sur

1. *Soutenir.* Tenir.
2. *Génie.* Talent.
3. *Jeune fille.* Isabelle.

cet aimable échantillon. Nous avons ici ce qu'il a fait de mieux dans ce genre. On l'a dit, ses meilleures comédies, ce sont ses fables.

Deux querelles académiques. — Le nouvel académicien fut engagé dans deux disputes d'inégale importance. La première suivit de près sa réception. L'académicien Furetière avait gravement manqué à l'Académie, en faisant son *Dictionnaire*[1]; on vota sur son exclusion (1685). Quoique ami du coupable, La Fontaine mit une boule noire. Furetière en conçut un tel ressentiment qu'il fonça sur La Fontaine, et entreprit de l'écraser sous d'injurieux[2] factums. L'abeille riposta seulement par une ou deux piqûres légères, et prit le large.

L'autre querelle eut un caractère plus désintéressé. En janvier 1687, Charles Perrault avait lu à l'Académie son poème de *Le Siècle de Louis-le-Grand*, il y exprimait en faveur des écrivains modernes un enthousiasme et une préférence injurieuse pour les anciens. Boileau, Racine, Huet, etc., prirent en main la cause de l'antiquité. La Fontaine s'engagea, à son tour, dans la lutte ; ce fut l'occasion de sa fameuse *Épître à Huet.*

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SOISSONS[3]

EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN[4] DE LA TRADUCTION D'HORACIO TOSCANELLA (1687).

Je vous fais un présent capable de me nuire :
Chez vous[5] Quintilien s'en va tous nous détruire ;

1. *Dictionnaire.* L'Académie n'avait pas fini le sien, qui paraîtra en 1694.

2. (L'appelant, p. ex.)
...un semblable traître
Qui vend son bon ami pour gagner trois jetons.

3. *L'évêque de Soissons.* Huet, qui avait pris part avec Bossuet, à l'éducation du Grand dauphin. « Jean de La Fontaine, cet auteur de fables pleines de grâce et de finesse..., ayant appris que je désirais avoir la traduction italienne des *Institutions de Quintilien*, ouvrage d'Orazio Toscanella, ne se contenta pas de m'en faire le don généreux, mais accompagna son présent d'un brillant morceau poétique qu'il m'adressa, et dans lequel il s'élève contre la folie de ceux qui opposent et même préfèrent le siècle présent à l'antiquité. En quoi l'on peut admirer la candeur de La Fontaine ; car, bien qu'il se soit placé parmi les plus délicieux écrivains de notre nation, il a mieux aimé plaider contre lui-même que de frustrer les anciens de l'hommage qui leur est dû. » (Traduit de l'ouvrage latin de Huet, par P. Mesnard.)

4. *Quintilien.* Sur Quintilien, voir page 70, note 9. L'Italien Toscanella avait traduit l'*Institution oratoire* au XVIe siècle.

5. *Chez vous.* Dans votre esprit, il va faire pencher la balance en



DANIEL HUET, ÉVÊQUE DE SOISSONS
(Cabinet des Estampes. Bibl. nat.)

Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens [1] tant estimés chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule ; et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi [2], sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut, sans faiblesse,
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce :
« Craindre ces écrivains ! on écrit tant chez nous !
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous.
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes [3] ;
Et sans art nous louerions le succès de ses armes !
Dieu n'aimerait-il plus à former des talents ?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents? »
Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles.
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles ;
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bétail [4], je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue [5] ;
J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder [6].
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées.

faveur des anciens, il va vous montrer que nous ne sommes rien auprès d'eux.

1. *S'égale aux anciens.* Se montre leur égal.

2. *Plus savants que moi.* Toujours la bonhomie malicieuse de La Fontaine.

3. *Aux alarmes.* Lex.

4. *Sot bétail.* « O imitatores, servum pecus ». Horace. *Épîtres*, I, 19.

5. *Le pasteur de Mantoue.* Virgile.

6. *J'ose me hasarder.* La Fontaine va montrer que, sans s'asservir à l'imitation des anciens, c'est à leur école qu'il s'est corrigé et qu'il a enrichi son fonds. C'est un exemple personnel, mais qui, à ses yeux, a toute la valeur d'un argument absolu.

J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul[1] admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace ;
Homère et son rival[2] sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers ; on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite ;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite :
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté.
Je ne nomme personne : on peut tous nous connaître.

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter[3]. A la fin grâce aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur ; et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi ;
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand[4] en trop de belles choses :
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses[5].

On me dit là-dessus : « De quoi vous plaignez-vous ? »
De quoi ? Voilà mes gens aussitôt en courroux ;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien[6].
« Qu'a-t-il sur[7] nous, dit-on, soit en vers, soit en prose ?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien. »
Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.

J'avouerai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent :
Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros[8] du livre que voici.

1. *Tout seul.* Exagération lyrique.
2. *Son rival.* Virgile.
3. *Il pensa me gâter.* — *Pensa.* Lex. — Et surtout le passage, v. p. 3.
4. *S'épand.* Lex.
5. *Y sont roses.* Vers de Malherbe. — V. p. 3, note 1.
6. *Ancien.* En trois syllabes. V *Versification.*
7. *Sur.* Lex.
8. *Les héros.* Les modèles grecs et latins que propose Quintilien.

Recevez leur tribut des mains de Toscanelle ;
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains [1] un auteur sans brillants :
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens,
Ils [2] sont de tout pays, du fond de l'Amérique ;
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas ! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor [3] ?
Je chéris l'Arioste [4], et j'estime le Tasse ;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du nord, et qui sont du midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverai-je un seul approchant de Platon ?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre :
Des bergères d'Urfé [5] chacun est idolâtre ;
On nous promet l'histoire [6], et c'est un haut projet.
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet :
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse ;
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu,
Veut de la patience ; et nos gens ont du feu [7].

1. *Des ultramontains.* Ces habitants « d'au delà des monts » sont les Italiens qui aimaient les faux-brillants.

Évitons cet excès : laissons à [l'Italie
De tous ces faux-brillants l'éclatante folie.
[Boileau, *Art poét.*, I.)

2. *Ils.* Le goût et le bon sens.

3. *Trésor.* Cf. *Fables*, VIII, 25, et, dans le *Quinquina*, le jugement suivant :

Pour nous, fils du savoir, ou, pour [en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont [fait les dieux,
Nous nous sommes prescrit une [étude infinie :
L'art est long, et trop courts les [termes de la vie

4. *Arioste*, etc. Arioste (1474-1533) a écrit le *Roland furieux;* le Tasse (XVIe s.), *la Jérusalem délivrée*, etc. ; Machiavel (1469-1530), le *Traité du Prince*, les *Discours sur Tite-Live*, et l'*Histoire de Florence.* Il est probable que La Fontaine goûtait surtout les comédies et les nouvelles de ces grands auteurs italiens. Quant à Boccace (1313-1375), il a fait le *Décaméron*, partagé en cent nouvelles. La Fontaine s'inspire surtout de lui dans ses *Contes*.

5. *D'Urfé.* L'auteur de l'*Astrée*.

6. *On nous promet l'histoire.* Il pense sans doute à ses amis Boileau et Racine, « historiographes » du roi, depuis 1677. Mais ce « haut projet » n'a pas abouti.

7. *L'ode*, etc. Il est permis de voir dans ce double jugement une des plus piquantes « distractions »

Malherbe avec Racan [1], parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.
Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières :
Comme vous je dirai l'auteur de l'univers ;
Cependant [2] agréez mon rhéteur et mes vers.

La vieillesse du poète. — Loin pourtant de « renoncer à ses erreurs premières », le grand enfant s'y enfonçait davantage. Des compagnies aussi élégantes que corrompues exerçaient sur lui une fâcheuse influence. A l'hôtel de Bouillon, où il n'avait jamais cessé de fréquenter, il devint le familier des cousins de la duchesse (et neveux du prince de Condé), les Conti, dont les mœurs étaient fort libres ; c'est sans doute par eux qu'il fut introduit à Chantilly où il rencontra La Bruyère. Dans le même hôtel, il connut aussi les neveux de la duchesse, le duc de Vendôme, qui le reçut dans son château d'Anet, et le Grand Prieur, qui l'attirera plus tard à l'hôtel du Temple, resté fameux dans les annales du libertinage.

Il habitait toujours, dans l'appartement de la rue Saint-Honoré, sa « chambre des philosophes », comme il l'appelait, à cause des bustes de Platon et de Socrate, qui lui donnaient l'illusion d'un séjour de la Sagesse. Un clavecin y constituait la part des Muses. Des amis de Londres, Saint-Évremond, Mme Harvey (sœur de l'ambassadeur d'Angleterre en France), et une sœur de la duchesse de Bouillon, Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, voulurent l'attirer en Angleterre. La Fontaine feignit de se laisser convaincre, mais il ne fit le voyage qu'en vers.

Une nouvelle amitié, qui allait devenir une solide protection, le fixait à Paris. Il fréquentait assidûment à cette heure l'hôtel d'Hervart. Le maître du lieu était conseiller au Parlement et possédait une grande fortune. Sa jeune femme, aussi bonne que belle, épousa l'amitié de son mari pour le bonhomme ; elle fut peu à peu pour lui une autre Sablière. Aussi, quand celle-ci meurt, en 1693, La Fontaine sait à qui s'adresser. Il rencontre, un jour, M. d'Hervart, qui vient lui offrir l'hospitalité dans sa demeure ; et il lui répond : « J'y allais » (1693).

de La Fontaine. Il n'aurait eu pourtant qu'à réfléchir sur lui-même pour parler de l'ode en connaissance de cause

1. *Malherbe avec Racan.* Sur Malherbe et Racan, voir pages 113, n. 2, et 152, n. 1.

2. *Cependant.* Lex.

Le douzième livre. — La mort du poète (1695). — Cependant celle qu'on n'évite pas avait arrêté ses mesures au sujet de ce vieillard si passionnément amoureux de la vie. Dès la fin de 1692, un peu avant d'entrer à l'Hôtel d'Hervart, La Fontaine avait fait une grave maladie. Mis en rapport avec un jeune prêtre (plus tard oratorien), l'abbé Pouget, celui-ci, avec une autorité faite de douceur et de vertu, obtint du poète qu'il désavouât « le livre infâme de ses contes »; après s'être réconcilié avec Dieu, le malade, en présence des délégués de l'Académie, fit hautement amende honorable. Le même jour le jeune duc de Bourgogne faisait féliciter le poète, et, dans la naïveté de son âge, il joignait à ses compliments le don d'une somme de cinquante louis. Un autre qu'un enfant eût, nous semble-t-il aujourd'hui, séparé ces deux actions; mais ce n'était pas la première fois que le jeune prince faisait des libéralités au vieux poète, et celle-ci, parce qu'elle impliquait une confiance dans le rétablissement de sa santé (on ne donne pas d'argent à un homme qu'on croit condamné à mourir), dut sembler au malade aussi délicate que généreuse.

Il se rétablit, en effet, et il resta fidèle à ses engagements. La première chose qu'il fit fut de renouveler en pleine Académie son ferme désaveu des Contes. Il publia encore en 1694 un nouveau livre de *Fables*, le douzième ; il le dédia au duc de Bourgogne ; c'était acquitter la lettre de change que le généreux prince avait tirée sur lui. Pour ne pas morceler ce qui nous reste à dire des derniers temps du poète, nous ne donnerons ce douzième livre, qu'après avoir clos sa biographie. Disons ici, tout court, que, si ce recueil est inférieur aux autres, on y retrouve pourtant en plus d'un lieu le meilleur de son génie. La dernière fable du recueil, qui fut aussi son adieu à l'apologue, offre, à côté de quelques réminiscences personnelles excusables chez un vieillard, des beautés de fond et de forme qui prouvent que jusqu'au bout son esprit gardait sa verdeur. Il entreprit ensuite la traduction de quelques hymnes de l'Église; elles ne nous sont point parvenues. Il avait encore « un grand dessein », auquel il fait allusion dans une lettre à Maucroix; nous en ignorons la nature.

La pensée de la mort lui était devenue familière ; l'éternité seule l'inquiétait. Il fut pris un jour d'une faiblesse, dans la rue; le lendemain, il écrivait à son fidèle Maucroix : « O mon cher, mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut être ouvertes pour moi. » (16 février 1695.) Elles s'ouvrirent deux mois

après. Le mercredi 13 avril 1695, ce beau génie s'éteignait à l'hôtel d'Hervart, disons mieux, cette âme accomplissait le passage « avec une constance admirable et toute chrétienne » (Charles Perrault). Quand on le déshabilla pour l'ensevelir, on trouva sur lui un cilice.

Le bref adieu de son ami Maucroix vaut une oraison funèbre: « Le 13..., mourut à Paris mon très cher et très fidèle ami, M. de La Fontaine ; nous avons été amis plus de cinquante ans, et je remercie Dieu d'avoir conduit l'amitié extrême que je lui portais jusques à une si grande vieillesse, sans aucune interruption ni aucun refroidissement, pouvant dire que je l'ai toujours tendrement aimé, et autant le dernier jour que le premier. Dieu, par sa miséricorde, le veuille mettre dans son saint repos ! C'était l'âme la plus sincère et la plus candide que j'aie jamais connue: jamais de déguisement, je ne sais s'il a menti en sa vie; c'était au reste un très bel esprit, capable de tout ce qu'il voulait entreprendre. Les fables, au sentiment des plus habiles, ne mourront jamais, et lui feront honneur dans toute la postérité. » Le bel éloge ! Il comprend tout, et tout y est véritable. Le doux poète l'eût goûté sans réserves. Son esprit eût joui d'être apprécié avec une si généreuse justesse. Son âme, surtout, eût été sensible à l'exactitude et à la délicatesse du trait qui la fixe dans notre souvenir. *Sincère, candide,* voilà bien en effet ce que fut La Fontaine, et dans le bien comme dans le mal. Son ingénuité fit de lui un éternel enfant; elle le livra successivement à toutes les influences, elle lui fit commettre parfois les fautes les plus répréhensibles; mais à la fin de sa vie elle l'établit dans un vrai repentir, et, au fil de ses longs jours, elle avait contribué, à elle seule, peut-être, autant que tout le reste de ses qualités, à faire de lui une nature originale et charmante, et un très grand poète.

LIVRE XII[1]

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE[2]

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer pour mes fables de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà[3] d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original[4] a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable[5], et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi[6] vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes

1. Ce dernier livre n'a paru qu'en 1694 ; plus d'une fable s'y ressent de la vieillesse de l'auteur. Voltaire regrettait qu'on eût imprimé ces fables : « Mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout : ce sont des corbeaux qui s'acharnent sur les morts. » Lettre de « M. de la Visclède », éd. Garnier, XXX, p. 324.) Pour ne pas nous acharner, et aussi pour faire de la place à d'autres extraits, nous ne publions que dix-neuf fables de ce dernier livre, qui en comprend vingt-cinq.

2. *Duc de Bourgogne.* L'élève de Fénelon, le fils du grand Dauphin ; il avait douze ans en 1694.

3. *Au delà.* Au-dessus.

4. *L'original.* Les fables d'Ésope.

5. *Les deux Chèvres, Le Chat et la Souris, le Loup et le Renard, le Renard, les Mouches et le Hérisson.*

6. *A quoi.* V. Gram., *pron. relatif.*

sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne[1]. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus ; vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poètes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin[2]. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher[3], et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états[4] de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

De La Fontaine.

1. Mais on se rattrape dans les dédicaces, comme celle-ci.

2. *Je ne suis pas d'un âge.* La Fontaine avait soixante-treize ans ; il n'avait plus qu'une année à vivre.

3. *La paix qui semble se rapprocher.* La paix de Ryswick allait mettre fin à la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1697).

4. *Les états.* La réunion des députés.



LES COMPAGNONS D'ULYSSE
Gravure de l'édition de 1694. (Bibl. nat.).

Fable I. — **Les compagnons d'Ulysse**[1].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Prince, l'unique objet du soin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant;
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros[2] dont il tient des qualités si belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant;
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.

1. *Odyssée*, X, v. 135-399. — Plutarque, traduit par Amyot : *Que les bêtes brutes usent de la raison.*

2. *Le héros.* En 1688, le Dauphin avait été mis à la tête de l'armée du Rhin qui avait pris le Palatinat.

)uelque dieu le retient (c'est notre souverain),
.ui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
:ette rapidité fut alors nécessaire ;
'eut-être elle serait aujourd'hui[1] téméraire.
e m'en tais ; aussi bien les Ris et les Amours
Je sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
)e ces sortes de dieux votre cour se compose ;
ls ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
)'autres divinités n'y tiennent le haut bout[2] :
.e Sens et la Raison[3] y règlent toute chose.
:onsultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects[4],
S'abandonnèrent à des charmes[5]
)ui métamorphosaient en bêtes les humains.

.es compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
:rraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé[6], tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
)élicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;
)uelques moments après, leur corps et leur visage
'rennent l'air et les traits d'animaux différents :
.es voilà devenus ours, lions, éléphants ;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme ;
s'en vit de petits, *exemplum, ut talpa*[7].
Le seul Ulysse en échappa ;
l sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse

1. *Aujourd'hui*. Cette fable sem-
.e avoir été écrite vers 1690 : à
e moment la coalition, devenue
énérale, nous obligeait à conduire
guerre avec prudence.

2. *Le haut bout*. V. p. 328, note 1.

3. *Le Sens et la Raison*. Allusion
ıx précepteurs du prince, Féne-
n et le duc de Beauvilliers

4. *Grecs et circonspects*. Rimes faibles.

5. *Charmes*. Lex.

6. *Circé*. L'enchanteresse Circé, fille du Soleil.

7. *Exemplum ut talpa*. Par exemple la taupe ; cette formule des grammaires latines du temps, passée en proverbe banal, est ici d'une juste application.

La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure [1].
« Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court, et dit : « L'empoisonneuse coupe
A son remède encore, et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole. »
Le lion dit, pensant rugir :
« Je n'ai pas la tête si folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque [2] ?
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse du lion court à l'ours : « Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !
— Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière ;
Comme me voilà fait ? Comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je me rapporte [3] aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin [4] qui me presse,
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état. »
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard [5] d'un semblable refus :
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère

1. *Leur figure*. Lex.
2. *Ithaque*. La petite île, patrie d'Ulysse.
3. *Je me rapporte*. Lex.
4. *Soin*. Lex.
5. *Au hasard*. Au risque

Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien[1],
Au lieu de loup, homme de bien.
— En est-il ? dit le loup ; pour moi je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière :
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village[2] ?
Si j'étais homme, par ta foi[3],
Aimerais-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous ;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups[4] ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse fit à tous une même semonce[5] ;
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'était[6] leurs délices suprêmes ;
Tous renonçaient au lôs[7] des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir, suivant[8] leurs passions ;
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile[9] :
C'était sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.

1. *Redevien.* La Fontaine, pour la rime, conserve l'orthographe étymologique. L's, à l'impératif, avait été longtemps réservée aux verbes issus de radicaux latins finissant par cette lettre (p. ex. *finis*, venu du lat. *finis-ce*).
2. V. *le Loup et les bergers*, p. 393.
3. *Par ta foi.* Sur ton honneur.
4. *L'un à l'autre des loups.* *Homo homini lupus*, a dit le philosophe anglais Hobbes.
5. *Semonce.* Lex.
6. *C'était leurs délices.* V. Grammaire, *accord du verbe.*
7. *Lôs.* Lex.
8. *Suivant.* V. Grammaire, *gérondif.*
9. *Mêler le plaisant à l'utile.* « Il emporte tous les suffrages, celui qui unit le plaisant à l'utile. » (Horace, *Art poétique.*)

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

Fable II. — Le chat et les deux moineaux[1].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates[2].
Le chat était souvent agacé par l'oiseau ;
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami.
Ne le corrigeant qu'à demi,
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule[3].
Le passereau[4], moins circonspect[5],
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ces jeux :
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton[6] ;
Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;

1. Le sujet semble appartenir au poète.
2. *Mêmes pénates*. La cage et le panier ne peuvent pas avoir de dieux domestiques ; aussi sont-ils pris, par métonymie, l'un pour le Moineau et l'autre pour le Chat.
3. *Sa férule*. Pour le magister, c'est la palette dont il frappe dans la main des écoliers en faute ; on devine ce que peut être la férule du chat.
4. *Passereau*. Synonyme ici de moineau.
5. *Circonspect*. Ce mot a été écrit par La Fontaine comme il se prononce, *circonspec*. — V. Versificat.
6. *Du sage Raton*. V. p. 375.

Et Raton de prendre parti :
« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle [1],
D'insulter ainsi notre ami !
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre ?
Non, de par [2] tous les chats ! » Entrant lors [3] au combat,
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat ! »
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer [4] de ce fait ?
Sans cela, toute fable est un œuvre [5] imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse ;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

Fable III. — **Du thésauriseur et du singe [6].**

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur [7].
Celui-ci ne songeait [8] que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite [9]
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté [10] selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours ;
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche :
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait [11].
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelque doublon [12] toujours par la fenêtre,

1. *Nous la vient donner belle.* Lex., *beau.*
2. *De par.* Lex., *par.*
3. *Lors.* Lex.
4. *Inférer.* Tirer, conclure.
5. *Œuvre.* Lex.
6. Tristan l'Hermite, *le Page disgrâcié.*
7. V. *Le loup et le chasseur*, p. 350.
8. *Songeait.* Lex. *Ducats.* Lex. *Pistoles*, v. note 9, p. 320.
9. *Amphitrite.* Déesse de la mer.
10. *D'une volupté.* Avec une volupté. V. Lexique, *de.*
11. *Son fait.* Lex. — Sur *mécompte*, v. p. 223, note 8.
12. *Doublon.* Pièce d'or espagnole, d'une valeur variable.

Et rendait le compte imparfait.
La chambre, bien cadenassée,
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour dom [1] Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir [2].
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auxquels donner le prix :
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton [3],
Et puis quelque noble à la rose;
Éprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur [4] toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure;
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.
Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage !

Fable IV. — Les deux chèvres [5]

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune; elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,

1. *Dom*. Lex.
2. *Au liquide manoir*. A la mer.
3. Le *jacobus* (nom venu du roi Jacques) est, comme le *noble à la rose* (la rose d'York), une pièce d'or anglaise. Sur le *ducaton*, voir Lex.
4. *Sur*. Lex.
5. On a un thème latin du duc de Bourgogne sur cette matière. Est-ce un des sujets que le poète disait devoir au jeune prince ? (V. *Dédicace*.)

Un rocher, quelque mont pendant en précipices [1],
C'est où ces dames vont promener leurs caprices [2];
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard [3].
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont.
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence [4].
Ainsi s'avançaient, pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème [5] fit présent à Galatée;
Et l'autre la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter [6].
Faute de reculer, leur chute fut commune;
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

1. *Pendant en précipices*. Aux versants escarpés.
2. *Caprices*. Ce mot vient justement, par un intermédiaire italien, du lat. *capra*, chèvre.
3. *Quelque bon hasard*. Quelque bonne aventure.
4. *L'île de la Conférence*. C'est dans *l'île des Faisans*, sur la Bidassoa, qu'avaient eu lieu, en 1659, les conférences de Mazarin et de Louis de Haro, au sujet de la paix des Pyrénées et du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse.
5. *Polyphème*. Le Cyclope, qui courtisait la nymphe Galatée.
6. Dans l'île de Crète, où sa mère Rhée le tenait caché pour que son père Saturne ne le dévorât pas.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

QUI AVAIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI FÛT NOMMÉE : « LE CHAT ET LA SOURIS »[1]

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple[2] en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le chat de la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux, et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait[3] la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché[4] d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre[5] ; et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris.

1. Dans l'édition de 1694, cette fable n'a pas de numéro, comme si La Fontaine avait voulu la donner comme un simple prologue à la fable suivante.

2. *Destine un temple.* V. la dédicace du livre VII, *fin*, p. 278.

3. *Fait.* Lex.

4. *Empêché d'un monde...* Embarrassé par un monde. Lex.

5. *Mon dessein se rencontre.* Ce que j'avais projeté est accompli, mon but est atteint.

Fable V. — Le vieux chat et la jeune souris[1].

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant[2] sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis[3].
« Laissez-moi vivre ; une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte et l'hôtesse, et tout le monde ?
D'un grain de blé je me nourris ;
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre ; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants. »
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : « Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner? cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t-en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières[4] ;
Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »
Il tint parole.

Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir :
La jeunesse se flatte[5], et croit tout obtenir
La vieillesse est impitoyable[6].

1. Abstemius, 151.
2. *Implorant*. V. Gram., *gérondif*.
3. *Raminagrobis*. V. page 305, note 6.
4. *Les sœurs filandières*. Les Parques.
5. *Se flatte*. Se berce d'illusions. — Lex.
6. *Impitoyable*. La Fontaine, autrefois, était plus juste pour la vieillesse. V. *Le Vieillard et les trois jeunes hommes*, p. 425.

Fable VI. — Le loup et le renard[1].

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudrait bien être soldat,
A qui le soldat porte envie[2].

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète[3]
Ni tous, ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette[4],
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète :
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères ;
Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

1. Cette fable est la 9e du livre.) — Ici La Fontaine a mis en vers un développement du duc de Bourgogne sur ce sujet.

2. Imité d'Horace, *Sat.* I, 1.

3. *Poète*. Dissyllabe. V. *Versification*.

4. *Musette*. V. note 1, p. 156.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard[1] :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc[2] de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
— Je le veux, dit le loup ; il m'est mort un mien frère ;
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
Il vint, et le loup dit : « Voici comme[3] il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins[4] du troupeau. »
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, brus et vieillards, au temple couraient tous.
L'ost[5] au peuple bêlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent[6],
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace[7]
A la première occasion.

1. *De hasard*. De risque.
2. *Croc*. Crochet à suspendre les aliments.
3. *Comme*. Lex.
4. *Mâtins*. Lex.
5. *L'ost*. Voir Lex. — Pour *au* v. Lex., *A*.
6. *Le régent*. V. p. 418, note 5.
7. *Première trace*. Première ligne de conduite.

De votre esprit que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet [1] :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue, et la morale.

Fable VII. — **Le milan, le roi et le chasseur** [2].

Un milan [3], de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe [4],
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de Sa Majesté.
— Quoi ! sur le nez du roi ! — Du roi même en personne.
— Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ?
— Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste ; on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre [5], et le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : « Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.

1. *Projet*. V. note 6, p. 223.
2. (Fable douzième du recueil. Origine inconnue.) — Nous allégeons cette longue fable : 1° de l'introduction (compliment un peu fade adressé au second prince de Conti, le neveu du grand Condé) ; 2° des réflexions qui suivent l'un et l'autre récit
3. *Milan*. Oiseau de proie diurne.
4. *Apocryphe*. D'une authenticité douteuse.
5. *Leurre*. Lex.

Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois.
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice. »
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent [1] de tels faits, par eux si mal suivis.
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle ;
Et le veneur [2] l'échappa belle,
Coupable seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal ?
. . . .

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière :
Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois [3] en cent ans ;
C'est le *non plus ultra* [4] de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros [5] de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon [6] des présents
Il croyait sa fortune faite,
Quand l'animal porte-sonnette [7],
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire :
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi
Bien malheureux, s'il n'osait rire :

1. *Élèvent*. Lex.
2. *Le veneur*. Le chasseur.
3. *Quelquefois*. Lex.
4. *Le non plus ultra*. Le plus haut point.
5. *Un gros*. Une grande quantité.
6. *Ce parangon*. Ce modèle.
7. *L'animal porte-sonnette*. On attachait une sonnette au cou des faucons.

C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourcil [1],
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire [2].

Fable VIII. — Le renard, les mouches et le hérisson [3].

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois [4];
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé [5].
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger [6],
Et le fît aux [7] mouches manger.
« Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts ?
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?
Va, le Ciel te confonde, animal importun !
Que ne vis-tu sur le commun [8] !
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :
« Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
— Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls [9] ; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

1. Pour atténuer l'irrégularité de la rime, La Fontaine a écrit *sourci*. V. Versification, *rime*.
2. Sur le rire des dieux, voir *Psyché*, p. 259.
3. Ésope, 36. — Encore une fable qui se trouve parmi les thèmes latins du duc de Bourgogne.
4. *Matois*. Lex.
5. *Ce parasite ailé que nous avons mouche appelé*. Ici La Fontaine se répète ; v. L. VIII, f. X, p. 325.
6. *Affliger*. Au sens fort de ce mot : *accabler*.
7. *Aux mouches*. V. Lex., *A*.
8. *Sur le commun*. Sur les animaux du commun.
9. *Soûls*. Lex.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont artisans, ceux-là sont magistrats [1].
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

[On a retrouvé un premier brouillon de cette fable ; le voici.]

LE RENARD ET LES MOUCHES

Un renard, tombé dans la fange,
Et des mouches presque mangé,
Trouvait Jupiter fort étrange
De souffrir qu'à ce point le sort l'eût outragé.
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importun essaim.
Le renard aima mieux les garder, et fut sage.
« Vois-tu pas, dit-il, que la faim
Va rendre une autre troupe encor plus importune?
Celle-ci, déjà soûle, aura moins d'âpreté. »

Trouver à cette fable une moralité
Me semble chose assez commune :
On peut, sans grand effort d'esprit,
En appliquer l'exemple aux hommes.
Que de mouches voit-on dans le siècle où nous sommes !

Fable IX. — L'Amour et la Folie [2].

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.

1. La Fontaine pourrait nommer aussi les financiers, que La Bruyère nous peint comme de gros « mangeurs ». Mais il avait eu de grandes obligations à Fouquet, et pouvait avoir besoin de cette sorte de gens.

2. Œuvres de Louise Labé. *Débat de Folie et d'Amour.*

Je ne prétends donc point tout expliquer ici ;
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
        Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint. L'Amour veut qu'on assemble
        Là-dessus le conseil des dieux ;
        L'autre n'eut pas la patience ;
    Elle lui donne un coup si furieux,
        Qu'il en perd la clarté des cieux.
        Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
        Les dieux en furent étourdis,
        Et Jupiter, et Némésis [1],
Et les juges d'enfer [2], enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas :
« Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas ;
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande ;
Le dommage devait être aussi réparé. »
        Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie [3],
Le résultat [4] enfin de la suprême cour
        Fut de condamner la Folie
        A servir de guide à l'Amour [5].

1. *Némésis*. La jalousie des dieux, que les Grecs avaient personnifiée.

2. *Les juges d'enfer*. Minos, Éaque et Rhadamante.

3. *De la partie*. L x.

4. *Le résultat*. L'arrêt.

5. « La plus belle fable des Grecs est celle de *Psyché*... La plus jolie parmi les modernes fut celle de la Folie qui, ayant crevé les yeux à l'Amour, est condamnée à lui servir de guide ». (Voltaire. *Dictionn. philos.*, *Fable*.) On peut goûter cette jolie able, sans souscrire de tous points à un élege aussi enthousiaste.

FABLE X. — Le corbeau, la gazelle, la tortue et le rat[1].

A MADAME DE LA SABLIÈRE[2].

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque[3] l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art[4] qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
« *Palais sacré de la déesse Iris* » ;
Non celle-là[5] qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru[6] :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement[7] contenu
Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas[8],
Ses agréments à qui[9] tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux[10] : ce que le monde adore

1. *Livre des Lumières*, p. 193 et p. 226. — Bidpaï, t. II, p. 262.
2. V. Biographie de La Fontaine, p. 269.
3. *Avecque*. Lex.
4. *Ce bel art*. La poésie. — Pour la syntaxe, v. Grammaire, *participe séparé*.
5. *Non celle-là*. L'Iris grecque, messagère des dieux, dont l'arc-en-ciel signale le passage.
6. *Eût paru*. Peinte à fresque.
7. *Les murs auraient amplement contenu*. Sous forme de peintures amples et nombreuses.
8. *Son art de plaire et de n'y penser pas*. Éloge délicat qu'on peut appliquer à La Fontaine lui-même.
9. *A qui*. V. Grammaire, *pronom relatif*.
10 *Des dieux*. Des rois, p. ex. J. Sobieski. V. p. 381, note 3.

Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
(Pour ses amis, et non point autrement),
Car cet esprit, qui, né du firmament [1],
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet [2]
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;
C'est un mortel qui sait mettre [3] sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en [4] donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,

1. *Firmament*. Pour cette suite de rimes masculines, v. *Versification*.

2. La Fontaine a loué l'esprit de Mme de la Sablière au début d'une première fable (le *Discours*, p. 377) qui s'adressait surtout à notre raison. C'est son cœur dont ici il place, avec à propos, l'éloge en tête d'une fable, toute consacrée à l'amitié et qui se terminera par un trait de sentiment délicieux.

3 *Mettre*. Compromettre, risquer.

4. *En*. De l'amitié dévouée.

Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes
Vint sur l'herbe éventer[1] les traces de ses pas.
Elle fuit, et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés? »
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : « Ah! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger[2]. »
Le corbeau part à tire d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piège, et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école[3],
Il avait trop de jugement[4].
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
« L'autre[5], dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle?
Après la mort de la gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir

1. *Éventer*. Terme de chasse : flairer (les émanations qu'apporte le vent).

2 *Il en faut mieux juger*. Son cœur n'est pas en cause ; si elle est absente, ce n'est pas qu'elle nous ait oubliés.

3. Voir l'*Enfant et le Maître d'école*, p. 120. Et cf. IX, 5, p. 361.

4. *Il avait trop de jugement*. Suppléez : pour agir ainsi.

5. *L'autre*. La tortue.

Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille [1] (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs [2] : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : « Qui m'a ravi ma proie? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante [3] y tient de tels propos
Que Monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager

1. *Rongemaille.* V. L. VIII, f. 22.
2. *Lacs.* Lex.
3. *L'infante.* Ce nom, donné en Espagne et en Portugal aux princesses puînées, convient à la tortue, si digne dans sa démarche, (nous l'avons vue, p. 232, aller « son train de sénateur »).

Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit [1].

Fable XI. — **La forêt et le bûcheron** [2].

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche :
« Il irait employer ailleurs son gagne-pain [3] ;
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes. »
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer ;
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice [4]
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs [5] :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,

1. *Au cœur, si l'on m'en croit.* Ce trait termine bien cette charmante fable. La Fontaine y avait ajouté d'autres vers dans le premier recueil où elle parut (en 1685) ; mais il les a lui-même retranchés dans l'édition du livre XII pour le duc de Bourgogne (1694).
2. Ésope, 123.
3. *Son gagne-pain.*
Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée...
(L. V, f. 1).
4. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice.
(L. V, f. 15).
5. *Ses sectateurs.* Ceux qui suivent ses enseignements.

Qui ne se plaindrait là-dessus ?
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode [1].

Fable XII. — **Le renard, le loup et le cheval** [2].

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés [3],
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
— Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
— Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie
Que la Fortune nous envoie. »
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle [4].
« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : « Lisez mon nom [5], vous le pouvez, messieurs ;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le renard s'excusa [6] sur son peu de savoir.

1. Rapprochez l'élégie de Ronsard : *contre les bûcherons de la forêt de Gâtine*, et les regrets de Mme de Sévigné sur les coupes d'arbres du *Buron* (mai 1680).
2. La Fontaine s'inspire surtout de Regnier, *Satire* III.
3. *Madré*. Rusé.
4. *Venelle*. Ruelle. *Enfiler la venelle*, expression proverbiale pour dire : *s'esquiver*.
5. *Lisez mon nom*.

[Compère, ce dit-il, je n'ay point
[de mémoire ;
Et comme sans esprit ma grand
[mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au
[pied me l'escrivit.]

Regnier.

6. *Le renard s'excusa*.

[S'excusant de ne lire, avecq ceste
[parole
Que les loups de son temps n'al-
[loient point à l'escole.]

Regnier.

« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire :
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir ;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre [1]
Un coup ; et haut le pied [2]. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté [3].
« Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie [4]. »

Fable XIII. — Le renard et les poulets d'Inde [5].

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : « Quoi ! Ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les dieux ! non. » Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent [6].
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates :
Feignit vouloir gravir, se guinda [7] sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin [8] n'eût exécuté

1. *Desserre. Desserrer* a voulu dire : détendre la corde d'un arc. D'où, décocher une flèche, et, ici, *lâcher*.

2. *Haut le pied*. Pour détaler.

3. *Gâté*. Mot d'un sens très fort ; ici, *meurtri*.

4. Regnier mettait en scène un loup, une lionne et un mulet. Le loup s'excuse de ne pouvoir lire au pied du mulet ; la lionne, affamée, s'approche pour voir, le mulet lui défonce la tête. — Il y a, pour le choix des personnages, et l'action, plus de vraisemblance chez La Fontaine ; et sa fable est mieux composée. Mais Regnier l'emporte pour la verve et le pittoresque.

5. Érasme, *Adagia*. — Les poulets d'Inde sont ce que nous appelons les *dindes*, par abréviation.

6. *Gent*. Race.

7. *Se guinda*. Se haussa.

8. *Arlequin*. Personnage de la comédie italienne, fertile en ruses.

Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un ; autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

Fable XIV. — **Le philosophe scythe**[1].

Un philosophe austère, et né dans la Scythie[2],
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile[3],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistait aux[4] beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchant l'inutile,
Ébranchait, émondait[5], ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Excessive à[6] payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda :
« Pourquoi cette ruine ? était-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage :
Laissez agir la faux du Temps :

1. (Fable vingtième). — Aulu-Gelle. *Nuits attiques*, XIX, 12.

2. *La Scythie*. Les anciens appelaient de ce nom la Russie d'Europe et d'Asie

3. *Vieillard de Virgile*. Le vieillard de Tarente, *Géorgiques*, IV, v. 125.

4. *Aux*. V. Lexique, *A*.

5. *Émondait*. *Emonder*, c'est purger un arbre de ce qu'il a de parasite.

6. *Excessive à*. Généreuse à, prodigue à.

Ils iront assez tôt border le noir rivage [1].
— J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant [2],
Le reste en profite d'autant [3]. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.
Ce Scythe exprime [4] bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

Fable XV. — L'éléphant et le singe de Jupiter [5]

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas [6] et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos [7].
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter
Portant un caducée [8] avait paru dans l'air.

1. « Tous les arbres seront livrés à la mort dans les profondeurs de la terre. » *Ézéchiel*, XXXI, 18.
2. *L'abattant*. V. Grammaire, *construction participiale absolue.*
3. *D'autant*. Lex.
4. *Exprime bien*. Représente bien un stoïcien sans discernement. (Les stoïciens auxquels pense le poète, ce sont, sans doute, les Jansénistes.)
5. Source inconnue.
6. *En dispute du pas*. Se disputant la préséance.
7. *Champ clos*. Terrain fermé de barrières où combattaient les chevaliers.
8. *Caducée*. Attribut de Mercure; c'était une baguette surmontée de deux ailes et entourée de deux serpents, symbole du commerce, de la paix, etc.

Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver Sa Grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance [1].
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son Excellence.
L'autre était préparé sur la légation [2] :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que [3] les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas [4] encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même :
« Mon cousin [5] Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême ;
Toute sa cour verra beau jeu.
— Quel combat ? » dit le singe, avec un front sévère.
L'éléphant repartit : « Quoi ! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère [6] ?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
— Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille ; on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris [7]. »
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

1. *Sa créance.* La lettre de créance est celle qui accrédite un ambassadeur.
2. *Préparé sur la légation.* Tout prêt à recevoir l'ambassade.
3. *Qu'il croyait que.* V. Grammaire, *pron. relat.*
4. *N'agitait pas.* Agiter une nouvelle, comme on dit : agiter une question.
5. *Mon cousin.* C'est le nom que l'on se donne de souverain à souverain.
6. *Éléphantide et Rhinocère.* Les capitales des deux peuples.
7. *Lambris.* Lex.

Fable XVI. — **Un fou et un sage**[1].

Certain fou poursuivait à coup de pierre un sage.
Le sage se retourne et lui dit : « Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :
Tu fatigues assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer[2] :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier[3] accourt : on vous happe[4] notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous[5] :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

Fable XVII. — **Le renard anglais**[6].

A MADAME HARVEY[7].

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux.

1. Phèdre, III, 5.
2. *Loyer*. Lex.
3. *Estafier*. Ici, laquais.
4. *Happe*. Lex.
5. *Fous*. V. L. IX, f. VIII, note 4.
6. Origine inconnue. Cf. Le *Roman de Renart* : « Comment Renart se muça (cacha) es piaus ».
7. *Madame Harvey*. Sur cette grande dame anglaise, admiratrice et amie du poète, voir p. 451.

Tout cela méritait [1] un éloge pompeux;
Il en eût été moins selon votre génie [2] :
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément [3];
Leur esprit en cela suit leur tempérament.
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens à pénétrer [4] l'emportent sur les autres :
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué [5], des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire [6].
Là, des animaux ravissants [7],
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leurs chefs en défaut ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs [8] de meute parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit [9],

1 *Méritait.* Aurait mérité. V. Grammaire, *mode indicatif.*
2. *Génie.* Nature, caractère.
3. *Les Anglais pensent profondément.* Bacon et Newton, au XVIIe siècle, suffiraient seuls à justifier cet éloge. — Pour *tempérament*, v. Lex.
4. *A pénétrer.* Lex., *A.*
5. *Non encor pratiqué.* V. pourtant, p. 483, note 6.
6. *Patibulaire.* Potence. V. Grammaire, *source des noms.*
7. *Des animaux ravissants.* Des bêtes de proie. *Ravissants*, v. Grammaire, *participe présent.*
8. *Les clefs de meute.* Terme de vénerie : les meilleurs chiens, les chefs de meute.
9. *Rompit.* Terme de vénerie : détourner les chiens, les mettre sur une autre voie.

Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
« Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes chiens n'appellent [1] point au delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! » Il y vint, à son dam [2].
Voilà maint basset clabaudant [3] ;
Voilà notre renard au charnier se guindant [4].
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux [5] ;
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé [6] ;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion [7].....

Fable XVIII. — **Daphnis et Alcimadure** [8].

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE [9].

. . . .

Jadis une jeune merveille
Méprisait de ce dieu [10] le souverain pouvoir ;
On l'appelait Alcimadure :
Fier et farouche objet [11], toujours courant aux bois,

1. *N'appellent point.* En vénerie, donner de la voix.
2. *A son dam.* Lex.
3. *Clabaudant.* Aboyant sans être sur la voie.
4. *Se guindant.* Se haussant. Cf., p. 479, fable 13
5. *Laisser ses houseaux*, (ses bottes), c'est se faire prendre.
6. *N'aurait pas un tel tour inventé.* V. Grammaire, *participe séparé.*
7. *Le peu d'amour pour la vie.* Les Anglais tiennent-ils moins à la vie que les autres hommes ? — La fable se termine par un court épilogue.
8. Théocrite, *Idylle*, XXIII. — Cf. A. Chénier, *la Jeune malade.*
9. *Mme de la Mésangère.* Fille de Mme de la Sablière ; c'est « la Marquise » que Fontenelle représente dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes.*
10. *De ce dieu.* L'Amour, dont La Fontaine vient de parler dans les vers du début.
11. *Objet.* Lex. — *Aux.* Lex., *A.*

Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connaissant autres lois
Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas [1] même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ?
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir ;
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité [2],
Joignait aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes :
« J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage [3]
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien ;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument ;
On gravera sur la bordure :
« *Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,*
« *Pleure, et dis : celui-ci succomba sous la loi*
« *De la cruelle Alcimadure.* »

1. *Pas même*. Elle ne déplaisait même pas dans ses rigueurs.
2. *Nativité*. Naissance. (*Nativité* ne s'emploie plus que dans la langue de l'Église.)
3. *L'héritage*. Le bien

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint ;
Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au [1] fils de Cythérée [2],
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids.
Une voix sortit de la nue ;
Écho redit ces mots dans les airs épandus [3] :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe [4] entendit cette belle homicide
S'excuser au [5] berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide [6].

Fable XIX. — Le juge arbitre, l'hospitalier et le solitaire [7].

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés [8] d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrents [9]
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché [10] des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit [11] de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,

1. *Au fils*. Lex., *A*.
2. *Cythérée*. La déesse de Cythère, Vénus.
3. *Épandus*. Lex.
4. *L'Érèbe*. Les enfers.
5. *S'excuser au berger*. Lex., *A*.
6. Ulysse, dans l'*Odyssée*, Énée, dans l'*Énéide*, descendent aux enfers : Ulysse évoque en vain l'ombre d'Ajax, son ennemi, celui-ci prend la fuite ; de même Didon, à l'approche d'Énée, se détourne et demeure silencieuse, les yeux baissés.
7. *Les Vies des saints Pères des déserts*, traduction par Arnauld d'Andilly. t. II, p. 496.
8. *Portés*. Animés.
9. *Concurrents*. Au sens étymologique, ceux qui tendent au même but.
10. *Touché*. Vivement ému.
11. *S'offrit de*. S'offrit à.

Se condamne à plaider la moitié de sa vie ;
La moitié ? les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager ces maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier :
Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étaient rien au prix [1] de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur [2] de débats :
Aucun n'était content ; la sentence arbitrale
A nul des deux [3] ne convenait :
Jamais le juge ne tenait
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins ?
Apprendre à se connaître [4] est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?

1. *Au prix de.* Lex.
2. *Appointeur.* Celui qui « appointe », qui accommode.
3. *A nul des deux.* A aucune des deux parties.
4. « Connais-toi toi-même », telle était l'inscription du temple de Delphes ; c'était aussi la devise de Socrate.

La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer.
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au désert [1]. »
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie [2] en ces communs besoins.
O vous dont le public emporte tous les soins [3],
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages ;
Par où saurais-je mieux finir?

1. *Au désert.* Les « solitaires » de Port-Royal appelaient leur retraite : *le désert.*
2. *On s'oublie.* On oublie de se recueillir.
3. *Emporte tous les soins.* Qui ne vous préoccupez que du public. — Lex., *soin.*



PHILÉMON ET BAUCIS
Gravure de l'édition de 1694. (Bibl. nat.)

PHILÉMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE [1].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDÔME [2].

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux :
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille;
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile,

1. Ovide, *Metamorphoses*, VIII, v. 611 et suiv. — Ce petit poème avait paru en 1685, dans *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*. Il fut, en 1694, incorporé au XII[e] livre.

2. *Duc de Vendôme*. Arrière-petit-fils de Henri IV et l'un des grands généraux de Louis XIV

Véritables vautours que le fils de Japet
Représente [1], enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds [2] les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour [3].

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer [4] leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon [5] prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par [6] deux fois vingt étés.
Eux seuls [7] ils composaient toute leur république,
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré [8] des soins qu'ils se rendaient.
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance [9].
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence [10] ;
Tous deux en pèlerins [11] vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre [12] aux dieux.

1. *Le Fils de Japet.* Prométhée, dévoré par des vautours, au sommet du Caucase (v. p. 132, n. 4), peut servir de symbole pour représenter l'homme cupide et ambitieux.

2. *Il regarde à ses pieds.* Il se juge supérieur à eux. — *Content.* Lex.

3. Par ces belles réflexions qui lui appartiennent en propre, le poète prélude dignement au récit dont Ovide lui fournit la matière.

4. *Virent changer leur cabane.* Virent leur cabane *se changer.* Grammaire, *ellipse du pronom.*

5. *Clothon.* La Parque fileuse des destinées.

6. *Par.* Pendant. Lexique, *par.*

7. *Eux seuls.* « A eux deux ils sont toute la maison. » (*Ovide.*) Cf. *Soyez vous à vous-même un monde...* IX, 2.— *République.* Lex.

8. *Gré.* Lex.

9. *Engeance.* Lex.

10. *Le dieu de l'éloquence.* Mercure.

11. *Pèlerins.* Lex.

12. *Ne s'ouvre.* V. Grammaire *négation.*

Prêts[1] enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au devant des dieux, et leur tient ce langage :
« ous me semblez tous deux fatigués du voyage ;
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en ; saluez ces pénates[2] d'argile :
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde ;
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
Quelques restes de feu sous la cendre épandus[3]
D'un[4] souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède[5], en lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la Fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois ;
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant[6] par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais[7] non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.

1. *Prêts à*. Lex.
2. *Pénates*. V. p. 299, note 5.
3. *Épandus*. Lex.
4. *D'un*. Lex., *de*.
5. *L'onde tiède*. V. Grammaire, *ellipse du verbe*.
6. *Cependant*. Lex.
7. *D'ais*. De planches. Plus bas, *escabelles*, escabeaux.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord [1] leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut [2] avec ces noirs sourcils [3]
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout; que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée [4],
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée :
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain;
La volatille [5] échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile;
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts [6]

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin [7], je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs! »
Il dit : et les autans [8] troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants [9],

1. *D'abord.* Lex.
2. *Leur parut.* Se manifesta à eux.
3. *Sourcils.* V. p. 470, note 1. — Cf. Horace : « *Cuncta supercilio moventis* ». (*Odes*, III, 1) et Homère : « Il abaissa ses noirs sourcils... et il ébranla le vaste Olympe ». (*Iliade*, I.)
4. *Privée.* Apprivoisée.
5. *Volatille.* Lex.
6. *Du haut des monts.* « *Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.* » (Virgile, *Bucol.* I, v. 83.)
7. *Jupin.* Lex.
8. *Autans.* Vents du midi.
9. *Se hâtants.* V. Grammaire, *participe présent.*

Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent ;
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure [1] ;
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux [2] marbres les plus durs.
De pilastres [3] massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris [4].
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin, les tableaux de Zeuxis et d'Apelle [5] !
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés [6], confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur [7] les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins ? »
Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
Clothon [8] ferait d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?

1. *Cette demeure*. Singulier collectif : ce village.
2. *Aux*. Lex.
3. *Pilastres*. Colonnes carrées, le plus souvent engagées dans un mur.
4 *Pourpris*. Enceinte. — *Lambris*. Lex.
5 *Zeuxis, Apelle*. Célèbres peintres grecs, le premier de la fin du siècle de Périclès, le second du temps d'Alexandre.
6. *Étonnés*. Lex.
7. *Sur*. Lex.
8. Ou plutôt Atropos C'est cette Parque qui coupe le fil de nos jours.

Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe, à l'entour d'eux, debout, prêtait l'oreille;
Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux Immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle [1] d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris [2] :
Vous en verrez tantôt [3] la suite [4] en nos lambris ;
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles:
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras ;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée [5].
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On va les voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents [6].

Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre [7] en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.

1. *Habitacle*. Habitation, séjour. — *Hosties* : victimes (lat. *hostia*).

2. *Débris*. Lex.

3. *Tantôt*. Lex.

4. *La suite*. Le développement, l'histoire. C'est en ce sens que Bossuet dit « la suite de la Religion » (*Discours Hist. univers.*)

5. *A sa langue pressée*. V. Grammaire, *participe séparé*.

6. *Autre part j'ai porté mes présents*. — La Fontaine regrette-t-il ici d'avoir fait peu de cas de la foi conjugale ? En tout cas, il répare en poète les torts du mari.

7. *Clio*, etc. La muse de l'histoire me conseilla de développer ce sujet.

Vendôme, consentez au los [1] que j'en attends ;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps ;
Enchaînez ces démons, que [2] sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie :
L'entreprise demande un plus vaste génie ;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer [3] ?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages ;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous :
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher [4], attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet [5] tout le sacré vallon ;
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Pussent-ils [6] tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis [7] !

1. *Los*. Lex.
2. *Que*. Lex.
3. *Quel mérite*, etc. « Rien de trop », qu'a célébré ailleurs La Fontaine (p. 369), devrait bien s'appliquer aussi à la louange. Mais ce n'est pas toujours bien facile, surtout au XVIIe siècle, et quand on parle à un prince, à un « *demi-dieu* », comme Saint-Simon appelle Vendôme, dont l'orgueil « dévorait tout », et ne se contentait guère à moins que de « l'adoration ».
4. Clio, la muse véridique, vient de retoucher ce poème, comme on disait qu'Apollon avait retouché ceux d'Homère.
5. Le château d'Anet, où Vendôme créait un beau parc.
6. *Pussent-ils* V. Grammaire, *imparfait du subjonctif*.
7. *Comme on vit*, etc. Il y a ici une ellipse : comme on les vit (changés en arbres) atteindre d'un coup toute leur hauteur.

GRAMMAIRE

I. — Noms

Source des noms. — La Fontaine puise largement dans le fonds ancien, dans le langage populaire, dans les dialectes, dans les langues spéciales [1].

De plus, il crée des noms nouveaux : 1° **Noms propres**, venus de noms communs personnifiés : Jean *Lapin*, *Cormoran*, etc. ; — ou d'abstractions personnifiées : *Nécessité* l'ingénieuse ; — ou enfin d'adverbes et de locutions : les médecins *Tant-pis* et *Tant-mieux* ; *Que-si-que-non*, etc. ; — 2° **Noms communs**, formés soit par dérivation propre : *épongier*, *émoucheur* ; soit par dérivation impropre : le *chaud*, le *rustique*, la *chaumine*, le *patibulaire* [2], un *si*. — 3° **Composés** : *Grippe-fromage*, *Passe-Cicéron*.

Genre des noms. — La Fontaine, comme plus d'un écrivain de son temps, laisse à beaucoup de mots leur genre ancien : *aigle*, (le plus souvent), *amour*, *chanvre*, *guide*; *ongle*, etc., sont chez lui féminins ; *foudre*, *idole*, sont masculins. (Pour *volatile*, v. Lex.)

II. — Adjectifs

Source des adjectifs. — La Fontaine crée volontiers des adjectifs avec des noms auxquels il donne une désinence d'adjectif : la gent *aiglonne*, la race *escarbote*, le peuple *souriquois*, etc.

1. Voici quelques exemples. — FONDS ANCIEN : *chevance*, *cuide*, *déduit*, *engeigner*, *ja*, *ost*. — LANGAGE POPULAIRE : *racaille*, *tripotage*. — DIALECTES : cf. les deux vers en dialecte picard, IV, 16. — LANGUES SPÉCIALES : *change* (vénerie) *leurre*, *main*, *ongle* (fauconnerie), etc., etc.

2. Ces deux derniers mots étaient adjectifs ; on disait une maison *chaumine*, (c'est-à-dire couverte de chaume) ; on disait les bois *patibulaires* (les bois de la potence), nous disons encore une mine *patibulaire*.

Genre des adjectifs. — L'ancienne langue possédait, comme le latin, deux classes d'adjectifs, ceux qui avaient une forme différente au masculin et au féminin, et ceux qui n'avaient qu'une forme pour les deux genres. *Grand* était des deux classes [1], mais avait, dans la plupart des cas, son féminin pareil au masculin, *grand* ; La Fontaine s'inspire de cet usage : « A *grand* peine », *Paysan*, p. 37, v. 39, (nous le disons encore); — « c'est *grand* pitié », *ibid.*, v. 91 ; — « c'est *grand* honte », III, 1.

Accord des adjectifs. — Comme dans l'ancienne langue, l'adjectif qui se rapporte à plusieurs noms s'accorde, chez La Fontaine, avec le dernier : « Par qui sont nos destins et nos mœurs *différentes* », XI, 4.

Quand un adjectif juxtaposé à un autre ne s'accorde pas avec le nom, c'est qu'il est pris adverbialement : « Ces derniers sont *nouveau* venus », *Préface*, p. 73; — « Des plus *haut* encornés », III, 5.

Accord de Même. — On pouvait écrire autrefois : « Les dieux *même* » (sans *s*), VII, 13; c'est que, dans ce cas, on prenait *même* adverbialement.

III. — Article.

L'article, issu d'un démonstratif latin, *illum*, *illam*, *illos*, a fait d'abord, en français, office de démonstratif. Mais très tôt il a abouti à la simple fonction de déterminer, d'individualiser le nom qu'il accompagne.

Il y a toute une catégorie de noms qui n'auraient nullement besoin d'être déterminés, parce qu'ils ne sauraient se confondre avec d'autres. A ceux-là l'ancienne langue ne donnait pas d'article, et La Fontaine s'inspire souvent de cet usage. C'est le cas, en particulier, pour :

1° Les noms d'objets uniques : « Payer le tribut *à Nature* », V, 12 ; — « C'est la loi *de Nature* », VIII, 17 ; etc.

2° Les noms propres géographiques : « Le temps *de Thrace* », III, 15. — (La Fontaine a dit pourtant : « Allant *à l'Amérique* », XI, 8.)

3° Les noms communs abstraits : « *Patience* et *longueur* de temps Font plus que *force* ni que *rage* », II, 11 ; — « Exhorter à *patience* », III, 5 ; — « La vraie épreuve *de courage* », VI, 2 ; etc.

4° Les noms communs qui designent la totalité. C'est ainsi qu'après *tout* (au sens d'*omnis*) l'ancienne langue omettait l'article : « *Tous gens* sont ainsi faits », VI, 11.

5° Enfin La Fontaine offre, à l'instar de l'ancienne langue, nombre de ces locutions verbales où le mot, faisant corps avec le verbe, n'a que faire d'être déterminé : *Crier famine*, I, 1 ; —

1. Le lat. *grandis* avait donné *grant* (au mascul. et au fémin.) ; mais on trouve aussi la forme féminine *grande*, qui suppose un doublet populaire *grandus*.

Convenir de prix, V, 20 ; — *Dire injures*, VII, 14 ; — *Faire plainte*, IX, 5, etc. — (Voir *Lex.*, de partitif.)

IV. — Pronoms personnels.

Ellipse du pronom sujet. — L'ancienne langue, à l'origine, n'exprimait pas le pronom sujet, parce que la désinence (alors nettement prononcée) suffisait à marquer la personne. La Fontaine suit parfois le vieil usage : « L'âne un jour pourtant s'en moqua : Et *ne sais* comme il y manqua », VIII, 17, (la proposition est coordonnée, mais la première ne contient pas le pronom *je* ; cf., au contraire : « Je sais, sire, une cache, Et *ne crois* pas qu'autre que moi la sache », VI, 6; ici la première des coordonnées contient *je*.) — « Tant *y furent* », VIII, 22, etc.

Dans la phrase : « De tous côtés lui *vient* des donneurs de recettes », VIII, 3, il y a ellipse de *il*, mais *il* n'est là que sujet apparent (cf. : « *Fallut* deviner », VII, 15 ; — « Vent *y a* », IX, 7).

Ellipse du pronom régime. — L'ancienne langue omettait volontiers le pronom régime *le, la, les*, lorsque la proposition renfermait *lui, leur :* « Non que *je leur aie* ouï dire », *Lettres Limousin*, p. 27 ; — « *Je leur savais* bien dire ». VII, 2.

Après *faire*, (*laisser*, etc.), suivi d'un infinitif, l'ancienne langue omettait le pronom : « Pour la *faire trouver* » (*se* trouver), VI, 20 ; — « L'indocilité qui me *fait envoler* » (*m'*envoler), VIII, 21.

Place du pronom régime. — Dans une périphrase verbale, le pronom régime se mettait en tête du groupe : « Je *me vas désaltérant* », I, 10 ; — « Un singe *lui pensa devoir* son salut », IV, 7 : — « Il *se faut entr'aider* », VIII, 17, etc.

Dans une proposition coordonnée dont le verbe était à l'impératif, on faisait précéder l'impératif par le pronom employé à la forme atone : « *Sauvez-vous et me laissez naître* », VI, 8. — Cf. « Va, cours, *vole et nous venge* » (Corneille).

Le pronom Soi. — Contrairement à l'usage actuel qui réserve *soi* pour renvoyer à un nom de chose ou à un nom de personne indéterminé, ce pronom, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, renvoyait (comme le latin *se*) à la personne déterminée qui était le sujet de la proposition : « Le rustre en paix chez *soi* », XI, 3 ; — Cf. « Le porc revient à *soi* », VIII, 27 ; — « Mon voisin Léopard l'a sur ***soi*** », IX, 3. (Cf. « Gnathon ne vit que pour *soi* », La Bruyère.)

Pronoms adverbiaux. — *En*, d'origine adverbiale (lat. *inde*, de là), fit très vite fonction de pronom. Au XVIIe siècle encore, il s'appliquait aux personnes : « Son époux ***en*** cherchait le corps » (de sa femme), III, 16.

Les adverbes *où* et *y* eurent la même fortune, ils devinrent pronoms et s'appliquèrent indifféremment aux personnes et aux choses : « Rien *où* l'on soit moins préparé (à quoi), VIII, 1 ; — « Il *y* faut (à cela) une autre manière », X, 10.

V. — Pronoms démonstratifs

Ce. — Le pronom neutre *ce*, (cela), s'employait dans l'ancienne langue soit comme sujet, soit comme régime de verbes. 1° *Ce* sujet : « Quand *ce* vient à la continue », IV, 10 ; — « *Ce* semble », V, 17. — 2° *Ce* régime : « *Ce* dit-on », VIII, 20 ; — « *Ce* lui dit-il », XI, 1, etc.

Il. — *Il* s'employait plus souvent qu'aujourd'hui comme pronom neutre, (cela) : « *Il* est bon », III, 5 ; — « Croyez-vous qu'*il* en vaille mieux ? », IV, 3 ; etc.

VI — Pronoms relatifs.

Qui. — 1° Le pronom *qui* pouvait, comme en latin, être séparé de son antécédent : « Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines, *Qui*... recevait des honneurs, etc. », *Élégie aux nymphes de Vaux*, p. 17, v. 10 ; — « Un loup survient à jeun, *qui* cherchait aventure », I, 10 ; — « Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate. *Qui* miaulait, etc. », II, 18; etc.

Un exemple de *Le Florentin* nous montre jusqu'où pouvait aller la liberté de cette construction : « Puis je fus du jaloux relever le chapeau, *Qui* dans ce temps cherchait ses gants et son manteau », p. 442, v. 126.

2° **Qui** pouvait, même après une préposition, avoir pour antécédent un nom de chose : « Un bien *Sans qui* les autres ne sont rien », IV, 13 ; — « Ses pieds, *de qui* ses jours dépendent », VI, 9, etc.

3° **Qui**, suivi d'un verbe à la troisième personne, avait, dans certaines phrases, le sens de *si on* : « Bonne chasse, dit-il, *qui l'aurait* à son croc », V, 8 (cf. « Tout vient à point, *qui* sait attendre »).

4° **Qui** interrogatif pouvait avoir le sens de *qu'est-ce qui* ? (Lat. *quid?*) « *Qui* te rend si hardi de troubler mon breuvage », I, 10 ; — « *Qui* fait l'oiseau ? c'est le plumage », II, 5.

5° **Que** pouvait, comme en latin, se passer d'antécédent : « Disant qu'il ferait *que* sage », c'est-à-dire *(ce) que* (ferait un) sage, V, 2.

6 **Que**, avec un antécédent exprimant une idée de temps, est en réalité pronom relatif, et fait fonction de complément circonstanciel : « Du temps *que* (où, pendant lequel) les bêtes parlaient », IV, 1 ; — « Le temps *que* (où, pendant lequel) tout aime », IV, 22 ; — Cf. : « Désormais *que* », (2°) *Disc. à Sablière*, p. 432, v. 1 (= à cette heure où).

7° **Que** suivi de **qui**. — *Que* s'unissait à *qui* dans une même phrase, pour former une construction à double relative : « *Ce que* l'on voulait *qui* fût dit », IV, 12; — « Les éloges *que* l'envie Doit avouer *qui* vous sont dus », VIII, 4 ; etc. — Dans ce genre

de construction, *que* est complément, *qui*, sujet ; ce tour n'est plus guère employé, et c'est regrettable.

(Au contraire, nous employons encore le tour suivant : « L'attention Qu'ils croyaient *que* les dieux eussent à sa querelle », XII, 15. Ce n'est plus là une construction à double relative ; le second *que* est conjonction.)

8° **Quoi**, précédé d'une préposition, pouvait avoir pour antécédent un nom déterminé et de quelque genre (ou nombre) que ce fût : « Quelques marques *à quoi* je le pourrai connaître », VIII. 13. (De là vient un emploi spécial de *pourquoi* que nous signalons au Lexique.)

9° **Lequel**. — Ce pronom, qui n'était entré en usage que vers le XIIIe siècle, avait été fort employé jusqu'au XVIe siècle. Au XVIIe siècle, son usage s'est beaucoup restreint. Les écrits en prose de La Fontaine contenus dans cette édition offrent des exemples de quelques-uns des emplois qu'il gardait encore : 1° *Complément direct* (pour *que*) : « Il n'acheta que des langues, *lesquelles* il fit accommoder, etc. », *Vie d'Ésope*, p. 82 ; cf. « celui *lequel* nous avons trouvé », p. 86. — 2° *Complément déterminatif* (pour *dont*) : « Chacune *desquelles* a trente arcs-boutants », p. 91. — (Nos extraits n'offrent pas d'exemple de *lequel* employé comme sujet, ni de *lequel* se rapportant adjectivement à un substantif qui résume ce qui précède ; ce sont deux emplois assez communs encore au XVIIe siècle.)

10° **Le pronom « dont »**. — *Dont* est d'origine adverbiale, il vient du lat populaire *de-unde, dunde*, qui signifie *d'où*. Le sens originel du mot se retrouve dans les phrases : « Le lieu *dont* on vient », IX, 7 ; « Le lieu *dont* il tirait son origine », XI, 2.

Mais dans le vers : « Une sorte de bras *dont* il s'élève en l'air», VI, 5, *dont* est franchement relatif ; seulement il équivaut à un relatif accompagné d'un substantif et d'une préposition (*au moyen duquel, grâce auquel*) ; — cf. « Le collier *dont* je suis attaché », I, 5.

VII. — Prépositions et adverbes.

Il n'y a pas toujours entre ces deux sortes de mots de différence radicale : nombre de prépositions proviennent d'anciens adverbes, ou même sont à la fois prépositions et adverbes (Cf. *après* moi, et il vient *après*).

Aussi prépositions et adverbes s'échangent-ils souvent, même de nos jours ; cet échange était encore plus fréquent autrefois (voir Lex., *dedans*).

Échange des prépositions. — Les prépositions s'échangeaient aussi très fréquemment entre elles ; aux exemples que l'on trouvera au Lexique (cf. **A**, **De**, **Sur**), on peut ajouter ici : « *En* théâtre (*sur*), VI, 19 : — « Cuit *en* broche » (à la broche), X, 5 ; — « *Pour* ce coup » (*à* ce coup), X, 4.

Ellipse de la préposition. — L'ancienne langue ne répétait

pas la préposition dans une proposition *coordonnée:* « Avertit ses enfants D'être toujours au guet *et faire* (et de faire) sentinelle », IV, 22.

Il pouvait même y avoir ellipse de la préposition dans une proposition simplement *juxtaposée* : « Je demande à ces gens de qui la passion Est d'entasser toujours, *mettre* (de mettre) somme sur somme, Quel avantage ils ont », IV, 20.

Enfin certains verbes pouvaient se passer de la préposition : « Il convient tout payer », *Paysan*, p. 39, v. 90.

VIII. — Négation.

Ne. — Affaiblissement de *nen* (qui n'est lui-même que la forme atone de *non*), *ne* avait, en ancien français, toute sa force négative, et suffisait pour exprimer la négation. La Fontaine use fréquemment de *ne* tout pur : « De tout temps les chevaux *ne sont nés* pour les hommes » (n'ont pas toujours été au service des hommes), IV, 13 ; — « *Ne bougeons* de notre demeure », IV, 22 ; — « Le chien ne bouge », VIII, 17, etc. — Dans la phrase : — « *Un seul n'en échappa* », III, 13, il y a aussi ellipse de *pas* (pas un seul n'en échappa). Cf. *Philémon et Baucis*, p. 491, v. 35.

Ne (*omis*). — *Ne* s'omettait parfois dans le second membre d'une phrase comparative : « Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme *Que le Mogol l'avait été* », VII, 12.

Pas. — L'ancien français usait, pour renfoncer la négation, de mots supplémentaires qui n'avaient d'ailleurs par eux-mêmes absolument rien de négatif, (ils exprimaient seulement une valeur ou une quantité minime) : c'étaient *pas*, *point*, *rien*, *mie*, *goutte*, etc. Par une sorte de contagion, certains de ces mots, à accompagner la négation, devinrent eux-mêmes négatifs. *Pas* en particulier, (de même que *point*), le devint si bien que, dès le XVIe siècle, il suffit, surtout dans les phrases interrogatives, à marquer la négation : « *Fit-il pas* mieux que de se plaindre ? », III, 11 ; — « Le *vois-tu pas ?* » VIII, 21 ; etc.

Cette construction s'étendit aux phrases non interrogatives : « *Pas un* seul petit morceau », I, 1. On peut remarquer que dans ce dernier exemple il n'y a pas de verbe. La Fontaine est allé dans le style familier, jusqu'à employer *pas* (tout seul), même après un verbe : « *Elles me touchent pas tant* », (*à Maucroix*, p. 15).

Ni (*omis*). — Contrairement à l'usage actuel, *ni* pouvait être omis devant le premier terme négatif : « *L'avent ni le carême* », IV, 11 ; et même devant plusieurs termes : « *L'envie, la malignité, ni la cabale* » (*Psyché*, p. 246).

Peut-être faut-il attribuer à l'influence de cette construction un tour tel que celui-ci : « Patience et longueur de temps Font plus que *force ni que rage* », II, 11 (font plus que *ni force ni rage*).

Aussi. — Dans une proposition négative, l'adverbe *aussi* avait le sens de *non plus* : « Quiconque ne voit guère N'a guère à dire *aussi* », IX, 2 ; — « Je ne l'ai pas mauvais *aussi* », IX, 9.

IX. — Verbes

Forme du verbe. — Quand on a distingué, pour le fond, les verbes qui expriment un *état* (être, paraître, devenir, rester, etc.), et ceux qui expriment une *action*; quand on a ensuite subdivisé ces derniers en verbes qui expriment une action limitée au sujet, (c'est-à-dire les verbes *intransitifs*, comme je galope, je meurs), et ceux dont l'action passe (en lat. *transit*) sur un objet (verbes *transitifs*) : je lis un livre, je nuis à quelqu'un, il ne reste plus alors entre les verbes que des différences *de forme*.

Ce n'est pas, en effet, une différence de fond, mais une simple différence de forme qu'il y a entre « je lis *un livre* » et « je nuis *à quelqu'un* »; ces deux verbes expriment l'un et l'autre une action qui passe sur un objet : ils sont tous deux également transitifs.

Le **complément d'objet**, (c'est le nom qu'on donne aujourd'hui au complément du verbe transitif [1]), ne s'est pas toujours relié au verbe de la même manière qu'aujourd'hui. Tel verbe s'unissait à son complément au moyen d'une préposition, qui, de nos jours, se passe de cet intermédiaire : insulter *à*, satisfaire *à*, aider *à*, viser *à* (quelqu'un), etc. (V. Lex., *A*.). — D'autres verbes, au contraire, se passaient de préposition, qui en exigent une aujourd'hui : *verser pleurs*, (V. Lex., *de*). Ce n'est là, au fond, qu'une question de forme.

Simple question de forme aussi, que l'emploi de tel ou tel **auxiliaire** avec les verbes intransitifs. L'usage a beaucoup varié sur ce point. On pouvait dire autrefois : « Il dit *avoir* entré », (lettre du 31 août 1663, p. 22); — « Tu *n'aurais* pas descendu », III, 5.

Forme pronominale. — Les véritables intransitifs sont très peu nombreux, presque tous les verbes qui expriment une action ont pu être employés intransitivement et transitivement. Aussi presque tous ont pu recevoir la forme pronominale : « Le premier qui les vit de rire *s'éclata* », III, 1 ; — « Il ne *s'en manque* guère », VIII. 25 ; — « Il *s'en courut* », VIII, 2 ; — « Ensemble *se jouant* », X, 11.

Inversement, des verbes qui, dans de certaines significations, ne s'emploient plus qu'à la forme pronominale, pouvaient se passer de pronom : « Le premier lieu où *nous arrêtâmes* » (*Lettre Limousin*, p. 26) ; (cf. *Fables*, III, 5); — « Les petits *esquivent* », IV, 6 ; — « Un corps qui... *ne meut*, ni ne respire », V, 20. — (Pour *garder*, v. Lex.)

Forme impersonnelle. — La Fontaine emploie, à l'imitation du latin, le passif impersonnel : « Devant le singe *il fut plaidé* » (on plaida), II, 3 ; — « *Fut fait savoir* à ses vassaux Que chaque espèce, etc. », VI, 14.

1. « Ce que nous appelions complément *direct* et complément *indirect* n'est au fond qu'une seule et même chose. » (Sudre, *Grammaire française*, p. VII.) Aussi préfère-t-on aujourd'hui une appellation unique, *complément d'objet*.

Au contraire, certains verbes impersonnels sont employés personnellement : « Notre homme Tranche du roi des airs, *pleut*, *vente* », VI, 4, c'est-à-dire fait tomber de la pluie, souffler du vent.

Accord du verbe. — Le verbe, qui d'ordinaire s'accorde avec le sujet grammatical, peut quelquefois s'accorder avec le sujet logique, ou, plus exactement, avec l'idée qu'on a dans l'esprit : « Là *croissait* à plaisir l'oseille et la laitue », IV, 4 (l'écrivain considère ces légumes comme un tout) ; — Cf. : « Ane, cheval et mule aux forêts *habitait* », IV, 13 ; — « Avant que la griffe et la dent Lui *soit crue* », XI, 1 ; — cf. enfin *Psyché*, p. 247. — Dans la phrase : « De tous côtés lui *vient* des donneurs de recettes », VIII, 3, le verbe est au singulier ; c'est qu'il est en tête de la proposition, et quand l'écrivain l'énonce, il n'a encore que lui, dans l'esprit, (cf. la syntaxe ordinaire : *il lui vient* des donneurs de recettes). — Au contraire, La Fontaine écrit : « La contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, *m'embarrasseraient* », (*Préface*, p. 68) ; ici la multiplicité des embarras est ce qui occupe son esprit.

Accord de « c'est ». — *C'est*, suivi d'un attribut au pluriel, pouvait ne pas s'accorder en nombre avec lui : « *C'était merveilles* de le voir », VIII, 2 ; — « *C'était leurs délices* », XII, 1. — Cf. Bossuet, *Orais. Condé* : « *C'est* des montagnes inaccessibles, *c'est* des ravins et des précipices d'un côté, *c'est* partout des forts, etc. ».

Ellipse du verbe. — Cette part de liberté laissée à l'esprit permet aussi d'expliquer l'ellipse assez fréquente du verbe. S'il vient d'être énoncé, on ne croit pas nécessaire de le répéter : « Nos amis ont grand tort, et tort (*celui-là a tort*) qui se repose », IV, 22. — Il arrive même que le verbe soit complètement omis, c'est qu'alors il est facile à suppléer : « *Sage* (il eût été sage), s'il eût remis une légère offense », IV, 13 ; — « *Où l'honneur* (où est l'honneur) d'une telle aventure ? » XI, 13 ; — « *L'onde tiède* (quand l'onde fut tiède), on lava les pieds », etc., *Baucis*, p. 492, v. 53.

X. — Modes.

L'ancienne langue avait, dans l'emploi du mode des verbes, plus de souplesse, il faut dire même plus de justesse que la nôtre. Sur ce point, comme sur tant d'autres, La Fontaine s'inspire de l'usage ancien.

L'indicatif. — On le trouve, chez La Fontaine, (comme d'ailleurs chez plus d'un écrivain de son temps), là où la grammaire d'aujourd'hui exigerait le subjonctif ; — « Il fait en sorte *que vous apprenez* », p. 65 ; — « Le hasard voulut qu'Ésope *eut* affaire », *Vie d'Ésope* p. 76 ; — « Le ciel permit qu'un saule se *trouva* », I, 19. — « C'est dommage, Garo, que tu n'*es* point entré », IX, 4. — (Dans tous ces exemples, il s'agit d'un fait réel, certain ; l'indicatif est donc justifié.)

Avec *devoir*, (*pouvoir*, etc.), l'indicatif était, autrefois, d'usage constant, comme en latin avec *debeo* (*possum*, etc.) : « Je *devais* par la royauté Avoir commencé mon ouvrage », III, 2 ; — « Hercule, ce dit-il, tu *devais* bien purger », VIII, 5 ; dans ces exemples, l'indicatif est plus juste que notre conditionnel. Cf. par analogie avec cette syntaxe : « Tout cela *méritait* un éloge pompeux », XII, 17 (nous dirions : *eût mérité*).

Subjonctif. — En ancien français, comme en latin, le subjonctif pouvait suppléer l'impératif, et, dans ce cas, il se passait de la conjonction *que* : « Un plus savant le *fasse* », II, 1 ; — « *Vive* la gent qui fend les airs », II, 5 ; — « Jupiter *confonde* les chats », *ibid.* ; etc.

Dans la **proposition complétive**, on trouve parfois le subjonctif là où la langue actuelle exige l'indicatif : « De dire qu'il *soit* naturel,... cela n'est guère croyable », *Lettres Limousin*, p. 33 ; — « Son fils prétendait pour cela Qu'on le *dût* mettre dans l'histoire », VI, 7 ; — « Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je *sois* ? », VI, 8 ; — « Si vous trouvez que je *sois* démon », *Psyché*, p. 250.

Imparfait du subjonctif. — Pour s'expliquer certaines phrases où entre cette forme, il faut se rappeler que l'imparfait du subjonctif a non seulement une valeur de temps, mais une valeur de mode : à ce dernier titre, il vaut, selon les cas, soit un optatif, soit un conditionnel. Dans la phrase :

Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y *manquât* rien,
(X, 4)

nous nous étonnons de ce temps ; nous mettrions aujourd'hui le présent (sans qu'il y *manque* rien). L'imparfait exprime ici une nuance fine : le compère souhaite de tout son cœur retrouver la somme au complet, il use naturellement d'un optatif. Cf. « *Pussent-ils* tout d'un coup élever leurs sourcils », *Philémon et Baucis*, p. 496, v. 193 (Ah ! s'ils pouvaient...).

Dans la phrase : « Comment voulez-vous que je croie Qu'un hibou *pût* jamais emporter cette proie ? » IX, 1, l'imparfait du subjonctif a simplement sa valeur régulière de conditionnel : (qu'un hibou *pourrait*, etc.).

L'infinitif. — Ce mode est proprement le substantif du verbe. Aussi l'ancienne langue pouvait-elle employer tout infinitif à la façon d'un nom, en l'accompagnant de l'article. La Fontaine use beaucoup de ce tour : « *Au partir* de ce lieu », III, 6 ; — « *Le pleurer* », *Psyché*, p. 256 : — « Vendre *le dormir*, Comme *le manger* et *le boire* », VIII, 2 ; etc.

Infinitif prépositionnel. — C'est aussi parce que l'infinitif est l'équivalent d'un nom qu'on le trouvait si souvent autrefois précédé d'une préposition. En particulier, *par* était très employé : « Mais ne confondons point, *par trop approfondir*, etc. », III,

17. — « Il ne sait que *par ouïr dire* », VII, 12 (nous disions aujourd'hui : *par ouï dire*).

XI. — Participes et gérondifs.

Dans la forme verbale en **ant** (p. ex. *aimant*), il faut distinguer deux choses différentes : le **participe** proprement dit, qui exprime soit l'action, soit l'état, et le **gérondif**, qui n'exprime que l'action.

Accord du participe présent. — Le participe était, dans l'ancienne langue, variable en genre et en nombre. Ce n'est qu'en 1679 que l'Académie le déclara invariable. La Fontaine se conforme souvent à l'ancien usage : « Donner la chasse aux gens *Portants* bâtons et *mendiants* », I, 5.

Le participe tenant lieu de substantif. — L'ancienne langue employait plus souvent que la nôtre le participe à la façon d'un substantif : « Les *regardants*, III, 10 ; *le gisant*, V, 12 ; *force écoutants* », VII, 15 et cf. XI, 9.

Gérondif. — Jusqu'au XVIIe siècle, on l'employait volontiers sans la préposition *en* : « Il eût cru s'abaisser *servant* un médecin », VI, 7, etc. (Cf. l'expression : « Chemin *faisant* ».)

Le gérondif pouvait ne pas se rapporter au sujet de la proposition qui le contient, c'est le cas pour le dicton : « L'appétit vient *en mangeant* ». La Fontaine s'inspire à cet égard de l'usage ancien. Tantôt le gérondif se rapporte au sujet d'une proposition antérieure coordonnée : « J'ôte le superflu, dit l'autre, et *l'abattant*, Le reste en profite d'autant », XII, 14 ; — tantôt il se rapporte au complément d'objet : « Tout *en parlant* de la sorte, un limier le fait sortir », VI, 9. (Cf. ce vers de Boileau : « Si son astre, *en naissant*, ne l'a formé poète ».

Quelquefois il faut aller chercher hors de la phrase le sujet du verbe au gérondif : « Même un jour, *faisant* la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle... », p. 84 ; ici il ne s'agit évidemment pas d'Ésope, mais de Xanthus, son maître, nommé quelques lignes plus haut. Cf. cette phrase de *Le Florentin*, p. 440, v. 78 : « *Prenant* le frais tous deux devant chez nous, Deux petits libertins... » (vinrent, etc.) : ceux qui prennent le frais, ce sont évidemment Hortense et Harpajème, mais ces deux personnages ne sont même pas nommés dans la phrase précédente.

On voit donc qu'il existait autrefois une sorte de gérondif détaché de la phrase ; on peut l'appeler *gérondif absolu*.

Construction participiale absolue. — Le participe passé (passif ou intransitif) s'employait, comme le gérondif, très librement. Pour lui aussi on a peine quelquefois à trouver dans la phrase ce qui peut lui servir de sujet. Soit cette phrase : « Et *pleurés* du vieillard, il grava sur leur marbre, etc. », XI, 8 ; le sens est : il grava sur le marbre de ces jeunes gens pleurés par

lui ; le sujet de *pleurés* n'est contenu que dans l'adjectif possessif, *leur* — Dans cette autre construction : « Dans le marais *entrés*, notre bonne commère S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau », IV, 11, le participe *entrés* se rapporte aux deux héros de l'aventure, la grenouille et le rat. — De même, pour cet exemple : « *S'étant pris*, dis-je, aux branches de ce saule, Par cet endroit passe un maître d'école », I, 19 ; ici le sujet n'est ni exprimé, ni contenu sous aucune forme dans la phrase même ; il est seulement suggéré par ce qui précède, où il est question d'un enfant tombé à l'eau.

A cette libre construction du participe se rattache un type de phrase très commun autrefois, où le participe absolu appartient à un verbe pris impersonnellement : « Mais ne *s'agissant* que de comparer », *Psyché*, p. 250, c'est-à-dire : comme il ne s'agit que de comparer. Cf. Pascal : « N'y *ayant* rien de si inconcevable ».

Construction participiale. — Il ne faut pas confondre avec la construction participiale absolue cette construction toute différente (imitée aussi du latin), où le participe passé passif joint à un nom équivaut à un **substantif verbal**. Loin d'être isolé et employé absolument, le participe, dans ce cas, se rattache étroitement à la proposition, où il fait fonction de sujet ou de complément : « *Cette félicité* par un lièvre *troublée* Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit », IV, 4, c'est-à-dire « *le trouble* de cette félicité, etc. » ; — « Ils voulurent trop tard Profiter de ces *dards unis* et *pris à part* », IV, 18, c'est-à-dire « de l'exemple de *l'union* de ces dards et de leur *séparation* ». — Cf. IX, 2 : « Mon *voyage dépeint* » = la *peinture* de mon voyage ; — « Et leurs *jambes coupées* », XI, 9, = la mutilation de leurs jambes.

Le participe séparé. — Le participe passé construit avec *avoir* suivait souvent autrefois, au lieu de le précéder comme aujourd'hui, le complément d'objet, et alors il s'accordait avec lui : « J'ai maints chapitres *vus*, » II, 2 ; — « Les tièdes zéphyrs ont l'herbe *rajeunie*, » V, 8 ; — « J'avais Ésope *quitté*, » VIII, 13.

XII. — Figures de construction.

On appelle ainsi des tours qui dérogent à la syntaxe régulière. Les principales de ces figures sont l'ellipse, la syllepse, l'anacoluthe.

L'ellipse. — (Voir *article*, *pronom*, *préposition*, *verbe*.)

La **syllepse** consiste à négliger l'accord grammatical pour se conformer plutôt à l'idée : « Dans *Athène* autrefois, *peuple* vain et léger », VIII, 4 (*Athène*, ici, est pour : *les Athéniens*, *peuple*, etc.) ; — « Car qui pourrait souffrir *un âne* fanfaron ? Ce n'est pas là *leur* caractère », II, 19 ; — « *Un* des dupes, » IX, 8.

L'anacoluthe, ou construction double, est une construction grammaticale qui n'est pas suivie jusqu'au bout : « Notre chien *se*

voyant trop faible contre eux tous, *Et que* la chair courait un danger, etc. », VIII, 7; — « *Se dit écolier* d'Hippocrate; *Qu'il connait* les vertus, » etc., V, 8.

XIII. — Discours indirect.

La Fontaine use beaucoup du discours indirect, par lequel celui qui parle s'exprime à la troisième personne, au lieu d'employer soit la première, soit la seconde.

Exemples du premier cas : « Les oiseaux se moquèrent d'elle : *Ils trouvaient* aux champs trop de quoi », I, 8 (= *Nous trouvons*); — « Il met bas son fagot, il songe à son malheur : Quel plaisir *a-t-il eu* depuis qu'*il est* au monde ? »... I, 16 (= Quel plaisir *ai-je* eu?...).

Exemple du second cas : « Elle allégua pourtant les délices du bain, La curiosité, le plaisir du voyage, Cent raretés à voir le long du marécage : Un jour *il conterait à ses petits-enfants*, etc.. » IV, 11. C'est évidemment la grenouille qui parle : Un jour (dit-elle), *vous conterez* à *vos* petits-enfants, etc.

D'ordinaire le discours indirect est annoncé par des guillemets, ou du moins par deux points. Mais plutôt qu'à la ponctuation, c'est au sens qu'il faut se fier.

NOTE SUR LA VERSIFICATION

Nous avons parlé ailleurs [1] du vers de La Fontaine. Nous dirons ici quelques mots sur différents points techniques.

I. — Compte des syllabes.

Dans le compte des syllabes, La Fontaine, comme d'autres poètes de son temps, s'inspire parfois d'usages plus ou moins anciens. Ainsi :

Ancien était *trissyllabe :*

> « Nous devons l'apologue à l'*anci-enne* Grèce. »
> III, 1.
> « Les *anci-ens* du vaste empire. »

Sanglier était *dissyllabe* ; il se prononçait *sanlier :*
VIII, 8.

> « Mais beaux et bons *san(g)liers*, daims et cerfs bons et beaux ».
> II, 19 ; (cf. VIII, 27).

Poète était à volonté *dissyllabe* ou *trissyllabe*. La Fontaine le fait le plus souvent *dissyllabe :*

> « Même précaution nuisit au *poète* [2] Eschyle ».
> VIII, 16.
> « Le poète autrefois n'en dut guère ».
> IX, 6.

Ailleurs, il le compte, comme nous, *trissyllabe :*

> « Le *po-è-te* d'abord parla de son héros. »
> I, 14

II. — Hiatus.

L'*hiatus* est la rencontre, dans des mots différents, de deux voyelles qui, ne s'élidant pas, produisent un son désagréable. Les *Fables* en contiennent un très petit nombre.

1. Page 61.

2. Prononcez *pwèt*.

Nous ne comptons pas pour hiatus la rencontre suivante qui n'a rien de pénible :

« Le juge prétendait qu'à tort *et à* travers. »
ii, 3.

Nous admettons même cet hiatus, auquel nous trouvons une justesse expressive :

« Après bien du travail, le coche arrive *au haut.* »
vii, 9.

Au contraire, celui-ci nous paraît rude et fâcheux :

« Or un jour qu'*au haut* et au loin. »
ii, 2.

Mais ce qui nous paraît plus fâcheux encore que le précédent hiatus, c'est la cacophonie où est tombé notre poète quand, pour éviter un hiatus, il a commis le vers suivant :

« Une vache était *là : l'on* l'appelle, elle vient ».
x, 1.

Ce *la-lon-la* est, sans doute, une des choses les plus pénibles qu'ait jamais causées la superstition de l'hiatus.

III. — Élision.

L'*élision* est la suppression, dans la prononciation, de la voyelle finale d'un mot devant la voyelle initiale du mot suivant. Cette élision n'est pas toujours marquée dans l'écriture. L'ancienne versification en admettait une, en particulier, qui nous déroute fort aujourd'hui. Par analogie avec l'article *le*, on élidait aussi le pronom *le*, en dépit de son accent tonique :

Du titre de clément rendez-*le* ambitieux. »
(*Nymphes Vaux*, p. 18, v. 51.)

« Mettons-*le* en notre gibecière »
v, 3.

« Voyons-*le* avec Ésope en un sujet semblable. »
vi, 1.

On prononçait : Rendez *l'am-*, mettons *l'en*, voyons *l'a-*, etc.)

IV. — Rime.

La rime est un des éléments constitutifs du vers français ; sans elle, en dépit du nombre fixe des syllabes et de la régularité de la coupe, le rythme aurait tôt fait de s'embrouiller, on perdrait le

fil de la cadence. Mais la rime bat en quelque sorte la mesure ; par le retour régulier d'une sonorité accentuée, elle nous avertit de la fin des vers, elle précise et consomme le rythme [1].

Il semble que, dans un système de vers libres comme ceux de La Fontaine, la rime dût être fortement marquée. La Fontaine ne l'a pas cru. Il a pensé sans doute que la recherche de la rime riche coûterait quelque chose au naturel de la poésie, et aussi, probablement, qu'elle accuserait trop l'inégalité de ses vers.

On peut distinguer chez La Fontaine plusieurs sortes de rimes : les riches, les indigentes, celles qui sont fondées sur une ancienne prononciation, etc.

1° **Rimes riches.** — La Fontaine, nous l'avons dit, en a peu. Mais pourtant il en a : il fait rimer, par exemple, d'une façon très piquante, *case* et *Caucase* (VIII, 9), *œuf* et *bœuf* (*Sablière*, p. 383), *pêcheur* et *prêcheur* (V, 3), *cornes* et *licornes* (V, 4), *autruche* et *cruche* (V, 4), *calendes* et *landes* (VI, 10).

2° **Rimes indigentes.** — Nombreuses sont, dans les *Fables*, les rimes indigentes. La Fontaine est le premier à s'accuser sur ce point :

> Il entend la bergère adresser ces paroles
> Au doux zéphir, en le *priant*
> De les porter à son *amant*.
> « Je vous arrête à cette rime,
> Dira mon censeur à l'*instant* ;
> Je ne la tiens pas légitime,
> Ni d'une assez grande vertu...
> Remettez pour le mieux ces deux vers à la fonte ! »
>
> I, 1.

« Ces *trois* vers, aurait-il même pu dire, car *instant* ne rime pas mieux qu'*amant* avec le mot *priant* [2]. » Les mots qui riment mal ne sont pas rares chez La Fontaine ; citons, entre beaucoup d'autres : *magnifiquement* et *enfant*, II, 1 ; *naïveté* et *curé*, VIII, 2 ; *voilà* et *creva*, I, 3 ; *école* et *saule*, I, 19 ; *saules* et *paroles*, II, 1 ; *usée* et *pensée*, IV, 5 ; *Vénus* et *nus*, II, 12 ; etc., etc.

3° **Rimes fondées sur une ancienne prononciation.** — Il ne faut pourtant pas se hâter de déclarer défectueuses certaines rimes qui nous déroutent aujourd'hui ; elles se justifient par une prononciation courante au XVIe siècle, et encore en usage au temps de La Fontaine, *surtout dans la récitation soutenue*. Ainsi, en faisant rimer *cher* et *chercher*, V, 3, *monsieur* et *rieur*, VIII, 2, *fiers* et *volontiers*, IV, 1, *fils* et *assis*, III, 1, La Fontaine use d'une liberté que s'est permise Racine lui-même [3]. C'est que, dans ces mots, et aussi dans *brebis* et *jadis* (I, 6), *net* et *baudet*, (VII, 1), *air* et *enfermer* (*Florentin*, p. 439), la consonne

1. *Rime* et *rythme* ne sont, d'ailleurs, qu'un même mot.

2. Nous empruntons cette remarque à l'excellent ouvrage de M. Auguste Dorchain, l'*Art des vers*. (On sait que les rimes en *ant* ou *ent*, en raison même de leur banalité, doivent toujours être très riches.)

3. Racine fait rimer *cher* et *approcher*, *monsieur* et *honneur*, *fiers* et *premiers*, *fils* et *ravis*.

ou les consonnes finales, *r*, *rs*, *s*, *t*, gardaient, dans la déclamation, toute leur valeur, on les prononçait nettement.

(Il se pourrait même que les dernières rimes que nous avons rangées dans la catégorie précédente, *école* et *saule*, *saules* et *paroles*, dussent bénéficier de cette remarque, et passer dans le groupe dont il est question ici [1].)

4. **L'orthographe des rimes.** — Ce qui montre que La Fontaine n'entend pas négliger la rime, c'est que, toutes les fois qu'il le peut, il écrit le mot de façon à ce qu'il rime *pour l'œil* en même temps que pour l'oreille. C'est ainsi qu'il a écrit :

Assinée, VI, 2) (= *assignée*), pour rimer avec		*hyménée.*
Chomme [2] (= *chôme*), III, 8,	—	*homme.*
Craitre (= *croitre*), XI, 1,	—	*maitre.*
Émute [3], VII, 8 et X, 3,	—	*dispute* ou *députe.*
Étrèles (= *étroites* [4]), III, 8 et IV, 6,	—	*retraites* et *belettes.*
Maline (= *maligne*), VI, 15,	—	*machine.*
Réponce, XII, 1,	—	*semonce.*
Respec, X, 7, *circonspec*, X, 11,	—	*bec.*
Sou (= *saoûl*), II, 2, III, 17, VIII, 9,	—	*trou.*
Plat fonds (= *plafond*), I, 14,	—	*flacons.*

(N.-B. Nous pourrions encore citer bien d'autres exemples : *gage* pour *gages* (*Florentin*, p. 443) ; *pié* pour pied, IX, 2 ; *sourci* pour sourcil, XII, 7 ; sans compter les je *doi*, je *voi*, *redevien*, etc., toutes graphies provoquées par le besoin de la rime.)

5. **Rimes redoublées.** — En plus des combinaisons ordinaires de rimes (rimes plates, rimes croisées, rimes embrassées), La Fontaine use à cinq ou six reprises, dans ses *Fables*, d'une quatrième combinaison, celle des *rimes redoublées*. Ce système est admis. Mais ce en quoi La Fontaine se distingue, c'est qu'il fait suivre, qu'il met *à la file* ces rimes redoublées. Les *Fables* nous offrent, à cinq ou six reprises, des enfilades de rimes dont l'effet est parfois piquant :

« Quiconque avec elle naî*tra*
Sans faute avec elle mour*ra*,
Et jusqu'au bout contredi*ra*,
Et, s'il peut, encor par-de*là*. »

III, 16.

. . . .

« Enfin qu'on a pendu le mauvais garne*ment*.
Toutes, dis-je, unanime*ment*,
Se promettent de rire à son enterre*ment*. »

III, 18.

1. Il se pourrait que dans les mots *écoles* et *paroles* la voyelle o fût prononcée alors longue ou demi-longue.

2. C'est d'ailleurs la graphie du *Dictionnaire de l'Académie*, 1694-1740 ; et La Fontaine écrit le mot ainsi, même ailleurs qu'à la rime.

3. Voir Lexique.

4. La diphtongue *oi* se prononçait *oué* ou *é*, ce qui explique, en même temps que cette graphie, les rimes *étroit* et *flouet*, III, 17, *froid* et *fouet*, X, 9.

« Il avint qu'au hibou Dieu donna géni*ture* ;
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâ*ture*,
Notre aigle aperçut d'aven*ture*,
Dans les coins d'une roche *dure*,
Ou dans les trous d'une ma*sure*
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux. »

V, 18.

On pourrait encore citer deux ou trois exemples de ces séries de rimes, qui rappellent les laisses assonancées ou les strophes monorimes du moyen âge, et un peu aussi les amusantes kyrielles de mots de Rabelais. (Cf. VIII, 14 ; VIII, 15 ; XII, 10). De ces séries, il n'en est peut-être qu'une, dont l'intention nous échappe et dont l'effet nous paraisse médiocrement heureux ; c'est celle du livre XII. Les autres sont fort plaisantes.

LEXIQUE[1]

A. La préposition A était plus employée qu'aujourd'hui ; en particulier, elle remplaçait *dans, pour, avec*, etc., là où les exigerait l'usage actuel.

A marque, d'une façon générale, la **destination.**

I. — **Destination de lieu.** — 1° *Au propre :* « Tout cela se rencontre *aux* fables », *Au Dauphin*, p. 64 ; — « C'est de vous renfermer *aux* trous de quelque mur », I, 8 ; — « Entrer *aux* prisons », X, 10; — « Allant à l'Amérique », XI, 8 ; — « Courant *aux* bois ». XII, 18; — 2° *Au figuré :* « Son bonheur consistait *aux* beautés d'un jardin », XII, 14. (Dans ces phrases nous emploierions *dans* ou *en*.)

A exprimait aussi la **proximité** : « De qui la tête *au* ciel était voisine », I, 22 ; — « Pleurer *aux* veneurs », V, 15 : — « S'excuser *à* son mari », VII, 10. « *au* berger », XII, 18.

II. — **Destination de but.** — « *A* quelle utilité ? » II, 13 ; — « Engins *à* vous envelopper », I, 8 ; — « *A* nager malheureux », VIII, 23 ; — « Son maître *à* surmonter les vices », XI, 2, etc. — (Dans ces phrases nous emploierions *pour*, *pour ce qui est de.*)

III. — **Destination de personne.** — **A** exprime, à ce titre, soit **l'attribution:** « *Aux* oiseaux ennemie », II, 5 ; — « Ce fut *à* lui bien avisé », III, 18 ; « J'ai regret *à* mon premier seigneur » ; VI, 11 ; — « Tout est *aux* écoliers couchette », V, 11 ; — « Ce n'est qu'*à* nous qu'elle est cruelle », 10 ; — soit **la possession :** « L'ost *au* peuple », XII, 6.

IV. — **Destination de moyen.** — **A** exprime le recours à un instrument : « Les emportent *aux* dents », III, 13 ; — « Le marchand *à* sa peau devait faire fortune », V, 20 ; — « La Parque *à* filets d'or n'ourdira point ma vie », XI, 4. (Dans ces phrases, **A** signifie *avec.*)

Dans les phrases : « Se laisser abattre *aux* malheurs », *Vie d'Ésope*, p. 90 ; — « Se peut connaître *au* discours, etc. », I, 19 ; — « Le fit manger *aux* mouches », XII, 8 ; — « Instruite *à* ce discours », *Florentin*, p. 439, v. 54, **A** exprime aussi le moyen, et équivaut à *par*.

V. — Certains **verbes** s'accompagnaient de **A** qui, aujourd'hui, exigeraient d'autres prépositions : « Il tâche *à* se garan-

1. Pour la méthode et les définitions, je m'inspire du *Dictionnaire général de la langue française*. Je le cite sous cette forme : (Hatzfeld.)

tir ». VI, 9 (nous emploierions plutôt *de*) ; — « Changent leur frêle enduit *aux* marbres les plus durs », *Baucis*, p. 494, v. 114 (nous dirions : changer *en* marbre) ; — « Ne visaient p us qu'*à* lui », *Florentin*, p. 441, v. 90 ici nous ne mettrions pas de préposition).

D'autres **verbes** sont suivis de **A** par latinisme : « Satisfaire *à* leurs vaines envies », III, 12 ; — « Interpréter *à* cornes », V, 4 ; — « Aider *aux* chevaux », VII, 9 ; — « Imputer *à* mépris », VIII, 3 ; « Insulta *au* fils », XII, 18. (Voir Grammaire, *forme du verbe*.)

Abord. — Ce mot qui signifie l'action de venir au bord, d'arriver, formait autrefois diverses locutions qui équivalent à *aussitôt*, *tout de suite* : « Dès l'*abord* », II, 2, etc. ; — « Tout d'*abord* », I, 6 ; — « Je l'ai d'*abord* reconnu », VIII, 14.

Accoutumer. — On disait : accoutumer une chose, pour : la rendre d'une pratique usuelle pour soi. De là l'expression, *avoir accoutumé de* avec l'infinitif : « Mais ce cerf n'avait pas *accoutumé de* lire », VIII, 14 — (Nous disons encore : une chose *accoutumée*.)

Adresser se disait, sans régime, pour *aller droit au but* : « Bien *adresser* n'est pas petite affaire », I, 17. — Cf. : « Les animaux *adressent* plus juste que nous ». Bossuet, *Connaiss. de Dieu*.

Affiner. — Vient du vieux verbe *afiner*, qui voulait dire *mener à fin* : « Les trompe et les *affine* », III, 18, = les prend au piège (fin que le chat se propose).

Alarme. — Comme l'indique l'origine du mot (*à l'arme !*), le sens premier est celui de : *cri pour appeler aux armes* ; c'est le sens de la phrase : « Au bruit de ces *alarmes* », X, 13. — De ce sens est venu celui de *trouble* : « Je mets *l'alarme* au camp », II, 14. — Dans : « Nous conduit aux *alarmes* » (*à Huet*, p. 448, v. 13), le mot signifie : combats

Aller, suivi d'un gérondif, exprimait la continuité : « L'*allaient* quelquefois *testonnant* », I, 17 ; — « Qui *va* balayant », V, 5 ; — « Les diadèmes *vont* sur ma tête *pleuvant* », VII, 10. — « S'*allait* partout *plaignant* », VIII, 18. — Cependant, dans la phrase : « Que je me *vas désaltérant* », I, 10, ce verbe ne semble répondre à aucune intention particulière.

Ame. — C'est proprement le souffle vital (lat *anima*), la vie : « L'*âme* lui revient », VI, 13 ; — « Les ressorts de l'*âme* », VIII, 16, ce sont les principes, les sources de la vie.

Amour. — Ce mot était féminin en ancien français. Les savants lui rendirent, à la fin du moyen âge, le genre qu'il avait en latin, le masculin. Les deux genres ont survécu. La Fontaine les emploie tous deux, mais affectionne le féminin : « Le baiser d'amour *fraternelle* », II, 15 ; — « Par amour *singulière* », VIII, 22, etc.

Antipode. — Au sens propre, ce mot désigne celui qui occupe sur la terre un point diamétralement opposé. Au *figuré*, il exprime une personne diamétralement contraire : « Peuple *antipode* des Césars », VIII, 24.

Apparemment. — En apparence, non en réalité, (sens vieilli) : « Des raisins mûrs *apparemment* », III, 11. — Au contraire, dans : « C'était *apparemment* le bien des deux parties », III, 13, le mot est

pas dans le sens actuel : **en apparence**, sans doute.

Appât. — Pâture qui sert d'amorce. En ce sens, le pluriel est *appâts*. La Fontaine, comme plus d'un poète, écrit ce pluriel : *appas*, IX, 2, qui est la forme réservée au sens figuré du mot, *attraits, charmes.* — Le passage auquel nous faisons allusion : « Ce blé couvrait d'un lacs les menteurs et traîtres *appas* » est difficile à expliquer. Car ces *appâts*, il semble bien que ce doive être le blé lui-même (il est la pâture qui sert à attirer le pigeon). Pourtant La Fontaine dit que *ce blé couvre l'appât.* Il faut donc que le poète donne ici au mot *appât* un sens plus étendu, qu'il le prenne, par exemple, pour *l'ensemble du piège*; et dans ce cas, on interpréterait : Ce blé couvrait les traîtres appâts d'un lacs.

Appétit. — C'est, d'une façon générale, la tendance de l'être à satisfaire ses besoins ; spécialement, à satisfaire le besoin de manger : « Toute espèce lige De son seul *appétit* », IV, 12, (expression qui rappelle le mot énergique de Salluste : *Pecora ventri oboedientia*).

La Fontaine emploie souvent ce mot au pluriel : « Mes *appétits* gloutons », VII, 1 ; etc. — Dans la phrase : « De tout leur *appétit* Dormaient les deux pauvres servantes », V, 6, le mot, appliqué au sommeil, est aussi juste qu'expressif : les deux malheureuses filles ont faim de sommeil. — Le mot est pris au figuré dans : « Il jugea qu'à son *appétit* » (à son goût), I, 7 ; — « Les vastes *appétits* d'un faiseur de conquêtes », VIII, 27.

Aragne, III, 8 et X, 6. Cette forme existait concurremment avec la forme « araigne »; elles sont toutes deux issues d'*aranea*. (*Araignée* est dérivé d'*araigne.*)

Artisan (pour *artiste*), III, 10, et IX, 6. La distinction entre ces deux mots n'existait pas dans l'ancienne langue.

Assinée (pour *assignée*), VI, 20. Cette graphie était fréquente autrefois ; La Fontaine l'emploie volontiers.

Attendre (S'). — Avec un datif de personne ou de chose : ne compter que sur, IV, 22 et XI, 3.

Aucun. — Venu de *auque* (lat. *aliquem*) et *un*, il veut dire proprement : *quelque*, *quelqu'un*, et peut donc s'employer au pluriel, soit comme adjectif, soit comme pronom : « *Aucuns* l'en ont blâmé », VI, 1 ; — « Sans faire *aucunes* plaintes », III, 14. — De là **aucunement**, en quelque façon, IX, 1.

Aussi. — Pour *ainsi:* « *Aussi* font les profanes », IV, 3, cf. IV, 4, etc. — (Pour *non plus*, v. Grammaire, *négation*.)

Autant. — « Boire *d'autant* », boire dans la même proportion, II, 10. — Cf. : « En profite *d'autant* », XII, 14.

Avecque. — Le moyen âge écrivait *aveques* (avec l'*s* adverbiale). La forme *avecque* (ou *avecques*) est fréquente en vers jusqu'à la fin du XVIIe s., III, 13, IV, 22, etc.

Avint, pour *advint*, II, 11, V, 18, etc. C'est la graphie ancienne, et d'ailleurs régulière. (Nous disons encore : non *avenu* et *avenir*.) Le *d* est dû à une restauration étymologique du XVe s. et au XVIIe encore on ne le prononçait pas.

Bâiller. — La Fontaine emploie ce mot, II, 13, VI, 4, etc., là où nous dirions aujourd'hui *bayer*, c'est-à-dire ouvrir (mé-

taphoriquement) la bouche, par curiosité, admiration, envie.

Beau. — Ce mot revient souvent chez La Fontaine. Tantôt il est employé ironiquement : « *Beau* sire », I, 5 ; — « Nous la vient donner *belle* », XII, 2, expression tirée du jeu de paume (avoir, donner la balle *belle*) ; d'autres fois il est explétif : « Au *beau* premier lapidaire », I, 20.

Besogne. — Forme féminine de *besoin*; c'est, proprement, ce qu'il est besoin de faire (Hatzfeld) : « Le galant, pour toute *besogne*, Avait un brouet clair », I, 18 ; c'est-à-dire, il n'avait pas besoin d'autre chose que d'un brouet.

Bouillons. — Ce mot, dérivé de *bouillir*, désigne les bulles qui se forment dans un liquide, par exemple quand on le fait chauffer. Il se dit, *au figuré*, de l'effervescence de l'âme, VIII, 16.

Canaille. — Emprunté à l'italien *canaglia*, troupe de chiens (en anc. franç., *chiennaille*). Il signifie, *au figuré*, ramassis de gens de rebut : « Toujours veiller à semblable *canaille* », I, 19, etc.; (dans cet exemple il s'agit d'enfants étourdis). Dans la phrase : « Tu te sentiras Du choix de semblable *canaille* », VIII, 18, il s'agit de chiens, le mot est pris au sens propre.

Canal. — En plus de son sens propre, *rivière artificielle*, que l'on trouve dans *Voyage en Limousin*, p. 25 : « On dirait (il s'agit de la Loire) que c'est un *canal* », ce mot avait un autre sens, celui de *rivière :* « Et le jardin de la France Méritait un tel *canal* », *ibid.*, p. 32. Il a encore ce dernier sens dans *L'homme et son image*, I, 11. Cf. Balzac, 4 septembre 1622 : « Les cygnes, qui couvraient autrefois toute la rivière.., vivent dans un *canal* qui fait rêver les plus grands parleurs aussitôt qu'ils s'en approchent, et au bord duquel je suis toujours heureux. »

Canton. — Signifiait autrefois une région *naturelle* plus ou moins étendue : « Pour éplucher tout ce *canton* », I, 8, tout ce coin de pays; cf. VI, 18.

Carreau. — Carré de terre cultivé, IV, 4. — *En poésie*, la foudre, VIII, 20.

Carrer (*se*). — Développer sa carrure, c'est-à-dire la largeur de son dos, soit pour se mettre à l'aise, soit pour se donner de l'importance, ce qui est le cas, V, 14.

Cependant. — Le sens premier est : pendant cela, pendant ce temps (mot à mot, *cela pendant*, v. Grammaire, *construction participiale absolue ;* La Fontaine emploie même ce tour : « *Pendant cela* le miel se gâte », I, 21), II, 14, etc. — **Cependant que**, pendant le temps que, I, 22, etc.

Chacun — S'employait aussi autrefois comme adjectif : « *Chacune* sœur », II, 20 ; cette expression, déjà légèrement archaïque, est tirée de la langue de la pratique. — Cf Malherbe : « Deux cents livres de rente par chacun an ».

Chape-chute. — C'est proprement la cape qu'on a laissée tomber : « Messer loup attendait *chape-chute* à la porte », IV, 16, c'est-à-dire une bonne aubaine.

Charme. — Ce mot (lat. *carmen*, parole magique) signifie proprement une *incantation*, c'est-à-dire l'emploi de paroles magiques : « Par sortilèges et par *charmes* », II, 18. — De là le sens d'*influence*

magique : « C'est proprement un *charme* », (*à Montespan*, p. 277) ; etc. — **Charmant** avait donc un sens très fort : « Faut-il que tant d'objets si doux et si *charmants* », IX, 2. — De même, **Charmer** : « De la même image *charmé* », XI, 6 (fasciné).

Chaumine. — Dérivé de *chaume*, ce mot fut d'abord adjectif (une maison *chaumine*). Il est devenu substantif, avec le sens de chaumière, I, 16.

Chef. — Proprement, tête (lat. *caput*), I, 12, etc. — D'où, *au figuré*, autorité personnelle : « De leur *chef* » (*ibid.*).

Chère. — Du lat. popul. *cara* (grec κάρα, tête). *Chère*, a d'abord signifié *visage*, puis, par extension, *manière de traiter ses convives*. De là : faire bonne *chère*, VIII, 9, pauvre *chère*, VII, 4, faire *chère* lie, III, 17 ; etc. — La Fontaine dit même tout simplement : « Faisant *chère* », IV, 12.

Chevance. — (De *chevir*, lat. popul. *capire*, être maître de, disposer de.) Se dit de l'avoir, de ce qu'on possède, IV, 20.

Clerc. — Proprement, celui qui étudie pour devenir ecclésiastique. Puis a signifié, *par extension*, lettré, savant. S'est dit enfin de celui qui travaille dans une étude de justice. Dans la phrase : « Un loup quelque peu *clerc* », VII, 1, le mot participe un peu de ces deux derniers sens, il éveille l'idée de science et de chicane.

Coi. — Tranquille (lat. *quietum*). De là, « *se tenir coi*, III, 4 ; se tenir clos et *coi*, » VIII, 3 ; etc.

Coiffer (se) de quelque idée, de quelqu'un, n'avoir que cette idée, que cette personne en tête : « Fille *se coiffe* volontiers D'amoureux à longue crinière », IV, 1.

Comme, adverbe (lat. *quomodo*), s'employait souvent pour *comment*, *de quelle manière* : « Voici *comme* Ésope le mit En crédit », IV, 22 ; etc.

Comme, conjonction (lat. *cum*). Lorsque. — « *Comme* il fut sorti de Delphes », *Vie d'Ésope*, p. 92 ; — « *Comme* il fut question, etc. », IV, 12 ; — « *Comme* il viendra », IV, 22.

Commère. — Du sens premier (la marraine d'un enfant par rapport au parrain) est venue : 1° une appellation familière : « Ma *commère*, il vous faut purger », VI, 10 ; 2° une désignation plaisante : « Une autre *commère* En dit quatre », VIII, 6 (*commère* désigne ici une bavarde).

Compère. — Du sens premier (le parrain par rapport à la marraine) est sortie une appellation familière : « *Compère* le renard », I, 18. Par extension, ce mot s'est pris pour *compagnon* : « C'est mon *compère* », II, 8.

Compte. — Ce mot est écrit *conte* III, 8, (cf. *méconte*, VI, 1) ; c'est l'ancienne graphie, et la bonne. *Computare* avait donné régulièrement *conter*, d'où le subst. verbal *conte* (aussi bien au sens de « calcul » qu'à celui de « relation d'un fait dont on énumère les diverses circonstances »). C'est plus tard que, par restauration étymologique, on crut devoir rétablir le groupe latin *mp*.

Connaître. — Ce mot avait souvent encore le sens du lat. *cognoscere*, apprendre : « Sa Majesté lionne un jour voulut *connaître* De quelles nations le Ciel l'avait fait naître », VII, 7. — Il a aussi le sens fort de : avoir pleine connaissance : « Le

meunier à ces mots *connaît* son ignorance », III, 1 ; etc. (Cf. Bossuet : « Un roi qui sait *se connaître* ».) — Il a souvent enfin le sens de *reconnaître* : « Tout babillard, tout censeur, tout pédant Se peut *connaître* au discours que j'avance », I, 19 ; etc.

Content. — Ce mot avait souvent encore le sens fort du lat. *contentus*, qui se contente de, qui ne souhaite rien de plus : « Non *content* de dompter les hommes », *Au Dauphin*, p. 65 ; — « *Content* de ces douceurs », *Baucis*, p. 491, v. 9.

Continue (*à la*). — D'une manière non interrompue, IV, 10.

Cors. — Les andouillers ou ramifications qui se produisent avec l'âge dans le bois du cerf, IV, 21. Quand chaque branche en a cinq (à partir de la sixième année), le cerf est appelé *cerf dix-cors*, ou *de dix cors*, (1er) *Disc*. à *Sablière*, p. 380.

Courage. — Non seulement la fermeté de cœur devant le danger (VI, 2), mais encore toutes les dispositions du cœur : « Fléchissez son *courage* », *Nymphes de Vaux*, p. 15, v. 49 ; Cf. *Psyché*, p. 258. et *Fables*, IX, 2. — (Cf. Racine : « Fléchissez son *courage*. »)

Craître. — Le mot *croître* s'écrivait souvent ainsi au XVIIe siècle, quand on le faisait rimer avec *-aître* : « Si vous voulez le laisser *craître* », XI, 1, (cf. *Andromaque*, v. 1069 : « Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit *craître* ».) — V. Versification.

Croquant se dit (avec mépris) des paysans, II, 12. — On appela de ce nom les paysans de Guyenne révoltés, en 1594, parce que leur cri de ralliement était : « Sus aux croquants ! » c'est-à-dire : « Sus à ceux qui croquent le peuple ! »

Cuider, IV, 11, croire (lat. *cogitare*).

Curée, IV, 11 et 15, etc. Pour *cuirée*, dérivé de *cuir* (la *curée* se donnant primitivement aux chiens étendue sur le *cuir* de la bête). C'est la portion de la bête qu'on abandonne aux chiens quand ils l'ont prise.

Dam. — Dommage (du lat. *damnum*), XII, 17, et *Florentin*, p. 438. (Se prononce *dan*.)

Damoiselle. — Titre des filles nobles et des femmes mariées de la bourgeoisie (*dame* était réservé aux femmes mariées de la noblesse), III, 17, IX, 7.

Dauber. — Proprement, charger de coups, et, *au figuré*, dénigrer, VIII, 3.

Davantage que. — Locution adverbiale très usitée autrefois. *A Mgr le Dauphin*, p. 64 et *Psyché*, p. 253.

De. — Voici quelques emplois intéressants de cette préposition. Nous les classons d'après les principaux rapports qui peuvent être exprimés par *de*.

I. — **De** marquant le **point de départ**, et, par extension, **la cause**, le **moyen**.

« L'embarras *des* chasseurs ». IV, 4 (venu des chasseurs, causé par eux) ; — « *De* la force du coup », VIII, 27 ; — « *De* son tempérament », X, 1 (à cause de, en raison de) ; — « D'aventure, I, 22 » ; « *de* bonheur », III, 9 ; « *de* fortune », IV, 15 (*par*). — Cf. « Le doux parler ne nuit *de* rien », III, 12 (nous dirions *en* rien, mais, au fond, *de* a encore ici le sens causal : *par* rien).

Il l'a aussi dans des phrases comme celles-ci : « *De* nul d'eux n'est souvent la province conquise », I, 13 ; — « Porté *d'un*

même dessein », VIII, 10. — (L'ancienne langue a exprimé d'abord par *de* le complément des verbes passifs : c'est que l'on considérait la cause comme le point de départ de l'action ; plus tard on vit plutôt dans ce complément un instrument, un moyen de l'action ; c'est pourquoi on employa *par*.)

Dans la phrase : « S'appuyer *de* plusieurs petits princes », VIII, 18, nous dirions aujourd'hui *sur* ; mais, au fond, il y a encore ici l'idée de cause (de cause instrumentale ou moyen).

Dans les phrases : « D'un langage nouveau », II, 1 ; — « D'un rare artifice », II, 1 ; — « Trafiqua *de* l'argent », IV, 2 ; — « *De* son arc avait mis bas un daim », VIII, 27 ; — « Fait *de* la sagette un nouveau mort », *ibid.*, *de* exprime nettement le moyen.

II. — **De** partitif.

Comme le génitif latin, il marque le tout qui est divisé en plusieurs parties : « En lui payant *de* tribut », VI, 2, pour sa part de tribut, en fait de tribut. — C'est encore *de* partitif qu'il faut voir dans : « Le temps *de* pleurs », VIII, 14 ; le sens est, évidemment, le temps de verser *des* pleurs : s'il n'y a pas là d'article partitif, c'est par conformité à l'ancienne langue qui employait très peu cet article et disait *verser pleurs*, de même que *manger viande*, *boire vin*, etc.

III. — **De**, au sens de « *touchant* ». Cet emploi était fréquent en latin (*de oratore liber*) ; il est passé au français : «...Ceux qui *de* la sphère et *du* globe ont écrit », II, 13.

IV. — **De** déterminatif.

Comme le génitif latin (p. ex. *mitis ingenii juvenis*, un jeune homme *d'un* bon caractère), le *de* français peut servir à déterminer une idée : « Mon voyage dépeint Vous sera *d'un* plaisir extrême », IX, 2 (*plaisir extrême* détermine *voyage* en lui servant d'attribut) ; — « Timante est *d'aimable* entretien, *le Florentin*, p. 444, v. 169 ; — « Tel, et *d'un* spectacle pareil », XI, 3. — Dans : « Mon jaloux me parut *d'un dégoût* manifeste » (*Le Florentin*, p. 437, v. 23), *de* équivaut encore au génitif latin, mais pris dans le sens *objectif* : il s'agit du dégoût qu Harpajème inspire à Hortense.

(Pour ce sens objectif, cf. : « L'embarras *des* chasseurs », IV, 4.)

V. — **De** explicatif.

De ne marque parfois qu'une simple explication, ou, plus précisément, une apposition : « Un avorton *de* mouche », II, 9 ; — « Son hypocondre *de* mari », II, 18 ; — « Un saint homme *de* chat », VII, 16 ; — « Un fripon *d*'enfant », IX, 2, etc. — Dans ces exemples, le premier terme est une sorte de qualificatif qui explique, qui précise le second.

Dans « Monsieur *du* Corbeau », I, 2 ou « Ce Monseigneur *du* Lion-là », VII, 7, *de* n'a rien de commun pour l'origine et le sens avec la particule nobiliaire ; il marque simplement l'apposition.

VI. — **De** annonçant l'infinitif.

Le développement donné à **de** a eu pour résultat de faire de cette préposition une sorte de signe de l'infinitif. Aussi dan bien des cas n'a-t-elle d'autre fonction que de l'annoncer.

Signalons en particulier des tours comme les suivants : « Grenouilles *de* sauter,... Grenouilles *de* rentrer », II, 14 ; — « Et grenouilles *de* se plain-

dre », III, 4 ; — « Et flatteurs *d*'applaudir », VII, 1. — Il n'y a point là d'ellipse ; c'est une construction empruntée au latin, qui employait ainsi l'infinitif pur (infinitif de narration) ; et, dans ces tours, *de* n'a d'autre fonction que d'amener l'infinitif.

L'emploi de cette préposition s'était généralisé devant l'infinitif; aussi trouve-t-on construit avec *de* nombre de verbes qui, aujourd'hui, veulent *à*, ou se passent de préposition : « Se plaire *de*, I, 11 ; Consentir *de*, II, 7 ; S'aventurer *de*, III, 4 ; — Espérer *de*, VII, 8 ; — S'attendre *de* », X, 2 ; etc.

Débris. — C'est le substantif verbal de l'anc. franç. *débriser*. Son premier sens est donc : *action de briser*, V, 2, XI, 3, etc. (Cf. Bossuet : « Ce *débris* inévitable des choses humaines ».)

Déconfiture. — Ce mot avait le sens de *destruction*, de *défaite*. Dans la phrase : « Faisait des rats telle *déconfiture* », II, 2, il semble employé sans aucune ironie.

Dedans est, avec *dessous*, *dessus*, *devers*, un de ces mots à la fois prépositions et adverbes qui ne servent plus aujourd'hui que d'adverbes (V. Grammaire, *préposit. et adverbes*).

Déduit, divertissement, plaisir, IV, 20.

Démon, VII, 6, etc., ne signifie pas l'esprit du mal, mais ce génie, soit bienfaisant, soit malfaisant qui, selon les anciens, présidait à la destinée de chaque homme.

Dessous, dessus, voir **Dedans**.

Détester, pris absolument : proférer des malédictions, VI, 18. Cf. *Florentin*, p. 441, v, 99.

Devant se disait pour *avant* pris au sens temporel : « J'en goûte *devant* toi », IV, 3 ; « *devant* l'aurore », VI, 11 ; « Gros Jean comme *devant* », VII, 10.

De même on disait **devant que** pour *avant que* : « *Devant qu'*ils fussent éclos », I, 8; VI, 16 ; et **devant que de**. *Vie d'Ésope*, p. 79.

Devers, voir **Dedans**.

Devineuse, VII, 15. Nous dirions ici *devineresse* (femme qui fait profession de découvrir l'avenir par des moyens surnaturels). Au masculin en *eur* correspondait le féminin en *resse* : devineur, devineresse. Au xve s., l'*r* finale s'étant amuïe dans les noms d'agents en *eur*, la plupart se confondirent avec les mots en *eux*, et firent leur féminin en *euse* : devineux, *devineuse*.

Devine (de *devin*) n'est plus usité, VII, 15.

Die. — IV, 15, etc. C'est la forme primitive, et régulière, du subjonctif de *dire* (lat. *dicam*).

Diné, VIII, 7. C'est le part. passé employé substantivement. L'infinitif (*diner*) a remplacé cette forme.

Disgrâce. — A côté du sens actuel (perte des bonnes grâces, défaveur), ce mot en avait un autre plus fort : malheur, infortune. III, 16 ; VI, 21, etc.

Dispenser. — Ce verbe pouvait s'employer sans autre détermination : « Que Sa Majesté nous *dispense* », VI, 14 ; VIII, 3, etc.

Dom. — A côté du *dom* ecclésiastique qui se donnait par honneur à certains religieux, en particulier aux Bénédictins, on en admit plus tard un autre, traduction de l'espagnol *don*, qui est un titre de noblesse : c'est ce *dom* de noblesse qu'il faut voir dans « *dom* Coursier », V, 8, « *dom* Pourceau »,

VIII, 12. (Les deux *doms* viennent d'ailleurs, directement ou indirectement, du lat. *dominum*.

Domaine.—Dans la phrase : « Tous sont de son *domaine* », VIII, 1, ce mot est pris dans le sens féodal de : droit de propriété (= tous les temps lui appartiennent).

Ducat. — Ancienne monnaie d'or, d'une valeur de dix à douze francs, (primitivement frappée par les *ducs* ou doges de Venise). — **Ducaton.** Ducat d'argent d'une valeur deux fois moindre, I, 20, etc.

Duire. — Plaire (lat. *ducere*) : « Genre de mort qui ne *duit* pas A gens ». etc., IX, 15.

Ecornifleur (1er) *Discours Sablière*, p. 384. Vient d'*écornifler*, dérivé plaisant d'*écorner*.

Élever Exalter : « *Élève* leurs combats », I, 14 ; etc.

Émoucher. — Chasser les mouches, et par extension, *Paysan*, p. 39, v, 95, frapper.

Emouvoir. — Ce verbe pouvait avoir pour régime un nom de chose ; il signifiait alors mettre en mouvement (Cf. Boileau, sat. 6e : « *émouvoir* un fardeau »). — De là, *s'émouvoir*, en parlant d'une chose : « *S'émut* jadis un différend », VIII, 19.

Empêcher. c'est, étymologiquement, entraver (lat *impedicare*, mettre une entrave aux pieds). De là l'emploi absolu de ce mot pour *embarrasser* ou *gêner*. I, 12 ; II, 10, etc.

Emute, VII, 8 et X, 3. Mot formé d'après le participe *ému*. Voir Versification. (*Émeute* vient de *meute*.)

Engeance. — Proprement, *race*. Se prend en mauvaise part, I, 19, etc.

Engeigner. Dérivé de *engin*, il signifie : prendre par engin. (= par ruse), IV, 11.

Ennui. — *Élégie de Vaux*, p. 17, v. 16 (et *passim*), a le sens très fort de : violent chagrin. (*Ennui* vient de *ennuyer*, formé du bas latin *inodiare*, où entre *odium*, haine, dégoût.) Cf. Racine : « Si d'une mère en pleurs vous plaignez les *ennuis* ».

Enseigne. — C'est, proprement, un signe distinctif, qui s'adresse soit à l'œil : « Ces *enseignes* étaient pareilles », I, 21, soit à l'oreille : « Pour *enseigne* » (mot de ralliement), IV, 15.

Entier pouvait s'employer, après un verbe, sans être accompagné de *tout*, IV, 2. etc. — Cf. Corneille : « Je l'envisage *entier* » (*le Cid*).

Entour pouvait s'employer prépositivement : « *A l'entour* de ses flancs », II, 9, etc.

Entresuivi. VIII, 16 et (2e) *Discours à Sablière*, p. 433, v. 48, signifie non pas précisément *suivi*, mais : *qui se suit inégalement*.

Environ. — Au singulier, ce mot ne s'emploie plus que comme adverbe. Il s'employait aussi, autrefois : 1° Comme préposition : « *Environ* le temps », IV, 22 ; 2° comme substantif : « On tremble *à l'environ* », II, 9.

Épandre. — Aujourd'hui, répandre (un liquide) sur une étendue. Chez La Fontaine, il est pris souvent pour *répandre*, VIII, 19, etc.

Equipage désigne proprement tout ce qui garnit un *esquif*, un bateau. De là, ce qui garnit une maison : « Ont soin de l'*équipage* », VII, 6 ; ce qui garnit une personne (la toilette, l'appareil) : « Le trop superbe *équipage* », IV, 6. De là aussi le sens tout général d'*état* : « en piteux *équipage* », IV, 4.

Esclandre, scandale, éclat bruyant et fâcheux, III, 3 et X, 8. (*Esclandre* est pour *escandle*, venu du latin *scandalum* prononcé comme s'il était précédé d'un *i* ; de là l'*e* prosthétique.)

Esprits. — Corps légers et subtils regardés par Descartes comme le principe de la vie, VIII, 1. — Dans le vers : « Par les *esprits* sortant de son corps échauffé », V, 17, il s'agit des émanations de ces corps.

Esquiver, employé absolument, IV, 6, VI, 2, etc. Voir Grammaire, *forme du verbe*.

Étonner, (lat. *extonare*), frapper d'une commotion qui rappelle celle du tonnerre : « Les trompes et les cors font un tel tintamarre Que le bonhomme est *étonné* », IV, 4, etc. — Cf. Bossuet : « Où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette *étonnante* nouvelle ».

Étrètes, III, 8, pour *étroites*. V. Versification.

Faire. — Ce verbe était très employé autrefois pour remplacer le verbe secondaire, quand il eût été le même que celui de la principale : « Jamais la danse la plus belle Ne charma tant son favori, Que *fait* cette épouse nouvelle Son hypocondre de mari », II, 18, etc. — Cf. Corneille : « Et je te traiterai comme *j'ai fait* mon frère ».

Fait, substantif. Entre autres sens, il faut retenir celui de : *manière d'être propre à quelqu'un* : « Leur *fait* n'est que bonne mine », IV, 14, etc. — D'où, *la part propre* : « J'allais offrir mon *fait* à part », IV, 12, etc. ; et enfin, le *bien*, l'*avoir* : « C'est tout mon *fait* », *Paysan*, p. 39, v. 86 ; etc.

Famille. — Comme le lat. *familia*, ce mot pouvait signifier tous les gens de la maison : « Il déjeûne très bien ; aussi fait sa *famille* », ici ses gens, comme il est dit plus haut, IV, 4 ; cf. IV, 22, etc. — De là : **Père de famille**, au sens de : chef de maison, IX, 3, (le vers suivant : « *Et je ne t'ai jamais envié cet honneur* », pourrait donner à penser qu'il s'agit là d'une paternité véritable ; ce n'est qu'une apparence : La Fontaine veut dire simplement qu'il n'envie pas l'honneur de diriger une maison.)

Fantôme. — Pouvait signifier autrefois non seulement « apparition », mais « vaine apparence » ; c'est le cas dans le vers : « Le *fantôme* brillant attire une alouette ». VI, 15 ; cf. VII, 12 et VIII, 26. — V. Boss., *Histoire de France* (édit. Calvet) : « On décapita son *fantôme* », c'est-à-dire un mannequin qui le représentait.

Fatal. — Imposé par le destin (*fatum*) : « Le *fatal* tribut », VIII, 1, (il s'agit de la mort, sorte de contribution que le destin impose à tous les hommes).

Feinte. — Pris au sens de « fiction poétique », III, 1 et VI, 1.

Fier. — Ce mot, venu du lat. *ferum*, sauvage, avait souvent le sens de *farouche* : « La Loire est donc une rivière... Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît, si *fière*, etc., *Lettres du Limousin*, p. 31. — Cf. *Fables* : « Ce choix la rendit si *fière*, etc. », VIII, 20 ; etc.

Figue. — « Faire la figue à quelqu'un », c'est, par moquerie, lui montrer le bout du pouce entre l'index et le doigt du milieu, II, 5.

Figure. — La forme visible d'un corps : « Ayant à peine *figure* d'homme », *Vie d'Ésope*, p. 76 ; Cf. XII, 1. — « En *figure*

aux nôtres pareilles », VI, 5, (c'est-à-dire de même forme). — « J'aperçois le soleil : quelle en est la *figure?* », VII, 18, etc.

Finance. — « Ce mot signifie argent monnayé, et en ce sens il est un peu burlesque » (Richelet, *Dictionnaire français*, 1680), VI, 6, etc.

Flatter. — Du sens de *caresser* est venu celui de *charmer par une illusion* : « Suivez jusques au bout une ombre qui vous *flatte* », VII, 12. — De là : « *flatteuse* erreur », VII, 10 et « *se flatter* », VII, 1, etc.

Flouet. — C'est ainsi que La Fontaine écrit *fluet*, III, 17. C'était la forme encore en usage ; elle s'explique par l'étymologie du mot (*flou*).

Foin. — Interjection qui exprime le mépris, l'aversion : « *Foin* du loup », IV, 15.

Fort, substantif. Le fourré qui sert de retraite aux bêtes sauvages, III, 3.

Fourbe, substantif, III, 6 et V, 21. Fourberie. (*Fourberie* était récent encore du temps de La Fontaine.)

Fourche - fière, IV, 16. Fourche de fer à dents longues et fines. (*Fière* paraît venir du lat. *ferrea*, de fer.)

Fourmi. — La Fontaine, II, 12, l'écrit *fourmis* avec une *s*, pour la rime ou pour éviter l'hiatus ; c'est la graphie ancienne et étymologique (le lat. *formicem* avait donné *formiz*, devenu *fourmis*).

Fourvoyer (se). — S'égarer, I, 5 et VIII, 20. (Cette forme est pour *forvoyer*, de *fors*, dehors, et de *voie*.)

Frairie. — L'ancien mot *frarie*, dérivé de *frère*, signifiait : confrérie, et, par extension, réunion joyeuse, fête. (on appelle encore en quelques lieux « frairie » une assemblée, une fête de village) : « Un loup donc étant de *frairie* », III, 9, c'est-à-dire étant de fête.

Friand. — Venu de *frire*, ce mot est pour *friant*, adjectif-participe, dont le sens est « qui grille » (d'impatience). *Friand* signifie donc proprement : alléché par un bon morceau : « Notre archer, *friand* de tels morceaux », VIII, 27. — Par extension, il se dit de ce qui allèche : « La viande... qu'il croyait *friande*, I, 18. »

Fuir. — L'expression : « Vous que rien ne doit *fuir* », III, 1, signifie : Vous à qui rien ne doit échapper. C'est un latinisme (*te nihil fugit*).

Gage (à). — La Fontaine écrit cette locution sans *s* dans le *Florentin* et dans *Phébus et Borée*. Dans le *Florentin*, le mot a manifestement le sens où l'usage moderne exige le pluriel : des spadassins *à gage*, p. 443, v 144, ce sont, bien entendu, des spadassins *salariés*, et, sauf le besoin de la rime, qui est *outrage*, nous écririons *à gages*. — Mais, dans l'autre exemple : « Notre souffleur *à gage* », VI, 3, ce singulier, s'il s'explique par la rime (*passage*), se justifie en soi parfaitement ; car il s'agit là, non d'un souffleur *gagé*, mais d'un souffleur qui a gagé, c'est-à-dire qui a parié. Il nous paraît donc fautif d'expliquer ce mot, comme on le fait généralement : soufflant comme s'il était payé pour cela. C'est mettre au compte de La Fontaine, en même temps qu'une licence, (il est vrai, vénielle), une subtilité et une obscurité qui le seraient moins.

Gaillard. — Se dit d'un homme dispos et plein d'entrain. Tantôt, c'est l'idée de jovialité qui domine : « Le *gail-*

tard savetier », VIII, 2 ; tantôt, celle de vivacité : « Nos *gaillards* pèlerins », II, 10.

Galand. — La Fontaine écrit ce mot : *galand* avec un *d*) ; pour ne pas dérouter le lecteur, nous adoptons la graphie moderne (sauf, pour la rime, I, 11). Celle de La Fontaine explique le féminin *galande*, IV, 11 : « Déjà dans son esprit la *galande* le croque ». — Ce mot vient de l'anc. franç. *galer*, être vif, joyeux, s'amuser. Il a donc à peu près le sens de *gaillard*, avec la nuance, soit de *gracieux* : « Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse, ne saurait passer pour *galant*, », IV, 5 ; soit d'homme de bonne compagnie, *d'honnête homme* (au sens du XVIIe s.): « Mécenas fut un *galant* homme », I, 15; soit, enfin, d'homme empressé auprès des femmes : « Miroirs aux poches des *galands* », I, 11.

N. B. — Parfois *galant* est le simple équivalent de : rusé, finaud, I, 14.

Garder. — Devant un autre verbe, il s'employait soit comme aujourd'hui, pronominalement : « *Gardez-vous* bien d'aller », VIII, 6, etc. ; soit sans pronom : « *Gardez* bien de le dire », *ibid.* — V. Grammaire, *forme du verbe.*

Géniture. — Progéniture, IV, 16, etc.

Gent. — C'est le singulier de *gens* ; (lat. *gentem*). Il signifiait nation. La Fontaine l'emploie, familièrement, au sens de race : « Le sang de cette *gent* », X, 5. Sa verve s'amuse à accoler à ce vieux mot de plaisants adjectifs : « la *gent marécageuse*, (les grenouilles), III, 4, *aiglonne*, *marcassine*, III, 6, *trotte-menu* (les souris), III, 18, *chienne* », VIII, 24 ; etc.

Le sens premier, *nation*, se retrouve dans : « Le droit des *gens* » (lat. *gentes*), IV, 11, qui est celui qui règle les rapports des hommes, d'État à État.

Gloser. — Expliquer par une glose, c'est-à-dire par un commentaire. Par extension, *critiquer*, I, 7, etc.

Gorge. — (Fauconnerie). Ce qui entre dans la gorge de l'oiseau ; d'où *gorge chaude*, la chair encore chaude qu'on donne au faucon : « Elle en fera *gorge chaude* », IV, 11, elle s'en régalera.

Grain. — Ce mot exprime une très petite quantité et peut être employé, à ce titre, pour renforcer la négation (comme *goutte*, etc.) : « Ce cierge ne savait *grain* de philosophie », IX, 12. — Il faut se rappeler, de plus, que le *grain* était une mesure de poids très petite (environ 0 gr. 05) ; c'est le sens qu'il a dans plusieurs passages : « Quatre *grains* d'ellébore », VI, 10 ; — « Nous ne nous prisons pas... D'un *grain* moins que les éléphants », VIII, 15.

Gré. — Substantif venu du lat. *gratum*, chose agréable. Outre le sens ordinaire d'*agrément* : « Prenez en *gré* », VIII, 4, ce mot en avait un autre, la *satisfaction*, la *reconnaissance* qu'on témoigne à quelqu'un : « Le *gré* de sa louange », I, 14 (la récompense) ; — « Peu de *gré* », X, 1.

Grègues. — Culotte à pont : « Tirer ses *grègues* », II, 15, c'est relever sa culotte (pour mieux courir).

Gripper. — Saisir violemment, comme avec des griffes, (les mots *gripper* et *griffer* semblent avoir la même origine), V, 6.

Grison. — Qui tire sur le gris, I, 17. D'où familièrement, l'âne, II, 10, etc.

Gruger. — Dévorer quelque chose de dur. « *Gruger* une huître » n'est donc pas le mot propre, IX, 9. — Dans : « On nous *gruge* », I, 21, le mot est pris au sens figuré (on nous croque).

Guet. — Action de *guetter* : « On avait mis des gens *au guet* », IV, 10. — Par extension, ceux qui font le guet ; d'où : « *mot du guet* », IV, 15, mot de passe donné à ceux qui étaient du guet.

Guide. — Féminin en ancien français, le mot pouvait encore, au XVIIe siècle, recevoir les deux genres. La Fontaine l'emploie volontiers au féminin : « *La guide nouvelle* », VII, 17. — (Cf. dans *le Quinquina* : « Toujours le médecin s'attache au battement : c'est *sa guide* »).

Guise. — Manière d'être, d'agir, V, 19, X, 2 ; — « A sa *guise* », I, 17, à sa mode. — « *De guise que* », X, 13, de manière que.

Happer. — Saisir brusquement avec la mâchoire, V, 8, etc. — Par extension, se saisir de : « On vous *happe* notre homme », XII, 16.

Haro. — Exclamation pour appeler à l'aide, ou pour protester, *Paysan*, p. 37, v. 40. — En Normandie, la *clameur de haro* rendait obligatoire la comparution immédiate en justice de celui contre qui on criait ; c'est une allusion à cet usage qu'il faut voir dans : « On cria *haro* sur le baudet », VII, 1.

Hasarder. — Pouvait se dire du péril auquel on s'expose : « Qu'ils vont *hasarder* encor Même vent, même naufrage », X, 14 (affronter).

Haut. — « Gagner *au haut* », II, 15, équivaut à gagner le large, se mettre en sûreté.

Heure. — *Tout à l'heure* se disait pour *à l'instant même* : « Reprit son époux *tout à l'heure* ». VII, 2 ; etc.

Hommage. — Dans la langue féodale, l'acte du vassal se déclarant l'*homme* de son seigneur, IV, 12, etc. *Par extension*, acte de soumission et de respect, VIII, 3.

Honnête. — Conforme soit à la probité, soit aux convenances : « Le régal fut fort *honnête* », I, 9 ; « gains *honnêtes* », VIII, 2 (convenables) ; — « Plus *honnêtes* que toi », VIII, 12 (qui ont plus de savoir-vivre). — D'où **Honnêteté**, civilité, courtoisie, X, 7.

Horoscope. — Observation des astres à l'heure de la naissance, d'après laquelle les astrologues prédisaient la destinée, II, 13 ; (cf. VIII, 16, la fable de ce nom).

Hydre. — La Fontaine l'emploie au masculin, XI, 2. Il accole souvent à ce mot l'épithète *renaissant*. On sait que, dans la Fable, l'Hydre de Lerne était un serpent à sept têtes et à qui il en renaissait plusieurs pour une seule coupée. Il y a là, par conséquent, une métonymie (le tout est pris pour la partie).

Hypocondre. — Dans : « *Son hypocondre* de mari », II, 18, ce mot a le sens non de *triste*, mais *d'extravagant*. (Sur *de*, v. Lex.)

Idole. — Des deux genres au XVIIe s., il est masculin, IV, 8, et féminin, (2°) *Disc. à Sablière*, p. 433, v. 27. — Dans V, 14 : « Ce n'est pas vous, c'est *l'idole* A qui cet honneur se rend », La Fontaine applique ce mot par inadvertance aux reliques des saints ; il a sans doute dans l'esprit l'âne d'Ésope

qui, lui, porte réellement une idole.

Imposer. — *Préface*. p. 75 et *Fables*, IV, 14. — Tromper. Nous dirions ici *en imposer* ; mais l'usage ne faisait pas alors cette distinction assez subtile. (Cf. Bossuet : « Ce triste spectacle des vanités humaines nous *imposait* ».)

Incessamment. — D'une manière incessante (c'est le sens primitif), III. 6, etc. — Aujourd'hui il ne veut dire que : sans délai, tout de suite.

Influence. — VIII, 16. « Action par laquelle s'écoule des astres un fluide qui est supposé agir sur la destinée des hommes. » (Hatzfeld.) — Dans l'*Astrologue*, II, 13, le mot a le sens moderne, d'action exercée réellement.

Inquiet — Incapable de rester tranquille, VIII, 16 ; etc. — **Inquiétude**. état de celui qui ne peut rester en repos. VI, 5.

Ja. — (Du lat. *jam*). Autrefois, *déjà*. Mais dans le passage : « *Ja* ne plaise à Votre Seigneurie », IX, 10, il signifie *certes*.

Jupin. — Surnom de Jupiter qui nous paraît familier et même burlesque (I, 7) : mais autrefois il ne faisait pas forcément cet effet : Rotrou, dans une tragédie, l'emploie, bien entendu, sans aucune intention malicieuse ; et il est pris très sérieusement aussi par La Fontaine, dans ce passage de *Philémon et Baucis :* « De ce bourg, dit *Jupin*, je veux punir les fautes ». p. 493, v. 96.

Jusque-là que. — A ce point que, tellement que, (Ier) *Discours à Sablière*, p. 378.

Lacs. — Cordon disposé de manière à former un nœud coulant où se prend le gibier, I. 6, etc. — Bien que ce mot se prononce *là*. La Fontaine, pour l'œil, l'a écrit *las*, IX, 2.

Lambris. — Ornementation ou revêtement plus ou moins précieux qui garnit soit les murs, *Baucis*, p. 494, v. 118, soit le plafond, III, 8 et XI, 4.

Lécher (*l'ours*). — I, 21 : Traîner un procès en longueur. Rabelais avait comparé un procès qui commence à un ours naissant que sa mère, à force de le lécher, « mect en perfection des membres » ; de même, ajoutait Rabelais, l'innombrable tribu des gens de justice, en s'acharnant sur les procès, les rendent « membruz et formez » (*Pantagruel*, III, 42.)

Leurre (Fauconnerie). — Morceau de cuir façonné en forme d'oiseau qu'on montrait au faucon pour le faire revenir. *Au figuré*, artifice, II, 16. D'où *leurrer*, X, 11.

Liesse. — VI. 12. Joie. (Du lat. *lætitia.*) **Lie**, III, 17. Joyeuse (du lat. *læta*).

Lige (Féodalité). — Qui est tenu à un dévouement absolu envers son seigneur. Au figuré : « *Lige* de son seul appétit », IV, 12, esclave de son seul appétit.

Lignage. — Dérivé de *ligne*. L'ensemble de ceux dont on descend, X, 2. — **Lignée** a la même origine, mais signifie, au contraire, l'ensemble des descendants, III, 8 et VIII, 16.

Lors. — Composé de l'article *l'* et de l'adverbe *or* (lat. *hora*) suivi de l's adverbiale : « A ce moment-là », III, 17, etc.

Lôs. — Du lat. *laus*. Louange. XII. 1 et *Baucis*, p. 496, v. 169. (*Lôs* se prononce *lô*).

Loyer. — (Lat. *locarium*, prix du gîte). Récompense d'un service, VI, 13 et X, 1.

Mafiu (aujourd'hui, *mafflu*

ou *mafflé*). — Qui a des joues rebondies, III, 17.

Mais. — Plus (lat. *magis*) : « Bat l'air qui *n'en peut mais* », II, 9; — « Maint toit qui *n'en peut mais* », VI, 3 (qui n'y peut rien).

Maître (*passé*). — III, 5 et VI, 19. — Dans les corporations, de *compagnon* on passait *maître*, après avoir exécuté ce qu'on appelait le *chef-d'œuvre*.

Maline. — VI, 15. Le mot est écrit, pour la rime, comme on le prononçait au XVIIe s. Versification.

Manant. — De l'ancien verbe *manoir* (lat. *manere*), demeurer. S'est dit d'abord des habitants d'une ville, d'un bourg; puis a été réservé au *paysan*, I, 8. etc.

Manquer. — S'est employé absolument, au sens de : commettre une faute, I, 14 et II, 3.

Marri. — De l'ancien verbe *marrir*, désoler. Dans le passage de la *Laitière*, VII, 10, la rime de *marri* et *mari* est un jeu de mots qui rappelle celui de Molière : « Oui, son *mari*, vous dis-je, et *mari* très *marri* » (*Sganarelle*).

Mâtin. — Chien domestique de forte taille. (Du lat. popul. *mansuetinum*, s. entendu *canem*, chien apprivoisé), I, 5, etc.

Matois. — Artificieux. *Lettres du Limousin*, p. 27, et *Fables*, II, 15, etc. (Le mot est dérivé de *mate*, qui, en argot, signifiait le lieu de rendez-vous des filous de Paris.)

Mélancolique. — Au sens actuel (qui a une tristesse vague), on le trouve dans *l'Hymne à la Volupté*, p. 265. Dans : « Le *mélancolique* animal », II, 14, le mot a un sens plus voisin de la signification première : qui a l'humeur noire, qui se fait de la bile.

Ménage. — Conduite d'une maison. D'où (en bonne part), économie, VIII, 18 ; et (en mauvaise part), désordre, II, 8.

Ménagerie. — Du sens premier, « administration domestique », en est venu un autre : tout ce qui sert à l'administration, à l'exploitation d'une ferme ; par exemple, la basse-cour, III, 12 et X, 7.

Merci. — A d'abord signifié faveur, puis bon vouloir ; et spécialement l'acte de bon vouloir par lequel on épargne quelqu'un. De là, la locution exclamative : « *Merci* de moi ! » IV, 16, qui équivaut à *Grâce* pour moi !

Messer. — Emprunté à l'ital. *messer*, qui correspond au français *messire*, II, 19, etc.

Messire. — Est étymologiquement le cas sujet de *monsieur*. Après avoir été un titre des grands seigneurs, ce nom fut donné à de moindres personnages : « *Messire* Jean Chouart », VII, 11 ; etc.

Modeste. — Modéré (lat. *modestus*, de *modus*, mesure) : « Tout *modeste* chasseur ». VIII, 27, etc.

Nenni, I, 3. Non pas. — *Nenni* est composé de *nen*, forme affaiblie de *non*, et de *il* (cf. *oui* pour *oil*).

Nitée. — Nichée, IV, 22. « Dérivé irrégulier de *nid*, d'après *litée* » (Hatzfeld).

Nonobstant. — Composé de l'adverbe *non* et de l'ancien participe *obstant* (lat. *obstans*), empêchant : « *Nonobstant* cet asile », II, 8, malgré cet asile (au sens propre : cet asile *n'empêchant* pas...). L'adverbe est donc comme le témoin d'une ancienne construction participiale absolue ; cf. Grammaire, *participe*.

Objet. — Proprement, ce qui est mis devant les yeux (lat. *objectum*), ce qui s'offre au regard : « C'est un admirable *objet* que ce Richelieu », *Voyage Limousin*, p. 32; cf. *Fables*, III, 1 : « Cet *objet* leur déplut », et VI, 9 : « Dont il voyait l'*objet* (l'image) se perdre dans les eaux. » — De ce sens est venu celui de : *personne aimée*, VII, 13, etc.

Obole. — L'obole de France valait la moitié d'un denier (soit la 24e partie du sou), II, 12, etc. — L'obole grecque dont il est question dans la *Vie d' sope*, p. 78, valait 1/6 de la drachme ou 0 fr. 15.

Œuvre. — Ce nom était féminin, comme la plupart de ceux qui viennent d'un pluriel neutre latin (*opera*). Les savants du xvie siècle voulurent le faire masculin ; il n'a gardé ce genre que dans quelques expressions : « Sans cela toute fable est *un œuvre imparfait* », XII, 2.

Ongle. — Féminin en ancien français, comme venu d'un nom féminin (*ungula*). Le xvie siècle le rapporta par erreur au latin *unguis*, et le fit masculin. La Fontaine tient pour l'ancien genre : « Son *ongle* maline », VI, 15. Dans cet exemple, et VII, 13 : « Périt sous l'*ongle* du vautour », *ongle* est pour *griffe*, conformément au langage de la fauconnerie.

Or. — Maintenant (lat. popul. *hora*) : « *Or* buvez donc », *Paysan*, p. 38, v. 45; — *Fables*, III, 5, etc. — Dans VIII, 2 : « *Or ça* » équivaut à : *Eh! bien*.

Ost. — Armée (lat. *hostem*), XI, 9 et XII, 6.

Ouïr. — Entendre (lat. *audire*). Passé simple, j'*ouïs*, XI, 5. Impératif, *oyez*, XI, 9. La Fontaine emploie, VII, 12, l'infinitif prépositionnel : « *Par ouïr* dire » (nous ne disons plus que : par *ouï* dire); v. Grammaire, *infinitif*.

Ourdir. — Tendre les fils de la chaîne pour le tissage, III, 8 et XI, 4. *Au figuré*, commencer à nouer (une intrigue, un complot), III, 6.

Oût. — C'est ainsi que La Fontaine écrit le mot *août*, d'après la prononciation. Il le prend, comme on l'a fait souvent, au sens de *moisson*, I, 1 et V, 9.

Paillard. — Proprement, celui qui couche sur la paille : « Deux forts *paillards* » (valets d'étable), *Paysan*, p. 38, v. 68; dans *Fables*, VI, 8, c'est le sens de : pauvre diable.

Pair. — Égal : « Au mérite sans *pair* », XII, 4; — « Vivra *de pair à* compagnon », IV, 5, vivra avec « Monsieur » comme s'il était son égal.

Panader (se). — Vient, d'après Hatzfeld, de l'ancien français *panade*, qui signifiait *voltige*. Il y a longtemps, en tout cas, qu'on croit qu'il vient de *paon*, et qu'on le prend pour synonyme de : se *pavaner*. C'est le sens qu'il a, II, 17 et IV, 9.

Panneau. — Nappe ou filet tendu pour prendre le gibier. De là, *au figuré* : « Et ne me tends plus de *panneau* », IV, 19 ; — « Donna dans ce *panneau* », V, 20, etc. ; — (dans ces expressions, il s'agit d'un piège quelconque).

Papelard, IV, 15, hypocrite doucereux. — (De *lard* et de *paper*, manger.)

Par. — Cette préposition exprime : 1° ce qui sert de **passage** ; 2° ce qui sert **à produire un effet**. Nous allons répartir sous ces deux titres

quelques locutions employées par La Fontaine.

I. — Ce qui sert de **passage**: « De *par* le monde ». IV, 10, à travers le monde, (sur l'expression *de par*, v. plus bas); — « Courait *par* toute sa demeure », V, 6; — « *Par* chaque mois », VI, 2; — « *Par* deux fois vingt étés », *Baucis*, p. 491, v. 22 (là nous dirions *pendant*, ou même nous supprimerions la préposition.)

II. — Ce qui sert à **produire un effet** : « Doublement sot..., *Par* le jeune âge et *par* le privilège », etc., IX, 5; cet emploi de *par* (à cause de, en raison de), était fréquent autrefois. Cf. Bossuet : « Son autorité, révérée autant *par* le mérite de sa personne que *par* la majesté de son sceptre ». — Dans I, 3 : « Essayons toutefois si *par* quelque manière Nous en viendrons à bout », III, 1. *par* aujourd'hui serait remplacé par *de* ; mais *par* ici exprime au moins aussi bien que *de* le moyen. — Dans les expressions : « *Par* trop approfondir », III, 17 ; « *par* ouïr dire », VII, 12 (voir Grammaire, *infinitif prépositionnel*), *par* exprime encore la cause.

N.-B. — Diverses locutions ont été formées avec *de* et *par*. Nous en avons déjà rencontré une, qui se rattache à l'idée de passage : « *De par* le monde », IV, 10. — D'autres, plus nombreuses, expriment l'autre rapport (ce qui sert à produire un effet) : « *De par* le roi des animaux », VI, 14; — « *De par* tous les chats », XII, 2 ; — « Croix *de par* Dieu », VII, 15. Le sens de ces locutions est : *au nom de*. (Il faut se rappeler que *par* se combine souvent avec des prépositions ou des adverbes : « *Par-devant* », VIII, 21 ; — « *Par trop* grosse », *Paysan*, p. 38, v. 53.

Parbieu, III. 1. Pour *parbleu*, qui est lui-même pour *pardieu*.

Parentage. — Lien de parenté, IV, 1. *Au figuré*, rapport, affinité, X, 2.

Parmi. — Au milieu de. (Composé de *par* et de *mi*, *milieu*.) On comprend dès lors que ce mot ait pu s'employer régulièrement en parlant d'une seule chose : « *Parmi* l'antiquité », IV, 12; « *Parmi* la plaine », XI, 1. — On l'employait aussi adverbialement : « Mais je voudrais *parmi* Quelque doux et discret ami », VIII, 10.

Partant. — Par suite, *Vie d'Ésope*, p. 85 ; — Fables, I, 17, etc. — Composé de *par* et de *tant* (cf. *pourtant*).

Partie — L'adversaire dans une guerre, dans un procès, I, 21, II, 3, etc.

Pécore. — Bête (lat. *pecora*); I, 3 et IX, 1.

Pèlerin. — Venu du latin *peregrinum*, voyageur, ce mot a ce simple sens, II, 10, IX, 9; de même, X, 2 et *Baucis*, p. 491, v. 33.

Au contraire, quelques vers plus loin dans *Baucis* (v. 126 et 138), ce mot a le sens actuel : celui qui fait par dévotion un voyage à un lieu consacré.

Penser. — Ce verbe s'employait comme un semi-auxiliaire au sens de : être sur le point : « Il en *pensa* perdre la vie », III, 9; « lui *pensa* devoir son salut », IV, 7; « *pensa* se noyer », VI, 17; etc. (Cf. Sévigné : « Leur hôtel... a *pensé* brûler »). — **Penser** est souvent pris substantivement au sens de *pensée* : « Mais quittons ces pensers », p. 18, v.

45, etc. V. Grammaire, *infinitif*.

Pitance. — « Dérivé du radical de *pitié* (au sens de *piété*) : la *pitance* donnée aux moines était le plus souvent assurée par des fondations *pieuses* ». (Hatzfeld.) C'est donc proprement la portion de nourriture donnée aux moines, et, *par extension*, la nourriture, IV, 8 et VIII, 7

Plafonds. — Ou plutôt *plat fonds* (ainsi que La Fontaine l'a écrit), I, 14, porte l'*s* du lat. *fundus*, que nous avons gardée dans *fonds*. (V. Versification).

Point. — Se dit d'une portion infiniment petite, soit de l'espace : « Sous divers *points* » (du ciel), X, 15, soit de la durée : « Il faut partir *à point* », VI, 10 ; cf. « *à point* nommé », V, 6, c'est-à-dire juste à temps.

De là, *par extension*, le sujet spécial dont on s'occupe : « Le *point* n'en put être éclairci », I, 21 ; « c'est là *le point* », VI, 13 ; « le *point* est de l'avoir », VIII, 25.

De là aussi, *au figuré*, l'état déterminé dans lequel quelqu'un ou quelque chose se trouve : « Mal *en point* », XII, 12 (en mauvais état). C'est la petitesse du *point* qui explique l'expression : « Regardent comme *un point* (comme un rien) tous les bienfaits des dieux », VIII, 27.

Possible. — *Préface*, p. 69 ; III, 6, etc., équivaut à *peut-être*. *Possible* employé ainsi est l'adjectif, pris soit adverbialement, soit par ellipse, pour : *il est possible*.

Pour. — On trouve cette préposition là où l'usage actuel en préférerait une autre : « Propre *pour* », III, 7 et IX, 17 ; — « Destiné *pour* », III, 12 et VIII, 11 ; (à). — V. Grammaire, *préposition*.

Pourquoi. — Dans la phrase : « Est-ce un sujet *pourquoi* Vous fassiez sonner vos mérites », IV, 3, ce mot signifie *pour que* (pour lequel), sens fréquent autrefois. Cf. La Bruyère : « Les raisons *pourquoi* elle est belle » V. Grammaire, *pronom relatif*.

Pratiques. — Emploi, mise en œuvre de moyens artificieux : « De secrètes pratiques », V, 19.

Près. — Construit sans *de* : « *Près* un rivage ». VIII, 13. — Employé adverbialement : « D'un logis *près* », *Le Florentin*, p. 439, v. 47.

Prêt. — En plus du sens qu'il a encore (= entièrement préparé), ce mot en avait un autre, aujourd'hui perdu, *qui est sur le point de* : « L'oiseau, *prêt à* mourir », III, 12 ; — « *Prêt d*'aller », IV, 18 ; etc. Dans ce sens, nous dirions *près de*.

Prétendre. — Dans le sens de « poursuivre ouvertement, revendiquer », ce verbe s'employait le plus souvent sans préposition : « Je *prétends* la troisième », I, 6. Cf. Bossuet : « Son frère *prétendit* l'Empire ». On peut regretter la perte de ce tour aisé.

Prison. — C'est le sens propre et premier du mot, *le fait d'être détenu* (lat. *prensionem*), qu'il faut voir dans la phrase : « Qui causera dans la saison Votre mort ou votre *prison* », I, 8. — Cf. « Quel plaisir, Crassus, quand tu entendras ma *prison* » (mon emprisonnement), Amyot.

Prix (*au*). — En comparaison : « La mort aux rats, les souricières N'étaient que jeux *au prix de* lui », III, 18. — Cf. Pascal : « Que l'homme... considère ce qu'il est, *au prix* de ce qui est. »

Prou. — Il y a, sous cette

forme, deux mots différents, un substantif qui signifiait *profit* : « Bon *prou* vous fasse », *Paysan*, p. 38, v. 46 ; et un adverbe, qui signifie *beaucoup* : « Peu ni *prou* », V, 18.

Provende. — Provision de vivres, IV, 16. (Du lat. *præbenda*, proprement « choses devant être fournies », qui a donné le doublet *prébende*.)

Province. — Se disait de tout le pays gouverné : « Il fit avertir sa *province* », VIII, 14 : son royaume. — Dans : « Ceci montre aux *provinces* », VIII, 18, c'est le sens d'*États*.

Quart. — Employé comme adjectif, *Paysan*, p. 38, v. 64; — *Fables*, I, 13. (Lat. *quartus*, quatrième.) Nous disons encore *fièvre-quarte*.

Que, conjonction. (Pour le pronom relatif, v. Grammaire.) **Que** est, par excellence, la conjonction française.

I. — **Que** sert, en particulier, à introduire la **proposition subordonnée** : « Allez... Les prier *que* chacun... nous vienne aider », IV, 22, (ici nous dirions : les prier chacun de venir nous aider).

II. — **Que** s'emploie **elliptiquement** pour d'autres conjonctions : « Descends, *que* (afin que) je t'embrasse », II, 15 ; — « Descendez, *que* (sans que) l'on ne vous le dise », III, 1 ; — « Gardez-vous, sur votre vie, D'ouvrir, *que* (avant que) l'on ne vous die, etc », IV, 15 ; (cf. *Vie d'Ésope*), p. 86); — « Enchaînez ces démons, *que* (de peur que) sur nous ils n'attentent », *Baucis*, p. 496, v. 171.

III. — Il y a encore **ellipse** dans ces emplois de **que** : « Sans retrancher... *que* ce qui m'a semblé puéril », *Vie d'Ésope*, p. 76; — « Qu'est-ce, *que* le Hasard ? » II, 13 ; — « Eh ! qui connaît *que* vous », *A Montespan*, p. 277 ; — « Que faut-il faire, *Que* de prier le Ciel », VII, 3 ; etc. (Dans ces phrases il faut suppléer : *autre chose*, ou *autre*.)

N. B. — Dans les phrases telles que celles-ci : « *Que si* ce loup t'atteint », VIII, 17, il n'y a point d'ellipse, c'est le *quod si* des Latins. — Dans « *que bien*, *que mal* », IX, 2, *que bien* est pour *tant bien*.

IV. — **Que** omis devant le subjonctif ; v. Gramm., *modes*.

Que, adverbe interrogatif. — « *Que* n'est cet avantage Pour les ruines du visage ? » VII, 5; (= *pourquoi* cet avantage n'existe-t-il pas, etc.).

Quelquefois. — Ce mot a son sens primitif, « une fois » (*quelque fois*), dans ces deux passages : « J'ai *quelquefois* aimé », IX, 2 ; et : « Ce cas n'arrive pas *quelquefois* en cent ans », XII, 7.

Quête. — Action d'aller à la recherche (substantif participial de *querre*, querir, chercher). Se dit spécialement de la recherche du gibier, III, 18. etc. — De là, **quêter** : « On le *quête* », IV, 4.

Racaille. — Rebut, IV, 6 et VIII, 21.

Ramée. — Branches coupées avec les feuilles, I, 16 et II, 19.

Rapporter (se). — Pour : s'en remettre à la décision de quelqu'un, on disait *se rapporter à*, VII, 16, etc.

C'est surtout quand on employait ce verbe sans complément d'attribution qu'on disait *s'en rapporter :* « Mais *rapportons-nous-en* », X, 1.

Récompense. — Primitivement, il signifiait : ce qu'on

donne en compensation. C'est le sens, *Nymphes de Vaux*, p. 18, v. 41 ; *Préface*, p. 70. — Delà, **récompenser**, au sens de compenser, *Psyché*, p. 249 et (1er) *Disc. à Sablière*, p. 378. (Cf. *se récompenser*, *Préface*, = tirer une compensation).

Reliefs (Subst. verbal de *relever*). — Ce qu'on enlève de dessus la table, les restes d'un repas, I, 5 et I, 9.

Rendre. — Ce verbe formait avec le participe passé des autres verbes une périphrase verbale très employée : « *Rend* ceux qui sortent *avertis* » (avertissent), VI, 2 ; — « *Rendre* trois souhaits *accomplis* »,(accomplir), VII, 6 ; — « Me *rend* tout *étonné* »,(m'étonne), VIII, 21, etc.

Le participe passé *rendu* signifie *exténué de fatigue*, VII, 9. — Dans VI, 13 : « Transi, gelé,perclus, immobile,*rendu* », nous avons reproduit comme plus naturelle et à la fois plus poétique une variante de 1729. Mais les éditions du temps de La Fontaine portent toutes : « *Immobile rendu* » (sans virgule séparative).

République. — Ce mot, comme le latin *respublica*, signifie en soi : la chose publique, l'État, (quelle que soit la forme de gouvernement). Il a ce sens, VII, 3, VIII, 1, etc.

Rets. — Filet à prendre le gibier, le poisson, (lat. *retes*, pluriel de *retem*), II, 11, etc. — **Réseaux**, I, 8, etc., signifie : petits rets.

Ris, VI, 21. — Ce mot a vieilli, malheureusement ; c'est le plus ancien et le plus naturel ; (*rire* est l'infinitif pris substantivement).

Routier. — Celui qui connaît les routes, qui a de l'expérience, III, 18, etc.

Savoir. — Ce verbe avait souvent autrefois le sens de *pouvoir* : « Ne le *saurait* quitter », *Nymphes de Vaux*, p. 18, v. 32 ; — « Ils ne *sauraient* manger, etc. », II, 14 ; — « Que ses ailes La *sauront* garantir », V, 17 ; — « Eût-il *su* jamais pousser si loin l'ingratitude ? » X, 1. (Aujourd'hui *savoir* n'a plus guère ce sens qu'au conditionnel.) — *Pouvoir*, d'ailleurs, se prend lui-même pour *savoir* : « Il ne *pouvait* que dire », VII, 7. Dans : « Le pauvre Eschyle ainsi *sut* ses jours avancer », VIII, 16, *sut* paraît explétif.

Semondre. — Le sens originel du mot est *avertir* (lat. *submonere*). D'où, le sens d'*inviter* : « Son hôte n'eut pas la peine De le *semondre* deux fois », V, 7. — **Semonce**, dans XII, 1 : « Ulysse fit à tous une même *semonce* », n'a que ce sens d'invitation, de proposition (Ulysse presse ses compagnons changés en bêtes d'accepter de redevenir hommes).

Si, conjonction (lat. *si*). Dans la phrase : « Comment l'aurais-je fait, *si* je n'étais pas né », I, 10, *si* a le sens de *puisque*. — *Si* entre souvent dans des locutions elliptiques : « *Si* je pouvais remplir mes coffres de ducats », VIII, 25 (suppléez : *comme je serais heureux* !). Cf. : « Encor *si* la saison s'avançait davantage », IX, 2 (suppléez : *il n'y aurait que demi-mal*).

Si, adverbe (lat. *sic*). Voici quelques sens ou emplois vieillis : « *Si* ferai », IX, 15 (*ainsi ferai-je*) ; — « Si faut-il », *Psyché*, p. 253 et (2e) *Discours Sablière*, p. 433, v. 31, (= *pourtant*) ; — « *Si* hardi *de* », I,

10 ; « *Si* chéri *que de* », II, 1, = assez hardi. assez chéri pour ; — « *Si* tendre que vous voudrez », *Psyché*, p. 251, aussi tendre, etc.

Soin. — Ne signifie plus guère que les attentions qu'on a pour quelqu'un ou pour quelque chose. *Soin* avait encore autrefois un autre sens beaucoup plus fort : les soucis, les préoccupations, II, 1, etc. Dans le vers : « Le *soin* que j'aurai pris de *soin* m'exemptera ». IV, 3, La Fontaine semble jouer sur les deux sens du mot *soin*.

Songer. — Avec un complément, et sans préposition, signifiait *voir en songe* : « Je ne *songerai* plus que rencontre funeste », IX, 2 ; — « Ne *songeait* que ducats et pistoles », XII, 3.

Soucier. — Inquiéter (lat. *sollicitare*). Par un caprice de l'usage, ce verbe ne s'emploie plus que pronominalement : se soucier de. Nous regrettons le tour si naturel : « Penses-tu... que ton titre de roi Me fasse peur ni me *soucie ?* », II, 9.

Soûl. — Rassasié, repu (lat. *satullum*) : « Ces animaux sont *soûls* », XII, 8. — *Au figuré* : (Un rat)... « Des lares paternels un jour se trouva *sou* (dégoûté), VIII 9. Avec un adjectif possessif, *soûl* se prend substantivement : « Ne trouvait à manger que le quart de son *sou* », II, 2, Cf. III, 17.

Dans les trois derniers exemples, *soûl* est écrit *sou* par La Fontaine ; c'est qu'il est à la fin d'un vers, et qu'il rime avec *trou* ; La Fontaine veut que sa rime satisfasse les yeux. V. Versification.

Souloir. — Avoir l'habitude (lat. *solere*). Épitaphe, p. 265, n. 2.

Soupé, IX, 2. C'est le participe passé employé substantivement. Comme pour *dîné*, l'infinitif a remplacé cette forme.

Spéculateur. — Celui qui a coutume d'observer (sens vieilli, lat. *speculatorem*), II, 13.

Subtil. — Se prend d'ordinaire aujourd'hui en mauvaise part. Mais le vrai sens du mot (lat *subtilis*) est *fin* : « Le plus *subtil* des peuples d'aujourd'hui », II, 20, etc. — **Subtiliser**, c'est donc proprement *affiner* (1er) *Discours à Sablière*, p. 384.

Support. — Proprement, ce qui supporte ; d'où, *au figuré*, appui, VIII, 18.

Suppôt. — Subordonné. *Au figuré* : « un *suppôt* de Bacchus », III, 7, (un ivrogne).

Sur. — Cette préposition s'employait avec des verbes qui, aujourd'hui, exigeraient soit *à* : « L'honneur en reviendrait *sur* lui », XI, 5 ; — « Présider *sur* les honneurs », *Baucis*, p. 494, v. 125 ; — soit *contre* : « Le tocsin sonne *sur* lui », XI, 1 ; — soit *de* : « Que dirait ce dernier *sur* ces exemples-ci ? » (Ier) *Discours à Sablière*, p. 382 ; — soit *d'après* : « Qu'aucun être ait été composé *sur* le vôtre », IX, 12.

Sur servait à exprimer le superlatif : « Joli *sur* tous leurs compagnons », V, 18 ; — « *Sur* tous aimable », *ibid*. ; — « *Sur* tout autre », (plus que tout autre), VII, 12 ; — « Qu'a-t-il *sur* nous ? », *à Huet*, p. 449, v. 61, (*de plus* que nous). — Dans la phrase : « *Sur* tous les animaux...j'ai le don de penser », (Ier) *Disc. à Sablière*, p. 379, *sur* n'exprime plus le superlatif, mais l'exclusion : *Seul*, entre tous les animaux, etc.

Tantôt. — Bientôt. *Amour mouillé*, p. 40, v. 13 : « Je te le dirai *tantôt* » ; — « Voici

tantôt mille ans », III, 15. — Il a aussi le sens de : peu auparavant, *Psyché*, p. 260.

Tant que. — « *Tant qu*'il vit sous le faix mourir son camarade », VI, 16, = tellement, si bien que. Cf. IX, 11 et X, 1.

Tempérament. — La complexion physique du corps : « Leur esprit en cela suit leur *tempérament* », XII, 17. — Mais dans : « Rien ne change un *tempérament* », VIII, 16, et dans : « Tourmenté par son *tempérament* », (*Florentin*, p. 439, v. 50), il s'agit de la complexion morale, du caractère — C'est encore en ce sens qu'il faut, croyons-nous, prendre le mot dans le (2e) *Disc. à Sablière*, p. 434, v. 78 : « L'effet bon ou mauvais de mon *tempérament* ».

Tiers. — Employé comme adjectif, *Paysan*, p. 37, v. 38 : « Au *tiers* il dit ». — (Cf. le *tiers-état*.)

Tissu. — Participe de *tître* (pour *tistre*, du lat. *texere*) : « Autre toile *tissue* », III, 8 ; — « Je l'ai *tissu* », X, 6. (On n'emploie plus guère aujourd'hui que *tisser*, tiré de *tître* par changement de conjugaison.)

Treuve. — Forme ancienne et régulière de celles des personnes de *trouver*, qui, dans le latin *trobo*, avaient l'accent sur *tro* : « je la *treuve* », IX, 4. (*tróbo*) ; « ce que le conseil *treuve* », II, 20, (*tróbat*). cf. III, 7 ; « ils *treuvent* », V, 2 (*tróbant*).

Vas (*Je*). — *Vie d'Ésope*, p. 84, et *Fables*, I, 10. C'est une forme analogique, due à l'influence de *tu vas*.

Vassal (Féodalité). — Celui qui relevait d'un seigneur, à cause d'un fief, VI, 14 et VII, 7. — *Ironiquement* : « Le *vassal* en sa panse », *Paysan*, p. 38, v. 57.

Vilain. — Paysan (lat. *villanum*), II, 12.

Voire. — Vraiment (lat. *vera*) Mais dans la phrase : « *Voire* chapîtres de chanoines », II, 2, ce mot équivaut à *même*.

Volatille. — Volaille, (lat. *volatilia*), *Baucis*, p. 493, v. 90. — (**Volatile**, que nous lisons à plusieurs endroits dans les *Fables*, par ex. IX, 2, est soit un lapsus pour *volatille*, soit plutôt l'adjectif pris substantivement.)

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

La publication des Fables (1668).

TROISIÈME PARTIE

Entre les deux premiers recueils de fables (1669-1678)

QUATRIÈME PARTIE

Le second recueil (1678-1679)

CINQUIÈME PARTIE

La vieillesse du poète (1680-1695)

TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES

Coulommiers — Imp. Ernest DESSAINT. — 9-21.

I .1. 2.1 2
II 2 9 15
III 18
IV 5
V 20
VI 1 4 9 10.16.18
VIII 2 . 14
IX 2
XI 8
[illegible] 16
[illegible] 14

20–30 lines

I .1. 2.10.2[illegible]
II 2 9 15
III 18
IV 5
V 20
VII 1 4 9.10.16 18
VIII 2. 14
IX 2
X 8
XI 16
XII 14

90-501 lines